

HONORÉ DE BALZAC



ROMANS DE JEUNESSE

XXXII

Le Vicaire des Ardennes

Préface et notes de Roland Chollet

Distribué par le
Cercle du Bibliophile

Les illustrations du « Vicaire des Ardennes »
sont de Lampsonius.
Elles sont extraites de l'édition
des « Œuvres de Jeunesse illustrées » de Balzac
par Marescq & Cie, éditeurs, Paris, 1855

Préface © Edito-Service S.A., Genève, 1968

Le Vicaire des Ardennes

Préface

Le 23 novembre 1821, Balzac, toujours sous le charme de Walter Scott, écrivait à sa sœur Laure qu'il irait faire chez elle « La Démence de Charles VI, *ou* La Faction Armagnac et Bourguignonne, *ou* La Conspiration d'Amboise, *ou* La Saint-Barthélemy, *ou* Les Premiers Temps de l'Histoire de France » *. *Deux mois plus tard, cette fièvre historique est retombée; Lord R'hoone, excédé par la pâle héritière des Lusignan, se fixe un programme plus stimulant: « J'ai cette année à faire* Le Vicaire des Ardennes, Le Savant, Odette de Champdivers, *roman historique, et* La Famille R'hoone, *plus une foule de pièces de théâtre. »* ** Le Vicaire *et* Le Centenaire [Le Savant] *apparaissent donc ensemble; jusqu'à leur publication simultanée, ces deux œuvres profondément dissemblables auront une histoire exactement parallèle. On les retrouve, dès les premiers mois de 1822, dans une liste de projets où sont mentionnés côte à côte un opéra, des mélodrames, des vaudevilles, des romans, une comédie et deux brochures politiques, le tout sous ce titre éloquent:* Ordre du jour: 3000 francs à gagner sinon la honte, misère et compagnie ***. *Le*

* *Correspondance*, éd. Pierrot, Garnier, 1960, tome I, page 117. Toutes les citations de lettres de – ou à – Balzac sont extraites de cet ouvrage. Seules seront données en notes les références qui ne seraient pas suffisamment indiquées par le contexte de la préface.

** *Correspondance*, tome I, page 133.

*** Pierre Barbéris, *Aux Sources de Balzac*, les Bibliophiles de l'Originale, 1965, page 132.

dernier sujet du « cycle Charles VI » a disparu en même temps que La Famille R'hoone. C'est que l'auteur de Jean-Louis décline et que Saint-Aubin demande à naître.

Aucun document ne permet de dater avec certitude le début de la rédaction, mais on observera que le dernier chapitre de Clotilde commence presque textuellement comme le premier du Vicaire. Contrairement à ce que nous avions cru précédemment, il n'est donc pas impossible que Saint-Aubin ait tenu la plume lasse de Lord R'hoone, et que Balzac ait ébauché son livre avant de partir pour Bayeux.

Sur son long séjour là-bas (approximativement du 23 mai au 9 août), pas d'autre confidence qu'une lettre désabusée à Mme de Berny: « Ce ciel de la Normandie est froid; se plaint-il, l'azur en est terne, je commence à m'y trouver mal à l'aise et je me blase sur tout ce que j'y fais. Grand Dieu, que de mauvaises choses j'y ai faites, c'est à reculer. Au surplus, que m'importe, puisque tout m'est indifférent. »* Ces mauvaises choses lui étaient beaucoup moins indifférentes qu'il ne dit, et il avait pris, pour les « placer », des mesures qui se révélèrent efficaces. Le jour même de son retour à Paris, ou le lendemain, il recevait en effet la visite de Pollet, libraire au Marais, qui lui achetait séance tenante le fruit de ses vacances: Le Centenaire et Le Vicaire**.

Le contrat, en date du 11 août***, constitue à tous égards un net progrès sur celui de Clotilde. Soucieux d'assurer son indépendance, Balzac, tout en jouant décidément la carte de la littérature, s'aiguise les griffes. Il aura discuté pied à pied les conditions du traité. Il ne vend qu'une édition de chaque ouvrage; le tirage sera limité à

* *Correspondance*, tome I, page 195 (30 juillet 1822).

** Peut-être fut-il mis en relation avec ce nouvel éditeur par Lepoitevin, dont *Le Tartare* parut chez Pollet en octobre. A moins que la mère d'Honoré n'ait pris elle-même l'initiative. Depuis juillet, les Balzac possédaient un pied-à-terre à deux portes de la boutique de Pollet, 40, rue du Temple.

*** *Correspondance*, tome I, pages 197-199.

onze cents exemplaires, et le paiement – 2000 francs – s'effectuera à la remise des manuscrits, partie en argent liquide, partie en billets à sept, huit, neuf et dix mois. L'ex-collaborateur de Lepoitevin oblige enfin le libraire à lui reconnaître sans ambiguïté l'exclusivité d'un nouveau pseudonyme: Horace de Saint-Aubin, et il s'engage à corriger lui-même les épreuves (ce qu'il fera du reste très mal).

Seulement, si Saint-Aubin pouvait exhiber le manuscrit presque complet du Centenaire, il avait volontairement oublié son Vicaire à Bayeux. Que l'œuvre fût loin d'être achevée, Pollet était censé l'ignorer. Aussi le romancier, fort démuni, dut-il être assez fier de faire stipuler dans le contrat qu'il lui serait versé 300 francs dès la remise du premier volume (le seul écrit!). Pollet lui accorda cette satisfaction, mais fit insérer une clause tortueuse (art. 7) qui autorisait l'écrivain à livrer le premier volume quand bon lui semblerait, et l'éditeur à ne payer que le 1er novembre. Comme à cette date l'ensemble du roman devait lui être remis, ce tour de passe-passe lui permettait de ne pas risquer un sol avant d'avoir le manuscrit entier dans sa poche. Il prit même une sûreté de plus: la faculté de faire refondre un volume par l'auteur « s'il lui semblait inférieur aux autres ». Si les éditeurs lisaient les ouvrages qu'ils publient, la fin du Vicaire des Ardennes eût peut-être été digne de son commencement.

Trois jours après la signature du contrat, Honoré, rentré à Villeparisis, écrivait en ces termes à sa sœur: « Je crois qu'il y a impossibilité pour vous de faire chacun deux chapitres par jour pour que j'aie Le Vicaire le 15 7bre, encore n'aurais-je que quinze jours pour le refondre. (...) J'espère, ti Laure et Surville, que vous voyez que l'infernal besoin de l'or m'a fait sacrifier notre projet de faire ensemble Le Vicaire. » Une semaine plus tard, le frère perd patience: « Terre, ciel, mer! Chère sœur, tu me mets dans un effroyable pétrin, (...) Pollet attend chaque jour l'envoi, car il faut que ce qui en est fait soit sous presse; je le composerai à mesure qu'on l'imprimera. » Et en guise de conclusion, ce refrain: « Le Vicaire! Le Vicaire!

Le Vicaire! Le Vicaire! *courrier par courrier. Car je vais y travailler. Je commencerai le 2e volume. Adieu. »* On *a peine à croire à tant de désinvolture; Honoré avait tout bonnement chargé sa sœur et son beau-frère de faire son roman à sa place, et il leur avait même préparé un canevas à cet effet. Partie remise, jure-t-il. A Laure qui se pique d'écrire, et dont quelques bluettes auront par la suite l'honneur d'inspirer le créateur de* La Comédie humaine, *il promet d'envoyer sous peu « un plan de roman bien expliqué » *. Les Surville ne paraissent pas avoir collaboré au premier volume du* Vicaire; *quant à ébaucher la suite du roman, ils n'en eurent pas le temps. Le 30 août déjà, Mme Balzac accuse réception à sa fille du précieux manuscrit, et explique la volte-face d'Honoré: « en arrivant il a su qu'Auguste [Lepoitevin] voulait traiter ce sujet, il veut paraître le premier, jugez mes amis s'il travaille; demain ou après, le second vol. sera sous presse, le 1er imprimé; le 3e n'est pas fait. (...) Le libraire croit que seulement il met au net. » ** Informations rares, mais exceptionnellement convergentes: le premier volume a donc été écrit à Bayeux; le second, commencé ou continué à Villeparisis dès le 20 août, devrait être à l'imprimerie au début de septembre. La deuxième partie du roman n'est encore qu'un plan informe, dont quelques fragments ont été conservés ***.*

L'impression du tome I, la mise au point du second, la composition des deux autres seront menées de pair avec la correction des épreuves du Centenaire *(qui passe de trois à quatre volumes) et la rédaction d'un nouveau roman intitulé* Wann-Chlore, *et promis à Hubert pour octobre. Balzac appelle ça être « bourrelé d'affaires »; « d'ici à un mois et demi, déclarait-il à Laure le 20 août,*

* *Correspondance*, tome I, page 200.
** *Correspondance*, tome I, pages 205-206, N. 4.
*** *Aux Sources*, pages 144-146. L'un de ces plans serait de l'écriture de Laure: cela confirmerait que Balzac a eu réellement l'intention de confier à sa sœur le soin d'ébaucher la fin du roman.

je suis incapable de vous écrire une ligne ». Il a tenu parole à sa sœur et, ce qui a de quoi surprendre, à l'éditeur. Aussi ignore-t-on tout des circonstances de la rédaction. L'œuvre complète dut être remise à Pollet nettement avant les délais puisque, le 2 novembre déjà, la Bibliographie de la France *en annonçait la publication.*

Le Vicaire des Ardennes *accuse chez le jeune écrivain un brusque changement d'orientation. L'influence de Walter Scott, qui a atteint son point culminant au début de l'année, décroît maintenant; elle subira bientôt une éclipse qui durera jusqu'en 1824. En revanche la lecture de Maturin agit de plus en plus profondément sur Balzac, au point d'imprégner, en 1822, non seulement des œuvres comme* Le Vicaire *ou* Le Centenaire, *mais jusqu'à une grande lettre d'amour à Mme de Berny *. En même temps qu'il s'éloigne du roman historique, l'écrivain semble revenir à Rousseau. Il engageait sa sœur à lire naguère* Julie *après le chef-d'œuvre de Richardson, il croit se reconnaître dans les* Confessions, *il fait appel, pour exprimer sa propre passion, à « l'immortel tableau » peint par Jean-Jacques **. Enfin, en compagnie de Mme de Berny, il lit, relit André Chénier, l'invoque dans ses lettres ***, et lui emprunte quelques épigraphes pour* Clotilde de Lusignan, *dont il est en train de corriger les épreuves. Tout le détourne donc du roman parodique qu'il achève au printemps 1822, et c'est à une forme nouvelle qu'il va pendant quelques mois se vouer, celle du roman sentimental.*

De Julie *et de* Paul et Virginie *à* René, *le XVIIIe siècle et le premier romantisme lui offraient de nombreux modèles, dont il s'est libéralement servi. On peut s'étonner de le voir reprendre une formule qui paraît dépassée dans l'histoire de son œuvre; car il avait fait ses premières armes dans le roman sentimental, et l'auteur de*

* *Correspondance*, tome I, pages 170-172.
** *Correspondance*, tome I, pages 108, 153, 208-209.
*** *Correspondance*, tome I, pages 144, 148, 193.

Sténie *s'était (bien avant Saint-Aubin) pénétré de werthérisme et de métaphysique amoureuse. En réalité, ce qu'il cherche maintenant, c'est un nouveau moyen d'expression, pour une nouvelle expérience. La rhétorique soignée de son roman épistolaire était au service du jeune philosophe. Les ambitions de Saint-Aubin sont tout autres. Le livre qu'il va écrire devrait refléter l'aventure qui bouleverse sa vie en 1822, mais se prêter aussi à une exécution rapide, et répondre à l'attente d'un public à qui Scribe dit plus que Racine, et les petits journaux libéraux plus que Chateaubriand. De ces exigences contradictoires va naître* Le Vicaire des Ardennes.

Une obscure production anonyme aurait suggéré à Saint-Aubin un sujet scabreux propre à lui éviter de retomber dans l'idylle sublime et maussade de Clotilde de Lusignan *. *Le héros du* Prêtre *de Mme S. P. (Ponthieu, 1820) est un jeune ecclésiastique; envoyé auprès d'un curé de campagne, il est distingué par la comtesse du lieu, qui vient le tenter jusque dans le confessionnal... Chez Balzac, le sujet s'est compliqué et dénaturé. Le journal intime du vicaire est, dans le roman, un second roman, habile application de la technique des récits concentriques; illustrée par* Melmoth. *Un amour désespéré pour sa sœur Mélanie torture Joseph, ce jeune prêtre qui ressemble à Balzac, ou à qui Balzac voudrait ressembler. La confession écrite surprise par une servante curieuse raconte des amours enfantines à la Martinique, dans la profusion d'un jardin d'Eden inspiré de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, le retour dramatique des enfants en France, leur passion maudite, et l'ordination de Joseph. Le thème incestueux de* René *est exploité ici avec audace, non sans talent d'ailleurs, et si un artifice de l'intrigue ne lui avait pas coupé les ailes — Joseph et Mélanie sont cousins — cette histoire d'un amour interdit aurait pu nous mener très avant dans la psychologie des ténèbres. La passion*

* Voir Albert Prioult: *A l'Ombre des Presbytères, Année balzacienne*, 1960.

*de la marquise pour le vicaire n'apparaît pas sous un jour moins trouble, puisque Saint-Aubin a fait de Mme de Rosann [Mme de Rocourt] *, la propre mère du prêtre qu'elle aime.*

Il est impossible d'expliquer par le seul jeu des influences littéraires la double irruption du thème de l'inceste dans Le Vicaire des Ardennes. *Des circonstances personnelles nous paraissent avoir agi sur l'imagination du romancier.*

Le 18 mai 1820, Laure, la sœur très aimée de Balzac, avait épousé l'ingénieur Surville; le 1er septembre de l'année suivante, Laurence, devenue Mme de Montzaigle, quittait à son tour la famille.

Accablé de travail, sans maîtresses, Honoré se trouvait privé d'affections féminines. Une grand-mère tourmentée par des maux en partie imaginaires, une mère aimante mais sans tendresse, maniaque, instable, susceptible et d'humeur quinteuse, réveillèrent peut-être en lui un sentiment de frustration enfantine dont La Comédie humaine *porte des signes peu douteux. C'est à cette époque qu'il se mit à fréquenter Mme de Berny, à qui, en février ou en mars 1822, il déclara son amour.*

Elle était de vingt-deux ans son aînée, et mère de neuf enfants dont sept vivaient lorsqu'il la connut. Fille d'un musicien du roi, belle-fille d'un agent royaliste compromis sous la Terreur, elle avait été mariée à seize ans avec Gabriel de Berny, qu'elle n'avait jamais aimé. Depuis 1815, elle passait la belle saison à Villeparisis, où les parents d'Honoré avaient fait sa connaissance. Il l'avait rencontrée en juin 1821, l'avait revue plusieurs fois au cours de l'année, et, plus assidûment, lors des fiançailles et du mariage de Laurence.

* Nous donnons dans les *Notes liminaires* un aperçu des modifications apportées aux romans de jeunesse par l'édition Souverain (que nous suivons). Cependant, comme il est naturel, c'est aux premières éditions que nous nous référons dans ces préfaces, où sont retracées, pour les lecteurs de *La Comédie humaine*, les principales étapes de la formation de Balzac.

Avec les souvenirs de l'ancien régime, elle en avait les manières, le langage et l'esprit. Honoré, flatté de l'attention qu'elle lui porta, fut aussi sensible à un air de jeunesse conservé malgré les années, à une beauté mûre et automnale, à une spontanéité presque enfantine. Il fut touché par ce halo de tendresse mélancolique et un peu sensuelle qui entoure une femme blessée par la vie. Il réclamait de l'affection, elle rêvait d'en donner, ce fut une rencontre miraculeuse.

En Mme de Berny, Balzac retrouva d'abord une sœur, et il le lui dit. En dépit de quelques souvenirs littéraires, une des premières lettres qu'il lui écrivit laisse si bien pressentir les virtualités incestueuses de ce grand amour qu'elle mérite d'être citée tout entière:

> « Laure est un nom chéri pour moi, c'est un nom qui s'est offert à moi jusqu'à présent comme la réunion, dans le plus petit espace possible, de tout ce qu'il y a de gracieux, de charmant, d'amical, de fraternel, de vertueux; il renferme et l'idée de la beauté, non pas de la beauté parfaite, toujours froide et inanimée, mais de cette beauté rendue plus puissante par les qualités morales et les naïfs sourires de l'âme; il renferme l'idée d'une confiance illimitée et l'idée du laisser-aller, de la franchise et de l'amour. Je parais devant Laure tel que je suis, et, sans contrainte, je me vante et me déprécie, je lui dis mes chagrins et mes joies, mes espérances et mes désappointements, je me réjouis, et toujours j'ai trouvé le langage le plus doux et le plus consolant; et je suis grondé parfois d'un ton qui me fait regretter de ne l'être pas toujours.
>
> » Dès aujourd'hui, ce nom m'offrira tout cela, mais avec quelque chose de plus suave et de plus enchanteur, quelque chose, un je ne sais quoi que je ne peux pas nommer. Il m'est indifférent qu'une de ces Laure paraisse ornée, il m'est indifférent qu'elle brille à tous les yeux; qu'au bal chacun la suive des yeux, et dise: elle est charmante! Je ne désire que son cœur, et quoiqu'un autre le possède tout entier, je sais que j'y suis, que mon image y est gravée, et que telle chose que l'on entasse par-dessus cette impression elle y restera toujours la première. Je me tiens à elle par le plus grand des souvenirs, celui de l'essai de la vie, celui des bégaiements et des joies naïves de l'enfance. Enfin, c'est ma sœur.
>
> » Tel charmant que ce portrait me paraisse, telle grande que soit la réciprocité de mon cœur pour elle, cette Laure serait jalouse, indignée, si elle apprenait (et j'ai su le lui taire!) qu'une autre Laure se présente à mon imagination environnée du même cortège, en y joignant une cour plus gracieuse encore.
>
> » Autour d'elle se groupent toutes les espérances de la vie, la troupe vagabonde des désirs, et celle, plus friande encore, de toutes les voluptés et des amours.
>
> » Oh! Laure, ne croyez pas qu'il soit possible que vous soyez autrement à mes yeux. Ne faut-il pas que le souvenir, que le lien qui me lie à votre cœur soit remplacé par un autre; il est fâcheux que ce lien vous semble forgé par l'égoïsme, et qu'il ne soit pas construit par nos deux cœurs à la fois, et cette idée qu'il n'y a que moi qui désire, qu'enfin à vos yeux j'ai l'air de ne chercher que mon bonheur propre, me fait saigner le cœur. » *

*La sœur, la mère et la maîtresse se confondent étroitement dans ce portrait imaginaire. On ne sait quand Balzac apprit que son frère Henry était le fils adultérin de M. de Margonne. Pierre Citron a mesuré les répercussions de cette révélation**, assez tardive semble-t-il, mais qui fit à l'écrivain une blessure attestée par de nombreuses pages de son œuvre. Rien n'interdit de penser que, bien avant de « savoir », Honoré dut ressentir douloureusement la préférence inexplicable de Mme Balzac pour le moins doué de ses enfants, et reporter sur sa sœur une partie de l'affection dont il débordait.*

Joseph, le héros du Vicaire des Ardennes, *n'a jamais connu sa mère. Son amour pour Mélanie transfigure la vague inquiétude qui incite son créateur à chercher en Laure une mère et en Mme de Berny une sœur. On ne s'étonne plus dès lors qu'Honoré ait choisi son long séjour à Bayeux, auprès de Laure, pour la réalisation onirique*

* *Correspondance*, tome I, pages 153-154 (vers la fin mars).

** *Année balzacienne*, 1967

des désirs obscurs de son enfance, et qu'il ait même convié sa sœur à ces jeux dangereux. La récente rencontre avec Laure de Berny prêtait une sensualité ambiguë à ces images anciennes ensevelies, et peut-être s'en délivra-t-il en les figurant, en décrivant avec une étrange insistance la tentation charnelle et consciente de l'inceste chez les deux adolescents de son récit.

Qu'on nous entende. Il ne s'agit pas de solliciter l'œuvre pour y lire des confidences ou l'expression d'une névrose. Balzac n'est guère plus fou avec Louis Lambert et homosexuel avec Vautrin, qu'il n'est chimiste avec Balthazar et parfumeur avec Birotteau, quand même tous ces héros lui ressemblent. Mais chez lui, chez l'artiste en général, l'œuvre naît de virtualités intimes que l'imagination créatrice conduit à leur fin. Si l'œuvre explique alors son créateur, elle ne s'explique plus entièrement par lui, par son expérience ou sa passion, mais par une vision active, une invention dans laquelle il se dépasse.

Ce dépassement, la projection de l'image de Mme de Berny sur Mme de Rosann [Mme de Rocourt] l'illustre à merveille. Dès le début de leur liaison, Balzac déclare à Mme de Berny qu'elle est « plus qu'une amie, plus qu'une sœur, presque une mère »; il lui promet pour « longtemps un cœur brûlant d'amour et pour toujours celui d'un fils ou d'un ami véritable » et, un jour, dans le brouillon d'un mot de détresse, il lui adresse ce cri, qu'elle n'entendit sans doute jamais: « Ma pauvre maman. » * *Or, il n'incarne pas en Mme de Rosann la maîtresse à qui il offrirait ce que sa mère a refusé, mais, sous les traits de Mme de Berny, la mère qu'il n'a pas eue, et qui comble un fils retrouvé.*

Aucun personnage ne demeure dans le roman tel exactement qu'il était dans la vie, mais, multipliée par l'imagination créatrice, au prix d'une sorte d'éclatement, l'aventure de Villeparisis, tantôt avec son relent de culpabilité et d'inceste, tantôt portée par le charme du premier amour, reparaît à tous les niveaux d'une œuvre dont la

* *Correspondance*, tome I, pages 141, 174, 181.

Correspondance *de Balzac est le vivant commentaire. Comment l'auteur du* Vicaire *aurait-il pu ne pas* inventer *l'amour, et la psychologie de l'amour, à travers ce qu'il était en train de vivre?*

*Mme de Rosann hésite devant la chance d'une dernière passion; « elle ne se déguisait même pas qu'au moment où elle arrivait à l'âge qui, pour les femmes, est un port assuré contre les orages du cœur, elle échouait et brisait son existence vertueuse » *. C'est à une autre « femme de quarante ans », sur qui pèse aussi le souvenir d'une ancienne faute **, que Balzac répond: « votre âge (...) est au contraire un lien, une chose piquante qui, par sa bizarrerie et son contraste avec les idées ordinaires, m'attache (...) j'entends que vous allez vous récrier et dire: la morale, les mœurs, je deviendrais méprisable! » *** Mais quand il exulte: « c'est (...) poursuivi par le souvenir de tes baisers délirants! que je t'écris », le personnage de Joseph lui fait écho: « Je les sens encore! ils me brûlent les lèvres, et me poursuivront toujours de leur charme! » **** Les adolescents du roman connaissent, après le bonheur illicite, la honte, la condamnation de l'amour naturel par la morale sociale: « Depuis deux mois, l'enfer est dans mon cœur; depuis deux mois, je sais que l'amour que nous nous portons est criminel. Oui, Mélanie, la religion, les lois et le monde l'ont ainsi ordonné. Si, dans nos cœurs, une voix*

* *Le Vicaire*, Pollet, 1822, tome II, page 168. Les corrections de l'édition Souverain (Edito, page 179) ont travesti et affaibli cette confidence, qui révélait, avec beaucoup d'autres, les sources personnelles de l'œuvre.

** D'une liaison avec un Corse nommé Campi, quelque vingt ans auparavant, Mme de Berny avait eu une fille, Julie, qui vivait à Villeparisis vers 1822. Vingt-deux ans avant l'époque à laquelle est situé le récit, Mme de Rosann a donné le jour au vicaire. Autres connotations biographiques: vingt-deux ans, c'est aussi la différence d'âge entre Balzac et Mme de Berny, et c'est à vingt-deux ans qu'il s'est mis à l'aimer.

*** *Correspondance*, tome I, page 162.

**** *Correspondance*, tome I, page 180: *Vicaire*, Pollet, tome II, page 94 (Edito, page 153).

secrète nous dit que nous n'en serons pas moins vertueux en enfreignant toutes ces lois, il n'en sera pas moins vrai, que tu ne seras jamais à moi légitimement. » *Ce sont, à peu de chose près, les termes des lettres à Mme de Berny* *.

Quand les amants décident une cruelle séparation, Joseph, affamé d'idéal, a ces cris d'enfant: « nous avons plus vaincu, Mélanie et moi, que tous les saints ensemble, (...) nous sommes dix fois, cent fois, mille fois dignes du nom d'êtres vertueux ». *Rhétorique sentimentale à la portée des cabinets de lecture? Peut-être, mais que dire alors de Balzac évoquant ainsi son prochain départ et la mélancolie de l'absence: « ces angéliques douceurs n'ont rien qui puisse, hélas, faire rougir la vertu. Oh Laure! j'aurai fait plus que bien des hommes! Sans être J. Chr., j'ai fait mieux que lui. »* **

Pour raconter la faute de l'abbé de Saint-André et de Joséphine de Vauxelle, c'est encore à l'expérience la plus récente, la plus personnelle, que Balzac fait appel. Il inaugure par la même occasion la technique des récits en miroir, si caractéristique de sa manière. La jeunesse de Joséphine et d'Adolphe, les circonstances exceptionnelles qui président à leur brève liaison, la menace de l'infamie créent autour d'eux la même atmosphère morale qu'autour de Joseph et Mélanie, de Balzac et Mme de Berny. De là chez tous ces héros le même combat pour demeurer chastes, et le même échec, le même exil volontaire à la fin. Rien de plus touchant pour une femme, confie Mme de Rosann, « que le spectacle des efforts que fait un homme pour la respecter: c'est cette grande preuve

* *Vicaire* (Edito, page 160); et Balzac: « si la douleur infernale que je ressentais et que je t'ai cachée avait duré, je fusse devenu criminel (...) réfléchis que, vertueux, c'est un grand malheur que d'être signalés comme des criminels bien que notre propre cœur nous console (...) et criminels, c'est un devoir, même une sorte de vertu, de taire la faute aux yeux du monde » (*Correspondance*, tome I, page 182).

** *Vicaire*, Pollet, tome II, page 134 (passage supprimé dans l'édition Souverain); *Correspondance*, tome I, page 185.

d'amour qui me perdit »; Balzac n'a pas fait autrement la conquête de Mme de Berny: « je crois vous donner une très grande preuve d'amour par mon excessive réserve et par les sacrifices que je m'impose » *, *lui a-t-il répété de cent manières. C'est encore à travers le cœur d'Honoré que nous devinons parfois celui de Mlle de Vauxelle; si, avoue le jeune écrivain, l'auteur des* Confessions *peint mieux son caractère qu'il ne saurait le faire lui-même, Joséphine trouve dans* La Nouvelle Héloïse *« l'histoire fidèle de [ses] sentiments » et, le petit abbé parti, nous la surprenons à se répéter son « adieu mademoiselle » avec la même volupté que Balzac lorsqu'il se rappelle le délicieux « bonsoir » de Mme de Berny* **. *Enfin, sur le point de s'exiler, Adolphe ou Honoré affectent la même hypocrite résignation; l'un s'écrie: « je me contente de vous adorer de loin comme un autel dont on n'ose approcher. Seulement j'espère que vous aurez quelque pitié pour moi, que vous vous direz: Il est dans l'univers!... je ne sais où!... un malheureux qui m'aime!... sans espoir!... L'idée que vous penserez quelquefois à moi me fera plaisir; et, lorsque je serai mort, j'obtiendrai quelques larmes. » Et l'autre: « Aime-moi toujours, que je sois toujours présent à ta pensée, que, du fond de mon exil, (...) je puisse me dire: Il est dans l'univers, à tel endroit, un être à qui je suis cher et qui pense fidèlement à moi », etc.* ***

Si Balzac jouait presque impunément avec les formes vides du roman gai ou de la parodie, il n'a donc pas pu résister aux tentations du roman sentimental; nous avons vu qu'il s'y est largement exprimé. Malgré ses évidentes faiblesses d'exécution, Le Vicaire des Ardennes *est un tournant décisif dans la carrière de l'écrivain, qui aspire désormais à passer de ce qu'il appelle la « littérature marchande » à la littérature sérieuse, à la littérature tout*

* *Vicaire*, Edito, page 192; *Correpondance*, tome I, page 175.

** *Correspondance*, tome I, pages 153 et 173; *Vicaire*, Edito, pages 193 et 185.

*** *Vicaire*, Edito, page 188; *Correspondance*, tome I, page 185.

court. Or c'est vers la nouvelle école que ce jeune romancier « libéral » se sent naturellement porté: ni les ironies de la Préface *, *ni quelques notes humoristiques du soi-disant éditeur ne sauraient dissimuler le revirement complet de Lord R'hoone quand il entre dans la peau de Saint-Aubin. Dépositaire de quelques secrets que nous avons essayé de retrouver dans la* Correspondance, *Joseph est un héros ténébreux issu de Byron, et qui n'est jamais censé donner prise au ridicule. Le parc de Mme de Rosann est un jardin de Villeparisis agrandi par l'imagination romantique pour offrir au vicaire des ruines qui plaisent à sa mélancolie, ou lui rappeler « sa chère Amérique »... Une image ossianique élaborée par Girodet servira même de support esthétique à une apparition crépusculaire de Mélanie sur la terrasse d'un château.*

L'aventure intérieure qui donne à l'œuvre son élan retombe assez vite. Montrée d'emblée à son paroxysme, la passion de Mme de Rosann est peu romanesque, parce qu'elle n'évolue pas, et quand la marquise reconnaît son fils dans le vicaire, quand le lecteur sait que les héros ne sont pas frère et sœur, la source dramatique est tarie, bien que le récit continue. Au-delà du chapitre XIX, le roman psychologique se survit grâce aux péripéties du roman noir et du roman d'aventures. Balzac, résolu à en finir avec sa malheureuse héroïne, la voue au remords d'avoir épousé un prêtre et l'achève en lui annonçant sans ménagements son bonheur: la sécularisation de Joseph. La Préface *est en réalité une postface où le lecteur de la première édition apprenait, entre deux plaisanteries, que Joseph avait suivi l'héroïne dans la tombe, et que l'auteur ne croyait plus guère à sa fiction.*

Nous nous sommes contenté de montrer Balzac puisant pour la première fois aux sources obscures de La Comédie humaine. *Il serait facile, et vain, de relever les innombrables défauts de ce roman, qui mérite au contraire de*

* On trouvera ce texte curieux en *Appendice*; l'édition Souverain, en effet, ne l'a pas conservé.

nous intéresser par tout ce qu'il annonce. Le thème sentimental périclite-t-il, un puissant héros né dans la confession du vicaire prend l'intrigue en main; Argow rappelle à propos qne notre société est mortelle aux rêveurs, et il lui lance, premier Vautrin, un défi que toute l'œuvre future répétera en l'amplifiant. Entre les amants et les aventuriers, il y a place pour une humanité que l'observation réaliste sauve du pittoresque. Car Horace de Saint-Aubin ne s'en tient pas aux petites silhouettes qu'il excelle à tracer à la manière de Walter Scott: curés bienveillants ou servantes bavardes, pédants de village, épiciers enrichis... Il peint déjà, dans un roman moderne, une « scène de la vie de province » avant la lettre, il s'efforce de définir historiquement *ses personnages en fonction des événements récents. A Leseq, par exemple, qui se gargarise de Cicéron, le percepteur lance: « J'aurais voulu voir à quoi Cicéron vous aurait servi dans la comptabilité des emprunts forcés »; Engerbé, le fermier, fait alors remarquer que le percepteur leur doit sa maison*.*

Ses amants jetés à la mer ont deux cent mille francs à toucher sur un banquier à Paris, et ses villageois sonnent encore un peu creux. Mais Saint-Aubin sait déjà, et il le montre, que les intérêts mesquins du village retentissent sur les passions du château, et qu'on ne laisse pas moisir dans un cachot l'homme riche à millions, fût-il ancien pirate.

Les lecteurs de 1822, qui ne connaissaient pas La Comédie humaine, *ne pouvaient être sensibles aux promesses de cette œuvre bizarre. Dans* Le Vicaire des Ardennes, *ses passions équivoques, ses prêtres coupables, ils ne virent sans doute qu'une provocation contre le trône et l'autel. Tant et si bien que la censure s'en inquiéta, et que l'œuvre, jugée immorale et irréligieuse, fut saisie peu après sa parution.*

ROLAND CHOLLET

* *Vicaire*, Edito, page 50.

NOTE LIMINAIRE

Le 9 décembre 1835, Souverain s'engageait à republier à ses risques et périls *Le Vicaire des Ardennes* saisi en 1822. L'article 5 du traité signé par Emile Regnault précisait en effet:

« Il est observé par M. Emile Regnault que *Le Vicaire des Ardennes* ayant été saisi et l'auteur ayant pris l'engagement de ne pas le réimprimer, la publication s'en fera aux risques et périls de M. Souverain, qui aura la faculté de changer le titre de cet ouvrage ou de le faire modifier. Il est également convenu que les titres, couvertures, prospectus et annonces de l'ouvrage seront soumis à l'appréciation de M. Regnault. »

Balzac et ses aides s'efforcèrent d'atténuer le caractère scabreux de ce roman. Le thème et les situations étaient si scandaleux par eux-mêmes qu'il fallut se contenter de corriger quelques détails. A la fin du premier chapitre, et au début du troisième, les allusions libertines aux relations du curé Gausse et de sa servante disparaissent donc. L'éveil de l'amour physique chez Mélanie (page 156) n'effarouchera plus le lecteur; page 347, si la chaste héroïne appelle encore « Joseph sans rougir », elle n'arrête plus « sa pensée sur les plaisirs de l'hymen avec une rare complaisance ». Joséphine et son petit abbé ne se séparent plus sur un baiser (page 191). Ils n'en poursuivront pas moins jusqu'à leurs fins leurs amours coupables; l'abbé Frelu n'en paillardera pas moins avec la femme d'un aubergiste; Mélanie n'en épousera pas moins un prêtre (fils de prêtre)!

Aucun remaniement de l'intrigue. M. et Mme de Rosann se nommeront M. et Mme de Rocourt. L'épicier-maire Gravadel devenu charcutier et rebaptisé Devau, des saucisses en bois remplaceront à sa devanture (page 44) les pains de sucre de la première édition. Cette modification provoquera quelques perturbations dans la suite du récit, plusieurs personnages (Collot, Delporte, Devau) devant se partager les répliques de l'ex-Gravadel et héritant de ses tics de langage *(à cause que)*. Quelques paroles insignifiantes seront attribuées à deux tard-venus, M. Bouteille, commissaire de police, et M. Bertrandet, capitaine en retraite (pages 367 et suivantes).

Parmi les brèves et rarissimes additions, à signaler deux allusions « politiques »; l'une (page 244) à Manuel et Chauvelin, l'autre (page 321) — souci de *couleur historique* — aux libéraux: de Mélanie, Argow ne dit plus, en effet, qu'elle aime « un *va-nu-pieds*, un coquin » mais bien « un jeune libéral assez mauvais sujet ».

Dans l'ensemble, le texte a été émondé. Quelques obscurités ont été dissipées: « étrange entrevue » (page 343) remplace « aventure subite »; de nombreuses impropriétés corrigées: l'orage « sera peut-être funeste à Laurette » (page 86), mais il ne va pas la « détruire »; des répétitions supprimées.

Lord R'hoone survivait en Saint-Aubin. Il meurt tout à fait. C'est ainsi que disparaissent la *Préface* et la *Note de l'Editeur* (voir *Appendice*).

Des remarques oiseuses de Saint-Aubin interrompaient parfois le cours du récit. Page 127, après le « *Prions* de Mélanie » par exemple, il avait écrit: « La religion est un besoin de l'homme. » De telles platitudes disparaissent aussi. En les supprimant, Balzac ou ses correcteurs ont cherché à rétablir la continuité dramatique. Le lecteur n'y perd pas souvent.

C'est sur le vocabulaire que portent les principales corrections. La phraséologie sentimentale démodée est légèrement remaniée. On dit plutôt le *cœur*... ou les *bras* que le *sein*. Quelques mots sont pourchassés avec une

constance propre à mettre en valeur le vocabulaire d'une époque, les liens étroits qui existent entre les modes et les styles: *délire* et *délirant*, *ivresse*, *frénésie*, *suavité* et *suave*, *infamie*, *horreur*, *fantasmagorie*, *divin*, *furieux*, *enchanteur* (avec son féminin), *frissonner*, etc... Les images subissent le même sort. Après l'assassinat de l'amiral de Saint-André (page 284), Argow et son séide étaient comparés au « *Crime* suivi du *Remords* ». En 1822, la marquise s'écriait: « Marie, que tes lèvres soient comme le marbre d'un tombeau », etc. (page 91). Avant d'embrasser son amie (page 334), le vicaire ne s'exclame plus: « il y a deux ans que je n'ai savouré le nectar d'un baiser »; une balle tirée par Joseph (page 348) ne va plus « mourir dans la porte ». La redondance et l'hyperbole en général sont décapitées.

Mais la redondance et l'hyperbole, le Balzac de 1822 ne les dédaignait pas quand il voulait dire son amour à Mme de Berny, et il est parfois difficile de distinguer, dans le *Vicaire*, entre le pastiche — ou la parodie — du roman sentimental et la maladresse d'un écrivain débutant qui parle sincèrement le langage à la mode. Les correcteurs ne firent pas de différences. « Quant à ma mère, jamais je ne l'ai vue », lit-on page 120; l'édition Pollet ajoutait: « jamais son sourire ineffable n'a porté le frémissement dans mon cœur; aussi, mon âme est grosse d'une reconnaissance que je n'ai pu rejeter sur aucune femme. » Il y a peut-être ici une de ces confidences de l'auteur dont nous avons donné dans notre préface un certain nombre d'exemples. Comment ne pas regretter de telles suppressions?

Il est vrai que les plaisirs de la lecture ne sont pas toujours ceux de l'histoire littéraire.

Le Vicaire des Ardennes

PREFACE QU'ON LIRA SI L'ON PEUT

Comme on pourra critiquer et que l'on critiquera assurément cet ouvrage, je déclare que je suis jeune, sans expérience et sans aucune connaissance de la langue française, quoique je sois bachelier ès lettres... Alors mes censeurs ne se tromperont pas en disant que cette production annonce du mérite, à travers les aberrations d'une imagination de vingt ans, et malgré les fautes de style qui s'y trouveront... Mais je leur réserve un coup auquel ils ne s'attendent pas, c'est que cette production n'est pas de moi. En effet, si j'étais l'auteur de cet ouvrage, je me serais bien gardé d'y clouer une préface, j'ai trop d'amour-propre pour écrire un seul mot avec la certitude qu'il ne serait pas lu.

Les Zoïles écartés par ma franche confession, je m'adresse à la partie saine du public, c'est-à-dire à ceux qui auront le bon sens de me lire, à ceux que le délire de la politique n'a point saisis, et qui, dévorant avec joie les bons romans, se sortent de la vie, et s'élancent dans le monde idéal que crée un auteur habile, charmant ainsi leurs chagrins et ne vivant plus qu'avec des êtres imaginaires qui leur plaisent, ou quelquefois les ennuient; car nul n'est parfait, même dans le monde romantique.

C'est à cette *classe* (remarquez bien ce mot) que je m'adresse, et c'est à elle que j'ai réservé l'explication de l'espèce d'énigme que renferment les premières lignes de cette préface. Je serai sincère, j'aurai le courage de confesser tous mes torts et de paraître au tribunal de police

correctionnelle de l'opinion des lecteurs de romans, en leur demandant pardon de parler de moi... Mais, comme nous avons long-temps à nous voir, puisque j'ai trente ouvrages à faire paraître, je crois que nous pouvons sans danger nous dire nos vérités.

Je suis morose et sujet aux affections nerveuses. Un médecin de mes amis assure que j'ai les hypocondres très gros... On va se récrier et dire qu'il y a de la fatuité à instruire le public de ce que j'ai ou n'ai pas... Etes-vous un grand homme pour que vos maladies l'intéressent? Il est plaisant qu'un inconnu vienne usurper, à vingt ans, des droits que le génie ne conquiert qu'à sa mort... Patience! la grosseur de mes hypocondres va vous expliquer comment je n'ai pu vivre avec personne, comment je trouve tout le monde vicieux, corrompu, comment aucun ministère ne me plaît et comment chacun me paraît taquin, mesquin, chagrin. J'ai des amis qui prétendent que l'on me fuit, parce que j'ai tous les défauts que je prête aux autres; ce qui est une véritable imposture, car je suis l'homme le plus facile et le plus accommodant. Je ne suis pas jaloux quoiqu'homme de lettres; je suis pauvre et ne désire rien, qu'un peu de gloire et d'argent.

Tout ceci explique comment je me suis, dernièrement, réfugié au Père-Lachaise, conduit par mes hypocondres, selon mon médecin, et par le dégoût de l'humanité, selon moi. J'espérais trouver dans ce lieu des hommes vertueux et d'un commerce aimable!... J'ai trouvé bien autre chose!...

D'abord, je n'ai vu dans ce lieu que des modèles accomplis en tous genres. Le monde y est renversé: chaque épouse y est fidèle; toutes les mères, adorées; tous les enfants, de leurs pères; et les superlatifs les plus pompeux sont prodigués à d'honnêtes charcutiers, procureurs, boulangers, tailleurs, maçons, etc... tellement que pour les hommes que la France révère on n'a pu mettre sur leur arbre rien autre chose que *Massina*! *Jacques Delille*! *Evariste Parny*! *Méhul*! ces messieurs les débitants avaient tout pris. Enfin, chaque morceau de terre couvre une fleur

céleste, ou renferme un phénix qui, heureusement pour ses héritiers, n'a pu renaître; aucune femme n'est aigre ni vaporeuse; les hommes y sont excellents et munis d'excellents certificats de bonnes mœurs. C'est tout un autre monde, où règnent une paix, un calme, une décence admirables. A la louange du genre humain, je déclare qu'après une perquisition exacte, je n'y ai vu qu'une seule épitaphe douteuse. Cela me fait souvenir de l'aventure du duc d'Ossone, qui, visitant les galères, interrogeait tous les rameurs, et chacun lui raconta son histoire de telle manière qu'il n'y en avait pas un seul pour qui la justice n'eût commis une grande erreur. Il en vit un qui, tout honteux, convint de sa peccadille.

– Qu'on m'ôte vite ce scélérat qui va gâter ces honnêtes gens!... s'écria le duc.

J'ai remarqué de grands laquais qui, par l'ordre de leurs sensibles maîtresses, apportaient d'un air triste les offrandes des veuves, et déposaient, par procuration, les branches d'immortelles; je ne sais même pas s'ils ne pleuraient point par procuration ou *par ordre*.

Enfin, je me suis promené avec un véritable plaisir au milieu de ces archives de la mort et j'y ai trouvé cette tranquillité, cet abandon qui rendent la vie aimable. Je ne me suis querellé avec personne; tous ont pris mes discours en bonne part; aucun ne s'est levé de sa tombe pour me reprocher mes sarcasmes innocents; et, excepté quelques statues que le sculpteur a arrangées de telle sorte qu'elles me regardaient de travers, j'allais sortir fort content de la bonhomie de mes hôtes, lorsque j'aperçus un jeune homme non loin du tombeau d'Héloïse. Comme, depuis trois jours, j'étais à peu près sevré de la présence importune des hommes, j'avoue franchement que j'examinai ce chrétien avec l'attention qu'on prête à l'échantillon du drap dont on est forcé de s'habiller.

Ici commence mon crime; ici l'on verra la curiosité qui perdit notre mère Eve se déployer, chez un de ses enfants, avec une force vraiment diabolique, et vous-mêmes qui lisez *cettuy* morceau de prose, confessez que vous désirez

connaître ce jeune homme: première raison pour m'absoudre.

Je m'approchai à pas de loup, et je vis qu'il était assis sur un de ces tabourets contenus dans une canne. Je conclus de là qu'il aimait ses aises, et je présumai que sa douleur n'avait rien de profond. Bientôt je m'aperçus qu'il tenait sur ses genoux une masse assez considérable de papiers et qu'il les barbouillait avec vitesse.

A ces indices, je reconnus un de nos artistes dessinant nos monuments et spéculant sur la mort. Enhardi par cette idée, je m'avançai brusquement... On m'a toujours dit que ma figure n'était pas gracieuse et mes amis les plus intimes prétendent que s'ils me rencontraient au coin d'un bois, ils s'enfuiraient: j'avoue que si je me rencontrais moi-même, j'en ferais peut-être autant; quoi qu'il en soit, le résultat de mon mouvement accéléré et du rire agréable que je formai, fut la retraite soudaine de cet honnête jeune homme.

Maître de la place, j'en parcourus l'étendue. Je vis un petit cippe en marbre sur lequel était écrit: *bientôt*. Cette inscription changea totalement mon opinion. La terre qui environnait cette tombe modeste n'avait point cette fraîcheur qui annonce le culte que nous prodiguons aux sépulcres. Elle était foulée, aucune fleur ne parait ce dernier asile, le petit treillage obligé ne l'entourait pas... Non, tout indiquait une douleur sauvage, sans luxe, sans coquetterie, et le chagrin n'avait aucun fard. Alors, je pensai que ce jeune homme promettait peut-être plus qu'il ne tiendrait.

Lorsque je me retirai, je le vis revenir tout inquiet de ma visite; il s'appuya sur le marbre, en passant sa main dans ses cheveux, et se remit à écrire. Ce qui m'étonna le plus, c'est qu'il ne poussa point de soupirs, ne versa point de larmes, ne se rongea point les ongles; seulement, il me regarda par instants et finit par s'accoutumer à ma figure. Je saisis les moments pendant lesquels il écrivait pour m'approcher de lui, et je parvins par degrés à être à trois pas de lui. Je m'assis sur l'herbe, et je résolus de m'insinuer dans sa confiance pour savoir ce qu'il écrivait; car tout

ceci me paraissait singulièrement romanesque. Alors, je m'avançai par un mouvement de fesses imperceptible, si bien que, sans qu'il ait dit un seul mot, nous nous trouvâmes côte à côte.

L'inconnu ne m'eut pas plus tôt envisagé, qu'il se leva et s'enfuit pour la seconde fois. Jugeant alors que j'en avais assez fait pour une première tentative, je m'en allai, bien résolu de revenir.

Le lendemain, je me rendis au cimetière, où je fus seul à entrer. Je cours!... Quel fut mon étonnement en arrivant au tombeau de la veille, d'y voir mon jeune homme écrivant toujours avec la même rapidité, mais pâle, l'œil abattu et les cheveux humides de rosée.

Avait-il passé la nuit? Comment? Pourquoi?...

Il devint évident pour moi que cette aventure devait être fort intéressante; je ne cherchai pas à m'expliquer la bizarrerie d'un tel fait; seulement, par un magique pressentiment, je jugeai que j'avais devant les yeux un être malheureux. La compassion la plus vive s'empara de mon cœur, et j'aurai la franchise d'avouer que, dans cette compassion, se glissait l'espoir de lire le manuscrit.

Prenant alors les sons les plus anodins du médium de ma voix, je dis à l'étranger:

– Monsieur, vous paraissez gravement affecté!... Puis-je vous être utile à quelque chose? Je suis bachelier ès lettres.

– Non.

Ce *non* eut quelque chose de flatteur, malgré l'accent sévère avec lequel il fut prononcé, car le jeune homme me parlait au moins. En cet instant, la plume de l'étranger tomba par terre; je la ramassai, et, la lui présentant avec toute la grâce dont la nature m'a doué, je réussis à obtenir un signe de tête assez amical.

Réduit à un rôle passif, je m'en contentai, et, semblable à ces chiens qui suivent de l'œil la bouchée que leur maître tient à la main et qui l'escortent de leurs regards pétillants jusqu'à ce qu'elle ait disparu, de même je suivais la main du jeune homme, toutes les fois qu'elle allait d'un bout à l'autre du papier, ou lorsqu'il prenait de l'encre. Je cher-

chais à comprendre quelle aventure bizarre pouvait obliger un homme à écrire en plein air plutôt que dans un cabinet bien chaud et sur une table commode, lorsque le jeune homme tira une ligne assez forte à la fin de la page qu'il tendit et il roula le tout dans une feuille de papier. Cela fait, il quitta son tabouret, s'assit par terre, en appuyant sa tête contre le marbre, et, croisant ses bras, il ferma les yeux et ne remua plus. Il était beau de figure et sa pose noble me fit plaisir à voir.

Mais toutes ses actions avaient un cachet d'originalité trop ressemblant à celui de la folie, pour que je restasse oisif; rassemblant alors tout ce que je savais du grand style employé depuis dix ans par les hommes dont la France s'honore, je lui dis avec chaleur:

– Jeune homme, écoutez! il est des moments où l'âme abattue et flétrie recule devant le fardeau des misères humaines; parfois la fleur de la vie perd son délicieux parfum; il suffit de quelques froides réflexions pour nous précipiter du haut du trône idéal que construisent de brillantes imaginations; mais la nuit enfante le jour, la douleur le plaisir, l'hiver rend le printemps plus aimable; sortez de votre affliction; jetez-la comme un manteau trop lourd...

Au bruit de ces tropes harmonieux, il souleva sa paupière et me répondit:

– Par grâce, M. le bachelier, ne m'étouffez pas, et laissez-moi mourir tranquille!

– Mourir! m'écriai-je en m'élançant sur lui, et le saisissant par la poche dans laquelle le manuscrit était contenu; mourir! mon cher monsieur, y pensez-vous?

– Comment voulez-vous que je vive, mon âme est là!

Et il m'indiqua le marbre contre lequel il s'appuyait. Je vis avec joie que ce mouvement fit passer le manuscrit hors de sa poche.

– Ah! monsieur, vivez sans votre âme; il y en a tant qui n'en ont pas, vous ferez comme eux!

– *Mon ami*, reprit-il au moment où je mettais la main sur ses papiers, la mort est douce aux malheureux!...

– *Monsieur et ami*, tel malheureux que l'on soit, il est très agréable de vivre: l'existence est un fardeau, soit! mais il est très agréable à porter, et sans les humains qui nous le tiraillent de côté et d'autre, il serait encore plus...

– De l'eau! de l'eau!...

Le manuscrit sauta par terre.

– Qu'avez-vous?... lui dis-je en prenant le rouleau de papier.

– Je meurs de faim... et... je veux, je veux mourir. Adieu Mélanie, adieu, ma mère!...

Sans attendre plus long-temps, j'emportai le manuscrit et je fus chercher des secours: ils arrivèrent trop tard. Je trouvai le malheureux jeune homme, mort. Il avait la bouche pleine d'herbes dont il avait vainement exprimé le suc, ses ongles étaient enfoncés dans la terre, sa pose annonçait une violente convulsion et il tenait sa bouche collée sur un portrait de femme *. Je m'empressai de prendre cette charmante miniature, non pas à cause de la chaîne et de la monture qui se sont trouvées en or pur, mais parce que je présumai que ce portrait était de quelque importance dans les aventures de ce beau jeune homme. Sa mort m'affligea singulièrement: ce qui m'a consolé, c'est qu'il voulait absolument mourir, et que, quand même je serais arrivé plus tôt, il eût tout refusé.

En me retirant, je vis une voiture attelée de deux chevaux qui accourait au grand galop. Cette voiture portait sur ses panneaux des armes de marquis. Une femme s'élança en s'écriant:

– Sauvez mon fils!... sauvez mon fils!...

Je ne jugeai pas à propos de me trouver à cette reconnaissance.

Ce jeune homme avait une mère!... Si, sur ce prétexte,

* La gravure qui est en tête de cet ouvrage est une exacte et fidèle copie de cette admirable peinture. Nous avons jugé que ce serait faire plaisir à tout le monde, que de donner une idée de la beauté de l'héroïne de cette aventure historique. (Voyez les *Annales de la Cour de cassation*, année 1816). [Note de l'auteur.]

un censeur me contestait le legs que je me suis approprié, je ferai observer que:

Premièrement, ce jeune homme m'a nommé son ami;

Secondement, cette bienveillance annonçait l'intention de me léguer le manuscrit: car ces sortes de papiers ne se confient qu'à *des amis*;

Troisièmement, l'intention est réputée pour le fait. Et enfin, comment la mère aurait-elle agi? Elle eût détruit le portrait, elle eût déchiré le manuscrit; car elle n'aurait rien épargné dans sa douleur, et toute la France serait privée de cette production.

J'ai lu le manuscrit, j'ai reconnu que jamais histoire plus intéressante n'avait été publiée. Alors je l'ai montrée à un très honnête libraire de mon quartier. Le prix qu'il m'en offrit me séduisit, mais il m'avertit qu'il ne pouvait pas imprimer le manuscrit si un homme de lettres n'y mettait la main: le regardant alors avec cette noble fierté qui sied au talent modeste, je lui dis:

– Je suis bachelier ès lettres.

Or, vous sentez combien cette explication était indispensable. Il en résulte que ce qu'on va lire n'est malheureusement que trop vrai et que c'est un diamant brut que j'ai poli, monté et fait briller. Ce que vous y trouverez de mal doit être mis sur le compte du mort, et, s'il y a quelque chose de bon, attribuez-le, je vous en prie, au jeune bachelier.

Vous remarquerez combien il a fallu de travaux pour pouvoir deviner, par la seule force de l'imagination, tout ce que le manuscrit du jeune homme ne disait pas, et pour disposer son histoire de manière à former un ouvrage dramatique dans le plan, les caractères, etc.

Il est vrai que le hasard voulut que j'eusse encore, à cette époque, quelqu'argent, car les poches des bacheliers ès lettres sont souvent vides, et j'employai mon petit pécule à aller à pied à Aulnay-le-Vicomte. Là, je m'informai des circonstances que le jeune homme avait omises, et j'ai enchâssé son ouvrage dans un cadre que, sans vouloir me vanter, l'on s'aura apprécier, je n'en doute pas.

Attendu que le libraire ne m'a pas remboursé mes frais de voyage, de ce voyage entrepris dans l'intérêt de tous, je supplie ceux qui auront la bonté de me lire, de faire aller cet ouvrage vers la route flatteuse d'une seconde édition: c'est le seul moyen d'empêcher la ruine totale d'un pauvre bachelier, qui commence ses premières opérations de *littérature marchande*.

En terminant cette entrevue amicale avec mes juges, je les supplie de me pardonner de les avoir initiés dans mes petites affaires, et je leur recommande une dernière fois d'avoir du courage, de la patience, et, avant tout, de m'accorder leur amitié; quant à la mienne, ils sont sûrs de l'obtenir à la seconde édition; et s'ils veulent savoir par quel moyen je leur témoignerai cette affection littéraire, ils n'ont qu'à essayer!... et sur-le-champ j'imprimerai: *Le Traversin*, ou *Mémoires secrets d'un Ménage*; *Le Fiancé de la Mort*; *Mon Cousin Vieux-Pont*; *Le Bâtard*; *Les Conspirateurs* et *Les Gondoliers de Venise*.

H. Saint-Aubin
Bachelier ès lettres
de l'Université royale de France

A l'île Saint-Louis, ce 30 septembre 1822.

Cette préface, parue avec la première édition du *Vicaire* (Pollet, 1822, a été supprimée dans l'édition Souverain. Elle contient pourtant l'épilogue de l'histoire. Balzac avait attiré l'attention sur elle dans les trois dernières lignes de la première édition. Les voici:

> Prévoyant ma propre douleur, de ce moment(?), j'ai mis la conclusion de cet ouvrage au commencement.

On sait que les aventures d'Argow continuent dans le roman intitulé *Annette et le Criminel*, devenu *Argow le Pirate*, et publié en 1824. Dès la publication du *Vicaire des Ardennes*, Horace de Saint-Aubin annonçait cette *suite* dans une note, à la fin du tome IV et dernier. Voici cette note:

> *Note de l'Editeur*
>
> Au moment où je termine cette relation, des amis m'ont procuré des documens qui me permettront de donner une suite à cette histoire. Alors, aussitôt que le jury de la Cour de G....., du département de l'Isère, aura rendu son arrêt, je livrerai au public la suite du *Vicaire*. Elle paraîtra au commencement de décembre prochain; et ce nouveau roman aura pour titre: *Le Criminel*, 3 vol. in-12.
>
> H. de Saint-Aubin.

TOUT était en mouvement dans le village d'Aulnay, situé près de la forêt des Ardennes: la cloche rendait des sons d'un éclat, d'une force et d'une rapidité qui faisaient le plus grand honneur aux forces et au talent du bedeau. La plupart des villageois, appuyés contre la porte de leurs maisons, regardaient, sans rien dire, vers l'entrée du hameau, tandis que les femmes, en se parlant, soit d'un côté de la rue à l'autre, soit par leurs croisées, eussent rendu curieux le stoïcien le plus imperturbable. Leurs discours roulaient sur la jeunesse, l'esprit, la taille et la conduite future du personnage attendu. Enfin des groupes nombreux de paysans semblaient s'entretenir d'un objet important, et chacun, plus paré que ne le comporte un simple dimanche, attendait le dernier coup de la messe pour ne pas manquer d'être témoin de l'installation d'un jeune vicaire envoyé par l'évêque d'A... Les plus savants, c'est-à-dire ceux qui lisaient couramment, portaient avec orgueil un paroissien héréditaire à coins tout usés et crasseux.

Rien de plus facile que de justifier le murmure des conversations, le gros rire des paysans et l'air d'attente empreint sur tous les visages à l'occasion d'un événement qui peut paraître très-simple. En effet, la commune d'Aulnay-le-Vicomte, quoique chef-lieu de canton, était

séparée des villes voisines par trois mortelles lieues de pays; or je laisse à penser si huit cents bonnes âmes confinées dans un vallon solitaire n'ont pas raison de se tourmenter lorsqu'il en arrive une de plus; et surtout lorsqu'elle arrive nantie d'une autorité difficile à classer dans la hiérarchie des pouvoirs champêtres. Aussi le corps ministériel de l'endroit s'était-il assemblé spontanément chez le pharmacien, dont la boutique était le quartier général de l'état-major de la place; là on commentait une décision si inattendue et si marquante dans les fastes de la commune.

Pour donner une idée de l'effet que produisait dans le village cet arrêté du pouvoir épiscopal, nous allons introduire le lecteur au centre de cet attroupement des plus fortes têtes du lieu. Le personnage le plus considérable était le maire, ancien charcutier du village, lequel fut promu en 1814 à cette haute dignité. Il caressait avec complaisance les débris d'une ancienne robe de florence blanc dont il avait fait une écharpe; tout le génie de madame Devau sa femme s'était épuisé pour y mettre une frange honnête, et l'on doutait si cette frange devenait un ornement ou une marque de vétusté. Tout le village avait vu le reste de la robe, à la fenêtre de M. Devau, le jour de la rentrée du roi. La grosse figure rouge et plate de ce fonctionnaire d'Aulnay révélait son irritable et vaniteuse nullité, comme les saucisses de bois peint qui lui servaient d'enseigne indiquaient sa profession. A côté de lui se trouvaient les satellites du pouvoir municipal, c'est-à-dire le garde champêtre décoré de sa plaque et de son briquet, et le facteur de la petite poste en grand costume.

Non loin de ce trio administratif, M. Engerbé, le plus gros fermier du village, et Marcus-Tullius Leseq, maître d'école et précepteur du fils de ce fermier, semblaient s'appuyer l'un sur l'autre. Au centre se trouvait M. Lecorneur, le percepteur des contributions, lequel, ayant croisé ses doigts sur son gros ventre, causait avec un adjoint qui fut maire en 1815; tandis que le juge de paix, revêtu de sa robe et la tête couverte de son bonnet carré, tournait



Le personnage le plus considérable était le maire

autour de ce groupe en tâchant de n'être ni à droite, ni à gauche, ni au centre.

Enfin quelques membres de la commune erraient çà et là, comme pour découvrir ce dont il s'agissait dans ce conciliabule fortuit, et s'efforçaient de saisir au passage quelques bribes de la conversation pour fixer leur politique.

– Oui, messieurs, je le soutiens, s'écriait Marcus-Tullius d'une voix qu'il tâchait en vain d'assourdir, monseigneur ne nous envoie un vicaire que parce que M. Gausse ne sait pas le latin: quoiqu'on dise que c'est moi qui en ai instruit monseigneur l'évêque, le fait est trop notoire pour avoir besoin de dénonciation. Encore l'autre jour, pour un mariage, *pro matrimonio*, il commençait le *Libera*, ce qui signifie: *Délivrez-m'en*! car c'est à l'impératif, si je ne l'avais pas heureusement arrêté!... Si vous voulez que je vous parle *libenter*, c'est-à-dire le cœur sur la main, je crois qu'il était gris, non pas *forte*, mais *piano*, légèrement, comme dit Cicéron.

En prononçant le nom de Cicéron, le maître d'école ôta son chapeau et s'inclina. (Malgré la défaveur qui pourrait en résulter pour le maître d'école, nous aurons le courage d'avouer que Leseq, qui s'appelait avant la Révolution Jean-Baptiste, profita de ce temps d'anarchie pour changer ces noms welches et prendre les glorieux prénoms de l'orateur romain.)

– D'après cela, continua-t-il, vous sentez que monseigneur l'évêque a dû donner un vicaire à M. Gausse, plutôt pour surveiller sa conduite que comme un aide, car le sacerdoce, *summus pontificatus*, n'est pas une si lourde charge...

– Que diable! monsieur Marcus-Tullius, il faut être de bonne foi, reprit M. Lecorneur qui dînait très-souvent chez le curé; M. Gausse ne mérite pas ces affronts, il fait très-bien sa cure, ses mœurs sont irréprochables, et depuis trente ans que je suis en place jamais le curé n'a laissé venir deux avertissements pour ses contributions. L'a-t-on vu regarder une fille en face, et Marguerite n'a-t-elle pas

un âge mûr?... Vous avez beau savoir le latin, monsieur Marcus, le latin ne rend pas infaillible et ne fait pas d'un sot un homme de génie.

— Pas plus que Barême, répondit le maître d'école, n'a pu faire un homme poli d'un percepteur de contributions.

— Je n'ai jamais fait parade de ma science au moins!... vous ne pouvez pas me le reprocher, reprit le percepteur, et quoique je sache les *proportions*, je ne m'en suis pas encore vanté! Mais, pour en revenir au curé, les tranches de latin dont vous entrelardez vos paroles ne valent certainement pas les excellents proverbes qu'il nous adresse en bon français; ils sont sages, tout le monde les comprend, ils tiennent quelquefois lieu de bien des sermons. Pour en finir et répondre à ce que le sacerdoce n'est pas une lourde charge, monsieur Tullius, je vous ferai observer qu'il y a ici douze cents personnes à baptiser, confesser, marier et enterrer; que M. Gausse a soixante-dix ans, qu'il est infirme, et qu'il a demandé un aide; si, à la fin, on lui en envoie un, que voyez-vous d'extraordinaire à cela? Ce vicaire est jeune, c'est tout simple: que ferions-nous de deux vieillards?...

— Tout cela est bel et bon, dit le maire d'un ton doctoral; mais vous vous trompez dans vos *conjonctures*. Si l'on nous envoie un vicaire, c'est *à cause que* M. Gausse a prêté serment, et...

A ces mots le facteur de la poste et le garde champêtre firent un signe de tête approbateur qui semblait dire: *J'y étais*... M. Lecorneur, accablé sous le poids de cet argument de haute politique, resta muet. Marcus-Tullius, ennemi du curé, essaya de porter les derniers coups:

— Si les mœurs de M. Gausse sont pures, ce n'est pas sa faute, c'est bien *invitus*, comme le dit Cicéron, on sait pourquoi! et du reste il s'en dédommage par la gourmandise, *vino et inter pocula*!

Le juge de paix jeta de l'huile sur le feu en ajoutant:

— C'est bien dommage, en vérité, d'avoir un curé incapable; car un vicaire, c'est une charge pour la commune, et mon pauvre greffier pourra bien y perdre: si le

nouvel arrivant se mêle de concilier, il éteindra de justes contestations et fera sacrifier à chacun ses droits légitimes pour ne pas plaider, ce qui est évidemment contraire aux procès-verbaux et à l'esprit de la justice qui veut que l'on rende à chacun son dû.

— *Cuique tribuere suum jus*, ajouta Tullius.

L'adjoint qui fut destitué de ses fonctions de maire en 1815 prit alors la parole:

— De quoi vous plaignez-vous donc?... La commune n'est-elle pas assez riche pour payer un vicaire? à moins que ses revenus ne soient diminués, dit-il en lançant un coup d'œil sur son successeur. Mais tout cela n'est pas le fin mot. Je vois ce dont il s'agit, vous êtes ambitieux et avides de pouvoir. Eh quoi! parce que M. Gausse est plus riche que vous, est-ce une raison pour le décrier? Il mange et boit bien, dites-vous, parbleu! chacun son métier. A-t-il enterré un vivant pour un mort?... refusé de venir à un repas de baptême et de bénir les mariages, même un peu tardifs?... Mais il est reçu au château et vous ne l'êtes pas...

— Comment donc, s'écria l'ancien charcutier devenu rouge comme un homard, madame la marquise ne m'a peut-être pas déjà fait venir deux fois.

— Oui, pour se plaindre de la mauvaise qualité des denrées que vous lui fournissez, répliqua aigrement l'adjoint.

— Et une troisième fois pour le jour de la Saint-Louis, et nous y dînâmes mon épouse et moi, répondit le maire.

— Quoi qu'il en soit, vos raisons sur la venue du jeune vicaire n'ont pas le sens commun; l'évêque en avait refusé un il y a six ans, lorsque j'étais maire; et dernièrement encore M. Gausse réitéra sa demande, qui ne fut pas mieux accueillie: tout cela prouve qu'il y a d'autres causes, secrètes, importantes et politiques peut-être, car on dit que les jésuites reviennent. Lisez les journaux, et vous verrez l'état de la politique européenne.

M. Lecorneur, se voyant soutenu, défendit de nouveau le curé; il s'adressa au maire, étonné de la sortie de son rancuneux prédécesseur, et lui dit:

— Enfin, monsieur le maire, M. Gausse n'est-il pas la meilleure de vos pratiques?

— C'est vrai, répondit l'officier municipal.

Et, s'adressant au mercier qui faisait partie du groupe:

— Marguerite n'achète-t-elle pas deux robes par an, monsieur Collot?

— Oui.

— N'est-ce pas vous qui fournissez le drap et la toile des soutanes du curé?...

— C'est encore vrai.

— Son macaroni, le poivre, les olives, le Saint-Vincent, l'huile, la bougie; n'est-ce pas vous seul qui les lui vendez, monsieur Delporte?

— Et j'ose dire qu'il n'a pas dû s'en repentir, car je ne l'ai jamais trompé, soit dans le poids, soit dans la qualité de la marchandise; car, quoique dans le système décimal il n'y ait plus de demi-livre *à cause que* la division ayant été arrangée autrement, de manière que... voyez-vous... qu'il y a comme cinq quarterons à la livre, et...

Ici M. Delporte regarda Tullius, et ce dernier, habitué à ce signe de détresse, termina la période.

— Et M. Delporte aurait considérablement perdu dans son négoce *negotia*, si les cinq décagrammes n'avaient pas justement remplacé les quatre quarterons de l'ancien régime.

— C'est cela, dit le maire, nous n'y avons pas gagné.

Le percepteur termina cette digression décimale en s'écriant:

— C'est comme nos cinq centimes, qui ne font non plus que le sol d'autrefois!

Et, saisissant M. Devau par le bouton le plus chancelant de son habit, il le mit dans une double inquiétude en lui disant:

— N'est-il pas vrai, pour en revenir encore à M. Gausse, qu'il aurait pu se fournir de viande chez M. Fontaine?

— Jamais, monsieur le percepteur, car mademoiselle Fontaine ne montre pas assez de dévotion pour cela. C'est une fort aimable personne, mais qui a la langue un peu

longue et qui n'épargne pas plus le curé que ses ouailles.

— Cela peut être, reprit Lecorneur, et M. Gausse ne fait sans doute que ce qu'il doit en prenant chez vous; mais avouez que, d'un autre côté, il donne peu de dîners sans que vous y soyez invité.

— C'est vrai.

— Aujourd'hui même ne sommes-nous pas tous du déjeuner d'installation du vicaire?

— On m'a oublié, dit Tullius avec dédain.

— Il y a de bonnes raisons pour cela, reprit le percepteur.

— Oui, ajouta le maire, tout à fait revenu de ses préventions contre le curé; vous, Tullius, le subordonné de M. Gausse, vous...

— Vous n'avez aucunes complaisances pour lui, dit Lecorneur; vous l'accablez sous le poids de votre érudition, de votre latin.

— C'est vrai, continua l'officier municipal, mais votre fierté pourra s'abaisser; le sous-préfet, dans sa dernière tournée, a paru mécontent de vous.

— Or, ajouta Lecorneur, le sous-préfet a beaucoup de crédit, et vous pourriez bien...

— Perdre votre place, dit le maire.

A ce mot et à l'effroi de Tullius, M. Devau, se radoucissant, ajouta:

— L'autorité locale interviendra, monsieur; vous savez le latin, mais il ne faut pas pour cela vous croire un aigle; j'aurais voulu vous voir avec votre latin dans les réparations des chemins vicinaux.

— Ah! parlez-en, dit le médecin, qui jusque-là n'avait rien dit; vous avez si bien employé les mille francs alloués à cet effet, que ma jument grise a manqué rester dans un trou de marne mal comblé. Ce n'est pas que j'entende attaquer votre probité, monsieur Devau, mais vos lumières ne brillent pas toujours du même éclat, monsieur le maire.

Tullius avait trop à ménager avec le maire pour dire un mot; il resta impassible.

— Le fait est qu'on aurait pu les mieux réparer, s'écria l'ancien maire, se haussant sur la pointe du pied et se caressant le menton.

Les yeux étincelants du magistrat annoncèrent un orage, mais le bon percepteur le détourna en disant à Leseq:

— J'aurais aussi voulu voir à quoi Cicéron vous aurait servi dans la comptabilité des emprunts forcés lors du passage des alliés?

M. Engerbé, voyant le précepteur de son fils accablé sous les sarcasmes, répliqua:

— Il est vrai que vous vous en êtes très-bien tiré, monsieur Lecorneur, car c'est vers cette époque, ou un peu après, que vos revenus se sont accrus, et que vous avez acheté votre maison; mais ce n'est pas un reproche, chacun son métier!

— Oui, dit Leseq, *cuique suae clitellae*, à chacun sa clientèle.

— Mais où logera ce jeune vicaire? demanda le juge de paix.

— Au presbytère, répondit M. Devau.

— On pourrait prendre son logement sur les centimes *facultatives*, observa le percepteur.

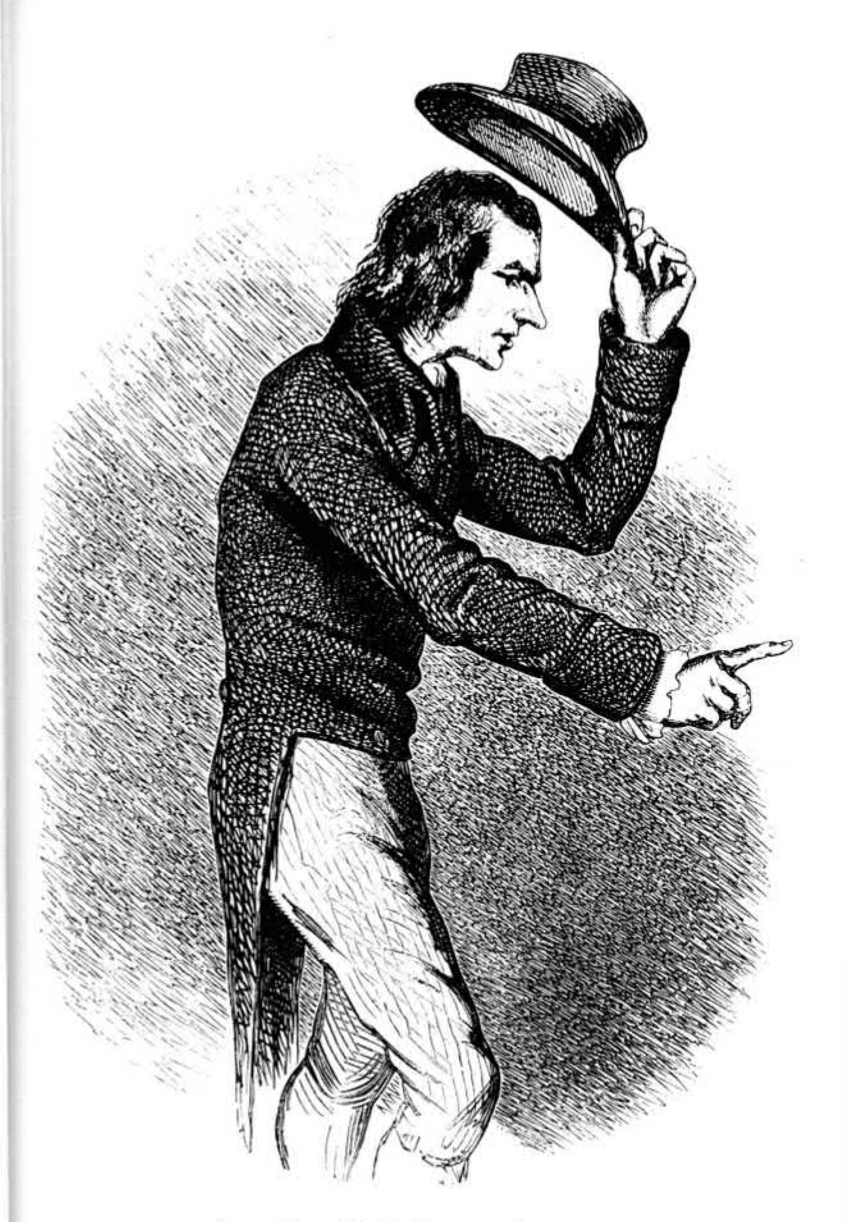
— Nous avons bien assez de charges! s'écria le fermier.

— Messieurs, dit Marcus-Tullius en se pavanant et se mettant au milieu du groupe, voulez-vous que je vous fasse maintenant découvrir la raison de l'arrivée d'un jeune vicaire bien tourné?

— Eh bien? demandèrent tous ensemble le maire, l'adjoint, le percepteur et le médecin.

— Eh bien! dit Leseq, vous ne voyez pas que c'est madame la marquise de Rocourt qui aura fait placer un de ses protégés; on n'a pas toujours du monde si loin de Paris, voyez-vous!... et nous savons tous que M. Gausse n'entend plus assez bien le jeu pour faire sa partie.

Marcus-Tullius n'était jamais si content que lorsqu'il avait dit une méchanceté; il aurait sacrifié tout pour un bon mot; pauvre et attendant tout de ses supérieurs, il les



Le maître d'école ôta son chapeau

sacrifiait sans pitié à son envie de briller, mais sa méchanceté n'allait pas plus loin que les paroles. Pendant que les honnêtes gens d'Aulnay-le-Vicomte discouraient ainsi, le curé Gausse était dans de grands embarras. Une simple lettre partie de l'évêché d'A... lui avait annoncé que, le 4 mai, M. Joseph, jeune séminariste nouvellement ordiné, viendrait le soulager dans l'exercice de ses augustes fonctions, avec le titre de vicaire, et qu'on eût à l'installer avec pompe et dignité. L'évêque regrettait que sa mauvaise santé l'empêchât de présider à cette cérémonie, dans laquelle il nommait trois curés des environs pour le remplacer. On sent que le mot *jeune séminariste* avait été semé dans tout le village par la gouvernante du curé, qui ne manqua pas d'encadrer cette épithète d'une vaste bordure de commentaires et de conjectures qui piquèrent justement la curiosité.

Enfin, depuis deux jours, Marguerite, aidée par le plus âgé des enfants de chœur, balayait et nettoyait le presbytère avec le plus grand soin: la poussière, qui faisait mine de tenir garnison, fut combattue avec tant d'ardeur, qu'elle fut contrainte à déloger des endroits réputés jusqu'alors inaccessibles. Tout devint reluisant comme l'or. La gouvernante tournait dans la cuisine autour de cinq fourneaux tous allumés. Les provisions arrivaient, et chacun, en les apportant, donnait un coup d'œil aux apprêts de Marguerite; après le coup d'œil un conseil, et ce conseil entraînait une causette, où la bonne Marguerite ne refusait jamais de faire sa partie. Le curé, dès le matin, avait mis une demi-heure à descendre à sa seule bibliothèque, pour y reconnaître et choisir son meilleur vin et ses liqueurs.

Ces préparatifs étant achevés, le calme régnait au presbytère depuis une heure, et Marguerite, assise dans sa cuisine, devant la cheminée, se reposait sur ses lauriers.

– Marguerite! s'écria le curé du fond de son salon, dont les croisées étaient garnies de vieux rideaux de lampas rouge, Marguerite!

– Me voici!...

– Le couvert est-il tout à fait mis?

– Oui, monsieur.

— Conduis-moi, mon enfant; que je voie ce joyeux coup d'œil.

Le bon vieillard, arrivé juste à l'embonpoint du prélat du *Lutrin*, avait besoin, pour se lever de son antique bergère de velours d'Utrecht rouge, du bras potelé de sa grosse et fraîche gouvernante. Marguerite le guida vers une salle à manger décorée d'un ancien papier à ramages verts. Le gilet de velours du bon curé ne rejoignait jamais ses larges culottes, et sa chemise, en se montrant par ce petit intervalle, rompait l'uniformité de la couleur. Cette légère remarque suffit pour vous donner une idée du laisser-aller de son maintien. La figure de M. Gausse était en harmonie avec cet abandon: sans être trop rouge, elle avait un honnête coloris; ses yeux bleus, pleins de douceur, annonçaient un cœur excellent, et ne lui permettaient pas de déguiser une seule des pensées de son âme candide.

Cette bonté répandue sur son visage était tempérée par une teinte de gaieté et de satisfaction qui prouvait que le curé n'avait rien à se reprocher, et qu'il ne s'inquiétait nullement des *pourquoi* ni des *comment* de la vie, ayant pris l'existence du bon côté et ne tourmentant personne. Ses traits s'animèrent et ses lèvres se retroussèrent légèrement vers le nez à l'aspect du beau linge blanc qui couvrait une table chargée d'un gros pâté, de volailles froides, etc.; mais, en voyant la rangée de bouteilles que Marguerite avait disposées sur une petite servante à côté de sa place, son rire devint plus prononcé, son œil plus gai; et, regardant Marguerite avec un air d'approbation, il lui passa la main sous le menton, ce qui la fit sourire à son tour.

— Eh! eh! mon enfant, crois-tu que cela soit bien?

— Très-bien, monsieur.

— Le café, Marguerite, est-il prêt?

— Il est moulu, foulé, et il coule.

— Tu as mis le couvert de mon vicaire à côté de moi?

— Oui, monsieur: tenez, le voici.

— Aïe, aïe!... Cette exclamation était causée par une douleur de sciatique qui tourmentait le curé.

— Ah! Marguerite, dit-il, tant va la cruche à l'eau qu'à

la fin elle se brise!... Je ne suis pas bien, mais qui sait vivre sait mourir.

— Mourir! à quoi pensez-vous donc?

— Ah! ma fille, j'ai trop d'années derrière moi, reprit-il avec un sourire gaillard semblable à ces coups de soleil qui brillent en hiver; vois-tu mes cheveux blancs, Marguerite? il est vrai que tête de fou ne blanchit jamais; et comme « un bon tiens vaut mieux que deux tu auras », je préfère être au bout de ma carrière que de la recommencer « au bout du fossé la culbute!... »

— Monsieur, dit Marguerite, ne parlez pas de tout cela, vous m'attristez, et j'aime mieux croire que vous ne mourrez pas...

— Marguerite, il ne faut pas dire: « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau »; le temps passe, et la mort vient. J'aime assez dormir, et, après tout, la mort n'est peut-être qu'un sommeil sans rêve... pourquoi s'en effrayer?... Les Indiens disent: « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis; mais il vaut mieux être mort que tout cela!... »

— Vous avez beau rire, monsieur, quand on meurt, on voudrait bien vivre encore!...

— L'habitude est une seconde nature, dit le curé; mais, au total, pourvu que je meure au milieu de mes amis, et dans la paix du Seigneur, et que Marguerite me ferme les yeux, je rendrai mon âme à Dieu telle qu'il me l'a donnée; ce qu'il fera sera bien fait...

Il y eut un moment de silence: Marguerite regarda d'un œil attendri le vieillard qui contemplait le ciel avec une expression sublime de foi et de simplicité.

— Ecoute, Marguerite, dit le curé à voix basse, je n'ai pas invité Marcus-Tullius, parce qu'il me drape toujours, et que devant mon vicaire il faut garder le décorum; mais il est pauvre!... Alors, mon enfant, tu lui porteras, à la nuit sans qu'on te voie, un gros morceau de pâté, une bouteille de bon vin, et ce qui restera de présentable parmi les volailles; car à tout péché miséricorde...

— Pauvre cher homme! toujours le même! s'écria Marguerite tandis que son maître courait de chaise en

chaise, pour aller boucher une bouteille dont le bouchon venait de sauter.

– Marguerite, quelqu'un dans le village connaît-il ce jeune vicaire?

– Non, monsieur.

– Hélas! mon enfant, il faut espérer que ce sera un bon jeune homme; car, s'il en était autrement, qu'il tourmentât ces pauvres gens pour leur danse, leurs petits défauts inséparables de notre nature, qu'il fût trop rigide, je serais fort embarrassé!...

– Monsieur, s'il est jeune, vous pourrez l'endoctriner.

– C'est vrai, Marguerite.

– Et puis, s'il est jeune!... A ces mots, Marguerite se regarda dans le miroir, arrangea ses cheveux, et rougit sous le regard du curé, qui jeta sur elle un coup d'œil ironique et sévère à la fois.

En ce moment, les principaux personnages que nous avons vus assemblés chez le pharmacien arrivèrent et sonnèrent; la gouvernante courut ouvrir...

CHAPITRE II

Le vicaire Son installation Les deux prônes

M. Gausse passa dans son salon pour recevoir les arrivants, qui furent bientôt suivis des collègues du curé d'Aulnay-le-Vicomte: ces derniers déclarèrent avoir vainement attendu sur la route le jeune vicaire annoncé. Dix heures étaient sonnées, on commençait à s'inquiéter, lorsqu'au bout d'un quart d'heure on entendit au-dehors le bruit des pas d'une multitude silencieuse; Marguerite entra tout effarée; elle s'approcha de l'oreille de son maître, et lui dit:

– Monsieur, voici votre vicaire!...

– Vaut mieux tard que jamais, répondit Jérôme Gausse, et, s'appuyant sur le bras de Marguerite, il s'avança vers l'antichambre pour recevoir le jeune prêtre.

En l'apercevant, le bon homme tressaille, il retient la parole bienveillante et proverbiale qu'il avait préparée, et une espèce de crainte se glisse dans son âme. Le jeune homme, voyant le trouble causé par sa présence, dit au curé d'un ton grave:

– Monsieur, je suis M. Joseph, le vicaire dont M. l'évêque d'A... vous annonça l'arrivée il y a peu de jours; je m'empresse de me rendre à ses ordres et de vous assurer de mon respect.

En prononçant ces paroles, le prêtre s'efforçait en vain de répandre un peu d'aménité sur son visage, mais cette

contraction mensongère produisait une tout autre expression. Le curé trembla de nouveau et ne put rien répondre, tant il était interdit. En effet, à travers le teint basané d'un Indien, on apercevait une pâleur livide répandue sur le visage du jeune homme: ses lèvres décolorées, son attitude morne, semblaient annoncer la pratique la plus rigoureuse des lois de la vie ascétique; ses cheveux noirs, coupés pardevant et tombant en grosses boucles sur ses épaules, donnaient à sa figure un air inspiré qu'augmentait encore la vivacité d'un œil noir, pénétrant et rempli d'une sombre énergie.

Le pasteur, jetant à Marguerite désolée un regard où toute sa pensée se lisait, prit le prêtre par la main et l'introduisit dans le salon en disant d'une voix chevrotante:

– Messieurs, je vous présente M. Joseph, le vicaire que monseigneur l'évêque d'A... a eu la bonté de m'accorder, afin de me soulager dans l'exercice de mes fonctions.

Tout le monde se leva; M. Joseph salua avec une noblesse et une aisance qui étonnèrent les assistants, car ils ne s'attendaient pas à trouver de telles manières dans un vicaire de campagne; mais tous, ainsi que le curé, ressentirent une frayeur involontaire lorsque l'étranger laissa tomber sur eux son regard éclatant et semblable à celui de l'aigle. Le regard du crime ou du remords n'est pas plus profond ni plus éloquent. Ce jeune prêtre semblait pleurer intérieurement une faute que les larmes de toute une vie pénitente ne sauraient racheter.

Il s'assit, la conversation cessa, le silence le plus profond s'établit. M. Joseph ne fit rien pour l'interrompre, et sa présence produisit un effet aussi magique que celui de la tête de la fameuse Gorgone: la crainte et ses vertiges paraissaient former le cortège du vicaire, ou plutôt le sentiment qui nous porte à nous taire devant les grandes douleurs, les grands coupables, les grandes vertus, agissait dans toute sa force.

A bien examiner la figure de M. Joseph, on y reconnaissait pourtant quelque chose de gracieux et de chevaleresque, mais c'étaient de légers vestiges presque effacés, soit par une passion forte, soit par les souvenirs; enfin, de même qu'il y a des gens dont les manières nous introduisent sur-le-champ dans leurs âmes, dont la franchise aimable et la folâtrerie naïve font tomber toutes les barrières de l'étiquette, il en est d'autres qui, par un mot, par un geste, par un regard, imposent l'observation et la réserve. Le vicaire était de ces derniers, et l'on ne pouvait s'empêcher, en le voyant, de prendre une haute idée de son égarement ou de ses vertus.

Enfin, le maire, qui ne doutait de rien, se hasarda à rompre le silence en interrogeant ce personnage extraordinaire:

– Monsieur, dit-il, avez-vous trouvé notre endroit *conséquent*?

– Oui, monsieur, répondit le vicaire avec un léger sourire.

– Il paraît, continua le maire, que ce bourg est bien avantageusement situé, *à cause que* les étrangers viennent quelquefois le visiter, ce qui supposerait alors que la campagne et ses environs... la plaine... les bois... enfin le village... ont...

Ici le fonctionnaire, interdit par l'air glacial et sévère de M. Joseph, devint cramoisi, s'arrêta court, et chercha, par habitude, son fidèle aide de camp Leseq, qui, pour cette fois, ne put achever sa phrase.

Le curé Gausse, exhumant de vieilles prétentions littéraires depuis longtemps oubliées, vint au secours de l'autorité municipale dans l'embarras:

– M. le maire a raison, s'écria-t-il, notre pays est délicieux; la vaste forêt des Ardennes couronne de tous côtés nos montagnes, et ses arbres semblent une foule réunie dans un amphithéâtre pour jouir du spectacle de notre joli vallon. La petite rivière qui y serpente l'anime par ses détours; ces chaumières, irrégulièrement placées, ce clocher gothique qui les domine, le château qui termine le village, son beau parc, les ruines, le lac, tout ici est enchanteur, et l'on serait heureux, monsieur, dans ce hameau, si

l'ambition ne tourmentait pas les hommes; mais chacun veut... monter plus haut que son échelon, et cette ambition est quelquefois le principe des petits tourments de nos villageois, quoique je répète souvent: « Chacun son métier, les vaches seront bien gardées!... » Mais, au total, ici les gens sont plutôt bavards que méchants, et vous aurez envie d'y finir vos jours, mon cher vicaire, quand vous y aurez passé quelque temps.

En disant ces derniers mots, le bon curé regardait si le vicaire ne froncerait pas le sourcil; mais le jeune prêtre, tout en paraissant écouter, voilait, par sa pose modeste, une parfaite indifférence; et son œil, fixé sur le chambranle de la cheminée, semblait y voir autre chose que la grosse horloge du curé. Le pharmacien tournait ses pouces en ne pensant peut-être à rien; le mercier ouvrait de grands yeux en apercevant qu'il n'avait pas dans sa boutique du linge aussi fin que celui de M. Joseph, tandis que M. Lecorneur minutait déjà la cote des impositions du nouveau venu, et que les trois confrères du curé remarquaient que les souliers du jeune homme ne portaient aucune trace de la poussière de la route.

– Que peut-on désirer de plus, continua le curé, qu'une charmante vallée et un ami, de bons villageois que l'on encourage, dont on n'arrête pas les innocents plaisirs? ils ont bien assez de peine, grand Dieu!... Quant à moi, je réponds que ma tombe sera parmi les leurs...

– Et la mienne aussi, répliqua le vicaire avec un profond accent de mélancolie.

A ce mot, le silence vint encore régner dans le salon. Après quelques minutes, les trois curés attirèrent le jeune homme dans l'embrasure de l'une des deux croisées, et l'un d'eux lui demanda s'il avait préparé son prône d'installation.

– Non, monsieur; pensez-vous que cela soit nécessaire?

– Comment donc? autant qu'un bouchon à une bouteille, s'écria le curé Gausse un peu échauffé.

– Si vous voulez, dit un des curés, qui prit l'expression

du visage de M. Joseph pour de l'embarras, je puis vous en donner un des miens.

– Je vous remercie, reprit le vicaire; quelques phrases dictées par le sentiment profond qu'inspirent les devoirs du sacerdoce doivent suffire, et toucheront plus le cœur des habitants de la campagne que les pensées d'un étranger que la circonstance où je me trouve n'émouvait point lorsqu'il les assembla.

Le vicaire prononça ces paroles d'un ton solennel qui frappa ses auditeurs. En ce moment les cloches sonnèrent avec une furie sans exemple, et un petit malheureux, revêtu d'une robe blanche trop courte qui laissait voir un pantalon déchiré et des bas troués, entra en tenant à la main une petite calotte de drap rouge faite avec le reste d'un vieux corsage de Marguerite. Il annonça que tout était prêt à l'église et que les derniers coups sonnaient. Les membres du corps municipal se rendirent à l'église, et les prêtres à la sacristie, par une communication qui existait entre elle et le presbytère.

L'église d'Aulnay est une de ces créations originales dont l'architecture gothique a semé la France. Sa fondation remonte à des temps très-reculés, et cette église dépendit autrefois d'une abbaye dont il ne reste plus de vestiges. Le clocher s'élance hardiment. Les murs, noircis par le temps, ruinés en quelques endroits, inspirent cette mélancolie qui s'élève dans l'âme à l'aspect de la destruction lente et successive à laquelle les ouvrages de l'homme ne peuvent être soustraits. Le portail est vaste, la voûte de la nef étendue et sonore; les piliers romans ont de la grâce et de la force. Du reste, l'édifice n'est défiguré par aucun ornement étranger. La chaire est simple, et le maître-autel, en marbre, est surmonté d'une croix et garni de six cierges et de vases de fleurs. La nef contient des chaises très-propres. Ce jour-là toute la population d'Aulnay s'y trouvait rassemblée. La lumière, passant à travers des vitraux de couleur retenus par des plombs, était sombre et jetait une demi-teinte favorable au recueillement.

Cette foule, naguère bruyante et agitée par des passions

aussi nombreuses que les personnes qui la composaient, était devenue tout à coup silencieuse. Cependant il est présumable que M. Joseph entrait pour beaucoup dans ce silence, car chacun, l'œil fixé sur la sacristie, attendait impatiemment son apparition. Un murmure vraiment catholique, car il fut universel, s'éleva dans l'assemblée lorsqu'il parut suivi des quatre curés et du clergé champêtre d'Aulnay; mais bientôt le plus grand calme succéda à ces agitations, et ce calme ne fut plus interrompu. La messe fut dite par le jeune vicaire avec un air de conviction qui saisit cette multitude; l'inspiration qui régnait dans les manières du prêtre passa dans l'âme des assistants, et ce ministère auguste, accompli avec tant de ferveur, contemplé avec tant de recueillement, devint alors un sublime spectacle. Ces âmes simples que le même sentiment portait vers la Divinité; ces regards, tantôt sur la voûte, tantôt baissés sur la terre; cette unité d'action, ce silence religieux, et cette attention dirigée sur un seul être placé en intermédiaire entre les hommes et la Divinité, entre la terre et le ciel, demandant au Créateur des miséricordes pour les coupables, des forces pour les affligés, et le trésor entier de ses grâces pour tous les fidèles, un tel spectacle eût commandé le respect aux incrédules mêmes.

Bientôt le jeune vicaire arriva au moment que le curé Gausse regardait comme le plus redoutable, c'était l'instant du prône. D'abord, il n'entrait pas dans la tête du curé, ni, je crois, d'aucun curé de campagne, que l'on parlât d'abondance: ensuite, son vicaire allait nécessairement faire une profession de foi, et Gausse, en regardant l'œil éloquent et mélancolique du prêtre, pensa que M. Joseph serait un rigoureux observateur des minutieuses pratiques de la religion. D'un autre côté, tout le monde désirait entendre ce prêtre qui officiait avec tant d'onction, et les femmes, par-dessus tout, attendaient ce moment pour juger plus à fond de cette figure qu'elles n'apercevaient que lorsque M. Joseph se retournait, et de l'organe, des sentiments, de la taille du jeune vicaire.

Le bon curé, enchanté de se voir pour toujours débarrassé des prônes et des sermons, qui étaient pour lui la tâche la plus difficile et la plus fatigante, débita, avec sa bonhomie habituelle, le dernier prône qu'il eût composé. Nous le transcrivons, à cause de son originalité:

« Mes enfants, à bon entendeur, salut! il suffit d'un mot pour éclairer la conscience; or, nu l'on s'en vient, nu l'on s'en retourne; songez à cela, et vous verrez qu'il ne faut emporter au ciel qu'une âme sans remords, sans cela vous seriez reçus comme des chiens dans un jeu de quilles: or, on ne court pas deux lièvres à la fois, on ne fait pas son salut et sa fortune; un riche passe plutôt par un trou d'aiguille qu'il n'entre dans le ciel; les honneurs changent les mœurs, et un mors doré ne rend pas le cheval meilleur. Hélas! le chemin du ciel est étroit, et celui de l'enfer large; gardez donc une poire pour la soif, en vous conduisant bien; ne soyez pas moitié figue, moitié raisin; et, sans chercher midi à quatorze heures, allez droit votre chemin, vous arriverez. Je sais bien que l'on vous dira: « Il faut hurler avec les loups... » Alors souvenez-vous que les conseilleurs ne sont pas les payeurs, et que qui casse les verres les paye. Allez, pensez toujours à votre salut, et, pour cela, deux sûretés valent mieux qu'une; car saint Pierre ne laissera pas passer des chats pour des lièvres. Il est vrai qu'il n'y a si bon cheval qui ne bronche, et qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, quoique j'ignore ce que c'est que Corinthe, car à petit mercier petit panier. Je puis vous assurer que le Seigneur est bon; et, sans rester entre le ziste et le zeste, assurez souvent vos comptes avec lui pour ne pas mourir en fraude: les bons comptes font les bons amis.

» Je vous laisse, mes enfants, car il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter; souffrez donc que je répète une dernière fois que chacun est fils de ses œuvres, et un bon conseil vaut un œil dans la main; or, qui a su vivre, c'est-à-dire bien vivre, sait mourir. Je sais bien qu'il n'y a pas de rose sans épine, et que la vie est difficile; mais souvenez-vous qu'avec du temps et de la patience la feuille du mûrier devient satin; du reste, si le diable est fin, nous

sommes comme des éveillés de Poissy, et, à trompeur trompeur et demi: je vous réponds qu'il y perdra son latin, car fin contre fin il n'y a pas de doublure; au surplus n'avons-nous pas l'espoir du paradis? or, qui a terre a guerre; défendons-nous du démon; à bon chat bon rat; et souvenez-vous qu'à brebis tondue Dieu mesure le vent: il vous aidera, mes enfants; un père est toujours père.

» Vous voyez qu'aujourd'hui, comme toujours, je n'ai jamais cherché à vous jeter de la poudre aux yeux. Je vous dis les choses sans fleur de rhétorique. Adieu, mes enfants; le moine répond comme l'abbé chante. J'espère que mon successeur vous conduira encore mieux que je n'ai fait; néanmoins, je crois que vous n'oublierez pas votre vieux pasteur, qui vous souhaite la béatitude des anges. »

A peine M. Gausse eut-il fini, que le jeune prêtre, précédé par le bedeau, se dirigea vers la chaire de vérité. Le plus grand silence se rétablit, le clergé se groupa à l'entrée du chœur, M. Joseph se plaça dans la chaire, et, regardant tour à tour et cette antique voûte et ses paroissiens, il leur dit d'un ton de voix lent, grave et paternel:

« Mes frères, c'est ici, dans cette humble campagne, que j'annoncerai la parole divine, le pain de vie; c'est à vos cœurs simples et exempts des grandes passions que je m'adresserai toujours, car toujours je veux demeurer parmi vous; c'est dans cette vallée que j'ai marqué ma place.

» Mes enfants, je vous donne ce nom, car je vous adopte et veux être pour vous un véritable père spirituel; je ferai tout pour acquérir votre amour, heureux si j'y réussis! heureux si, vous dirigeant dans la bonne voie, après avoir guidé les pères, je les console par l'espoir qu'ils laisseront des fils dignes d'eux. Nous tâcherons d'écarter les orages qui pourraient menacer notre vallée et nous l'enceindrons de manière à la purifier.

» Mes enfants, n'attendez de moi ni éloquents discours, ni sévérité, ni exigence; ministre du Dieu qui disait: « Laissez approcher les petits enfants de moi », je ne parlerai qu'à votre cœur. Jésus pardonna à la Samaritaine; Jésus se contentait de peu, je tâcherai d'imiter ce divin

Maître; je ne vous prêcherai que ce qu'il a prêché: la douceur et la charité. »

Une larme s'échappa de l'œil du vicaire à cette dernière phrase, et son émotion fut remarquée par tout le monde.

« Surtout, dit-il, nous vous préserverons de notre mieux de ces grandes passions, le malheur de l'homme véritablement sensible; et, si nous ne pouvons réussir à les écarter, nous vous offrirons des consolations; enfin, nous irons pleurer avec le malheureux, secourir le pauvre, faire entrevoir au mourant la bonté et non la vengeance de l'Eternel; bénissant toujours, récompensant et conciliant sans cesse, nous tâcherons que notre mort soit regardée par vous comme un malheur, et que souvent, dans vos afflictions, vous disiez: « Ah! si notre vicaire vivait!... » Voilà la seule oraison funèbre, les seules louanges que nous désirons après nous être efforcé de semer des fleurs sur vos pas dans cette vie de douleur. Songeons toujours que c'est là-haut que nous devons nous rencontrer tous, jouissant d'un éternel bonheur. »

Il semblait que cette douce voix fît résonner dans les cœurs la divine musique des anges. Un attendrissement général fut pour le jeune vicaire un triomphe qui parut le toucher.

– Il n'a pas dit un seul mot de latin! dit Marcus-Tullius Leseq à l'un des curés; sans cela son discours ne serait pas mal.

Lorsque le jeune homme revint au chœur, M. Gausse lui prit la main et la lui serra avec une expression admirable de remerciement et de compassion, car le bon curé avait pleuré quand M. Joseph avait parlé de sa fin prochaine. La messe fut achevée avec la même ferveur, les cœurs de tous les bons habitants avaient été émus, et dans l'assemblée il y eut une jeune fille qui pleura amèrement lorsque le vicaire parla des malheurs que causaient les passions. C'était la fille de Marie, concierge du château d'Aulnay. Avant la fin de la messe elle se trouva tellement malade, que son frère Michel fut obligé de la prendre dans ses bras pour la transporter chez elle. Pauvre fille! bientôt elle

devait revenir dans cette église pour la dernière fois, et portée par ses compagnes!... En sortant de la messe, on parla longtemps du vicaire, du prône, de la jeune fille, et chacun fit des commentaires que nous nous dispenserons de raconter.

Le bon curé, suivi de son vicaire et de ses trois collègues, revint à cette salle à manger où déjà les conviés se trouvaient, et bientôt on se livra à la joie du festin. Cette joie fut un peu contenue par la mélancolie empreinte dans toutes les manières et dans tous les discours du jeune prêtre; M. Gausse, qui plaignait déjà le malheur qu'il ignorait, parut moins gai qu'à l'ordinaire. Il usa auprès de son jeune suppléant de cette affabilité douce et prévenante qu'il n'est au pouvoir de personne de repousser. La conversation fut trop insipide pour que nous la rapportions, M. Joseph n'y ayant rien fourni, si ce n'est une ample collection de formules suivantes: « Oui, Non, Je vous suis obligé, Merci, je vous remercie beaucoup, J'aurai cet honneur-là, » etc., etc.

Lorsque les curés furent partis ainsi que la haute société d'Aulnay, lorsque M. Gausse et M. Joseph se trouvèrent seuls dans le salon, éclairé par les bougies de la cheminée et d'une table où l'on avait joué à la mouche, le bon curé regarda le vicaire, qui, pensif et la tête inclinée, ne disait mot; il s'approcha de lui et, lui prenant la main.

– Mon jeune ami, vous logerez ici; votre appartement est tout préparé, il est décoré avec le luxe de la simplicité; Marguerite a sa chambre non loin de la vôtre, de manière que, s'il vous arrive quelque chose, elle sera à vos ordres; elle était auparavant au rez-de-chaussée, afin d'être plus à portée de moi, lorsque mes attaques de goutte viennent me faire des sommations pas trop respectueuses. A bon entendeur demi-mot, je sais ce qu'elles veulent dire; mais, il y a quelques jours, Marguerite m'a fait comprendre qu'une sonnette à mon chevet était beaucoup plus sûre, elle m'en a donné de fort bonnes raisons, on peut toujours sonner, et il est quelquefois difficile de se lever et d'appeler; ainsi, ajouta le curé en voyant que le jeune homme allait parler, ne craignez pas pour moi.

Il y avait dans les manières de ce bon curé une franchise qui mettait à l'aise et qui faisait disparaître les intervalles de temps, d'âge, etc. Enfin, il était déjà l'ami de ce jeune homme, et Joseph éprouvait, malgré sa sombre misanthropie, un secret penchant pour ce vieillard aimable. Le vicaire accepta donc, mais il accepta en donnant à entendre au curé qu'il croyait lui sacrifier beaucoup, et notamment sa liberté.

– Ah! mon ami, il n'est point de belles prisons! ainsi comptez que dans cette maison vous serez dans la plus entière liberté: pas de gêne, faites ce que vous voudrez, agissez comme il vous plaira, chacun est fils de ses œuvres. Ménagez Marguerite!... du reste, tout est à vous: jardins, maison, cœurs, tout enfin; et, comme on dit, vinaigre donné vaut mieux que miel acheté... non que je veuille mettre un prix à ce service; ce qui doit le faire valoir, c'est la franchise et l'amitié.

Que dire à cela? Le vicaire serra la main de son hôte et le remercia avec plus de chaleur que le curé ne lui en supposait.

– Jeune homme, dit M. Gausse avec un ton de consolation au moment où ils allaient se dire l'adieu du soir, souvenez-vous qu'avec du temps et de la patience la feuille de mûrier devient satin.

Ce proverbe parut agir sur Joseph, qui monta pensif à son appartement. Pour la première fois depuis longtemps, le curé se mit à réfléchir en procédant, avec Marguerite, à l'œuvre de son coucher. La gouvernante fut étonnée de la taciturnité de son maître; cependant, lorsqu'il fut couché, il dit:

– Marguerite, ce jeune homme a quelque chose!...

– Oh! monsieur, bien certainement, il y a quelque anguille sous roche.

Un « Adieu, Marguerite! » arrêta le flux qui devait suivre cette réponse. Alors la gouvernante alla se reposer de ses fatigues non loin de l'endroit où dormait le beau vicaire.

CHAPITRE III

Traité sur les servantes — Projets de Marguerite — Comment le curé se débarrasse de ses prônes — Marguerite sur une échelle — Ce qui s'ensuit

OUI, de toutes les servantes, je n'en excepte pas même les femmes de chambre de grandes dames qui, souvent, veillent sur les escaliers dérobés, je prétends et je soutiens que la servante qui déploie le plus de génie, c'est la servante d'un curé. Cette assertion ne m'appartient nullement, elle est prononcée entre une heure et deux de la nuit par Marguerite, qui ne dort pas; aussi je la laisse prouver son dire.

— Ah! grand Dieu! pensait-elle, que nous avons de mal dans *nos états*! que de menées, que d'adresse, que de science ne faut-il pas déployer depuis le moment où l'on entre chez un curé jusqu'au moment où l'on devient maîtresse absolue!... et que de prudence ensuite pour ne pas trop lui faire sentir notre empire et arriver jusqu'au testament! Ne faut-il pas, de plus, se contenter de la vertu de son maître? car une gouvernante de curé ne peut se livrer aux vertus séculières du village, elle doit afficher un vernis de sainteté et de componction qui éblouisse les honnêtes gens et retienne les insolents. Ce n'est pas que... Les idées de la servante devinrent trop compliquées pour qu'elle osât se hasarder dans ce labyrinthe. Mais, reprit-elle, j'ai tout accompli et je vois que ce n'est rien encore!... Le véritable chef-d'œuvre, c'est, s'il arrive un vicaire, s'il est jeune, qu'il

loge à la cure, à trois pas de nous, de diriger sa conduite de façon à sauver au moins les apparences.

Ici Marguerite fut absorbée par de sérieuses réflexions, et elle passa au moins une heure à calculer les moyens les plus sûrs de sauver au moins les apparences. Quant au fond, la digne fille avait trop de confiance dans la solidité de ses principes et dans sa vieille habitude de sagesse pour s'en occuper un instant. Le sommeil la gagna enfin avant qu'elle eût trouvé la solution de ce problème difficile.

Certes, le lecteur ne voit entre ce monologue et la garde-robe de Marguerite aucun rapport, aucune coïncidence... eh bien, il n'en est pas moins vrai que ce fut ce monologue qui fit lever la gouvernante plus tôt que d'ordinaire pour tenir un conseil sur ce que ses atours lui offraient de plus coquet et de plus séduisant. Elle consentit à subir le supplice imposé par une paire de souliers qui lui faisaient un petit pied, elle frisa ses cheveux, arrangea son mouchoir de linon de manière à laisser, tout en sauvant les apparences, des interstices que je nommerais volontiers des meurtrières. Enfin Marguerite se serra la taille, mit un corsage à manches courtes, et résolut de soutenir désormais les dépenses causées par ce costume sur le pied de guerre.

Le jeune vicaire descendit pour aller dire sa messe et revint pour déjeuner; il salua le bon curé, mais du reste ne dit pas un mot, et son œil chaste ne se leva pas une seule fois sur Marguerite, dont les ruses n'eurent aucun succès. En vain en apportant le café avait-elle étalé sur la manche noire du prêtre son beau bras blanc et potelé, en vain elle interpella le jeune homme pour consulter ses goûts, en vain elle fut jusqu'à le laisser manquer de pain pour obtenir un regard, le vicaire resta impassible comme le marbre d'une statue, et M. Gausse imita son silence en examinant toutefois le manège de Marguerite et la sévère attitude du jeune homme.

— Marguerite, dit enfin M. Gausse, qui a bu boira, et je sens bien que où la chèvre est liée il faut qu'elle broute, mais les raisins sont trop verts, mon enfant... Marguerite fut abasourdie et déconcertée par cette tirade de proverbes;

elle disparut promptement en ne pouvant répondre, mais elle jeta encore un regard sur le jeune prêtre, qui, de son côté, levant les yeux sur M. Gausse, semblait solliciter une explication.

– C'est une bonne fille, ajouta M. Gausse, mais, vous le savez, mon jeune ami, la caque sent toujours le hareng, et la femme est un animal d'habitude; laissons cela; voulez-vous venir faire un tour dans la vallée?... ma sciatique est bonne personne aujourd'hui, et il y a longtemps que je ne me suis promené. Le jeune vicaire prit son chapeau, alla chercher celui de son curé, et, lui donnant son bras, ils allèrent examiner la beauté du site d'Aulnay. Joseph parut s'animer à la vue de cette délicieuse vallée choisie pour sa retraite, et il fut en proie aux plus vives émotions à l'aspect de ce site admirable; il lui semblait connaître ces beaux lieux, et il en avait dans l'âme une connaissance vague, comme si ses rêves lui eussent montré cet endroit, ou comme si les premiers jours de son enfance s'y fussent passés. Il déroba ces sentiments et son étonnement au curé.

Néanmoins, au bout d'une demi-heure de silence:

– On devrait être heureux ici!... dit-il en soupirant. Mais cette réflexion le fit retomber dans ses rêveries, et sa figure exprima alternativement ou la douleur profonde ou la résignation amère. Cette préoccupation ne lui permit pas d'entendre le long discours et les proverbes du curé; ils revinrent lentement à la maison, et M. Gausse, se croyant bien écouté, vu le silence du jeune homme, continuait toujours son discours, qu'il termina ainsi:

– Oui, mon ami, ménager le vin quand le tonneau tire à sa fin, c'est s'y prendre trop tard; il est certain que vous avez du chagrin, et confiance se donne et ne se prend point; mais écoutez, mon ami, un bon conseil vaut un œil dans la main, n'usez pas votre âme, elle me paraît de bon aloi, vivez pour les autres, si ce n'est pas pour vous, et n'imitez pas cette jeune personne qui meurt de chagrin, quoique à brebis tondue Dieu mesure le vent, la pauvre fille aimait trop, et elle n'a pu supporter la nouvelle de la mort de son soldat.

– C'est vrai, monsieur, ajouta Marguerite, qui se trouvait sur le pas de la porte; depuis hier qu'elle est sortie si mal de l'église, elle a encore empiré.

Ces dernières paroles germèrent dans l'âme du prêtre et redoublèrent les voiles sombres de son front, si bien qu'en se mettant à table sa pâleur était tellement effrayante, que Marguerite s'écria:

– Monsieur Joseph, vous vous trouvez mal!

– Mon enfant, qu'avez-vous donc? dit le bon curé; Marguerite, verse un verre de vin de Malaga, et donne-le...

– Non, je vous remercie, répondit-il. Vous dites donc que cette jeune fille se meurt?

– La pauvre enfant! elle est peut-être morte!... s'écria Marguerite.

A ce mot, le vicaire regarda la gouvernante, qui rougit et baissa les yeux.

– Où est-elle? où demeure-t-elle?... reprit Joseph. Il faut que j'aille la voir pour la consoler. Pauvre malheureuse! que je la plains! qu'elle doit souffrir!...

– Plus d'espoir, dit le curé, l'on a reçu la nouvelle que Robert est mort en Russie.

Des larmes vinrent sillonner les joues pâles du vicaire, et il lui fut impossible de manger. Au sortir de table, il se fit enseigner le chemin du château, et il se dirigea vers l'habitation de la concierge. Le vicaire arrive, entrevoit la jeune fille sur son lit de douleur, il va s'asseoir au chevet, lui prend sa main brûlante; sa parole expire sur ses lèvres; il fixe cette victime de l'amour: de grosses larmes roulent dans ses yeux. La vieille mère, le frère et une femme de jardinier, qui se trouvaient dans cette chambre, restent stupéfaits de ce tableau; le silence règne, et le vicaire ne sait que regarder Laurette et répéter:

– Pauvre enfant!... que ferais-tu sur cette terre si ton cœur est brisé, pauvre enfant!...

Après une heure, le vicaire accablé sort, et, serrant la main de la vieille mère, il dit:

– Je reviendrai.

On s'aperçut facilement que le jeune homme avait pris

part à cette souffrance beaucoup plus qu'il ne le devait, et cette famille désolée resta longtemps frappée de cette visite éloquente de douleur.

A quelques jours de là, le curé, voyant qu'au total son vicaire n'était pas si diable qu'il paraissait noir (ce sont ses propres expressions), et son premier prône surtout lui revenant beaucoup parce qu'il n'y avait trouvé ni fanatisme ni hypocrisie, comme ils étaient assis à côté l'un de l'autre dans le salon, un samedi soir, au sortir du souper, il entama ainsi la conversation et hasarda les propositions suivantes:

– Ecoutez, monsieur Joseph, il faut maintenant nous partager notre besogne: les bons comptes font les bons amis, comme vous savez. Je vous dirai donc qu'étant infirme, j'espère que vous voudrez bien vous charger des courses dans le village, des secours à remettre aux malheureux, des consolations à donner, des malades à assister?

– Monsieur, répondit le jeune homme, ce sont les plus beaux privilèges des ministres du Seigneur, et, si vous me les cédez, j'en serai reconnaissant.

Le curé, enchanté de la docilité de M. Joseph, continua ainsi:

– Qui parle bien ne saurait trop parler! Mon cher vicaire, votre prône non préparé m'a d'autant plus séduit, qu'il a fait effet sur mes ouailles, et vous avez une si grande facilité, que je ne vois aucune peine pour vous à vous charger aussi des sermons. Ici, il regarda le vicaire avec une espèce d'anxiété.

– Monsieur le curé, vos paroissiens regretteront de ne plus entendre la voix de leur digne pasteur, mais je peux vous répondre qu'ils trouveront en moi votre zèle pour leur éviter les malheurs qu'entraînent les vices.

– Mon jeune ami, reprit M. Gausse en hésitant visiblement, j'ai encore une chose à vous dire: je me fais vieux; soit faiblesse, soit chagrin de voir mourir ces pauvres gens que j'aime, et avec lesquels j'ai vécu si longtemps, les enterrements me font mal. N'allez pas croire, mon ami, que, me trouvant près de la mort, j'aime mieux être dos à dos avec elle que face à face; non, Dieu m'est témoin que je

suis résigné; d'ailleurs, puisque je suis né, ne faut-il pas mourir?... Mais les baptêmes, les naissances me vont mieux, mes repas n'en souffrent point; et vous qui êtes jeune, courageux, vous qui ne connaissez personne ici, alors...

– Oui, monsieur, les enterrements me conviennent, et je vous éviterai volontiers la fatigue d'une cérémonie dont l'aspect n'a rien d'effrayant pour un homme de mon âge et de mon caractère.

Le bon curé ne comprit point le sens caché de ces paroles amères; il répondit:

– Mon jeune ami, je vous sais gré d'un empressement où la complaisance entre au moins autant que le zèle; tâchez d'être heureux avec un vieillard qui vous aime (ces paroles étaient affectueuses, et il cherchait la main du vicaire); et souvenez-vous que le temps est un grand maître.

Le ton du bon curé alla au cœur de Joseph, et son âme de feu exprima avec chaleur sa reconnaissance pour le tendre intérêt que M. Gausse lui témoignait.

Ainsi se termina la conversation où le curé fit accepter à son vicaire les charges dont il se démettait avec tant de bonheur. Le surlendemain de ces arrangements, plusieurs voitures de meubles arrivèrent à Aulnay pour M. Joseph. L'élégance simple et noble de tout ce qui lui appartenait fut remarquée par Marguerite. Le vicaire paya généreusement les hommes qui procédèrent à l'arrangement de ses appartements, et la curieuse gouvernante profita de cette circonstance pour examiner tout ce qui composait le mobilier du jeune ecclésiastique. Elle vit bien des choses dont elle ignorait l'usage, et qui lui fournirent la matière de bien des commentaires.

Lorsque tout fut mis en place, que la chambre et les deux cabinets de M. Joseph furent meublés avec une recherche qui passa pour de la somptuosité dans l'esprit de Marguerite; elle fut très surprise en entendant le vicaire l'appeler: elle se rendit dans son cabinet. Il serait impossible de confier au papier toutes les réflexions, les espérances, les craintes qui se pressèrent dans l'âme de Marguerite; elle s'avança, rouge, palpitante, timide, et demanda d'une voix entrecoupée:

– Monsieur, que me voulez-vous?...

– Marguerite, dit le vicaire, d'après le caractère de M. Gausse je vois qu'il me serait impossible de lui faire entendre raison sur certaines choses...

La gouvernante s'avança et répondit:

– Eh bien, monsieur!

– Eh bien, Marguerite, nous devons alors nous arranger ensemble... et...

– Comment, monsieur, interrompit Marguerite, vous auriez déjà pensé...

– Mais, Marguerite, c'est la première pensée que j'ai eue lorsque M. Gausse m'a offert sa maison...

– Vraiment, monsieur?...

Et la servante s'approcha encore du vicaire.

– Ainsi, reprit Joseph, j'ai moi-même fixé la somme...

– La somme!... Ah! monsieur...

A ce ton, à ces paroles, le vicaire leva la tête; aussitôt Marguerite baissa les yeux d'un air modeste, et laissa le jeune homme indécis. L'instant de silence qui s'ensuivit fut encore un moment d'ivresse pour la gouvernante.

– J'ai cru, Marguerite, continua M. Joseph d'une voix qui parut sévère à la pauvre servante, j'ai cru que deux mille francs seraient une somme suffisante pour dédommager chaque année M. Gausse des frais que doivent causer mon logement, ma nourriture, etc. Tenez, Marguerite, voici la première année, car M. Gausse ne voudrait pas entendre parler de ces détails.

Les deux mille francs, que le vicaire mit sur son bureau, ne paraissaient pas valoir quinze sous à la gouvernante, et, bien que l'intérêt élevât souvent la voix en elle, une somme plus forte encore n'eût rien été à ses yeux en ce moment.

– Mais, ajouta Joseph, je vous supplie d'une chose, Marguerite, c'est de ne jamais me parler et de ne point interrompre mes méditations. Je connais l'heure du déjeuner et du dîner, je me ferai rarement attendre. Ainsi, sous aucun prétexte, n'entrez chez moi, et ne me dérangez... sinon je serais forcé de quitter cette maison. Le matin, vous

ferez ma chambre. Voilà tout ce que je réclame de vous... Allez.

Marguerite sortit, les lèvres pincées, et courut tout raconter à M. Gausse. Celui-ci, pétri de l'argile le plus doux et le plus rare qui soit au monde, compatissait à tous les chagrins, mais il y compatissait par des proverbes; aussi, lorsque Marguerite eut fini sa longue litanie, le bon curé lui répondit par une kyrielle de proverbes tant soit peu ironiques dans lesquels Marguerite put saisir quelques allusions à sa déconvenue. Il devint évident que le vicaire n'était pas un homme ordinaire. Pendant quelques jours la gouvernante fut triste, morose, mais enfin elle prit son parti, et ne regarda plus le vicaire que comme un être supérieur qui n'avait aucun rapport avec les servantes de curé. Toutes ses prétentions en déroute se convertirent en une curiosité, mais une curiosité mille fois plus vive que celle d'Eve.

Le vicaire ne dévia pas de ce qu'il avait prononcé; il fut dans la maison sans y être, et vaqua à ses occupations sacerdotales avec la ponctualité de l'aiguille qui parcourt un cadran. Le curé Gausse s'habitua à la vie de ce personnage mystérieux, en ce qu'il ne retrancha rien de ses habitudes, il fit comme à son ordinaire, et le vicaire délivra le bon curé de toutes les obligations qui le gênaient. Cependant le vicaire était toujours l'objet des perpétuelles conversations du village, à commencer par Marguerite qui, bavarde par vocation, jasait avec le plus de monde qu'elle pouvait.

– J'en reviens toujours à penser, disait-elle à madame Devau, femme sur le retour, mais encore agréable et dont les prétentions pouvaient paraître légitimes, qu'un jeune homme qui ne mange ni ne parle et qui ne fait rien comme un autre n'est pas un jeune homme naturel.

Madame Devau, qui n'avait jamais songé à donner un adjoint au maire de la commune d'Aulnay, mais qui, en aucun temps, n'avait dispensé volontairement cet estimable magistrat de ses fonctions publiques et privées, madame Devau, comparant la jeunesse du vicaire avec l'âge mûr de son époux, conclut avec Marguerite que M. Joseph n'était

pas un jeune homme comme un autre, et M. Devau, se rengorgeant dans sa cravate blanche, approuva par un gros rire la conclusion de sa femme. Tous ces caquets se faisaient à petit bruit; le bon curé n'aimait pas les bavardages extérieurs, cela lui donnait des inquiétudes.

– Trop parler nuit, comme trop gratter cuit, disait-il souvent à Marguerite. Aussi cette dernière avait-elle soin de tout faire marcher comme à l'ordinaire, afin que son maître ne s'aperçût de rien. Malgré tous les soins qu'elle prenait, les paroles qu'elle disait, Marguerite avait encore le temps de penser: c'était une fille unique que cette Marguerite! Pour preuve de ce que j'avance, elle médita une réconciliation avec Marcus-Tullius Leseq, dont elle prévit que l'intelligence lui serait utile dans les découvertes à faire sur le vicaire; car, disait-elle en elle-même: « Faut que tout cela ait une fin. » En foi de quoi elle entama les premières négociations, qui consistaient à saluer le maître d'école avec plus d'attention et à lui demander des nouvelles de sa santé.

Le bon curé Gausse, suivant toujours les impulsions données par sa gouvernante, se préparait, sans s'en douter, à voir Leseq plus favorablement; cependant, tout en soignant bien son existence, ce brave homme était plus rêveur que de coutume, la rareté des proverbes faisait voir à Marguerite que son maître était fortement dominé par la pensée (chose inouïe!). M. Joseph, fidèle à ses promesses, parcourait les chaumières, secourait les malheureux, était allé revoir la jeune Laurette, qui était dans un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait vivre longtemps. Enfin le vicaire était regardé dans le village comme une seconde providence. Il se trouvait aux heures du repas du curé, quelquefois il restait le soir avec lui; mais l'indifférence de la vie se montrait toujours dans ses moindres actions sans qu'une seule plainte sortît de sa bouche, et cette résignation perçait dans l'âme du bon curé, qui se voyait forcé de se taire au lieu de consoler le jeune homme.

– Qui marche à tâtons se heurte presque toujours, concluait ce bonhomme, qui, au besoin, inventait des



La gouvernante étonnée...

proverbes; donc tant qu'il ne me dira pas ses peines, il ne faut pas essayer de les adoucir.

Un nouvel incident vint mettre le comble à la curiosité et aux bavardages sur M. Joseph; cet incident jeta même un vernis sur sa conduite, qui donna lieu aux plus graves réflexions, comme nous le verrons bientôt. Marguerite découvrit, par hasard, que, bien que M. Joseph restât des journées entières renfermé chez lui, il veillait encore une partie des nuits. Un soir, Marguerite, ne pouvant résister à sa curiosité, dressa une échelle à côté de la croisée de son cabinet, et, regardant par les intervalles de la jalousie, elle eut la constance de suivre M. Joseph dans toutes ses opérations. Elle le vit assis sur son fauteuil, l'œil fixé sur un objet qu'elle ne put distinguer, à son grand déplaisir. La gouvernante, étonnée d'une attitude si constante, se fatigua de la sienne et fut obligée de descendre de son échelle. De quart d'heure en quart d'heure elle remontait avec une ténacité vraiment héroïque, si nous considérons la position périlleuse d'une grosse gouvernante sur une faible échelle. Le vicaire était toujours immobile comme une statue. Enfin, au quatrième voyage, elle tressaillit en apercevant le jeune homme lever ses mains et ses yeux au ciel, s'approcher de la table et écrire avec une vitesse incroyable: il parlait. Marguerite risqua une chute en cherchant à coller son oreille contre la fenêtre, mais ce fut en vain, la fenêtre était trop bien close pour qu'elle pût entendre quelque chose. Le jeune homme paraissait oppressé, des larmes coulaient de ses yeux; bientôt il se leva, essaya de lire, essaya de prier, mais un charme invincible le faisait toujours revenir à sa contemplation première. Marguerite leva à la fin le siège, c'est-à-dire qu'elle emporta son échelle; il était une heure du matin, et le vicaire ne paraissait pas encore disposé à se coucher.

Marguerite, le lendemain, commença par apprendre à M. Gausse cette circonstance majeure. Pendant une journée tout entière M. Gausse causa avec elle là-dessus, et il finit par conclure que chacun était fils de ses œuvres, et que le charbonnier était maître chez soi. Marguerite, voyant

que tout était tellement approfondi avec son maître dans cette journée, qu'il était impossible de reparler encore le lendemain sur ce sujet, pensa que la curiosité du village lui procurerait encore les douceurs des répétitions: elle alla donc chercher du jujube chez le pharmacien, qui présidait en ce moment l'assemblée des notables. L'air mystérieux de la servante du curé attira sur-le-champ quelques habitués du cercle qui glanaient devant la porte les cancans que mademoiselle Félicité, la plus élégante ouvrière de l'endroit, laissait négligemment tomber sur son passage.

– Enfin, oui, disait Marguerite en frappant le comptoir avec sa clef, ce n'est pas que je lui en veuille, au moins, mais je dis, je soutiens, je répète, et vous conviendrez avec moi que la vie de ce jeune homme est dominée par quelque chose de bien déplorable, bien intéressant, ou bien criminel peut-être!... Et elle prononça ces derniers mots lentement et à voix basse...

– Ah! répondit Tullius, se hasardant à poser la main sur le bras de Marguerite, ce qui faisait présumer que les négociations étaient toujours en vigueur; celui qui ne sait pas le latin a toujours quelque chose à se reprocher!...

– Cela vous plaît à dire, interrompit M. Devau; mais moi qui ne sais même pas le français, cela ne m'empêche pas d'être honnête homme.

– Mais ceci est fort différent, repartit Marcus-Tullius, car un homme qui ne connaît pas sa langue n'est pas tenu d'en savoir une autre. Cela n'empêche pas que, si j'étais maire ou juge de paix, je saurais si quelque chose de coupable ne cause pas sa tristesse...

– *A cause qu'un* homme est sérieux, reprit le maire, est-ce une raison pour en induire pis que pendre? S'il veille, il lui faut de la bougie, pas vrai, monsieur Delporte? Il a fort bien su me parler l'autre jour, pour me prier d'acquitter les mémoires de tous les malheureux du village, *à cause qu'il* m'en a remboursé plus de trente articles, parmi lesquels il y en avait d'assez considérables, ma foi; je croyais bien les perdre, et, voyez-vous, un prêtre qui a de l'humanité, qui ne vous fait rien perdre, le commerce

qui va, la charité, la bienfaisance... Voyez-vous... enfin... c'est clair...

– Je suis parfaitement de l'avis de M. le maire, dit Leseq, *amen* donc! car si le vicaire est riche, s'il fait du bien, *errare humanum est*, prenez que je me suis trompé.

Marguerite essaya en vain de ranimer la conversation à laquelle l'*amen* de Leseq avait donné l'extrême-onction; elle eut la douleur de voir que cet *amen* prévalut. En effet, la séance fut levée par le fait de la disparition de tous les membres qui la composaient: elle reprit alors le chemin de la maison, méditant sur la brièveté des paroles et sur la durée du silence. En attendant les recherches que Leseq avait proposées, comme aucun autre objet ne venait alimenter la curiosité du village, elle planait toujours sur le vicaire. Ses beaux cheveux bouclés, ses yeux si noirs, dont le feu était souvent tempéré par la douleur, sa démarche noble, ses mouvements gracieux, avantages qui intéressent même au village, le faisaient remarquer favorablement. Chaque fois qu'il sortait, les femmes venaient sur leur porte en avertissant les autres par ces mots:

– Voilà le vicaire! voilà le vicaire!...

Et tout le monde accourait, et tout le monde regardait passer le mélancolique jeune homme!...

CHAPITRE IV

La marquise — Laurette — Toujours le vicaire

PENDANT que ces petits événements occupaient tous les esprits, une calèche élégante, attelée de deux beaux chevaux, roulait sur la route d'A...y à Aulnay-le-Vicomte, et entraînait la marquise de Rocourt vers son château. Comme elle n'en est plus qu'à une lieue, il devient urgent de donner une idée de son caractère et de celui de son mari.

Madame de Rocourt était une femme de trente-six ans, mais, en voyant sa taille svelte, sa figure encore séduisante, ses cheveux noirs et son teint blanc, les hommes et même les femmes se trompaient sur son âge. De tout temps son esprit, sa bonté, firent oublier qu'elle était belle. Madame de Rocourt portait sur son visage une douce expression, son sourire était gracieux et fin, ses yeux annonçaient une âme tendre, une pensée active. Sans être vive, inconséquente, ni légère, elle cédait facilement à l'attrait des qualités brillantes, elle obéissait à l'enthousiasme qu'elles inspirent; enfin, cet involontaire désir de plaire qu'on a déshonoré du nom de coquetterie, cette sensibilité touchante qui porte les femmes à donner de l'espoir quand le devoir leur interdit d'accorder du bonheur, entouraient toute sa personne d'une irrésistible séduction. Depuis son mariage elle avait négligé tant de moyens de plaire, soit par estime et par égard pour son mari, soit qu'elle n'eût

pas rencontré une âme qui pût la comprendre, un homme qui sût voir dans sa conquête autre chose qu'une entreprise. Elle arrivait donc, jeune de cœur, à la quarantaine, c'est-à-dire à l'âge où les passions des femmes acquièrent leur dernier degré d'intensité. Elle aimait la méditation, et répandait parfois des larmes en secret. Sa jeunesse fut malheureuse, elle devint orpheline en naissant; sa mère, déjà veuve, mourut en lui donnant le jour, et la tante qui prit soin de son enfance avait un caractère froid, acariâtre et minutieux, qui contrastait singulièrement avec celui de sa jeune nièce. On peut donc croire que les qualités de la marquise furent, en quelque sorte, la conséquence de l'espèce de rigueur monastique que sa tante déploya dans son éducation; car il est bien certain que les enfants ne prennent jamais les défauts de ceux qui les élèvent. Cette tante, ultra-janséniste, n'y voyait pas bien clair, malgré les lunettes qui lui servaient à lire les ouvrages sur *la grâce*, et Joséphine de Vaucelles, sa tendre pupille, lut quelquefois toute autre chose que le père Quesnel et les œuvres d'Arnauld. Une fille dévote ne doit pas se connaître aux détails qu'entraîne la naissance d'un enfant: aussi, lorsqu'elle se trouva chargée de sa nièce, la confia-t-elle à une nourrice pour ne la reprendre que lorsque la pauvre petite fut en état de se tenir tranquille sur une chaise.

Alors les seuls plaisirs de cette malheureuse enfant consistaient au-dehors dans les pompes de l'église, et à la maison dans les soins qu'elle prenait pour ne pas embarrasser *mademoiselle Ursule de Karadeuc*. C'était un crime de déranger l'inviolable disposition de son chapelet, de ses livres, de sa tabatière, et en général de tous les meubles de sa chambre; il fallait caresser le petit carlin et ne jamais le contrarier; elle devait doucement évacuer l'appartement de mademoiselle de Karadeuc aussitôt que certains ecclésiastiques y entraient: elle parvint à cette connaissance en observant la mauvaise humeur qui l'accablait lorsqu'elle resta les premières fois. Il fallait encore écouter, toujours en silence, et ne jamais se hasarder à attirer l'attention des abbés en jouant avec leur canne ou leur chapeau; mais

surtout il fallait ne pas détourner les sucreries, les massepains et les confitures destinés au petit chien; ce dernier crime ne pouvait être surpassé que par le crime capital d'écouter aux portes.

Au milieu de cette contrainte, la pauvre Joséphine, passive et réservée, prit une douceur d'ange qui couvrait une âme de feu. Dans cette solitude et dans cette ignorance, les belles qualités de son cœur grandirent comme ses défauts, et les méditations de cette âme naïve ne furent dirigées par personne. Enfin cette belle enfant n'étant connue ni de sa tante, ni de ceux qui, habitués à son timide silence, le prenaient pour celui de la nullité, elle dut être surprise et heureuse lorsqu'un être aimable, devinant son mérite, sut le lui révéler avec adresse... De là les malheurs qui, dans cette occurence, ne manquent jamais de fondre sur les jeunes personnes livrées à elles-mêmes. La sévérité de sa tante lui rendait chère sa pauvre nourrice d'Aulnay, qui l'aimait comme une mère, et qui lui avait prodigué tant de soins; aussi Joséphine était-elle bien reconnaissante. C'était pour elle une grande fête lorsque sa tante, gagnée par une conduite exemplaire, lui permettait d'aller passer quelque temps à la chaumière de sa nourrice. Mademoiselle de Karadeuc, ayant souvent des *extases*, que beaucoup de gens appelaient des *absences*, accorda plus souvent cette permission à mesure que Joséphine avançait en âge. Tous les souvenirs de jeunesse de la marquise se rattachaient donc au village d'Aulnay-le-Vicomte et le lui rendaient cher: aussi, lorsque la mort de sa tante lui permit de se marier, au lieu d'aller régner dans un couvent d'Allemagne où les intrigues de mademoiselle de Karadeuc devaient la placer, Joséphine de Vaucelles ressentit une grande joie en devenant, à vingt ans, maîtresse de la terre d'Aulnay, l'une des possessions de son mari.

Le marquis de Rocourt était entré au service à l'âge de vingt ans, en obtenant la survivance du régiment de son père. L'état de paix dans lequel se trouvait la France lui permettait de suivre le tourbillon de la cour: il joua, eut des maîtresses, fit des dettes, battit ses créanciers, creva



Il battit ses créanciers

les chevaux, conduisit et brisa des voitures, suivit toutes les intrigues, en un mot, réalisa toutes les idées qu'on se fait aujourd'hui d'un jeune marquis. A travers ces vices du temps, le jeune de Rocourt avait du courage, de l'honneur, et ce caractère chevaleresque, noble héritage que les mésalliances légitimes ou furtives ont fait perdre à beaucoup de gentilshommes d'aujourd'hui. Bref, émigrant par mode, rentrant en France par bravoure, il avait traversé à quarante ans les orages de la vie et de la politique. Devenu sage, il comprit alors en quoi consistait le bonheur.

Par l'effet des événements qui procurèrent à Leseq la faculté de prendre le glorieux nom de Tullius, le marquis, autrefois seigneur d'Aulnay, n'en était plus que le protecteur; ce fut dans cette terre que le ci-devant marquis de Rocourt, heureux d'avoir conservé sa fortune dans le grand naufrage des privilèges nobiliaires, se retira pour trouver le repos qu'il devait bientôt fuir. Alors il jeta les yeux autour de lui pour chercher une femme qui, tout en ne le faisant pas déroger, eût assez de qualités solides, de douceur et d'amabilité pour assurer le bonheur de la seconde moitié de sa vie.

En ce moment, Joséphine de Vaucelles, ayant perdu sa tante et laissé l'administration de ses biens à un homme d'affaires, s'était réfugiée chez sa nourrice, dont la chaumière lui présentait un asile contre les persécutions. M. de Rocourt vit cette jeune orpheline: le marquis attribua sa mélancolie à l'éducation qu'elle avait reçue, et il pensa dès ce moment à compenser les privations de la jeunesse de Joséphine par un bonheur continu dont ils goûteraient ensemble les charmes. La jeune fille brillait aux yeux du marquis du prestige de toutes les vertus, et personne ne pouvait détruire cette idée en révélant une faute que le plus profond secret avait ensevelie.

Joséphine n'était heureuse qu'avec sa nourrice; et, par la manière dont Marie compatissait aux peines de sa fille de lait, on eût dit qu'elle était instruite des secrets importants qui faisaient couler les pleurs de la jeune fille. Quoi qu'il en fût, la beauté de Joséphine, et avant tout son heureux

caractère, séduisirent M. de Rocourt; les soins qu'il prodigua, les hommages qu'il offrit, furent reçus d'abord avec indifférence, puis avec le sourire de l'amitié. Enfin, reconnaissant dans le marquis quelques-unes des qualités dont elle était idolâtre, mademoiselle de Vaucelles consentit à l'épouser, en ne le regardant que comme un ami. On voyait que, déjà détrompée, elle considérait cette union comme un port de refuge pour une âme qui n'avait pas encore rencontré et qui désespérait de trouver l'être qui devait lui plaire. Ils furent mariés en secret, et cette cérémonie touchante, célébrée au milieu de la nuit dans la chapelle ruinée du château, fit verser bien des larmes à la jeune fiancée; mais depuis son mariage sa mélancolie s'effaça par degrés, ne reparut que par instants, et tous ses soins tendirent à rendre heureux le marquis de Rocourt.

Marie, ayant toujours refusé de suivre la marquise loin de sa terre natale, n'eut d'autre ambition que d'être concierge au château d'Aulnay, où elle voulait mourir au service de sa fille de lait. Ce château était à dix minutes de chemin d'Aulnay-le-Vicomte; une belle avenue de quatre rangs d'arbres conduisait à une énorme grille en fer, de chaque côté de laquelle étaient deux jolis bâtiments en briques. L'un formait l'habitation de Marie, l'autre celle des jardiniers. A cette porte commençait une longue prairie terminée par le château, dont la vue embrassait tout le village. Par la seconde façade on jouissait de l'aspect des jardins anglais, du parc, des bois du domaine, et des ruines romantiques de l'ancien castel, situé sur un petit lac. Toutes ces circonstances contribuaient à rendre ce séjour délicieux. Le château moderne avait été bâti par le père du marquis: il se trouvait assez grand pour recevoir des amis, et pas assez vaste pour devenir triste dans la solitude.

Comme je l'ai déjà dit, cette terre rappelait trop de souvenirs à la marquise pour qu'elle manquât de venir l'habiter dans la belle saison; quant au marquis, il s'y rendait lorsque ses affaires le lui permettaient.

Cinq heures viennent de sonner à l'horloge de la paroisse; en ce moment Marie est assise au pied du lit de sa fille. Les

chagrins, encore plus que l'âge, ont vieilli cette pauvre nourrice; ses cheveux sont tout blancs, et des rides nombreuses sillonnent son visage. Ses lunettes sur le nez, elle s'imagine tricoter un bas bleu à large bord blanc qu'elle tient dans ses mains; mais à chaque minute ses yeux se lèvent sur sa fille, elle soupire, et de grosses larmes tombent sur son ouvrage. Quoique la fièvre de Laurette commence à tomber, un reste de délire se promène encore dans cette imagination affaiblie. Elle croit voir celui qu'elle aime, ses yeux s'animent d'une flamme renaissante, et elle dit:

– Robert, attends-moi... Puis elle se tait: mais bientôt, retombant dans d'autres souvenirs, elle retourne sa tête du côté de sa mère:

– Vois-tu, reprend-elle en élevant ses bras vers la croisée, vois-tu, ma mère!... il part!..., il me fait son dernier signe de main! Ses yeux me disent qu'il m'aime... qu'il ne m'oubliera pas. Pauvre Robert! quand te reverrai-je?...

– Toujours son idée! murmura Marie en fixant les colonnes torses de sa table vermoulue.

– Ma mère, dis-moi qu'il n'est pas mort! s'écria la jeune fille d'un ton de voix déchirant; ou bien, ajouta-t-elle d'un accent plus déchirant encore, si c'est vrai, je vais te rejoindre, mon Robert!...

La vieille mère tressaille, pâlit, regarde autour d'elle avec frayeur.

– Michel ne revient pas du château... Et elle prononça ces mots d'une voix chevrotante, qui annonçait combien elle redoutait la solitude auprès de sa fille mourante.

Laurette, retombant sur son lit, paraissait en proie au plus profond accablement; tout à coup des hennissements de chevaux, le bruit du roulement de deux voitures, les cris des cochers, se font entendre et interrompent le silence de l'avenue. Marie reconnaît l'équipage de la marquise, elle descend les trois marches de sa maison; d'une main décharnée et tremblante elle ouvre la grille; après de longs efforts elle conduit péniblement chaque côté de cette lourde porte qui crie sur ses gonds; son visage s'anime à l'aspect de sa maîtresse; elle essaye de sourire, mais on devine que

le chagrin est l'expression habituelle de sa physionomie.

La marquise, s'apercevant de la tristesse de Marie, fit signe d'arrêter.

– Bonne nourrice, dit-elle, comment va ta fille?...

Les larmes de Marie répondent pour elle. La marquise, attendrie, craint de faire une seconde question et regarde avec inquiétude Michel, son frère de lait, qui venait d'accourir au bruit des voitures; celui-ci, la comprenant, fait un mouvement de tête qui signifie que sa sœur vit encore; mais ses yeux, levés au ciel, indiquent en même temps que de là seulement peut venir du secours.

– Viens me dire tes chagrins, bonne Marie, viens... dit la marquise.

– Hélas! ma chère maîtresse, je ne peux: ma pauvre fille se meurt; et jusqu'à son dernier moment ne faut-il pas que je la regarde pleurer?... Mourir à vingt ans! ajouta cette triste mère, et mourir de chagrin pour avoir trop aimé!... ô Laurette!... Et, son tablier sur ses yeux, ne pouvant retenir les sanglots qui l'étouffaient, Marie, le dos voûté, la tête penchée, remonta les marches de sa maison et disparut.

– Pauvre mère! dit la marquise; Michel, viens ce soir, que j'entende au moins parler de Marie... Et l'équipage entraîna madame de Rocourt, que cette scène avait violemment émue. En entrant dans ses appartements, elle s'attendrit en voyant les fleurs fraîches qui décorent les jardinières: celles qu'elle préfère ont été placées dans sa chambre; partout, et dans les plus petites choses, on a étudié ses goûts: donc la volonté de Marie a dirigé les travaux de Michel.

– Qui m'aimera comme ma nourrice quand elle ne sera plus?... se demanda-t-elle.

L'air était si calme, qu'il ne pouvait agiter les rideaux les plus légers; le jour qui fuyait, la cloche qui sonnait la prière du soir, cette jeune fille mourante, tout portait à la mélancolie, et la marquise s'y abandonna. Assise devant la fenêtre, elle contemplait le ciel lorsque Michel arriva dans sa chambre. Madame de Rocourt lui sourit tristement, et du doigt lui indiqua un siège. Michel donna à madame

de Rocourt tous les détails qu'elle désirait sur les événements qui avaient aggravé si rapidement les souffrances de Laurence.

– Ah! madame! s'écria-t-il, Robert, au fond de cette Sibérie, a dû regretter plus d'une fois les fleurs et les beaux espaliers d'Aulnay; et souvent...

– Il est donc mort?... interrompit la marquise.

– Hélas! oui, madame; nous l'avons appris bien brusquement par une lettre du ministère de la guerre: la vieille mère de Robert, n'attendant qu'une bonne nouvelle, s'était empressée de la donner à lire à cette pauvre Laurette; c'était même la veille de l'arrivée de notre vicaire; ce fut le coup de la mort pour ma pauvre sœur. Faut convenir aussi que ce Robert était un bon garçon; il passait pour votre meilleur jardinier, ma foi! eh bien, il est mort sans avoir revu Laurette!...

– Il est donc vrai, dit la marquise, que le malheur atteint toutes les classes, et les passions tous les cœurs!... Des larmes coulèrent de ses yeux, et ces larmes paraissaient avoir deux sources: les malheurs de Laurette et les siens.

– Mais, Michel, vous avez parlé d'un vicaire; le bon curé Gausse serait-il dangereusement malade?

– Non, madame, mais...

Comme Michel allait expliquer son mais, il entendit qu'on l'appelait du bout de la prairie; craignant que sa mère n'eût besoin de lui, il fit d'un air embarrassé quelques révérences bien gauches à la marquise, heurta la porte en se reculant, et sortit de la chambre.

Ce que Michel venait de dire du vicaire avait éveillé l'attention de madame de Rocourt. Elle chercha à s'expliquer l'arrivée d'un vicaire quand M. Gausse se portait bien, car elle ne connaissait ni les souhaits de M. Gausse ni les besoins du village; mais, comme un vicaire, et surtout un vicaire de campagne, était un objet très-peu important pour elle, selon l'admirable coutume de son sexe, elle ne s'en occupa pas longtemps, et au bout de deux minutes elle n'y pensait plus. Ce qui l'inquiéta davantage, ce fut la pauvre Laurette dont le sort l'intéressait vivement; elle

avait vu naître, élever, cette aimable enfant, elle avait suivi chaque année les progrès de sa beauté, le développement de ses facultés et de son cœur. Des présents souvent répétés, des confidences que l'affabilité de la marquise avait sollicitées et encouragées, tout avait attaché madame de Rocourt à la fille unique de sa nourrice.

La marquise, après avoir arrangé le mariage de Laurette et de Robert, devait doter Laurette, la noce se serait faite au château. C'était encore elle qui avait fait les démarches pour tâcher d'exempter Robert lors de son départ pour l'armée; mais, comme le nom de Rocourt n'avait pas beaucoup de crédit sous Bonaparte, et que Robert n'avait aucune bonne excuse à donner pour être dispensé de servir, puisqu'il était beau, grand et bien fait, madame de Rocourt ne réussit pas dans cette affaire, mais elle consola Laurette du départ de son bien-aimé et lui donna souvent des espérances qui, par la suite, devaient être bien cruellement déçues. Madame de Rocourt se rappelle toutes ces circonstances, elle craint que la disparition de Michel n'ait eu des causes graves; s'étant reposée quelques heures de la fatigue du voyage, elle ne voulut pas se coucher avant d'avoir vu la jeune fille; si cette visite est pénible pour elle, elle songe qu'elle va faire plaisir à sa nourrice et peut-être à Laurette. Elle s'achemine donc vers la prairie qui sépare son château du pavillon de Marie. Bien que la lune éclairât la campagne, de gros nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon et annonçaient un orage prochain, ainsi que la chaleur excessive qui se faisait sentir, malgré la soirée déjà avancée.

— L'orage qui se prépare sera peut-être funeste à Laurette!... pense madame de Rocourt. Ce pressentiment la remplit de crainte, elle approche, elle arrive, elle n'entend rien: ce profond silence redouble son effroi; la porte est ouverte, elle monte lentement, sa respiration est gênée, on dirait qu'elle appréhende de rompre ce silence de la mort. Elle est dans la chambre funèbre, et personne ne l'a vue ni entendue. La vieille mère, le visage dans ses mains, n'ose regarder son enfant, Michel pleure, la mourante

semble vouloir se rattacher à la vie par des mouvements convulsifs. La marquise avait à peine entrevu ce funeste tableau, qu'elle fut tout entière absorbée par la contemplation du vicaire, dont la voix touchante et les tendres exhortations jetaient des paroles d'espérance dans cette scène de désespoir. La vue faible de Laurette ne peut plus soutenir que la lueur d'une lampe posée sur une table, derrière son lit; mais les rayons de la lune arrivent à travers les carreaux de la fenêtre, et cette teinte pâle, combinée avec celle de la lampe rougeâtre, éclaire lugubrement la chambre et donne un aspect sinistre à toutes les personnes, à tous les objets qu'elle renferme.

Entre la mère désolée et le frère immobile, auprès de la mourante, le vicaire s'était assis. Il tenait dans ses mains une des mains de la pauvre Laurette. Son visage mélancolique respirait en ce moment la plus pure exaltation. A son aspect la marquise se trouble; elle oublie Laurette mourante et ne voit plus que ce jeune homme qui lui semble envoyé du ciel; bientôt son étonnement redouble quand elle reconnaît dans le langage du prêtre les expressions et le ton d'un homme qui a connu le monde et reçu une éducation distinguée. Mais bientôt les souffrances de Laurette semblent arrivées à leur terme. Le vicaire interrompt ses pieuses exhortations.

— Ma fille, souffrez-vous? demande-t-il à la mourante.

— Ma mère, je sens que je meurs! dit Laurette d'un ton plaintif en tâchant de presser la main du jeune homme.

A ce moment ses yeux se débattent contre la nuit de la tombe, elle les ouvre en vain, et sa main semble vouloir écarter l'obscurité qui l'environne; mais les pulsations du cœur s'arrêtent insensiblement, le sang se glace, la vierge souffre en silence, une légère contraction anime son visage, et son dernier souffle s'échappe. Quel silence!... La marquise n'est point aperçue; bientôt le visage de Laurette s'embellit d'une fraîcheur céleste; la mort grave sur ce front pur le sceau de l'immortalité, le sceau mystérieux de l'autre vie. Ce fut alors que le prêtre s'écria d'une voix profondément émue:

– Ame pure et chérie, ton passage sur cette terre a été le passage d'une fleur! comme elle, un orage t'a fait mourir!

– Ma fille, ma chère fille! crie Marie avec un accent déchirant. Elle dort, ajouta-t-elle d'un air égaré.

Le vicaire se lève, s'incline respectueusement devant le corps de Laurette, et, regardant la beauté de ses traits:

– Ange du ciel, dit-il, veille sur nous!... Courage, pauvre mère, ajouta-t-il, elle nous a entendus... à demain... je reviendrai prier et pleurer avec vous... En même temps il regarde la marquise, et du doigt lui montre la mère de la jeune fille. Ce regard fut compris, la marquise obéit, elle entraîna Marie, dont les yeux secs paraissaient ne rien voir, et elle passa la nuit tout entière auprès de cette mère désolée.

Le lendemain matin, le bruit de la mort de la jeune fille réveilla ses compagnes et les autres habitants du village. Tout le monde la pleure, et le curé n'est pas le moins ému. Le vicaire, que l'enthousiasme religieux ne soutient plus, est dans un accablement difficile à décrire. Marguerite, désolée, n'en raconte pas moins toutes les circonstances de la vie de Laurette, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Leseq prononce qu'il n'y aura pas de classe; les enfants ne voient que le congé, et se réjouissent. Madame de Rocourt garde sa nourrice, dont la folie déchire le cœur. Michel veille Laurette, le vicaire vient prier auprès d'elle. Il prend un repas au château. Madame de Rocourt s'émeut lorsqu'elle le voit, lorsqu'elle l'entend; elle se demande si c'est la mort de la jeune fille ou les paroles du vicaire qui la troublent.

Le moment arriva de rendre les derniers devoirs à Laurette. Le vicaire, ayant revêtu ses ornements sacerdotaux, arriva précédé du silencieux cortège qui devait accompagner la jeune fille. On se mit en marche, on franchit la porte de fer, et l'on traversa cette longue avenue, théâtre des fêtes et des danses où Laurette était naguère si belle et si joyeuse!... On passa devant la pelouse où elle apprit à marcher; devant le gros chêne où elle prononça des serments d'amour; plus loin, un jeune arbre a reçu sur son écorce

tendre les chiffres de Robert et de Laurette; ici, elle s'est assise près de lui, et tous deux ont parlé de leur bonheur à venir. Ah! comme jadis, palpitante d'espérance, elle courait dans cette avenue demander des nouvelles de son Robert aux soldats qui passaient par hasard dans le village! Maintenant, beauté, amour, tout est mort; et la terre de l'avenue supporte la jeune fille pour la dernière fois. Ses compagnes désolées baissent les yeux, elles semblent redouter l'aspect de cette avenue féconde en souvenirs. Les chants lugubres et les chants des oiseaux forment un désolant contraste; les pas qui résonnent dans l'avenue, les intervalles de silence, le feuillage que le vent agite doucement, le vêtement blanc des jeunes filles, le cercueil et sa couronne blanche, tout jette les spectateurs de cette scène dans un profond recueillement.

CHAPITRE V

Le vicaire et la marquise Visite au presbytère
Dîner au château

La monotonie des quinze jours qui suivirent la mort de la jeune fille m'oblige à les passer rapidement. Marie tomba dangereusement malade, et le vicaire vint souvent consoler cette mère au désespoir; de son côté, la marquise soignait sa nourrice et rencontrait sans cesse M. Joseph. La présence de Joseph faisait sur la marquise une impression qu'elle ne cherchait pas à analyser. Ce mouvement invincible, qui ressemblait à la peur, ne fut pas chez la marquise cette dette que l'on paye en voyant pour la première fois un homme supérieur, un de ces êtres qui s'emparent presque violemment de notre attention. En effet, à chaque fois que madame de Rocourt entendait les pas du vicaire, cette impression se renouvelait, et chaque jour elle acquérait plus de force: elle tremblait en le regardant, assise dans un coin de la chambre, elle restait longtemps les yeux attachés sur cet homme imposant, elle oubliait alors les souffrances de sa nourrice, tant son cœur était plein d'autres sentiments dont elle ne voulait pas se rendre compte. L'impassible vicaire, ne s'apercevant de rien, consolait la pauvre mère de Laurette par des discours qui tiraient des larmes à la marquise. Enfin, bien que le vicaire fût absent, toutes les pensées de Joséphine entouraient ce jeune prêtre dont la belle figure basanée, le regard profond, la douleur concentrée, faisaient

battre son cœur, même lorsqu'elle ne l'apercevait que dans ses rêves.

Marie se portait bien mieux, elle était hors de tout danger et en convalescence; le vicaire devait venir la voir pour la dernière fois. Madame de Rocourt attendait avec impatience l'heure à laquelle M. Joseph arrivait ordinairement à cette petite maison de briques qui semblait un temple à la marquise. Joséphine, assise près de l'antique fauteuil de sa nourrice, pensait profondément, et Marie, en se retournant, aperçut des larmes sillonner le visage de sa maîtresse.

– Hélas! qu'avez-vous, madame?...

– Ce que j'ai, Marie... ne le sais-tu pas?

A cette parole, des larmes inondèrent les joues ridées de Marie.

– Dites, madame, que je viens de l'apprendre!... Ah! madame, c'est aujourd'hui que je comprends vos chagrins; mais vous, au moins, vous n'avez pas vu mourir votre enfant!...

– Marie! s'écrie la marquise, ne m'en parle jamais!... que ce fatal secret demeure enseveli. Ta douleur, en réveillant la mienne, m'a fait oublier un instant que je veux moi-même oublier mes remords; et que rien ne me révèle à moi-même ce secret, auquel l'honneur et presque la vie de trois personnes sont attachés...

A peine la marquise achevait-elle ces paroles que le vicaire entra. Joséphine rougit, et sentit son cœur se troubler à l'aspect du front sévère du jeune homme.

– Eh bien, Marie, vous voilà mieux!... dit M. Joseph après avoir salué respectueusement la marquise.

– Elle est sauvée, répondit madame de Rocourt; vous y avez bien contribué par vos soins... Le vicaire s'inclina en disant:

– Madame, je n'ai fait que mon devoir...

– Monsieur le vicaire, reprit la marquise en souriant, vous devez savoir combien nous sommes curieuses, et je vais vous en donner une bien grande preuve en vous demandant votre âge...

— J'ai vingt-deux ans... madame.

A cette réponse laconique, Joséphine jeta un regard sur Marie, qui comprit sa maîtresse et affronta pour elle le reproche d'indiscrétion.

— Et de quel pays êtes-vous?... demanda gaiement la nourrice.

— De la Martinique! répondit sèchement le prêtre, qui, par un mouvement qui lui échappa, laissa voir que toutes ces questions lui déplaisaient. Aussitôt que Joseph eut répondu, les yeux de la marquise, qui brillaient d'une lueur d'espoir et de bonheur, passèrent à l'extrême tristesse. Elle regarda Marie d'une manière lamentable, comme si elle eût dit:

— Ce n'est pas lui!...

— Quelle vaine recherche! dit la nourrice à voix basse; ne vous a-t-il pas dit que votre Joseph était mort?... Des larmes envahirent les yeux de la marquise; elle se tut, éloigna son siège de manière à pouvoir contempler le jeune homme tout à son aise, et sa figure radieuse indiquait combien elle aimait à le voir.

— Vous êtes toujours bien triste, dit Marie, au prêtre devenu pensif. Le vicaire ne répondit pas, le silence régna, et bientôt M. Joseph sortit après avoir salué la marquise et dit un mot d'adieu à la convalescente.

— Eh bien! Marie... s'écria la marquise d'une voix douloureusement affectée.

— Oh! non... répondit Marie. Cependant, aussitôt que le jeune homme eut disparu, il sembla à Joséphine que la chambre de sa nourrice fût vide, il lui sembla que la vie venait de lui être enlevée.

Cette visite du vicaire avait été précédée d'une foule de souvenirs et de vagues objections évoquées par les paroles de Marie. Joséphine croyait avoir fait un rêve, pour elle le départ du jeune homme était un réveil. Elle frémit des sentiments confus qui se débattaient dans son âme; elle quitta brusquement sa nourrice, et se réfugia dans ses appartements, comme pour échapper à des pensées et à des sentiments qui la poursuivaient trop vivement dans la

chambre de Marie, à cet endroit où elle avait contemplé le jeune prêtre pour la première fois, où, pour la première fois, elle tressaillit en le voyant. Ce fut vainement qu'elle se reposa sur son sofa, si elle crut pouvoir y oublier Joseph; depuis quinze jours toutes ses pensées planaient sur le presbytère où demeurait le jeune homme.

La marquise n'en était pas encore venue au point de s'avouer à elle-même ce qu'elle ressentait, et d'examiner ce qui se passait dans son cœur. Ainsi Joséphine, tout à tour bruyante et silencieuse, parcourait souvent son parc, et s'asseyait sur une hauteur d'où, contemplant les nuages et la nature toujours jeune, toujours belle comme elle l'avait admirée aux jours de son enfance, elle oubliait son âge en sentant son cœur rajeuni, puis elle faisait mettre ses chevaux à sa calèche et se faisait emporter au galop à travers la campagne, pour échapper à ses propres pensées par la succession rapide des impressions extérieures. Enfin, on la voyait assise dans son boudoir, l'œil fixé sur un portrait qui fut toujours placé sur sa cheminée; et là, immobile, elle passait d'autres journées entières sans dire un mot, soupirant parfois et pleurant beaucoup; les lettres de son mari furent reçues avec indifférence, et quelquefois, à table, ses gens, en la servant, s'effrayaient de sa pâleur et de ses distractions.

Depuis huit jours le vicaire n'était pas venu au château, Marie se portait tout à fait bien, et la marquise n'espéra plus revoir M. Joseph: cette semaine lui parut un siècle.

Un soir, le curé et son vicaire causaient ensemble, et le curé témoignait à son suppléant combien il était étonné en n'entendant plus parler de misère dans le village; il faisait sentir à M. Joseph qu'il n'ignorait pas ses bonnes œuvres. Le jeune homme, plein de modestie, allait répondre, lorsque la porte du salon s'ouvre, et la marquise paraît.

— Ah! madame, s'écria M. Gausse en se levant précipitamment et lui offrant sa bergère de velours d'Utrecht rouge, quel honneur vous faites à votre vieux pasteur!

— Il le mérite bien, répondit la marquise tremblante et regardant M. Joseph, qui la saluait en rougissant.

Cette rougeur insolite chez M. Joseph fit naître dans l'âme de la marquise un étonnement qui ressemblait à l'espoir.

– Il a pensé à moi! se dit-elle.

– J'ai senti, monsieur Gausse, dit-elle en affectant de ne regarder que le curé, j'ai senti que si vous n'étiez pas venu au château, c'est que vos infirmités vous retenaient chez vous, et alors, ne voulant pas que nos pauvres en souffrissent, je viens savoir de vos nouvelles par moi-même, et vous apporter la petite somme que je vous remets tous les ans pour soulager les indigents.

– Madame, il n'y en a plus; M. Joseph nous a enlevé le plaisir de faire des heureux.

– C'est mal, monsieur, dit la marquise en se tournant vers le jeune homme et en le regardant avec un plaisir qu'elle ne pouvait dissimuler.

– Aussi, madame, je lui en faisais de vifs reproches au moment où vous êtes entrée.

Au maintien de la marquise, un observateur habile aurait jugé que la visite qu'elle rendait au curé était une démarche qu'elle avait longtemps méditée et l'objet d'un long combat chez elle. Joséphine, embarrassée, cherchait à fixer ses regards ailleurs que sur le vicaire, et cependant une force invincible la contraignait à reporter ses yeux sur lui.

– Alors, reprit Joséphine après un moment de silence, je prierai M. le vicaire d'accepter ma petite somme pour me faire participer à ses œuvres secrètes de charité. Et, sans attendre la réponse, madame de Rocourt tira une bourse pleine d'or et la tendit à M. Joseph. Ce dernier ne put la refuser. Sa main effleura celle de la marquise, qui se troubla visiblement. Joseph, étonné, la regarda: elle baissa les yeux et rougit.

M. Gausse, regardant alternativement la marquise et le vicaire, commençait à comprendre que cette visite, la première que lui eût faite la marquise, pouvait fort bien ne pas être pour lui. De son côté, Marguerite, l'œil collé contre une des fentes de la porte, ne perdait pas un mot ni un coup d'œil et retenait son haleine.

– On ne peut que se féliciter d'avoir obtenu pour vicaire un homme tel que vous, monsieur, continua la marquise; et, puisque vous voulez bien accepter mon offrande, je n'ai plus de querelle à vous faire. Monsieur Gausse, vous devez être bien satisfait: talents, vertus, tout se trouve réuni dans votre suppléant.

– Madame, s'écria le curé, j'en remercie Dieu tous les jours.

La froide impassibilité de la contenance du jeune prêtre glaçait madame de Rocourt. Elle contempla pendant quelques moments la belle et noble figure de Joseph et se retira navrée et la poitrine gonflée des soupirs qu'elle avait retenus. Cette visite, commentée et racontée par Marguerite, réveilla la curiosité du village, et le vicaire, que la mort de Laurette avait fait oublier pendant quelque temps, revint enfin sur le tapis. On commenta le récit de Marguerite, on s'étonna du dédain de M. Joseph; dédain que la servante du curé avait exagéré autant que les avances de madame de Rocourt. La conduite du vicaire en cette occasion dérangea toutes les conjectures de Leseq, qui n'imaginait pas que l'on pût ne pas courber la tête devant le pouvoir.

D'après la froideur que le vicaire avait manifestée, la malheureuse marquise jugea que jamais le jeune prêtre ne voudrait la comprendre, et que le zèle ardent qui le dévorait lui servait d'égide contre tous les sentiments humains. Elle gémit et résolut de se contenter du bonheur de le voir, bonheur qu'elle put se procurer souvent. Si la marquise eût été en état de raisonner froidement pendant dix minutes, elle se serait aperçue que le sentiment qu'elle portait à ce jeune homme était de l'amour: alors, effrayée, elle se serait enfuie et n'aurait jamais revu Aulnay-le-Vicomte et son vicaire; mais, je le répète, depuis un mois sa vie était un songe; redevenue jeune et trouvant toutes les richesses de sentiment que la vie du monde n'avait pas épuisées en elle, elle s'élançait au delà de la création, en retrouvant, pour la première fois de sa vie, un être qui répondait à toutes les idées qu'elle s'était formées de celui qu'elle aimerait

toujours. Enfin elle avait rencontré l'homme de son choix, l'homme de ses rêves, l'homme qui devait toujours lui plaire, malheureuse de le voir trop tard! Voici ce qui peut expliquer pourquoi M. Gausse et son vicaire reçurent l'invitation d'aller dîner au château. Le curé répondit sans prévenir M. Joseph, et au jour indiqué le curé l'entraîna.

Cette démarche avait été l'objet d'une longue méditation du bon curé, qui n'en parla même pas à Marguerite. « Chat échaudé craint l'eau froide, s'était-il dit: si mon vicaire est malheureux, c'est à cause de quelque passion, et il s'écarte des occasions de retomber dans un premier malheur: c'est fort bien! mais, si le renard sait beaucoup, la femme amoureuse en sait davantage; et, si madame la marquise veut du bien à ce jeune homme, il ne faut pas qu'il manque son chemin par une fausse délicatesse: il peut, sans se rendre coupable, profiter des bonnes dispositions de la marquise et devenir évêque! et Jérôme Gausse doit battre le fer tandis qu'il est chaud, si le jeune homme ne le bat pas lui-même; le moine doit répondre comme l'abbé chante; aussi ferai-je si bien que, malgré lui, il regardera madame la marquise autrement que le jour de sa visite; enfin je le mettrai sur la voie: à bon entendeur demi-mot; à bon joueur la balle vient. » Ce fut dans cette intention que le bon curé emmena M. Joseph au château.

Depuis le matin, depuis la veille, la marquise pensait qu'elle allait voir le vicaire, et le voir pendant la moitié d'une journée. Elle s'était vêtue avec une simplicité apparente, car la plus grande recherche et tout l'art de la toilette avaient présidé à sa parure. Enfin, postée dans une chambre qui donnait sur les cours et sur l'avenue, elle attendait avec impatience ses deux hôtes, et se promettait le plaisir de voir le jeune homme sans en être vue. Cinq heures sonnaient, elle entend résonner la cloche de la grille, et elle aperçoit M. Joseph qui donnait le bras au respectable curé. Elle admire l'attention soigneuse et les recherches dont le vicaire use envers le vieillard; un instant elle souhaite d'être M. Gausse, pour être soutenue, protégée par ce jeune homme, au teint de créole et à la démarche silencieuse.

« Qu'il doit être passionné! se dit-elle, quel front noble, quelles manières distinguées! ce n'est pas là un homme ordinaire, le fils d'un paysan. Quel est le mystère qui l'environne?... » Et, tout en pensant ainsi, elle se complaisait à voir marcher le vicaire. Cet assemblage philosophique de la jeunesse protégeant un vieillard débile ne la frappait pas; elle ne pouvait apercevoir que les qualités extérieures qui décoraient M. Joseph, qualités qui lui semblaient l'enseigne des perfections morales, qu'elle désira toujours.

Enfin madame de Rocourt est à table, elle est entre les deux ecclésiastiques, et elle sent à ses côtés celui qui fait vibrer les cordes de son cœur.

– J'espère, monsieur, dit-elle à M. Gausse, que nous allons reprendre toutes nos habitudes des années précédentes, et que, maintenant que vous avez un jeune bras, la goutte et la sciatique ne vous empêcheront plus de venir, au moins une fois par semaine, dîner au château.

– Madame, répondit le curé qui avait conservé quelques habitudes de l'ancien régime, si j'étais jeune, je ne trouverais pas que cela fût assez, je voulais vous faire ma cour plus souvent, mais M. Joseph me suppléera!... Je vous le livre, madame, dit le bon curé avec un malin sourire; c'est aux belles dames que je confie le soin de dissiper sa profonde mélancolie.

– L'ambition, répondit madame de Rocourt, travaille aujourd'hui toutes les têtes, et le jeune clergé en est moins exempt qu'autrefois.

– Madame, interrompit le jeune homme sans regarder madame de Rocourt, mon ambition est satisfaite du poste que j'occupe, et j'ai plus de fortune que je n'en ai jamais souhaité.

L'air de hauteur qui anima la figure du prêtre pendant qu'il prononçait ces paroles les yeux baissés, surprit le curé et brisa le cœur de la marquise.

– Mon jeune ami, dit M. Gausse, vous ne désirez donc rien en ce monde?

– En ce monde, répondit M. Joseph, je ne désire que le repos.

– Mais le repos n'est doux, repartit la marquise, qu'après des agitations, des malheurs ou des fautes que votre jeunesse doit soupçonner à peine.

– Madame, reprit le vicaire, le découragement est de tous les âges: dans la jeunesse c'est un pressentiment, dans l'âge mûr un souvenir.

Cette phrase s'appliquait trop aux événements de la jeunesse de madame de Rocourt, pour ne pas l'émouvoir profondément.

– Quoi! dit-elle pour détourner la conversation, vous ne cherchez pas à vous faire des amis?

– Il est des douleurs dont les remèdes sont inconnus et pour lesquelles la nature n'a point produit de baume.

– Le temps est un grand maître, dit le curé.

– Parce qu'il amène la mort! repartit le vicaire.

– Savez-vous que c'est peu chrétien de la désirer! s'écria la marquise.

– Aussi je ne la cherche pas, je l'attends!

Tout le monde se tut. Une circonstance bien faible vint mettre le comble à la douleur de la marquise. Son bonheur était d'offrir à chaque instant au vicaire les mets que l'on apportait, et elle comptait pour une joie de pouvoir servir M. Joseph. Ce dernier, très frugal, la refusa sans cesse, et ne prit que d'un seul mets que lui présenta M. Gausse. Ce fut un supplice pour la marquise. Son imagination lui faisait voir dans ces refus une détermination arrêtée, et elle l'accordait avec la rigidité qui régnait dans les discours et dans le maintien du jeune prêtre, qui ne jeta pas une seule fois les yeux sur madame de Rocourt. Cette soirée, qu'elle croyait devoir être un bonheur, fut un tourment perpétuel, une torture: elle endura toutes les souffrances que l'on éprouve à se voir dédaignée, et dédaignée cruellement. Sur la fin, les larmes lui vinrent dans les yeux, plutôt par sensibilité que par dépit.

M. Gausse le vit et s'en affligea, son cœur compatissant en fut brisé. La marquise fut en proie à une douleur mortelle; mais, quoique son cœur eût été cruellement tourmenté, lorsque ses hôtes se retirèrent, elle les accompagna

jusqu'à la grille; et là, s'appuyant sur le bras de Marie, elle contempla longtemps la démarche du jeune prêtre, après lui avoir dit adieu de la bouche et du cœur. Marie ne proféra pas une seule parole. La nourrice et la maîtresse restèrent plongées dans la rêverie; madame de Rocourt rentra silencieusement au château, elle n'avait même pas entendu le bonsoir et les souhaits respectueux de Marie. Le sommeil ne visita point la couche de Joséphine, et elle ne profita point de cette veille pour examiner son cœur. Elle ne chercha point à savoir si elle aimait, si cette passion involontaire était légitime selon la nature, si elle pouvait s'en garantir; enfin quel était le sentiment qu'elle portait à Joseph... non, elle pleura en se représentant sans cesse le coup d'œil rigide du vicaire, et elle gémit sur les malheurs que son âme brisée pressentait.

CHAPITRE VI

Curiosité poussée au premier degré. Réconciliation. Voyage de Lesseq à A...y. On a des renseignements

LORSQUE le curé fut rentré au presbytère avec M. Joseph, il le chapitra doucement, et par un déluge de proverbes, sur la rigidité de ses manières, sur les habitudes sauvages et misanthropes de sa tenue, et sur le froid de sa conversation. Le vicaire parut étonné: M. Gausse lui dit qu'il avait percé le cœur de la protectrice du village, et que la grande bonté de madame de Rocourt était cause qu'elle se contentait d'en gémir. Enfin le curé obtint de M. Joseph qu'il retournerait au château s'excuser, non pas verbalement, car ce serait reconnaître que madame de Rocourt avait été offensée, mais en se comportant avec plus d'affabilité, en mettant de la grâce et du liant dans ses manières et dans sa conversation. Ce que le curé dit au vicaire sur l'âme pure et candide de madame de Rocourt parut produire beaucoup d'effet sur M. Joseph, qui se retira dans son appartement.

Marguerite avait tout entendu, car toutes les portes de la maison de M. Gausse étaient organisées d'après le système qui régissait celles du château de M. Shandy, chez qui les gens savaient les premiers tout ce qui s'y disait. Aussi Marguerite, en se couchant, entama une conversation qui devait avoir de grands résultats.

– Monsieur, vous douteriez-vous, dit-elle, en suivant sa louable habitude de prendre entre mille phrases la tournure

la plus longue, vous douteriez-vous de ce que le village débite sur nous?

– Eh bien!...

Sur cet « Eh bien! » Marguerite croisa les bras, s'assit et s'écria:

– Monsieur, tout le monde prétend qu'il est bien étonnant que madame la marquise s'intéresse à un inconnu, car Joseph, monsieur, n'est pas un nom de famille? Votre vicaire a-t-il dit ce qu'il était, d'où il venait? Non, l'on n'en sait rien, et vous verrez qu'on n'en saura jamais rien!... Vous aurez beau faire, monsieur, il n'est pas naturel qu'on se taise quand on a à dire quelque chose de bon.

– Certes, ce n'est pas naturel pour toi, Marguerite.

– Monsieur, il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Le curé, flatté de voir ses proverbes prospérer, sourit à Marguerite.

– Tenez, monsieur, comment justifierez-vous ses veilles?... Oh! comme je voudrais connaître ce qu'il écrit! ah! si jamais la maudite porte du cabinet reste ouverte, je le punirai bien de son défaut de confiance.

– Marguerite, s'écria sévèrement le curé, chacun est maître chez soi, et c'est très-mal ce que vous dites là! qui cherche mal, mal y tourne; ainsi prenez garde... à ce que tu feras: il ne faut pas mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce.

– Monsieur, dit fièrement Marguerite, devriez-vous me reprocher cette curiosité-là?... n'est-ce pas à cause de vous que je cherche des détails? n'êtes-vous pas compromis par cette ignorance? Si l'on vient vous demander des renseignements sur notre vicaire, qu'aurez-vous à répondre?... Vous répondrez... Je ne sais rien!...

– A tout seigneur tout honneur, il aurait dû me dire, à moi, son supérieur, ce qu'il est et d'où il vient.

– Monsieur, voulez-vous l'apprendre?... s'écria Marguerite en épiant le regard de son maître. Le curé hésita. Alors Marguerite porta les derniers coups.

– Monsieur, dit-elle, j'ai revu M. Leseq (elle rougit).

– Il est veuf, murmura le curé, et je m'imaginais bien que vous ne seriez pas en guerre longtemps: qui a bu boira,

mais prends garde, ma fille, promettre et tenir sont deux!...

– Monsieur, si vous le permettez, M. Leseq viendra demain déjeuner avec le maire et le juge de paix et le percepteur... M. Leseq a dit que, si on l'autorisait, il irait volontiers à A...y, et que, là, il s'informerait tant et si bien au séminaire, au chapitre, à l'évêché, dans la ville, qu'il saurait tout ce qui concerne M. Joseph.

– Je ne voulais plus voir Leseq.

– Monsieur, il en est au regret, il est repentant de vous avoir offensé, il m'a assuré que si vous l'admettiez dans votre maison il ne dirait plus un mot de latin.

– Allons, repartit le curé, il m'a fait une visite l'autre jour pendant que j'étais à la promenade, il est malheureux cet homme!... qu'il vienne; car, au total, chien qui aboie ne mord pas.

– Ainsi, monsieur, à demain, dit la servante en s'en allant, joyeuse de voir tous les ressorts qu'elle avait préparés jouer avec un plein succès.

Le curé s'endormit en pensant qu'enfin il saurait bientôt, et par les moyens légitimes, ce qu'était son vicaire. On sent que l'intimité que madame de Rocourt paraissait vouloir établir entre elle et M. Joseph était d'une conséquence trop grande dans ses résultats, et menaçait trop la pondération des pouvoirs et l'état politique de la commune, pour que les grands du village n'y songeassent pas. Aussi l'on avait tenu un conseil auquel on appela Marguerite, et, après de longues et de mûres discussions, dont les voûtes de la boutique du maire résonnèrent, l'on avait décidé qu'il devenait urgent de savoir à quoi s'en tenir sur le compte d'un vicaire taciturne, haut comme le temps, riche sans fortune apparente; qu'il fallait chercher si sa vie antérieure ne fournissait pas des moyens de l'exclure du château, même de la commune; ou apprendre enfin si c'était réellement un être devant lequel on dût courber la tête, et, dans le premier cas, l'écraser; dans le second, l'honorer.

– Oui, avait dit Leseq en terminant une phrase du maire, il importe de *cognoscere aliquem ab aliquo*, savoir sur quel pied danser avec lui.

C'était en conséquence de cet arrêté que Marguerite engagea M. Gausse à donner à déjeuner aux membres de ce conseil, car le consentement du curé était nécessaire pour que Leseq pût s'absenter; et, d'ailleurs, on avait pensé que ce serait un coup de maître que de faire entrer M. Gausse dans cette ligue. Le lendemain matin, Marguerite prépara un déjeuner splendide, et les conviés, avertis par la gouvernante, vinrent trouver M. Gausse, qui les reçut cordialement. Leseq se tenait debout derrière le percepteur, et il tourmentait les boutons de son méchant habit noir, lorsque M. Gausse l'apercevant lui dit:

– A tous péchés miséricorde, mon cher maître d'école; asseyez-vous et soyons bons amis.

– *Amen dico vobis*, monsieur le curé, comme dit Cicé... non, comme dit L'Evangile; je veux être déchiré comme un hérétique, si je ne suis pas digne de vos bontés.

– C'est un bon diable, reprit le maire, et la brouille conséquente que vous avez eue à cause que... Mais, voyez-vous?... c'est un brave garçon qui écrit joliment une lettre, et...

En ce moment Marguerite vint annoncer que le déjeuner était prêt, et que M. Joseph descendait. Alors M. Gausse, s'acheminant vers la salle à manger en s'appuyant sur le bras du percepteur, fut suivi de tout le monde. L'officieux Leseq apporta le coussin de la bergère du curé, le mit sur la chaise du bonhomme, qui le remercia par un coup d'œil.

– Allons, s'écria le curé, joyeux à la vue de sa table bien servie, allons, Marcus-Tullius, dites-nous le *Benedicite* en latin; c'est vous chatouiller à l'endroit où cela démange.

– On ne peut pas dire le *Benedicite* autrement qu'en latin, et c'est ainsi que bien des gens profèrent du latin sans... A ce mot, le curé fronça le sourcil, et Leseq s'aperçut à temps de sa gaucherie.

– Chassez le naturel, il revient au galop s'écria le bon prêtre.

Le repas fini, M. Joseph salua et se retira.

— Il devient plus important que jamais de savoir ce qu'il est... dit Leseq.

— Oui, monsieur le curé, s'écria le maire, vous sentez qu'il est important de connaître enfin quel est votre vicaire; je conviens qu'il me paye bien les dettes des malheureux; mais, voyez-vous, un maire doit veiller à ce qui se passe dans sa commune, et, à chaque instant, il doit être en état de fournir des mémoires sur ses administrés, à cause que... Ici il regarda Leseq.

— A cause que *est togatus magistratus*, c'est comme qui dirait un préteur.

— Non, non! je ne prête pas, s'écria vivement le maire; je ne vends qu'au comptant, excepté à Marguerite.

— Mais, monsieur le maire, *togatus*...

— Non! pas de cela.

— Mais, *magistratus* signifie un juge de paix.

— Comment cela? s'écria à son tour le juge de paix, il n'y en a pas deux dans un chef-lieu, j'espère?

— Je ne dis pas cela, reprit Leseq.

— Taisez-vous, dit le maire. Voyez-vous, monsieur, il y a un mystère dans la conduite du vicaire; on ne se cache pas lorsqu'on n'a rien à craindre... Un marchand, par exemple, supposé un tailleur ou un tapissier, s'il fait banqueroute, il ferme sa boutique et se cache; ainsi...

— Ainsi, continua Leseq, il faut savoir à A...y ce qu'est M. Joseph.

— Je suis de cet avis, murmura le percepteur, car il n'a pas encore payé ses contributions.

— Je le pense, ajouta le juge de paix; car, si la justice avait quelque chose à démêler là dedans, mon greffier, je crois... enfin, il faut s'informer, le Code le dit formellement.

— Que je serais aise d'apprendre!... s'écria Marguerite.

— Monsieur me permet-il, dit Leseq au curé, d'aller à A...y?

— Certes, répondit M. Gausse.

— Ainsi, continua Tullius en se tournant vers M. Devau, je vais partir sur l'heure... mais, pour m'éviter des fatigues,

et pour que je puisse aller plus vite, vous feriez, monsieur le maire, un acte de générosité en me prêtant votre jument.

Le maire fit la grimace.

— Si j'en avais une, s'écria Marguerite pour décider le maire, elle serait déjà bridée.

— Je n'ai pas de cheval, dit le juge de paix.

— Il y a longtemps que j'ai vendu le mien, s'écria le percepteur.

— Eh bien, Leseq, répondit le maire avec une visible anxiété, envoie chercher ma jument; mais aies-en bien soin; laisse-la aller son pas, tu iras mieux; ne va que sur l'herbe, fais-la bien manger à ses heures, ménage-la, ne la contrarie pas...

Au bout d'une demi-heure, Leseq partit en recevant les adieux du comité-directeur du village, et le premier mot que cria le maire à son secrétaire fut:

— Pas si vite! pas si vite!... Mais Leseq fouettait la jument sans écouter l'autorité municipale. Leseq avait promis de revenir au bout de quatre jours, et, pendant ces quatre jours, on l'attendit avec une impatience sans égale. Marguerite comptait les heures, et, chaque matin, au lieu de la formule qui depuis dix ans servait de préface au lever de son maître, au lieu de dire:

— Monsieur a-t-il passé une bonne nuit? elle s'écriait:

— Monsieur, c'est après-demain, ou demain, que M. Leseq doit revenir, et nous saurons tout.

— Mon enfant, répondit le curé la veille du retour de Leseq, qui veut tout savoir, perd l'espoir. J'aime ce pauvre jeune homme, et je serais désolé d'apprendre quelque chose de mal sur son compte. Qui a mal fait, peut pis faire. Un jour ne suffit pas pour ennoblir, ni par conséquent pour expier une faute, et cependant il faudra que je vive avec lui, en sorte que, pour un peu de curiosité, je risque ma tranquillité: le mieux est l'ennemi du bien.

Leseq n'arriva pas, et tout le village fut inquiet pour le maître d'école. Le sixième jour, la marquise, en sortant de la messe, où elle allait toutes les fois que le vicaire la disait, vint encore voir M. Gausse. Cette visite, évidemment destinée

à M. Joseph, donna de grandes inquiétudes au maire, qui craignit de s'être compromis en envoyant Leseq à A...y, et il regrettait surtout son cheval: si Leseq ne revenait pas, c'est que la jument était malade, morte peut-être! Enfin, le septième jour au soir, le maire vint trouver le curé. Le percepteur et le juge de paix y étaient déjà pour protester de leur dévouement envers M. Joseph, et dire qu'ils n'avaient point trempé dans le complot de Leseq. M. Devau, à l'aspect des deux fonctionnaires, sembla se troubler, car il venait d'entendre M. Lecorneur dire:

– Il est très-certain, monsieur Gausse, que madame la marquise a demandé une haute place pour M. Joseph: mon frère est garçon de bureau au ministère...

Au moment où le maire effrayé prenait la parole, on entendit du bruit au dehors, et Marguerite, essoufflée, entra en criant:

– Voilà M. Leseq!... Aussitôt le maître d'école paraît et s'assied.

– Mon cheval? fut le premier mot que le maire prononça. Leseq ne put répondre, car la gouvernante, aux petits soins pour le porteur de nouvelles, essuyait avec son tablier la sueur qui couvrait le front du maître d'école, lui avançait un fauteuil, et apportait un verre de vin. Tous les yeux étaient attachés sur Tullius, qui, sentant sa supériorité, buvait lentement; et quand il eut bu, il brossa ses mânches et arrangea ses cheveux.

Le bon curé déguisait son impatience en faisant passer en revue, d'un seul coup, toutes les pages de son bréviaire, et cela à plusieurs reprises. Le percepteur tournait ses pouces, le juge de paix ouvrait de grands yeux, mais le maire répéta:

– Et mon cheval?...

– Presque rien, répondit Leseq d'un air qui jeta M. Devau dans une vive inquiétude.

– Mais encore?...

– Elle s'est déferrée à Vannay.

– Ah! s'il n'y a que cela...

– Lorsque son fer s'est détaché, elle est tombée.

– Ah! s'écria le maire en regardant Leseq avec anxiété; eh bien?

– Presque rien!... elle s'est un peu blessée!...

– O ma pauvre jument!...

– Pourquoi était-elle mal ferrée? dit Leseq; car elle m'a coûté cent sous pour les emplâtres et les drogues que le maréchal...

– Que lui est-il donc arrivé?

– Oh! dit Leseq, elle n'en mourra pas, seulement elle est couronnée! mais j'ai eu soin...

– Ah! dit le maire.

– De faire, reprit Leseq, la note de ce qu'elle m'a coûté: tenez, avec les frais de mon voyage, cela monte à cinquante francs soixante-quinze centimes.

– Qui les payera? s'écria le maire en colère.

– La commune!... cria l'assemblée impatiente. Le maire se radoucit tout en grommelant, et Leseq, s'étant recueilli, parla à peu près ces termes:

– Je vous ai dit ce qui m'arriva à Vannay; le cheval se blessa: c'eût été bien dommage que la pauvre bête mourût.

– Certes, prêtez donc vos chevaux... murmura le maire.

– Car, reprit Leseq, elle ne m'aurait pas mené jusqu'à A...y. Pendant que le maréchal ferrait ma bête, *ardebat Alexim*, je brûlais au soleil; alors j'entrai à l'auberge pour balayer la poussière de mon gosier, et la femme de l'hôte, grosse, fraîche, jolîe, comme mademoiselle Marguerite (Marguerite rougit), vint me tenir compagnie. Ce fut alors que, pensant à mon entreprise, et jugeant que M. Joseph avait dû passer par Vannay, je demandai à cette digne femme si notre vicaire était descendu chez elle la veille de son arrivée à Aulnay-le-Vicomte. Elle me répondit en cherchant l'époque dans sa mémoire, *in cerebro*, qu'effectivement la voiture de l'évêque d'A...y avait passé ce jour-là, et qu'on y avait remarqué un jeune ecclésiastique.

– Le voiture de l'évêque! s'écrièrent les auditeurs.

– La propre voiture de monseigneur, répéta Leseq, avec ses armes, son cocher, sa livrée, tout, et il est certain qu'ils

ont amené M. Joseph à la vue d'Aulnay, car les gens se sont arrêtés à cette auberge en revenant, et l'ont dit à l'hôtesse; bien plus, le secrétaire de monseigneur l'accompagnait.

– Le secrétaire! s'écria le curé, qu'est donc mon vicaire?

– *Pazienza*! comme dit Cicéron, s'écria Leseq en continuant: *unde factum est*, il est donc de fait que M. Joseph a ordonné, *jussit*, qu'on l'arrêtât à une portée de fusil d'Aulnay, et que le secrétaire a obéi. Tout ceci explique déjà un peu comment ses souliers étaient si propres le jour de son arrivée. Espérant beaucoup, d'après un tel début, j'expliquai à l'hôtesse l'objet de mon voyage, les singularités de M. Joseph; enfin, je m'ouvris à elle, et, de même que Didon, elle devint *dux femina facti*, la cheville ouvrière de mon ambassade; voici comme:

– Je connais, m'a-t-elle répondu, un homme qui vous donnera tous les renseignements possibles; cet excellent homme, dit-elle en levant les yeux au ciel, c'est l'abbé Frelu, qui vient très-souvent me confesser. Restez, je vais aller vous écrire un mot pour M. l'abbé. Elle me parla encore longtemps, car, quoique belle, elle aimait à causer.

– Je passerais des journées à entendre M. Leseq, s'écria Marguerite, qui s'approcha du maître d'école.

– Ma jument était ferrée, mais elle ne se portait pas trop bien. J'avais la lettre, et je partais pour A...y... non, je ne partis pas...

Ici Leseq rougit et s'embarrassa; Marguerite interpréta cette rougeur sur-le-champ et s'éloigna de Tullius, surtout quand il ajouta:

– Cela n'y fait rien, *nihil*. Je couchai à l'auberge, d'autant plus que le mari n'était pas revenu, et que l'hôtesse (à ce nom Marguerite envisagea Leseq de manière à le faire trembler) me dit que l'abbé Frelu viendrait peut-être: alors je restai, et bien m'en prit car au bout de trois jours je vis l'abbé Frelu. Comme je connais les usages, je les laissai ensemble et ne reparus que le soir pour souper.

– Mon père, dis-je à cet abbé, je vous attendais pour avoir des renseignements sur un jeune prêtre nommé Joseph; vous devez le connaître.

– Si je le connais! C'est un grand bel homme, basané comme un Africain, triste, parlant peu, un bel organe et des yeux noirs.

– C'est cela même, répondis-je; il est vicaire à Aulnay!

– Vicaire!... l'hypocrite!... reprit l'abbé; il sera bientôt évêque. Je vais vous apprendre tout ce que je sais, et vous iriez à A...y, l'on ne ferait que vous répéter ce que je vais vous dire, car toute la ville a parlé de M. Joseph pendant plus de quinze jours. Pour premier renseignement, je vous préviens que M. de Saint-André, notre évêque, est depuis six mois tous les jours à la mort. Remarquez bien ceci. Il y a un an et demi, un jeune homme, M. Joseph, arriva en chaise de poste à A...y, et se fit descendre à la porte du séminaire. Il était plongé dans un égarement difficile à décrire. Je tiens, me dit l'abbé Frelu, ces détails du père Aubry, directeur du séminaire. M. Joseph fut conduit, sur sa demande, à l'appartement du directeur. Là, sans déclarer d'autre nom que celui de Joseph, sans donner d'extrait de naissance, il pria le père Aubry de le recevoir au séminaire. Il acquitta même sur-le-champ la somme due pour sa pension pendant un an, et il se retira dans la cellule qu'on lui permit de choisir. La plus sombre, la plus écartée fut celle qui lui plut davantage; l'on n'a pas d'exemple d'une retraite aussi austère que celle de M. Joseph. Sa frugalité fut rigide, et sa piété, en apparence, sincère. Toujours méditant, toujours priant, sans cesse occupé des pratiques les plus sévères des solitaires anciens, il réussit à fixer l'attention. M. Aubry vint le voir, il le trouva plongé dans la plus sombre rêverie, l'œil fixé sur une peinture très-érotique, mais les larmes aux yeux, pâle, abattu. Il le loua de son assiduité et des progrès qu'il faisait dans la théologie. Le jeune homme n'interrompit son farouche silence que pour répondre d'une manière plus farouche. Toutes ses expressions montraient un dédain bien prononcé pour l'humanité entière; sa misanthropie fut sévèrement blâmée par le directeur, qui lui enjoignit de prendre de la récréation, et ne pas mépriser ses camarades. M. Joseph ne se rendit pas à ses ordres, et M. Aubry m'a dit qu'il accablait tout le monde de sa

supériorité, ce qui aliéna bientôt les esprits. M. Aubry crut devoir sévir contre un jeune homme qui affichait un tel orgueil. M. Joseph subit les punitions avec indifférence, et ne semblait pas en être touché. On essaya de lui en infliger de plus fortes. Il se rendit chez le supérieur, et lui dit:

– Je suis majeur, je suis mon maître, je ne connais personne dont la volonté puisse m'être imposée; je m'en vais si l'on me tourmente, car je n'ai rien fait de répréhensible: je crois être bon et religieux, je n'ai heurté personne!... Si l'on me heurte!... je brise tout ce qui me fera obstacle: je le puis.

Etonné d'un pareil langage, le père Aubry, voyant que l'époque du sous-diaconat arrivait, se hâta de prévenir l'évêque. L'évêque ne fit pas attention à ce rapport et se contenta de dire à M. Aubry:

– Le jeune homme dont vous me parlez est quelque jeune homme de distinction qui aura commis une faute grave, ou que la mort d'une personne chère aura plongé dans la désolation, ou que des passions vives nous ont amené: en lui conférant le sous-diaconat je lui parlerai.

Tout le séminaire était persuadé que M. Joseph n'avait pas d'autre but que de contenter l'ambition qui le rongeait; qu'il réussirait à attirer l'attention; que l'ardeur qu'il mettait à ses études théologiques le prouvait, et que l'on ne tarderait pas à voir ses projets plus à découvert. On commençait déjà à parler dans la ville du néophyte extraordinaire que nous possédions; et les femmes, au récit qu'on faisait de ses actions, en entendant dire qu'il était bel homme, plein de feu, d'enthousiasme, et qu'il méprisait tout, s'intéressèrent vivement à lui. Le jour du sous-diaconat arriva, la salle de l'évêché était pleine de monde, et surtout de femmes. M. Joseph arriva à son tour dans le cabinet de l'évêque pour répondre à toutes les questions qu'il voulait lui faire, et enfin pour décliner son nom de famille. J'ai su par le secrétaire de l'évêché les détails de cette entrevue. Le secrétaire était au bout du cabinet de M. de Saint-André. Le jeune néophyte s'approcha, dit son nom, et monseigneur jeta un cri qui fit accourir le secrétaire. M. Joseph, surpris, attendait le résultat de l'émotion de l'évêque. Ce dernier

fut longtemps à reprendre ses sens, mais, ayant contracté depuis longtemps l'habitude de déguiser ses passions et ses secrets sous un front sévère et impénétrable, il revint à lui, regarda le jeune homme avec une bonté qui ne lui est pas ordinaire, et lui dit:

– Monsieur, quels sont vos projets?

– Monseigneur, c'est d'être prêtre au plus tôt; si vous aviez le pouvoir d'abréger le temps d'épreuves, je vous serais infiniment obligé.

L'évêque, étonné, examinait avec un soin curieux le visage du néophyte, et semblait se complaire dans sa rêverie.

– Et quand vous serez prêtre, dit-il, que voulez-vous faire?

– Obtenir un modeste vicariat et y mourir tranquille.

– Quel âge avez-vous?

– Vingt-deux ans.

A cet instant, l'évêque renvoya son secrétaire. On n'a jamais eu de renseignements sur la scène qui se passa entre monseigneur et le jeune homme. M. Joseph reparut dans la salle des ordinations en accompagnant monseigneur. M. de Saint-André lui conféra le sous-diaconat et le retira du séminaire, il le logea à l'évêché, dans un endroit conforme à ses goûts; M. Joseph y mena la même vie qu'au séminaire, ce qui étonna beaucoup de monde. L'évêque a témoigné à ce jeune homme une amitié, une affection extraordinaires. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'on a lieu de croire que monseigneur n'a rien su sur la vie antérieure de M. Joseph, et qu'il n'a rien confié à M. Joseph sur les motifs qui l'engageaient à lui donner tant de marques d'affection. On fit courir les bruits les plus absurdes. Toute la ville parla de cet événement, les plus jolies dames affluèrent au cercle de monseigneur, afin de pouvoir revoir M. Joseph, mais ce dernier n'y paraissait jamais, et, quand par hasard on l'y trouvait, son humeur sévère, sa contenance glaciale, repoussaient les hommages par lesquels on tâchait d'ébranler sa prétendue vertu. Enfin, monseigneur écrivit en cour de Rome pour obtenir

des dispenses, et il y a trois mois le jeune homme fut ordonné prêtre. Lorsqu'il demanda la première place qui vaquerait, l'évêque se fit apporter la feuille; il n'y avait rien de disponible, mais le secrétaire dit à monseigneur que depuis longtemps on sollicitait un vicaire dans la commune d'Aulney-le-Vicomte. Alors le jeune homme se jeta aux pieds de monseigneur pour obtenir cette place. L'évêque, en réfléchissant au nom d'Aulnay-le-Vicomte, s'écria:

— Il y a des choses écrites dans le ciel!

Depuis cette parole, monseigneur est à la mort, la goutte et la sciatique se sont combinées avec une fièvre qui ne l'a pas quitté. Il n'a pu résister aux instances de son cher Joseph, et il a donné sa voiture, ses gens, son secrétaire, pour conduire notre jeune vicaire à Aulnay. Depuis le départ de M. Joseph, l'évêque n'a pas prononcé son nom, mais souvent ses regards cherchent le jeune homme, surtout lorsqu'il se trouve plus mal. Les ecclésiastiques qui, comme moi, sont instruits de la marche des passions humaines, ont admiré l'astuce de ce jeune ambitieux, et nous n'avons pas douté de la conduite qu'il tiendrait à Aulnay. N'est-il pas sombre, réservé, méprisant même les personnes les plus élevées en dignité, affectant la plus grande piété, taciturne, bienfaisant?...

— C'est cela même, ai-je dit.

— Je l'ai deviné!... répondit M. l'abbé Frelu.

Là-dessus nous avons beaucoup parlé de tout ce qu'a fait M. Joseph depuis son arrivée; de vous, monsieur Gausse, car M. l'abbé Frelu m'a beaucoup loué de vous approcher, et votre éloge ne lui a pas coûté.

— Monsieur, me dit l'abbé Frelu en terminant, soyez sûr qu'avant sept ans ce jeune hypocrite, du reste plein de talents, sera cardinal et ministre. Alors, j'ai salué M. l'abbé, j'ai embrassé l'hôtesse, j'ai fait galoper ma jument vers A...y...

— Galoper!... s'écria le maire en levant les mains et les yeux vers le ciel.

— Là, continua Leseq, un de mes parents qui est employé

honorablement à la garde des enfants au lycée m'a confirmé le discours de l'abbé Frelu: il m'a donné des détails que l'abbé avait omis, ce sont les petits événements qui ont eu lieu lorsque monseigneur a ordonné M. Joseph.

Il y avait beaucoup de monde, le jeune homme portait sur sa figure les traces de la plus profonde douleur, et son aspect tirait les larmes des yeux. Un grand combat se passait évidemment en lui-même, ses gestes n'étaient pas en harmonie avec la noblesse ordinaire de son maintien. Lorsque l'évêque parut, il tomba à genoux à sa place, des larmes s'échappèrent de ses yeux. Tout le temps de la cérémonie il pleura, et l'on fut obligé de l'emporter presque mourant, mais la curiosité ne put être satisfaite sur la cause de ses larmes. J'ai remercié mon parent, je suis revenu à Vannay; j'ai revu l'hôtesse; et *dixi*, j'ai dit! s'écria Leseq en forçant sa voix. Puis il avala un verre de vin que la joyeuse Marguerite avait apprêté.

CHAPITRE VII

Dans lequel on a l'impression de savoir tout ce qu'est le vicaire Discussion jésuistique sur le manuscrit Il cède!

AUSSITÔT que Leseq eut terminé son éloquente narration, chacun se regarda avec un étonnement que le maître d'école crut produit par son discours, qu'il aurait nommé *pro vicario;* mais bientôt un sourd murmure s'éleva dans le salon du curé.

– Nous ne sommes guère plus avancés, s'écria Marguerite.

– Nous en savons assez, dit le juge de paix, pour nous abstenir désormais de toute recherche sur M. Joseph. S'il est favori de monseigneur, favori de madame de Rocourt, nous serions mal avisés de lui causer quelque peine.

– C'est cela, ajouta M. Devau, d'ailleurs il est riche, il paye sans marchander.

– Je n'ai plus rien à craindre pour ses contributions! s'écria le percepteur; pourquoi, monsieur le maire, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous payait comptant?

– Et en or, répliqua le maire.

– En or! s'écrièrent-ils en chœur.

– Parbleu! s'écria Leseq, belle merveille, *quantum prodigium*! Eh! messieurs, suivez le système de l'abbé Frelu, cet homme ne se cache pas pour rien. Or il a commis quelque crime!... Déchirons, à force de tentatives et d'efforts, déchirons le voile dont il se couvre: *refert*, il importe, *communae*, à la commune, *et securitati publicae*, à la tranquillité publique, ce qui signifie la justice, *justitia*, de savoir ce qu'est cet homme; et si c'était un criminel qui, doué d'avantages extérieurs séduisants, eût trompé monseigneur, surpris l'âme et les bonnes grâces de madame la marquise, voyez ce qu'il nous en arrivera en le démasquant... Vous, monsieur le percepteur, vous devenez receveur d'arrondissement; vous, monsieur le maire, vous êtes nommé sous-préfet, peut-être!... vous, monsieur le juge de paix, qui auriez arrêté le coupable fugitif, vous iriez siéger sur les lys du tribunal!... et moi...

Les trois premiers fonctionnaires d'Aulnay restaient la bouche béante en aspirant l'espoir présenté par l'éloquent Leseq.

– Un instant, mes enfants, dit le curé en soulevant sa jambe malade de dessus le tabouret où elle était posée; et il se leva en prenant une attitude rendue imposante par son air de bonté: un instant, mes enfants, chacun est maître chez soi, et l'on ne doit pas inculper ainsi M. Joseph. Je conviens qu'il n'y a pas de feu sans fumée, mais chacun son métier, et celui d'espion n'est pas le nôtre; d'ailleurs, il ne faut pas mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce, car il n'est pire eau que l'eau qui dort; et savez-vous ce qu'il vous reviendrait de vos recherches? qui cherche mal, mal y trouve; d'où je conclus que chacun est fils de ses œuvres, et qu'il ne convient pas de nuire à M. Joseph. S'il est riche: monnaie fait tout, prenez garde, tel cherchait rose qui a trouvé épine; et l'on sait où l'on est, l'on ne sait pas où l'on va; l'homme propose et Dieu dispose, et les battus payent l'amende: ainsi, pas de complot, croyez-moi, un bon conseil vaut un œil dans la main.

Ce déluge de proverbes n'était pas de nature à satisfaire Leseq; mais, se voyant le seul de son avis, il se tut et s'en alla, ayant des renseignements qui devaient assouvir la curiosité publique, sans cependant qu'ils expliquassent l'indifférence de M. Joseph pour tous les événements sublunaires. L'honneur de cette découverte devait appartenir à Marguerite, le destin avait décidé que le village n'en

serait jamais instruit et que la gouvernante garderait un secret en sa vie. Elle était restée seule dans le salon, et, bien qu'elle pensât au vicaire, elle cherchait à deviner comment le perfide Leseq avait pu rester quatre jours chez une belle hôtesse... Elle se rappelait l'embarras du maître d'école lorsqu'il arriva à cette partie de sa narration... quand le trot d'un cheval retentit au-dehors, et la sonnette du presbytère au-dedans; Marguerite s'élance, un paysan venait demander avec instance les secours de l'Eglise pour sa mère qui se mourait. Marguerite monte chez M. Joseph et l'instruit de ce que l'humanité et la religion exigent de lui. Le jeune prêtre sort avec rapidité, il court à l'église et saute sur le cheval que le fils désolé lui avait amené. Il court, il vole, malgré la nuit, malgré la pluie, il est déjà loin!...

Quelle joie! Marguerite en pâlit, elle est seule en ce cabinet dans lequel, depuis que le vicaire est dans la maison, personne n'a pénétré... L'imprudent vicaire a, dans son zèle, tout laissé pour aller au secours de l'homme en détresse, et Marguerite, la curieuse Marguerite, triomphe!... Elle parcourt le cabinet avec une joie inexprimable; elle arrive devant le chevalet, et reste immobile d'admiration à l'aspect de la plus belle femme qu'il soit possible d'imaginer. Ce portrait est l'ouvrage du jeune prêtre, et, en apercevant cette figure céleste, la première idée qui vienne à l'esprit, c'est de croire que cette femme est une créature imaginaire dans laquelle une âme voluptueuse, grande et pleine de poésie, a rassemblé tous les traits épars dans la nature, en un mot ce que les peintres nomment le beau idéal. Quand Marguerite s'est rassasiée de cette vue, elle s'avance vers le bureau, voit le manuscrit, l'ouvre, et lit...

Le bon curé, ne s'inquiétant pas de l'absence de sa gouvernante, ayant remis sa jambe en place et appuyé sa tête sur l'énorme dossier de sa bergère rouge, s'était laissé aller à une envie de dormir produite par la trop grande tension de son esprit pendant le discours de Leseq. Il dormait. Tout à coup des cris perçants le réveillent dans son premier somme, il écoute: Marguerite entre effarée, une lumière à la main.

– Ah! monsieur, une abomination... une révolte... on va le prendre, le tuer!... les coquins!...

– Qu'as-tu, ma fille?... mon vicaire... qu'est-il arrivé?... parle!...

– Ah! monsieur, quelle histoire!... un vaisseau, des pirates, les pauvres enfants, leur père... c'est lui!... Mais, Marguerite, assieds-toi, et conte-moi...

– M. votre vicaire est parti, il a laissé la porte de son cabinet ouverte, je suis entrée, j'ai tout vu, voici son manuscrit, voici toute son histoire; je l'ai lue au milieu, et il y a un sabbat d'enfer!...

– Marguerite, dit sévèrement le curé, reportez ce manuscrit où vous l'avez trouvé, fermez la porte du cabinet de mon vicaire et revenez ici, vous ne me quitterez pas qu'il ne soit arrivé.

– Comment, monsieur!... s'écria Marguerite stupéfaite du sang-froid et de la sévérité inaccoutumée du bon curé.

– Faites ce que je dis!... répéta le curé en faisant taire le désir qui le dévorait.

– Y pensez-vous, monsieur? nous allons tout connaître, tout savoir, cela se peut et vous vous y refusez!... Ma foi, monsieur, on profite du hasard. Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.

Un proverbe déridait toujours le bon curé, sa sévérité disparut, et il commença à admirer la figure friponne et curieuse de sa gouvernante. Celle-ci continua:

– Monsieur!... Eh bien! je le lirai tout bas.

Le curé se mit à sourire malignement; mais il répondit:

– Non! non, Marguerite...

– Monsieur, écoutez, reprit la servante, je suis de votre avis, nous devons remettre ce manuscrit à sa place, mais permettez-moi de vous faire observer: 1° que je l'ai commencé; 2° que si M. Joseph a écrit son histoire, c'est pour qu'elle soit lue; 3° enfin que personne n'en saura rien.

– Et Dieu, Marguerite!

– Ah! monsieur, n'y a-t-il plus que cela qui vous arrête, reprit naïvement la malicieuse servante; écoutez-moi toujours!...

— Ah! Satan!... s'écria M. Gausse qui commençait à désirer lire le manuscrit; si l'on dit pour la faim: ventre affamé n'a pas d'oreille, que dira-t-on pour la curiosité?...

— Tout ce que l'on voudra, mon bon maître, dit-elle en se coulant sur un fauteuil près de M. Gausse; mais écoutez-moi... et, posant son bras sur celui du curé, elle le regarda d'un air tendre et lui dit:

— Nous sommes deux personnes bien distinctes, et les péchés que l'un commet ne regardent nullement l'autre.

— Où diable veux-tu en venir?

— Eh bien! monsieur, continua la jésuitique servante, je prends sur moi le péché!... c'est moi qui ai pris le manuscrit, c'est moi qui vais le lire, vous l'écouterez ou vous ne l'écouterez pas, vous agirez comme bon vous semblera; mais moi je le lis, et dans deux ou trois jours je me confesserai à vous, je montrerai un sincère repentir, alors vous me donnerez l'absolution.

— Cela ne se peut, dit le curé en remuant la tête de droite à gauche.

— Mais, monsieur, vous ne m'empêcherez pas de pécher, ce que femme veut, Dieu le veut.

A ces paroles, Marguerite jeta un coup d'œil à M. Gausse, le curé rougit, baissa les yeux, et la gouvernante triompha. Le curé se tut; par ce silence, il s'avoua vaincu. Mais, je l'ai dit, M. Gausse était la franchise même; alors, ayant consulté son cœur, il s'écria:

— Allons, Marguerite, lis.

Cette dernière, rusée et maligne comme un vieux juge, sortit précipitamment, et courut éveiller un enfant de chœur qui logeait à deux pas du presbytère, et elle lui promit mille friandises, sa protection et une récompense s'il voulait faire sentinelle au bout du village, et revenir avertir lorsqu'il entendrait le vicaire arriver. L'enfant promit; la gouvernante, ayant tout prévu, accourut vers son maître, se plaça en face de lui, moucha la chandelle, mit ses lunettes, et, M. Gausse ayant fermé les yeux pour n'être pas témoin du sacrilège, Marguerite lut ce qui suit d'une voix nasillarde.

CHAPITRE VIII

Histoire de deux créoles

En écrivant l'histoire de ma jeunesse, j'essaye de placer un phare sur la plus orageuse des mers, espérant ainsi éclairer mes frères sur les dangers que renferment les sentiments et les affections les plus naturelles.

— Ses écrits lui ressemblent! s'écria le curé en jetant un regard vers le ciel; pauvre jeune homme! il a été bien malheureux, à ce qu'il paraît.

— Eh! pourquoi chercher à me tromper moi-même, continua Marguerite, Dieu ne sait-il pas que si j'écris mes aventures c'est pour m'occuper d'elle encore! A quoi bon ces détours? Ne commençons pas un récit véritable par un mensonge. Je suis prêtre, je dois m'en souvenir... O religion! présent céleste, toi seule me soutiens! donne-moi la force d'achever, avant que la mort que je vois arriver à pas précipités ne vienne m'interrompre; je t'invoque, je te dédie toutes mes pensées, quoiqu'elles concernent toutes la douce, la pure Mélanie.

Il est, dans ma vie, des circonstances et des faits qui ne sont venus à ma connaissance que bien tard; cependant, au lieu de les placer à l'époque où je les ai appris, je suivrai dans ces mémoires l'ordre naturel d'un récit, et je classerai les faits de façon à ce qu'ils présentent une histoire suivie. Je suis né en France, où? je l'ignore; de qui? je l'ignorai

longtemps; ma naissance fut enveloppée des voiles les plus mystérieux, et en ce moment même les faits qui sont venus à ma connaissance ne sont appuyés d'aucune preuve légale et authentique. Aussitôt que je vis dernièrement Aulnay-le-Vicomte, j'eus un vague souvenir d'y avoir été nourri et d'y avoir passé les quatre premières années de ma vie: ce qui m'a donné ce soupçon, c'est que j'ai toujours eu dans la mémoire le paysage d'Aulnay gravé d'une manière ineffaçable; et qu'à la première promenade que je fis avec le bon curé je fus stupéfait en reconnaissant, au sortir du village, du côté des Ardennes, le poirier sous lequel ma nourrice me déposait ordinairement lorsqu'elle allait travailler dans un champ voisin. Ma nourrice était une grosse paysanne, j'ai vainement cherché sa chaumière; si elle existait encore je la distinguerais entre mille semblables. Cette habitation annonçait la pauvreté, cependant ce toit de chaume était souvent visité par un ecclésiastique qui me prenait sur ses genoux, me souriait, voulait me faire rire et parler et me couvrait de baisers.

J'avais trois ans et demi: un matin ma nourrice était sortie pour aller travailler dans les champs, et, resté seul dans la maison, je jouais lorsque deux hommes entrèrent brusquement; je reconnus l'ecclésiastique qui parlait vivement à un militaire. Après une longue altercation qui n'avait rien d'offensif, car ces deux hommes paraissaient amis, le militaire me prit, m'enveloppa dans son manteau, monta en voiture, sortit du village, et au bout d'un certain temps, sur lequel il ne me reste aucune idée distincte, je me trouvai dans une grande ville au bord de la mer; enfin, quelques jours après, je fus transporté dans une chaloupe, et de la chaloupe dans un vaisseau. Voici en peu de mots ce que ma mémoire me fournit sur mon enfance. Ce militaire, capitaine de vaisseau, était M. le marquis de Saint-André, mon père; quant à ma mère, jamais je ne l'ai vue. Nous allions à la Martinique. M. le marquis de Saint-André me donna d'abord peu de marques de tendresse. Sa femme, à ce que l'on m'a dit, avait émigré et n'habitait plus la France: on ne me donna pas d'autres renseignements, et

toutes les fois que je questionnais mon père sur ce point, il m'imposait silence. Eh quoi! pensai-je lorsque je fus plus âgé, comment ma mère a-t-elle pu abandonner son fils aîné? comment a-t-elle pu le reléguer dans un village, loin d'elle, et le confier aux soins d'une étrangère? Et cette mère n'a pas tenté une seule fois de venir me voir! elle n'a pas bravé tous les dangers pour m'embrasser!

Ce fut toujours et c'est encore pour moi un mystère dont je n'ai jamais pu soulever le voile; il est vrai que, enfant de la nature et initié depuis peu aux inventions sacrilèges de la société, j'ignore les combinaisons qui amènent de pareils faits.

Mon père était doué d'une grande énergie, passionné, sévère, et même quelquefois dur. Je dois avouer, néanmoins, que, bien que j'aie souffert de sa brusquerie, il a souvent eu pour moi une bonté toute paternelle, mais ce fut lorsque mes qualités morales se développèrent et qu'il crut que je pourrais un jour lui faire honneur. M. de Saint-André était franc, généreux, brave à l'excès, instruit, ayant tout pour plaire, et n'y réussissant jamais, même lorsqu'il le voulait. Il faisait peut-être trop sentir sa supériorité; l'habitude de commander en souverain sur son bord avait contribué à féconder les semences d'orgueil et de hauteur que son âme contenait; et ceux qui froissent l'amour-propre par leur seule présence peuvent être estimés, craints, admirés même, mais ils ne plairont jamais.

Nous arrivâmes à la Martinique, et c'est dans cette île que j'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse. Ici, je dois faire observer que la France était au fort de la révolution, qu'alors le voyage pacifique de mon père est une nouvelle énigme dont je ne puis trouver le mot: j'ignore encore en ce moment si mon père existe, et lui seul pourrait m'expliquer ces contradictions. A la Martinique, le premier soin de mon père fut d'acheter une petite propriété éloignée de toute habitation, et de m'y confiner en me remettant entre les mains de la femme d'un de ses contre-maîtres. Madame Hamel et deux nègres ont été les seules personnes que j'aie vues jusqu'à l'âge de neuf ans. Madame Hamel devint

presque une mère pour moi; elle n'est pas spirituelle, mais elle a un excellent jugement, une âme pleine de douceur, de bonté et de vertus aimables; dès l'âge le plus tendre elle m'a inspiré la crainte de Dieu, et m'a nourri des divins préceptes de l'Evangile.

M. de Saint-André ne resta pas longtemps à la Martinique; je ne le revis qu'à des époques très-éloignées; mais sa profession ne lui permettait pas de longs séjours, et il ne pouvait guère venir que lorsqu'il se trouvait dans les parages de notre île. Ainsi, mes premières années se sont écoulées loin des villes, loin des hommes, loin des vices; je fus livré à la nature, et je puis me dire son élève, car madame Hamel ne me contraignit jamais; elle me laissa suivre tous les penchants de mon âme, pensant, comme elle me l'a dit, que les hommes naissent bons, et qu'en les préservant de la civilisation on leur donne, par cette seule et simple précaution, la plus belle éducation possible. La pauvre femme a été la cause bien innocente de tous nos malheurs.

Cette bonne madame Hamel ne pensa pas une seule fois à me faire étudier les sciences; elle n'a jamais compris que le latin, les mathématiques, etc., pussent être essentiels au bonheur de l'homme. Je mets en fait qu'elle ne sait pas si la Martinique, qu'elle a habitée pendant la moitié de sa vie, est sous le tropique du cancer ou sous celui du capricorne. Elle ne connaît pas la différence des plantes d'Amérique d'avec celles de l'Europe. Enfin, elle ne m'a montré que bien peu de chose, au dire de la plupart des hommes.

L'instruction qu'elle me donna consistait en quelques maximes plus difficiles à pratiquer qu'à retenir.

– Mon ami, me disait-elle en jetant sur moi un regard attendri, sois digne du nom de Joseph; fais le bien pour le bien; respecte la vieillesse et l'enfance, car tu es enfant et tu seras vieillard; ne te moque de personne; ne nuis à qui que ce soit, pas même aux animaux les plus petits; préfère le bonheur d'autrui au tien; oublie-toi souvent; admire l'univers, et tire toi-même les conclusions de ce spectacle.

Ce qu'il y avait de mieux, c'est qu'elle prêchait d'exemple.

Elle eût rougi comme d'un crime de trahir un nègre-marron qui venait se réfugier dans les montagnes; aussi, très-souvent, ces malheureux fugitifs venaient nous apporter des fruits, des curiosités, et me protégeaient dans mes courses. Nos deux nègres adoraient cette bonne et aimable femme. Enfin, tout ce qu'elle me disait était appuyé par des actions vertueuses, accomplies avec cette simplicité qui doit en doubler le prix aux yeux de l'Eternel. Je vécus cinq ans sans connaître d'autre loi que ma volonté, d'autres lieux que les montagnes brûlantes et les forêts humides qui nous environnaient. J'avais reçu de la nature un caractère impétueux et passionné; cette énergie terrible, entretenue par l'influence du climat que j'habitais, ne se déploya que dans deux passions qui furent pour ainsi dire son refuge, car, dans tout le reste des sentiments, dans toutes les circonstances ordinaires de la vie, j'ai entendu vanter par les autres ma douceur et ma patience.

La première de ces deux passions est un doux enthousiasme pour la religion de Jésus-Christ. Je fus chrétien par mon propre mouvement, et j'attribue cet entraînement de mon âme à la liberté dont j'ai joui. En contemplant cette immense nature de l'Amérique, j'ai senti naître dans mon cœur des sentiments élevés, et je n'ai trouvé que l'Evangile qui fût à la hauteur de ces merveilles: on y reconnaît la même main. Ce livre est, comme la nature, immense et simple dans son ensemble, et compliqué à l'infini dans ses détails, naïf et grand, varié, sublime. Les montagnes, les forêts, m'ont rendu religieux, mystique, et longtemps j'ai vu le monde du côté le plus beau. Jusqu'à neuf ans, je parcourus les environs de notre demeure en n'ayant aucune idée arrêtée, et, comme un jeune faon, jouant toujours, marchant d'étonnements en étonnements, grimpant sur les bambous, sur les rochers, sur les cocotiers, voulant, comme un jeune singe, tout voir, tout fureter.

Souvent je parvenais dans l'antre du nègre-marron. Le pauvre fugitif reconnaissait en moi l'enfant que ses camarades lui avaient signalé comme le fils de madame Hamel, et le nègre m'apportait une natte, me racontait son

esclavage, sa fuite, ses dangers. Je pleurais avec lui, et il baisait respectueusement mes mains, parce que j'étais un blanc.

O souvenirs de l'enfance, que vous êtes doux! Cette partie de ma jeunesse fut comme l'aube d'un beau jour; mes jouissances pures, la fraîcheur de mes sentiments, le calme, la naïveté, tout contribue à me rendre délicieuse la mémoire de mes premiers pas dans la vie, et je ne puis penser au son de la cloche de notre habitation sans donner à mon cœur une fête suave, douce et belle de toutes les harmonies que le ciel de mon île me révéla.

Cependant, au milieu de mes promenades, il m'arrivait quelquefois de réfléchir; je commençais à sentir dans mon cœur des sentiments vagues, des affections qui cherchaient à se fixer: enfin il me manquait quelque chose. Souvent j'allais prendre un vieux nègre-marron pour lui confier combien j'éprouvais de plaisir à voir un beau paysage et une roche pendante qui semblait vouloir tomber sur la source qui s'échappait à ses pieds. Je voulais qu'il partageât mes découvertes, car une belle aurore, un coucher du soleil, ne me plaisaient plus autant lorsque j'étais seul à les contempler. La bonne madame Hamel ne me fit jamais un reproche de ce que je l'abandonnais pour courir, et cependant la pauvre femme mourait de frayeur lorsque je passais une nuit dans la grotte de mon bon ami Fimo, le vieux nègre-marron, le chef des fugitifs. J'avais neuf ans, et depuis cinq ans je n'avais pas revu mon père. Un jour, je revenais à notre maison, il était presque nuit, j'aperçus de loin beaucoup de lumières; je courus pour savoir ce qui produisait cette clarté extraordinaire. En entrant dans l'avenue, bordée d'une haie de jeunes goyaviers, d'avocats, de jacqs, d'agathis, je vis qu'il y avait beaucoup de soldats devant la maison; j'arrive, et je revois mon père. Je lui sautai au cou et je l'embrassai. Quelle fut ma surprise, en me retournant, de voir à côté de madame Hamel une petite fille agée d'environ cinq ans!... Madame Hamel la tenait sur ses genoux, et, lorsque je la regardai, elle me jeta un coup d'œil qui n'est jamais sorti de ma mémoire. Elle était assise sur madame Hamel avec une grâce qui semblait lui

être naturelle. Son petit visage brillait de toutes les beautés de l'enfance: c'était un abrégé des perfections de la nature, et sa pose enfantine, son naïf sourire!... ses longues et grosses boucles de cheveux blonds qui retombaient sur son cou frais et mignon... Ah! malheureux! je vois encore tout au moment où j'écris ces lignes.

– Mon fils, me dit M. de Saint-André, je vous amène votre sœur. A ce mot j'embrassai cette charmante enfant.

– Aimez-la bien... car c'est le vivant portrait de madame de Saint-André, et c'est le seul que nous puissions avoir...

En disant ces mots, mon père versa quelques larmes.

– Elle est morte, continua-t-il, mais il ne put achever.

J'appris la nouvelle de la mort de ma mère avec une indifférence dont je m'accuse encore, car je ne fus chagrin que de la douleur de mon père, et, quant à moi, je n'étais nullement affecté; cependant le matin j'avais pleuré amèrement la mort d'un jeune loxia que j'avais apprivoisé de concert avec mon vieux nègre. Lorsque M. de Saint-André fut seul avec moi, ma sœur et madame Hamel, il s'adressa à cette dernière et lui dit:

– Madame, je vous ai amené Mélanie, parce qu'il y a encore trop de danger pour nous en France, et que je n'y connais personne à qui j'aie osé confier cette chère enfant. Aussitôt que nous pourrons revenir en Europe, je viendrai vous chercher. Vous savez quels dangers je cours ici: je vous quitte!... c'est peut-être beaucoup trop d'y être venu. Je ne sais comment je vais faire pour rejoindre mon bord; mais ma troupe est nombreuse et bien armée.

Après cette courte entrevue, mon père m'embrassa, couvrit Mélanie de baisers, et partit. Je voulus absolument l'accompagner jusqu'à la côte, et le suivre pour participer aux dangers qu'il allait courir: il m'ordonna de rester par un geste impératif et un regard absolu, à l'influence desquels il était impossible de se soustraire.

Je rentrai dans la maison, et, toute la soirée, mes yeux furent attachés sur la petite Mélanie. Une foule de réflexions vint alors m'assaillir, et je sentis naître en moi un attachement dont je n'avais pas l'idée. Le sentiment que

j'éprouvais à voir cette jeune enfant est indéfinissable, et je vis avec joie qu'elle le partagea dans toute son étendue. Nous couchâmes dans la même chambre, non loin de madame Hamel, car je voulus à toute force me charger de ma sœur. Dès lors s'ouvrit pour moi une bien autre carrière. Il ne me manqua plus rien, et la passion la plus terrible jeta sourdement ses fondements dans mon âme. Tous les sourires de ma sœur m'appartenaient, de même que je ne fis plus rien qu'en son nom et pour elle. Je l'emmenais dans mes courses, que je proportionnais à ses forces naissantes, et chaque belle fleur que je rencontrais lui était offerte comme jouet; chaque beau fruit, chaque nid d'oiseau arrivait dans ses belles mains avant qu'elle eût le temps de le désirer. Où l'on apercevait Mélanie, on était sûr de me trouver, car nous n'allions jamais l'un sans l'autre. Un quart d'heure d'absence devenait un supplice pour tous deux, et notre plus chère étude fut de nous complaire l'un à l'autre. Fier de mon âge, de ma force, je rendais à Mélanie des services qui ne me coûtaient rien, tant je trouvais de douceur à l'obliger. Peines, fatigues, soins, dangers, s'effaçaient devant un de ses sourires. Si Mélanie fatiguée ne pouvait plus revenir, je construisais un siège avec des lianes, et, l'adaptant à mon dos, je portais ma sœur jusqu'à la maison; cette jolie fille me passait ses bras autour du cou, en laissant ses cheveux dorés se mêler aux boucles noires de ma chevelure, et mon cœur palpitait de joie lorsque je sentais la douce main de Mélanie qui essuyait la sueur de mon front.

J'initiai Mélanie dans mes grands secrets, je la menai dans mes routes favorites, chez les nègres-marrons; nous gravîmes les rochers, et, en voyant les pompes du couchant et les magnificences de l'aurore, je tâchais de lui faire comprendre le peu que je savais sur l'Eternel; nous lisions ensemble ce qu'il a écrit sur la voûte des cieux, ce qu'il a tracé sur les sables de la mer, sur les feuilles des arbres, sur les ailes diaprées des oiseaux. Quant aux autres préceptes, le cœur naïf et pur de Mélanie les contenait tous, et c'est surtout elle qui, en apprenant les sublimes obliga-

tions de l'homme envers l'homme, ne parut que se souvenir. Toute jeune, une bonne action, une pensée noble, découlaient de sa bouche et de son cœur avec une facilité qui faisait croire que la vertu n'était pas un effort pour elle. Un jour nous allons à la grotte du vieux Fimo. Nous arrivons à sa retraite, après avoir traversé les plus jolis sentiers et nous être livrés à la gaieté la plus franche. Le soleil couchant dorait toutes les cimes et disait adieu à la nature, en l'enrichissant de ses belles teintes de couleur de bronze, d'or et de pourpre: l'air était calme. Un funeste silence régnait aux environs de l'antre de Fimo. Nous approchons... le malheureux venait de saluer le soleil pour la dernière fois! Etendu sur une grosse pierre couverte de mousse qui lui servait de siège, le pauvre nègre, immobile, ne respirait plus, et ses yeux fixes et ouverts annonçaient que l'homme de la nature meurt sans être entouré d'amis, parce que l'homme de la nature a horreur de la mort. Mélanie lui ferma les paupières, détacha son voile, le mit sur le visage du pauvre nègre, et s'agenouillant, elle me dit:

– Prions!...

Non, par-delà la tombe, j'entendais encore cette voix pure et touchante!... Quel regard! quelle attitude! Notre prière consista à contempler tour à tour et le nègre et le ciel. J'ignore ce que pensa Mélanie, mais je sais qu'alors mon âme s'éleva vers tout ce que la mélancolie et la religion ont de plus grand, de plus sublime et de plus élevé. Ensemble nous nous relevâmes, et nos yeux étaient en pleurs.

Quelque mérite que possèdent les longues prières des morts, je n'ai jamais entendu d'oraison plus belle que le *Prions*! de Mélanie. Nous aperçûmes deux nègres qui cherchaient leur chétive subsistance; nous les appelâmes à grands cris. Ils vinrent en reconnaissant notre voix; nous les guidâmes vers le corps inanimé du bon Fimo. Ils firent une fosse sous un cocotier que Mélanie indiqua. Tous deux muets et remplis d'une sainte attention, nous suivîmes, en nous tenant par la main, les deux nègres qui portaient Fimo sur leurs épaules. Enfin, nous le vîmes placer dans sa dernière demeure; en ce moment, par un accident

naturel qui provenait de la disposition des lieux, un rayon de soleil vint illuminer la fosse.

— Dieu l'emmène! m'écriai-je.

Lorsque la terre fut jetée sur lui, Mélanie dit:

— Nous ne le verrons plus!...

On fit une espèce de tertre, et, lorsque nous avions du chagrin, la tombe du nègre était l'autel où nous venions pleurer.

En revenant, nous gardâmes le silence; mais, en sortant de la forêt, ému de tout ce qu'avait dit Mélanie, je m'arrêtai; et, regardant ma sœur, je lui dis avec la voix de l'âme:

— Ah! tu es un ange!...

Elle ne me répondit que par un sourire et un gracieux mouvement de tête qui sont gravés dans ma mémoire avec tout ce qu'elle a dit et tout ce qu'elle a fait. Ce soir-là nous ne mangeâmes pas, car, en entrant, elle murmura:

— Joseph, on n'a pas faim quand on a du chagrin!

— Ame divine!...

— Mon bon Jésus! s'écria Marguerite. Voyez, monsieur, dit-elle à M. Gausse en lui montrant le manuscrit, voyez comme il a pleuré dans cet endroit, l'écriture est presque effacée.

M. Gausse était trop ému pour répondre.

CHAPITRE IX

Le temple du Val-Terrible Le nègre ravisseur
Départ pour la France

Ce fut ainsi que nous passâmes le temps de notre enfance. Tout ce que les sentiments humains ont de plus naïf et de plus touchant embellissait nos jeux et nos courses. Nos corps n'étant pas déformés par les habillements ridicules qu'exige le séjour des villes, se développèrent rapidement, et les belles proportions que la nature, livrée à elle-même, enfante sans efforts nous donnèrent les vains avantages de la beauté. Mélanie atteignit douze ans. Sa jolie taille était presque formée; elle se regardait déjà dans l'eau claire des fontaines pour arranger les milliers de boucles que formaient ses beaux cheveux blonds. Ses yeux bleus souriaient toujours, et pourtant exprimaient la mélancolie. Elle chaussait son pied mignon avec une sandale artistement tissue par nos nègres, et, selon la coutume des îles, elle le laissait à nu: rien n'était séduisant comme cette jeune fille, douée de toutes les aimables qualités des femmes. Maintenant qu'en évoquant ces douloureux et charmants souvenirs je me rappelle le groupe admirable que nous devions former lorsque, entrelacés au bord d'une fontaine, sous un rocher, au milieu des vastes colonnades antiques de la forêt, et protégés par des buissons épineux, nous étions livrés aux jeux de la jeunesse, il me semble que les fameuses statues de la Grèce ne devaient pas être plus belles; car, quel que soit le feu divin qu'ait

répandu le génie sur ses créations, nous les surpassions par la naïveté de nos attitudes, la fraîcheur de nos visages, et, semblables aux deux ombres charmantes de ces amants dont parle Klopstock, nous n'avions pas besoin des paroles humaines pour nous faire part de nos sentiments et de nos pensées... un geste, un sourire, un coup d'œil, un baiser, tenaient lieu du langage, nos âmes s'entendaient. L'habitude avait tellement fait passer nos cœurs l'un dans l'autre, qu'il n'en existait plus qu'un seul.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'âmes qui se plairont à la simple description des événements qui marquèrent ces années de bonheur; ils semblent appartenir à un autre temps qu'au siècle d'aujourd'hui; mais la peinture n'en sera fade que pour des gens dont l'imagination n'a jamais entrevu les tableaux mensongers de l'âge d'or. Hélas! je puis dire avec orgueil que je l'ai connu pour mon malheur.

Un jour, j'avais conduit Mélanie vers un lieu dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Que l'on se figure deux énormes pics séparés l'un de l'autre, à leur sommet, par un immense espace; cette ouverture dans les airs ressemblait à celle d'un angle immense, car les deux montagnes se rejoignaient par leurs bases. Ainsi le vallon du bas était extrêmement étroit, chaque montagne présentait un aspect merveilleux par la végétation qui l'embellissait d'un côté de la vallée on apercevait la mer à une distance énorme, et de l'autre un bocage disposé en cercle, au milieu duquel une source faisait entendre son doux murmure. Lorsque Mélanie fut à l'entrée de ce vaste et admirable paysage, nommé le Val-Terrible, elle me regarda, me serra la main, et, me montrant un fragment de rocher d'où l'on découvrait toutes ces beautés, assemblage prodigieux de toutes les ressources de la nature:

– Je voudrais, dit-elle, que, sur cette roche, sous ces arbres, l'on complétât le spectacle en bâtissant une chaumière entourée de fleurs, et plus loin, dans l'île qui se trouve au milieu de ce petit lac, je sens que je m'attendrirais en apercevant la tombe du nègre placée sous un tatamaque.

Je reconduisis Mélanie à notre maison; lorsqu'elle fut

couchée, je m'échappai et, courant de toutes mes forces, je regagnai le Val-Terrible. J'allai dans toutes les retraites des nègres-marrons auxquels nous portions tous les jours leur nourriture. Je les rassemblai, et, les amenant sur la roche où Mélanie avait exprimé son désir avec cette aimable légèreté de son sexe, je leur dis:

– Mes amis, Mélanie a dit qu'elle voulait voir là une habitation, il faut la construire à l'instant.

Aussitôt, sept ou huit nègres mettent le feu au pied d'une trentaine d'arbres, qui ne tardent pas à tomber, pendant que d'autres creusent la terre et que d'autres cherchent de la mousse. Nous travaillâmes toute la nuit, et le jour nous surprit que l'ouvrage était bien avancé. Je ne sais comment je fis pour construire une chaumière selon les règles de l'architecture, mais j'ai vu dans les parcs des grands des constructions champêtres artificielles qui n'étaient que des masures auprès de mon palais sauvage. Devant la porte s'élevaient huit troncs d'arbres parfaitement droits qui représentaient des colonnes. Sur ces colonnes on plaça transversalement un énorme cocotier; puis, avec une adresse qui leur est habituelle, les nègres réussirent à poser sur cette architrave deux gros troncs en triangle qui formèrent un fronton. Au bas des colonnes, ils disposèrent le terrain de manière que des marches naturelles fissent une base aux troncs d'arbres, et cette chaumière eut toute la tournure de la façade du Parthénon. Elle était très-longue, et ses côtés furent façonnés selon le système de la façade; on fit le toit avec des feuilles de mangle, et nous laissâmes des jours pour que l'intérieur fût éclairé.

Cependant la journée s'avançait; tout en travaillant pour Mélanie, je l'oubliais!... Enfin, sur le soir, lorsque je vis que les nègres pouvaient finir tout à eux seuls avec mes instructions, j'accourus à la maison... j'entrai, et je vis Mélanie qui, les yeux rouges, était assise sur la porte. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle se mit à agiter son mouchoir, car la joie la suffoquait, elle ne pouvait parler. A cette action je reconnus combien sa douleur était vive, et en une seconde je fus à ses côtés.

— Méchant enfant, me dit madame Hamel sans me demander d'où je venais, que vous nous avez causé d'inquiétude!

— Ne le gronde pas, ma mère, répondit Mélanie; vois comme il en est fâché...

— Joseph, ajouta-t-elle avec une charmante naïveté, je ne te dirai pas que tu m'as fait mal, parce que tu aurais trop de chagrin!...

Elle se mit à essuyer la sueur de mon front et à caresser mes cheveux avec une attitude pleine de grâce.

— Lorsque je ne t'ai plus vu, j'ai pleuré! me dit-elle; je n'ai pas vécu cette journée-ci, il faut la rayer du nombre des jours que Dieu m'accordera. Méchant! comment as-tu fait pour t'éloigner de moi? Si ce fut pour une bonne action, je ne te pardonnerai jamais de m'avoir laissée à l'habitation.

Ne voulant pas dire mon secret, je gardai le silence, ce qui étonna Mélanie. Elle me regarda d'un air boudeur qui la rendait charmante, par la difficulté qu'elle trouvait à faire paraître sur son visage une expression disgracieuse. En se couchant, elle me dit, en grossissant sa voix:

— Je ne te souhaite pas une bonne nuit!...

— Et moi, Mélanie, lui répondis-je avec douceur et en souriant, je supplie le Tout-Puissant de répandre le charme des plus beaux songes sur ton sommeil.

A cette réponse, elle fut un peu confuse, et se coucha en murmurant:

— Pourquoi aussi ne me dit-il pas ce qu'il fait?... Il semble que la jalousie soit un sentiment dont le germe est naturellement en nous, et que la civilisation ne l'a point créée.

Le lendemain ma sœur vint à moi, et, m'embrassant avec un air repentant, elle me dit avec tendresse:

— Je te demande pardon, mon frère!

— Tu n'en as pas besoin...

Et je l'embrassai avec ivresse. Madame Hamel nous pressa tour à tour sur son sein en s'écriant:

— Heureux enfants!... conservez bien la pureté de votre âme!...

Nous nous regardâmes nous deux Mélanie, sans pouvoir comprendre le sens de ces paroles. Je les comprends maintenant!... Après le repas, j'emmenai Mélanie, et je la conduisis au Val-Terrible par un chemin qui devait la mettre brusquement en face du spectacle qu'elle avait souhaité. Presque tous les nègres-marrons étaient de la côte de Guinée, et ils chantaient en chœur une chanson de leur pays. Cette sauvage mélodie allait admirablement à ce site pittoresque, et elle vint frapper nos oreilles.

— Ce sont nos noirs! dit Mélanie en arrivant à la vallée.

Elle fait un pas de plus, jette un cri d'étonnement, elle me regarde, se précipite dans mes bras, et sur sa joue en fleur roulèrent les larmes d'une joie céleste. Elle entra dans la chaumière, que nous nommâmes le Temple. Quelles sont les paroles qui pourraient rendre les charmes d'un pareil moment?

A quelque temps de là une aventure vint m'éclairer sur la nature du sentiment que je portais à cette sœur trop chérie. Il y avait parmi les nègres-marrons un noir de la Côte-d'Or d'un naturel extrêmement féroce. Les mauvais traitements qu'il avait subis avaient aigri son caractère. Il fuyait ses compagnons de malheur, il errait dans les endroits les plus escarpés et les plus sauvages, rien ne pouvait l'adoucir: Mélanie entreprit de le ramener. Un jour, le voyant assis sur un quartier de roche, elle me dit:

— Il est impossible, Joseph, qu'il y ait des êtres complètement méchants; on peut se tromper, mais personne n'a dit au fond de son cœur: « Je veux être cruel! » Ce nègre regarde le ciel; or, cette seule action m'indique que nous réussirons.

Aussitôt elle se mit en marche, et nous arrivâmes à ce noir, qui ne s'enfuit point selon sa coutume, il regarda même Mélanie d'une manière qui me déplut.

— Bon nègre, dit ma sœur avec une voix douce à laquelle rien ne résistait, pourquoi restes-tu toujours seul? pourquoi te réfugies-tu dans des antres sauvages, au lieu d'habiter des grottes charmantes?

— Parce que je suis malheureux, parce que je hais les hommes.

— Veux-tu que nous t'apportions de la nourriture? tu n'auras pas la peine de la chercher.

— Non. C'est peut-être une amorce pour me charger de chaînes et me ramener à mon maître.

— Mais pourquoi brises-tu des arbres et troubles-tu l'eau des fontaines? Tu déchires des oiseaux!... c'est mal cela...

— Il faut bien que je rende tous les maux qu'on m'a faits... Allez-vous-en, je ne puis vous voir.

Tout en parlant ainsi, il jetait des regards farouches sur Mélanie, en paraissant ne pas me voir; son œil exprimait un sauvage désir, et alors des idées vagues vinrent troubler mon cerveau:

— Allons-nous-en, dis-je à Mélanie.

Et ma sœur, plaignant le nègre malheureux, laissa tomber sur lui un coup d'œil de compassion et de tendresse naïve qui le fit tressaillir.

— Le malheureux! s'écria-t-elle. Et, tout en se retournant, elle le regardait toujours. Je vis le nègre rester à la même place en contemplant Mélanie; il ressemblait de loin à une statue de bronze. Lorsque nous fûmes trop loin pour qu'il pût nous voir, il s'élança et nous suivit toujours jusqu'à ce que nous arrivâmes vers l'habitation.

Le lendemain, lorsque nous nous promenâmes en apportant des douceurs à nos pauvres nègres-marrons, je vis ce même noir nous épier avec soin et se cacher pour admirer Mélanie. Nous étions assis sur une pelouse, à côté de notre temple; nous causions; j'entendis un léger bruit dans le feuillage, et, portant mes regards vers l'endroit d'où partait ce frémissement, j'aperçus les deux yeux noirs de ce nègre qui dévoraient Mélanie. Une peur mortelle glissa son froid glacial dans tous mes membres, et je fus comme charmé par l'infernal regard de ce noir. Alors j'eus une connaissance confuse des dangers que courait Mélanie, et, appelant par son nom un nègre qui avait son refuge à deux pas de là, je réussis à reprendre courage lorsque je le vis accourir: aussitôt j'entraînai Mélanie à notre habitation avec

une promptitude dont elle ne devina pas la cause. Pendant plusieurs jours j'allai dans la forêt sans Mélanie, et j'eus la force de résister à ses prières.

Cependant un matin elle fit tant que je l'emmenai. Jamais, je crois, je ne l'avais vue si jolie et si séduisante. Lorsque nous arrivâmes au milieu de la forêt, non loin du Val-Terrible, j'entendis les pas d'un homme qui marchait derrière nous... Je me retourne, et j'aperçois le nègre!... une sueur froide me saisit.

— Marchons plus vite, dis-je à ma sœur.

Vains efforts! le nègre fondit sur Mélanie, et, la prenant dans ses bras, il s'élança vers les montagnes avec la rapidité de l'éclair. Je le suivis en courant de toutes mes forces et en faisant retentir la forêt de mes cris de détresse. En poursuivant le nègre, je le forçais à la retraite, et tant qu'il courait j'étais tranquille sur le sort de Mélanie, dont les pleurs et les sanglots me déchiraient le cœur. Elle se débattait avec son ravisseur et retardait sa fuite; mais ce dernier atteignit un endroit écarté, et là, déposant à terre Mélanie, il la couvrit de baisers. Non, jamais un homme ne connaîtra la rage qui s'alluma dans mon âme! Je volais avec la vélocité de l'aigle à travers les pointes de rochers qui me mettaient les pieds en sang, et je ne sentais aucune douleur, tant les feux de la colère me brûlaient. Enfin, sur le haut de la roche, deux nègres parurent, semblables à deux chasseurs qui accourent pour empêcher un tigre de dévorer une jeune biche. Je fus en même temps qu'eux aux côtés du nègre, qui fut massacré impitoyablement par les deux marrons. Mélanie ne fut pas témoin de ce meurtre, je l'avais prise dans mes bras, et, rapide comme une flèche, je l'emportais à travers les rochers que je descendais avec une aveugle fureur en les teignant de mon sang. Ma sœur pleurait à chaudes larmes, obéissant à un vague sentiment de pudeur qu'elle n'aurait pu définir; et moi, pendant ce temps, je l'inondais de baisers enflammés, cherchant ainsi à purifier et à effacer la souillure imprimée par ceux du nègre effronté.

— Ah! oui, embrasse-moi! s'écriait-elle en sanglotant.

Ce moment m'éclaira: je vis quelle était la nature de l'amour que je portais à ma sœur!...

– Monsieur, dit Marguerite en interrompant sa lecture, notre pauvre vicaire a encore bien pleuré à cet endroit-là... tenez!... Et elle montra le manuscrit à M. Gausse.

– Le malheureux! s'écria le bon curé.

– Alors, continua la servante, je n'aperçus aucun mal dans ce sentiment: ignorant comme des créoles, n'ayant aucune idée des prohibitions des lois humaines, je fus ravi... Je me livrai au doux charme de trouver une maîtresse, une amante, une épouse dans ma sœur, et je me gardai bien de l'instruire des découvertes que j'avais faites dans mon propre cœur. Une joie céleste vint jeter son baume rafraîchissant sur la plaie passagère que venait d'ouvrir le nègre, et je bénis en quelque sorte cette aventure. Je revins avec Mélanie chagrine, car les farouches baisers de son noir ravisseur lui restaient sur les lèvres, et maintes fois elle y portait la main en s'essuyant avec dépit. Alors je la comblais de mes caresses, et ces caresses eurent dès lors un autre caractère; alors je questionnai fréquemment madame Hamel, les nègres, tout le monde, je fus plus attentif à tous les mystères de la nature; enfin une nouvelle source de pensées et de mélancolie vint augmenter mes réflexions habituelles.

Je me souviens avec un charme mêlé de honte de ce temps délicieux où mes sentiments prirent une teinte indécise de sensualité divine, où je donnais à ma sœur des baisers qui l'étonnaient elle-même. Confuse et rougissante, elle appuyait sa tête sur mon sein, et semblait provoquer mes caresses. Alors je n'étais pas criminel, j'avais le cœur pur!... cette passion, qui jetait alors en moi de si profondes racines, elle est criminelle aujourd'hui! et cependant, malgré tous mes efforts, elle ne mourra qu'avec moi. Quelque temps après cet événement, ma sœur, qui croissait en grâce et en beauté, et dont l'esprit était au moins à la hauteur des perfections du corps, devint aussi rêveuse, et son

charmant visage se couvrait parfois d'une rougeur subite.

Un jour, me prenant par la main, elle me dit avec une espèce de solennité:

– Viens, mon frère!... allons au temple, là j'aurai quelque chose à te dire...

Nous marchâmes en silence, en nous jetant des regards furtifs, ainsi qu'Adame et Eve lorsqu'ils eurent mangé la pomme fatale: il semblait que nous nous comprissions parfaitement l'un l'autre. Nous arrivâmes à notre banc de mousse, au pied de notre temple. Pour faire passer dans l'âme des autres le ravissement qui vint saisir les nôtres par degrés, il faudrait pouvoir asseoir en ce moment ceux qui liront cet écrit sous le papayer qui nous ombrageait, et leur faire voir les magnifiques couleurs dont les montagnes étaient parées: l'azur foncé de l'indigo teignait le milieu des rochers, leurs cimes arrivaient par des teintes insensibles à l'or le plus brillant, et leurs formes pyramidales tranchaient vivement sur un ciel d'une ravissante pureté; la mer roulait de petites vagues d'argent; la végétation variée de l'Amérique étalait ses teintes vigoureuses; et le soleil à son couchant, donnant une touchante mélancolie à ce tableau, imprimait à l'âme un mouvement indéfinissable. Ce fut en face de toutes ces merveilles que Mélanie, après me les avoir montrées par un regard plein d'enthousiasme, me dit d'une voix altérée:

– Mon frère, je ne sais plus comment je t'aime! tes regards portent le trouble dans mon âme, et quand tu n'es pas près de moi je te désire comme le prisonnier doit désirer la liberté, l'aveugle la lumière! A force de penser à toi et à ce que j'éprouve, j'ai vu que l'amour dont je t'entoure n'est pas l'amour que je porte à la bonne madame Hamel. Je voudrais apprendre de toi si, quand mes yeux sont fixés sur les tiens, tu éprouves le même trouble que moi. Je n'ose plus te regarder qu'en secret, c'est-à-dire lorsque tu ne me vois point; et alors je trouve à te contempler une douceur infinie que je ne connaissais pas encore, et qui, chaque jour, devient plus forte et plus vive.

– O ma sœur! m'écriai-je en lui prenant la main, un

feu terrible me brûle, et depuis quelque temps j'ai reçu une nouvelle vie!... nous nous appartenons l'un à l'autre pour toujours!... Tiens, vois-tu, je serai pour toi comme Nehani pour sa femme: tu seras mon épouse, et je serai ton mari. Il n'y a que ce moyen!... mais il faut une cérémonie, un serment.

— Allons donc! dit-elle, jure bien vite, et prenons toute cette vallée, cette mer et ces montagnes à témoin... Joseph, toi tu dois te mettre à genoux...

Je m'agenouillai effectivement, elle prit ma main dans les siennes, son visage devint d'une étonnante gravité, et alors, levant mon autre main vers le ciel, je lui dis: Mélanie, je te jure de n'aimer jamais que toi! le reste des femmes ne sera jamais rien pour moi! tu es pour toujours ma sœur et ma femme!... Je me rassis à ses côtés, et elle me dit avec un sourire et une naïveté enivrants:

— Moi, je ne me mettrai pas à genoux... Je jure, reprit-elle en me lançant tous les feux de l'amour dans un regard, je jure de n'aimer que toi!... Puis, se jetant dans mes bras, elle me couvrit de baisers. Le flambeau de cet hymen fut le soleil; les témoins, le ciel et la mer; et la nature dut sourire aux simples caresses qui terminèrent cette scène enfantine.

Dès lors je ne sais quelle tranquillité se glissa dans nos âmes; nous fûmes heureux et rien ne manqua à notre bonheur. Notre vie coula pure comme l'eau d'un ruisseau qui court sur un sable doré. Mélanie avait alors treize ans, et moi j'en avais seize. Un matin que je bêchais et que ma sœur brodait, M. de Saint-André se montra dans notre avenue, et en deux sauts nous fûmes dans ses bras. Il admira la rare beauté de ma sœur ainsi que ma taille élancée, et il parut content.

— Mes enfants, nous dit-il, la France est enfin pacifiée; ce sont des énigmes pour vous que de telles paroles, mais vous me comprendrez quand je vous dirai que votre père n'est plus proscrit; il quitte l'Amérique. Le souverain de notre pays m'a donné le commandement d'un vaisseau, avec le grade de contre-amiral, et je viens vous chercher pour vous emmener en France. Vous allez revoir votre

patrie et connaître les jouissances de la vie sociale. Toi, Mélanie (et sa voix avait un accent de tendresse qu'il ne put cacher), ta beauté te rendra l'objet de l'hommage de tous les hommes; vous, Joseph (sa voix devint plus sévère), vous allez réparer le temps perdu, et vous instruire pour vous faire un état, un nom, et arriver à des places éminentes.

Ces paroles furent pour moi l'objet d'un long commentaire. J'eus beaucoup de peine à les comprendre, et, pour être franc, je dois dire que d'abord je ne les compris pas. Le lendemain mon père nous quitta, se rendit à C..., où il vendit l'habitation de madame Hamel. Trois jours après nous étions dans une frégate et nous voguions vers la France.

CHAPITRE X

Evénements en pleine mer — Les deux créoles à Paris

J'AI déjà dit que M. de Saint-André avait dans le caractère une rudesse et une sévérité terribles. J'en acquis la preuve pendant les premiers jours de notre navigation. Il ne laissait passer aucune faute, et les lois de la discipline maritime, de cette discipline qui confère une si grande autorité aux capitaines, étaient observées avec une ponctualité qui montrait combien on craignait mon père. Au bout d'une quinzaine de jours, pendant lesquels mon père m'observait avec attention, et paraissait satisfait de moi, il arriva qu'un chef de matelots (j'ignore quel grade il avait) commit une faute qui fut d'autant plus sévèrement punie, que M. de Saint-André paraissait avoir une haine secrète contre le coupable. Ce matelot, nommé Argow, était un de ces hommes que la nature semble ne pas avoir achevés: court, trapu, large vers les épaules et la poitrine, ayant une grosse tête et une horrible expression de férocité; il régnait parmi tout cela un air de majesté sauvage qui révélait une énergie rare et de l'intrépidité; son coup d'œil annonçait que, dans le danger, il exécutait promptement ce qu'une sagacité naturelle lui dévoilait comme le meilleur parti. Du reste, ivrogne, sale, brutal et ambitieux. Lorsque, dans l'histoire, Grégorio Leti et autres me montrèrent Cromwell, sur-le-champ je me rappelai Argow, et je crus avoir vu le célèbre protecteur de l'Angleterre.

Ce matelot, connaissant l'humeur de M. de Saint-André, subit sa punition sans mot dire et avec une résignation qui surprit tout l'équipage; mais il jurait en lui-même la perte du contre-amiral, et la grandeur de l'entreprise ne l'épouvantait en rien. Ceux qui virent son air rêveur, sa figure sombre et les regards qu'il lançait sur mon père, jugèrent qu'Argow méditait quelque hardi projet. Comme ce matelot avait une espèce d'ascendant sur ses camarades, ils se firent part mutuellement de leurs pensées, et, sans qu'Argow eût encore rien dit, leurs esprits étaient préparés à quelque ouverture. Lorsque ce chef fut libre, il commença par prendre à l'écart ceux qu'il connaissait pour être ses amis, et il les sonda pour savoir s'ils coopéreraient à son dessein. Un soir, lorsque tout était tranquille dans le bâtiment, que le mari de madame Hamel, dont on se défiait le plus, faisait son quart, que les officiers, les capitaines en second et mon père, renfermés dans leurs chambres, ne pouvaient voir ce qui se passait, je fus le témoin inaperçu d'une singulière scène; car, curieux comme je devais l'être à mon âge, et ayant remarqué certains mouvements parmi l'équipage, je m'étais caché dans l'embrasure d'un canon, et, protégé par l'ombre, voici ce que j'entendis:

– Il est là-haut, disait le matelot à Argow, mais qu'en veux-tu faire?

– Ce que j'en veux faire! répondit Argow à voix basse et entremêlant d'horribles jurons tous ses propos, je veux qu'il entre dans nos projets ou dans le ventre d'un poisson! Il est dévoué au commandant, et si M. de Saint-André, se voyant le plus faible, voulait nous mettre à la raison, il serait capable, sur un ordre, de mettre le feu à la sainte-barbe.

A ces mots, je reconnus qu'il s'agissait du maître canonnier.

– Nous ne l'attirerons jamais ici; il faut seulement, s'il est contre le bastingage, lui donner un coup de coude.

– Mille boulets! répondit vivement Argow, nous n'aurions pas de poudre, il a la clef de la soute.

Ils restèrent quelque temps à réfléchir, mais Argow rompit le silence en disant:

– Je m'en charge!... fais descendre tout notre monde dans la cale.

– J'ignore ce que devint le pauvre maître canonnier: tout ce que je sais, c'est que, lors de l'événement, je vis l'homme auquel Argow venait de parler revêtu des habits particuliers du canonnier qu'il remplaça. En entendant l'ordre d'envoyer l'équipage à fond de cale, je m'y glissai et je me tapis dans un coin obscur. Ce fut le premier spectacle que me donna la société: cette scène avait pour acteurs les plus grossiers des hommes, et, comme ils ne retenaient point l'expression de leurs passions, j'en vis le jeu à découvert. Chaque matelot descendit avec précaution. Toutes ces figures sauvages et animées sur lesquelles se gravait ingénument la crainte, car ils redoutaient encore leur conscience, formaient un tableau vraiment remarquable. Un murmure s'éleva lorsque Argow parut avec son lieutenant. Il s'alla placer devant un affût, chacun se groupa autour de lui, les uns sur leurs provisions, les autres sur les tonneaux, tous dans des postures originales et l'œil fixé sur le chef de la sédition. Quand ce dernier les vit attentifs, il promena sur eux son œil pénétrant et leur adressa le discours suivant:

– Si je ne vous connaissais pas et que le capitaine ne m'eût pas injustement puni, je n'aurais jamais songé à saisir l'occasion qui se présente pour nous de faire fortune. Les trésors que renferme le bâtiment nous auraient passé devant le nez, sans que l'un de vous eût pensé à devenir riche et heureux tout d'un coup, sans qu'aucune puissance humaine puisse nous atteindre; mais j'ai compté sur votre courage, et je vois que je ne me suis point trompé. Maintenant nous sommes tous liés les uns aux autres, car M. de Saint-André nous ferait tous pendre aux vergues, et ferait le service avec ses officiers plutôt que de faire grâce à l'un de nous. Flatmers, John et Tribels vous ont instruits séparément de ce que je vais vous expliquer d'une manière plus claire. Triple bordée, mes amis! J'enrage lorsque j'examine

notre genre de vie: traîner sur les ponts ce boulet infernal, toujours travailler, durement menés, sans consolation, sans avenir, sans pain, qu'avons-nous fait pour mériter un pareil sort? nous sommes venus au monde de la même manière que ceux qui sont riches et qui dorment dans de bons lits sans être toujours séparés de la mort par quatre planches pourries. Lequel, à votre avis, vaut mieux: de risquer une ou deux fois sa vie pour être heureux, ou bien de vivre comme des rats dans un égout, de dormir dans un entrepont et de gober l'air par le trou d'un sabord? Voici mon projet. Le convoi de La Havane va passer demain; il n'est escorté que par un vaisseau de soixante-seize canons, notre frégate n'en a que vingt!... n'en eût-elle pas du tout, je vous promets que nous aurons jusqu'à la dernière piastre des Espagnols. Mais pour cela, et pour avoir le droit de parcourir toutes les mers en nous enrichissant et en ayant soin de tout couler bas pour que l'on ignore nos manœuvres, il faut commencer par expédier ceux qui nous gênent là-haut. Ils sont tous réunis dans le même endroit: il ne s'agit, lorsque je sifflerai le branle-bas, que de pointer deux ou trois pièces sur les chambres, et alors... laissez-moi faire... Je ne demande le commandement que pendant vingt-quatre heures; quand nous serons maîtres du bâtiment, alors nous organiserons la manœuvre: en avant!...

Pendant ce discours, les figures de tous ces gens peignaient une foule de sentiments divers. Lorsqu'il fut terminé, un geste impératif d'Argow empêcha les acclamations.

– Que chacun, dit-il, vienne à son tour me jurer obéissance pour vingt-quatre heures, et qu'il se rende ensuite à son poste en silence...

Parmi les gens de l'équipage, il n'y eut qu'un mousse qui refusa obstinément de coopérer à cette conspiration. Argow le fit garder à vue. J'étais rempli d'épouvante. Néanmoins, le danger que couraient Mélanie et mon père me rendit de la force, je réussis à m'échapper, et j'arrivai pâle et blême à la chambre de M. de Saint-André.

— Nous sommes morts!... lui dis-je.

Il se mit à rire. Tout l'équipage vient de jurer de se défaire de vous! c'est Argow qui est le chef du complot...

Alors il commença à réfléchir.

— Où sont-ils?... fut sa première question.

— Dans la cale, répondis-je.

M. de Saint-André, s'habillant à la hâte, prit son porte-voix en m'ordonnant de réveiller tous les officiers. Un coup de sifflet particulier, suivi des cris répétés de branle-bas, retentit dans tout le bâtiment.

— Hamel, quittez votre quart et fermez les écoutilles!

Mon père était tranquille comme s'il eût fait une partie de piquet. Les officiers se réunirent autour de lui, et Hamel vint rejoindre ce groupe peu nombreux; on chargea l'écoutille de la cale de tout ce que l'on put trouver, et l'on entendit alors un effroyable tapage à fond de cale.

— Trois minutes pour rentrer dans le devoir!... s'écria M. de Saint-André, sinon vous serez tous pendus: nous voyons l'*Hirondelle*, à laquelle je vais faire tirer les coups de détresse, et vous n'échapperez pas.

Le silence le plus profond fut la seule réponse des matelots. M. de Saint-André tira froidement sa montre.

— Que ceux qui se soumettent disent leurs noms!... cria Hamel.

On ne répondit pas; les officiers se jetaient des regards inquiets, car un pareil silence annonçait quelque ruse, et ils savaient Argow capable des choses les plus audacieuses. Les trois minutes expirées, M. de Saint-André ordonna à tous les officiers de diriger le bout de leurs pistolets sur l'ouverture, et, commandant à Hamel de débarrasser le plancher, il se disposait à descendre iui seul, lorsque des cris de: « Victoire!... victoire!... » retentirent sur le second pont et dans tout le bâtiment. Argow avait démoli le fond de la soute, et, comme il s'était emparé de la clef de la porte, au risque de faire sauter le bâtiment, il venait de conduire ses gens par la soute: et, parvenu au second pont au-dessus de celui où se trouvait M. de Saint-André, il s'emparait de la frégate. Alors, fermant à son tour le pont,

il mit les chefs dans l'embarras où ces derniers croyaient plonger l'intrépide matelot.

M. de Saint-André, regardant les officiers, leur dit:

— Messieurs, un peu de hardiesse, et nous devons les surprendre!...

Les officiers, promenant leurs regards sur l'entrepont, semblaient répondre au contre-amiral:

— Par où voulez-vous sortir?...

Mon père se mit à sourire en comprenant leur tacite demande, et il s'écria à voix basse:

— Ils sont dans l'ivresse du succès et attendent de nous plutôt de la ruse que de l'intrépidité; passons hardiment par les sabords et prenons le pont à l'abordage, mais ne paraissons tous ensemble sur divers points qu'après être restés un instant immobiles en dehors du navire.

Le dernier venait de sortir quand Argow entrouvrit l'écoutille, et, me voyant seul, il fut stupéfait, entouré de la plus grande partie des matelots aussi surpris que lui. Il ne comprit la manœuvre de M. de Saint-André que quand celui-ci fut maître du pont. En un clin d'œil la scène prit un aspect formidable. L'état-major, rangé sur un côté du tillac, combattait avec le courage du désespoir, secondé par l'intelligence; et les matelots, ne s'attendant pas à une attaque aussi brusque et aussi vigoureuse, avaient été obligés de plier et d'aller se rallier plus loin. Il y en avait sept à huit étendus par terre et baignés dans leur sang.

Ce fut en ce moment que le terrible Argow parut, le blasphème à la bouche. Un des matelots, effrayé et doutant du succès, s'était avisé de demander à parlementer: dans le premier instant de terreur, les gens, sans écouter Argow, se tournèrent vers le groupe d'officiers, et, ce qui rendit cette disposition des esprits plus stable, fut que le farouche matelot brûla la cervelle à celui qui parlait de se rendre, en alléguant qu'ils lui avaient tous juré obéissance. M. de Saint-André perdit tout par son inflexibilité; car, sur la demande des matelots, il répondit qu'il les voulait tous à discrétion. Sa sévérité était tellement connue, que lorsque Argow cria:

— Et le convoi!... allons, ferme!... tout l'équipage tomba

sur le groupe d'officiers, et après un léger combat ils furent dispersés. Un canonnier attacha M. de Saint-André au grand mât; tous les officiers, contenus et désarmés, se rangèrent autour de lui.

Argow, maître du bâtiment, disposa tous ses hommes comme il le fallait pour manœuvrer, et, prenant le sifflet, il commanda la manœuvre et fit marcher le vaisseau, du banc de quart où il s'était assis. Lorsque tout son monde fut occupé, il mit à sa place le matelot avec lequel je l'avais entendu parler, et se dirigea vers le mât où mon père, garrotté, rongeait son frein.

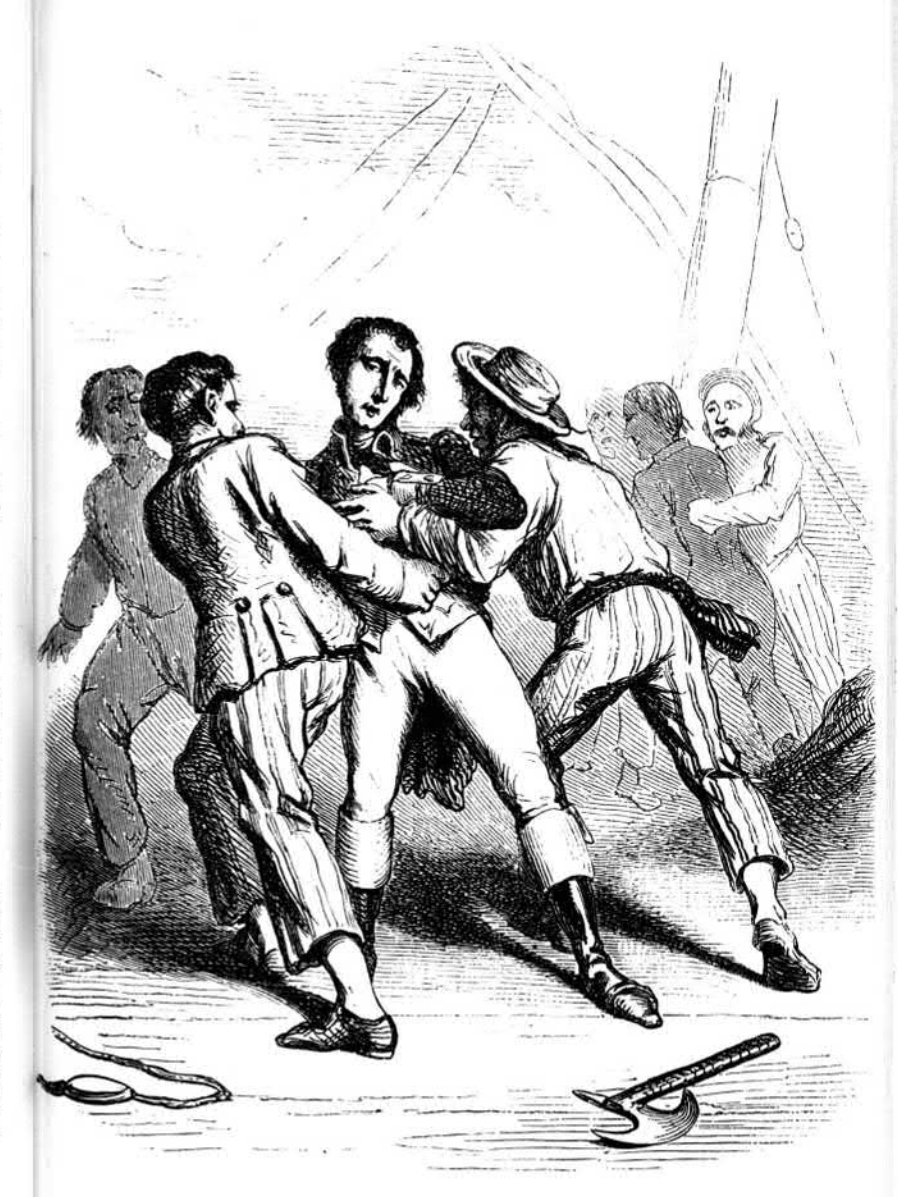
Sans se montrer ni arrogant ni respectueux, Argow, s'adressant à M. de Saint-André, lui dit:

– Capitaine, l'homme que vous avez puni si sévèrement est maintenant le maître, il vous remplace, et vous êtes où était Argow.

Mon père ne répondit point.

– Ecoutez, poursuivit Argow en lui jetant un regard farouche, vous voyez quel homme je suis, le ciel ne m'a pas fait pour rester matelot: jurez-moi sur l'honneur d'oublier tout ce qui vient de se passer; revenus en France, obtenez-moi le grade de lieutenant, vous le pouvez, puisque je viens des Etats-Unis, et qu'en disant que j'avais ce grade vous me le ferez donner... alors, en deux secondes, je vous salue contre-amiral et nous voguerons vers la France. Vous me donniez tout à l'heure trois minutes; moi, je vous en donne six.

Là-dessus, Argow, s'asseyant sur un câble, tira sa pipe, battit le briquet et se mit à fumer. Mon père ne répondit point. Argow, ayant fini sa pipe, la remit dans sa poche et s'en alla au banc de quart. Je n'ai pas besoin de dire que durant toute cette scène j'avais été aux côtés de mon père, cependant j'étais libre. Quant à ma pauvre Mélanie et à madame Hamel, elles furent renfermées dans leur cabinet, et je ne les vis que lorsque le dénoûment de cette fatale aventure arriva. La plus vive inquiétude m'agitait; mais à qui pouvais-je m'adresser? Il ne m'était pas permis de quitter le tillac.



Cet arrêt fut exécuté

Argow profita de la présence de M. de Saint-André, qui mettait toujours les rebelles en danger, pour constituer le règlement qui devait les guider dans leurs pirateries. Il fut nommé le capitaine, et fit lui-même des promotions qui contentèrent tout l'équipage. Lorsque les choses eurent une apparence de hiérarchie, il assembla le conseil pour délibérer. Il vint signifier aux officiers et à M. de Saint-André, avec beaucoup de calme et de modération, le résultat des discussions de l'assemblée. On offrait aux officiers qui voudraient pirater la conservation de leur grade: tous refusèrent. Alors Argow leur annonça qu'on allait les déporter à la première île déserte que l'on rencontrerait. Cet arrêt fut exécuté. Au moment où l'on descendit mon père, il parut se souvenir d'une chose fort importante qu'il voulait me communiquer. Argow refusa de me déporter avec M. de Saint-André, et l'envoya à terre sans permettre qu'il me parlât. Il me cria de la chaloupe une phrase que je ne pus entendre. Elle finissait par ces mots: « ... mon fils. »

Le conseil de ces pirates s'était occupé de nous. Lorsqu'on fut en vue de la flotte de la Havane, dans les courants de laquelle on entra, l'on mit, par l'ordre d'Argow, la chaloupe en mer, et l'on m'y descendit avec madame Hamel et la tremblante Mélanie. Par une singulière délicatesse, Argow nous remit la cassette et l'argent de mon père; il donnait à ce moment l'ordre de l'attaque, et le matelot qui nous jetait ces effets laissa tomber à la mer les papiers de M. de Saint-André. La perte de ces papiers me cause aujourd'hui les plus vifs regrets; car ils auraient peut-être éclairci tous les mystères dont j'ai trouvé ma naissance entourée, lorsque j'ai pu réfléchir et que j'ai connu de quelle importance de pareils papiers étaient dans les affaires pour assurer l'état d'un homme dans le monde.

Quand nous nous trouvâmes tous trois dans cette chaloupe, au milieu de la mer, ayant des provisions pour environ trois jours, venant de perdre notre père et n'espérant plus le revoir jamais, le désespoir s'empara de nous. Néanmoins, tel est le caractère de ceux qui aiment avec ivresse, que, dans les situations les plus désolantes et sur le bord

même de la tombe, ils trouvent des consolations, et aux amants seuls il est permis de n'être jamais tout à fait malheureux.

– Je ne tremble plus, puisque me voilà seule avec toi, me dit Mélanie; et je mourrai joyeuse puisque nous mourrons ensemble. Tiens, Joseph, tu me prendras dans tes bras, et quand on trouvera nos corps ainsi réunis on dira: « Ce sont deux amants », et l'on nous mettra dans une même tombe.

Madame Hamel, résignée à tout, rangeait la cassette, l'argent, les provisions, et elle était absolument la même qu'assise dans son fauteuil de canne à l'habitation.

Je tâchai de gouverner la chaloupe de mon mieux, en la guidant obstinément vers un point. C'était par là que j'avais vu fuir les vaisseaux du convoi de La Havane. Nous entendîmes la canonnade de la bataille. Mille idées affligeantes m'assaillaient.

– Qu'as-tu donc à t'attrister? me dit Mélanie avec un charmant sourire. Nous n'avons qu'à nous laisser aller, la mort nous prendra quand elle voudra. Tiens, Joseph, garantis-moi la tête, je ne veux pas que l'on me trouve morte avec un visage hâlé. Deux, trois jours se passèrent, et nous commençâmes à ménager nos provisions. Enfin elles disparurent.

– Songez, mes enfants, nous dit madame Hamel, qui n'avait presque rien mangé, songez qu'à la dernière extrémité c'est moi que vous tuerez!...

Elle prononça ces paroles avec une simplicité, une tranquillité d'âme qui nous étonnèrent encore plus que sa proposition. Il y avait deux jours que nous n'avions mangé, nous ne disions plus rien.

Je voyais avec effroi les joues de Mélanie pâlir, lorsque nous aperçûmes à l'horizon les voiles blanchâtres d'un navire:

– Tiens! dis-je à ma sœur, et nous nous livrâmes à la joie.

C'était un vaisseau danois qui se rendait à Copenhague. Il nous recueillit. Il ne nous arriva pas d'autre accident,

nous allâmes en Danemark pour couper au plus court et venir à Paris. Nous trouvâmes à Copenhague une famille française qui eut mille bontés pour nous; et quelque temps après notre arrivée en Danemark nous partîmes pour la France. Enfin nous entrâmes un beau matin à Paris, après avoir semé sur les routes tout l'argent que l'on devait obtenir de voyageurs tels que nous. Toutes ces aventures et ces traverses, les dons et notre voiture, les doubles postes et les éternels pourboires, enfin nos mémoires d'aubergiste, etc... ne nous diminuèrent pas beaucoup notre trésor. Nous avions en arrivant à Paris deux cent mille francs à toucher sur un banquier, et sur nous deux ou trois mille francs en or.

CHAPITRE XI

Amours troublés Grands combats Incertitudes

J'ARRIVE à l'époque la plus douloureuse de ma vie! J'avais alors plus de seize ans: Mélanie n'en avait que treize, mais, formée par le climat de l'Amérique et développée par l'exercice, elle annonçait au moins dix-sept ans. Tous les feux de l'amour embellissaient ses yeux si doux, ses lèvres de grenade et ses joues en fleur. Ses longs cils donnaient à son regard une expression de mélancolie qu'elle démentait souvent lorsque ses yeux se portaient sur moi... A chaque instant les souvenirs les plus séducteurs viennent m'assassiner en m'offrant toutes ces douceurs, qui s'évanouirent comme un songe. Il me semble encore être au milieu de cette grande et majestueuse allée des Tuileries, lorsque nous y vînmes pour la première fois.

– Qu'elle est belle!... entendais-je répéter de tous côtés. Mélanie me disait que les femmes m'admiraient; je lui disais qu'elle était l'objet des hommages des hommes. Quel triomphe!... quelle joie!... que nous fûmes heureux!...

En arrivant à Paris, notre premier soin fut, comme bien l'on pense, de chercher un endroit écarté, champêtre et pittoresque, dont la solitude et l'ombrage pussent nous donner une faible image de notre belle Amérique. A force de soins et de démarches, je trouvai dans la rue de la Santé une sorte d'hôtel abandonné, dont les jardins et les alentours sont ce que j'ai vu de plus gracieux à Paris. Une fois

que nous fûmes établis dans cet endroit, le problème d'une vie heureuse fut une seconde fois résolu pour nous. Moments trop courts!... Mes premières réflexions me démontrèrent que, comme chef de famille, je n'avais aucune des notions nécessaires pour diriger une fortune que je crus immense, lorsque je la proportionnais à la simplicité de nos goûts, à la modicité de nos besoins. En effet, pour deux êtres qui s'aiment, et dont le plus grand plaisir est de se voir l'un l'autre, on conviendra que notre fortune était colossale. Mais au bout d'un mois seulement je m'aperçus qu'il était urgent d'apprendre et de pouvoir être quelque chose. Les usages, les mœurs de la ville, vinrent s'interposer entre la naïveté de nos âmes et la décence du siècle. Je sentis que je devais être prêt à défendre nos biens et nos personnes, enfin que l'instruction était la sauvegarde de l'homme en société.

Dieu!... quelles scènes charmantes d'étonnement! Quel rire! combien d'observations naïves, lorsque Mélanie et moi nous devinions quelque chose dans les mystères sociaux. Hélas! souvenirs cruels, fuyez!... laissez-moi!... Alors, pendant quatre ans, je ne connus d'autre chemin que celui qu'il y a entre la bibliothèque du Panthéon et la rue de la Santé. J'appris pendant ce temps tout ce qui convient à un homme de savoir et je l'appris tout seul, sans maître, par la seule force de mon imagination et aidé par la puissante énergie de mon caractère. J'avais la douce tâche d'instruire Mélanie; je consigne ici notre aveu mutuel; ce que nous avons trouvé de plus difficile, ce fut le premier pas!... la lecture. Madame Hamel ne concevait pas la folie qui nous avait saisis, et ses plaintes, ses raisonnements, nous faisaient sourire. Elle se soumit à notre instruction, parce qu'elle crut entrevoir que nous en étions plus heureux.

L'instant fatal approche... Ah! je m'arrête, à demain!...

– Il y a une interruption, dit Marguerite.

– Ah! les pauvres enfants!... s'écria le bon curé Gausse, je devine leurs malheurs!...

– Monsieur, reprit la servante, entendez-vous comme

la pluie tombe par torrents? On va retenir M. Joseph de Saint-André, dit-elle en appuyant sur ce nom, et il couchera dehors; alors nous pourrons achever l'histoire de ce pauvre jeune homme.

Comme la chandelle n'avait pas été mouchée depuis que Marguerite s'était mise à lire, elle s'acquitta de ce soin; car le bon curé, la bouche béante, l'œil sur le manuscrit, n'y aurait jamais pensé. La gouvernante se moucha, remit ses lunettes et continua:

— Avant de commencer cette histoire de douleur et d'éternelle peine, je ne puis me refuser à montrer celle que je regardais comme mon épouse chérie. La voyez-vous assise contre une fenêtre?... à côté de madame Hamel; ses yeux sont baissés sur le fichu qu'elle se brode, mais à chaque instant elle les relève sur moi, et son regard commence à désirer de plus vives délices que les chastes baisers dont le temple du Val-Terrible fut témoin. Elle jette souvent les yeux sur le tableau, ouvrage de mes mains dans lequel cette scène charmante est représentée entourée de tout le luxe des productions de l'Amérique. Chacun de ses mouvements révèle une grâce que l'on ne croit pas avoir connue; sa pose virginale n'exclut pas le naïf aveu des désirs d'une jeune fille de dix-sept ans; sa tête est doucement penchée, et ses blonds cheveux sont disposés avec une élégance qui séduit; le bout de son petit pied se montre sous une longue robe. Elle sourit, et la vierge, dont le cou est paré d'une croix noire, a surpassé le sourire de Vénus... Ah! c'est toi, ma sœur!... tu parles!...

— Joseph, me disait-elle alors, nous sommes trop heureux! Il nous arrivera quelque malheur comme à Polycrate, auquel le poisson rapporta la bague que ce tyran de Samos avait jetée pour conjurer les caprices de la fortune.

— Nous sommes chrétiens, ma sœur, ai-je répondu.

— Joseph, les cérémonies par lesquelles on se marie dans ce pays-ci sont bien autres que les simples serments que nous nous sommes jurés.

— Et d'où sais-tu cela?

— De Finette, ma femme de chambre; elle va se marier! J'imagine, Joseph, que nous sommes aussi peu instruits sur tout cela que nous étions ignorants sur les sciences. Oh! Joseph! il y a certainement quelque chose que tu me caches.

Ces paroles, prononcées avec la naïveté de l'enfance, me firent réfléchir; elle prit l'expression de ma figure pour l'expression du chagrin.

— Va, dit-elle, Joseph, je sais que tu m'aimes et que tu ne m'as jamais rien caché!

Elle vint s'asseoir sur mes genoux, me jeta ses bras d'ivoire autour du cou et me couvrit de baisers. Je les sens encore, ils me brûlent les lèvres.

— T'aurais-je fait de la peine? Grand Dieu! Mélanie, que dis-tu?

Il me semble voir encore madame Hamel se réveiller et sourire.

— Pauvres anges, savez-vous combien vous êtes heureux? demanda-t-elle.

— Oh! oui, répondit Mélanie, le visage de mon frère est pour moi toute l'Amérique.

Ici, avant d'écrire la phrase suivante, je rappellerai que je suis l'enfant de la nature; et que, bien qu'initié aux vaines délicatesses du monde, je n'ai jamais pu concevoir qu'il y eût de la honte à s'avouer, à manifester les mouvements d'âme que la nature a mis en nous; ma sœur était de même, et je n'hésite pas à prononcer anathème à ceux qui rougiraient de la naïveté de Mélanie. Depuis longtemps je sentais en moi les atteintes de ce sentiment que la nature a posé dans notre âme pour la conservation de ses œuvres: ce que ma sœur venait de dire me montrait que chez elle aussi tout se développait. Les idées vagues qui roulaient dans ma tête finirent par devenir plus claires, et je pensai à tout ce que Mélanie racontait des cérémonies du mariage. Alors je commençais mon droit; il y avait, je crois, huit jours que les cours étaient ouverts. J'ouvre mon code!... la fatale prohibition, les deux fatales lignes me frappent à mort, et le code pénal me montre le crime. Je cours aux éclaircissements: nature, religion, ordre social, tout

s'accorde, et notre amour est incestueux! Je regarde à mon cœur, et j'y trouve l'image de ma sœur gravée comme celle d'une épouse! Toutes les jouissances célestes que j'avais rêvées s'évanouissent!... devant moi se découvre la profondeur d'un immense abîme, et la mort est au fond.

Alors la rage me saisit, et je sortis de la maison en courant comme si j'eusse craint que les feux de Sodome ne tombassent une seconde fois du ciel pour nous dévorer; un lion m'aurait déchiré, je ne l'aurais pas senti! j'étais furieux au point de ne plus connaître le temps, les lieux, les usages. Je courus comme un insensé, et je ne m'arrêtai que devant une grande maison où une foule immense se pressait. Un homme m'offre un morceau de carton, me demande de l'argent, je lui en donne et je suis le torrent. Je suis assis, serré, et je me déchirais la poitrine: elle était en sang. On joue devant moi *Phèdre*. A la scène de la déclaration, je me trouve mal; et quand Phèdre s'accuse et veut descendre aux enfers, mes voisins m'entraînent. Je rentrai chez moi furieux, ivre: je n'avais plus rien de l'homme.

Le lendemain j'étais calme, pâle, triste, abattu. Pendant la nuit, la philosophie du chrétien m'avait apparu; l'homme de la nature ayant joué son rôle, celui de l'homme du monde, de cet homme habitué à la dissimulation, aux peines, aux douleurs, allait commencer. Heureux si, lorsque je passai sur le pont Neuf, ma fièvre m'eût suggéré de me précipiter dans les flots! A table, Mélanie me sourit, je détourne les yeux; elle me parle, je tâche de ne pas entendre la douceur de ses paroles de miel. O tourments! ô tourments!

Si j'ai écrit pour moi, qu'au moins je mette ici, à cette place, un avis aux âmes qui auront quelque ressemblance avec la mienne, et je ne sais si je dois les en louer ou les en plaindre. Sachez, cœurs grands et sensibles, sachez, vous que la vue du malheur attendrit, vous qu'une larme d'une femme fait frissonner, sachez que dans une passion, même légitime, il y aura tout autant de malheurs que dans la mienne. L'ordre social est la boîte de Pandore sans l'espérance. Nous sommes des êtres finis, il ne peut y avoir pour

nous de bonheur infini; et les âmes qui le rêvent et le poursuivent n'embrasseront jamais qu'une ombre.

Lorsque je revins à moi, je me mis à sophistiquer; et, en cela, chacun reconnaîtra la marche de toutes les passions humaines.

– En quoi, me suis-je dit, ma passion est-elle criminelle?... en rien. Aucune voix secrète ne nous a arrêtés; si nous nous sommes aimés ainsi, c'est que le Seigneur l'a voulu. Rien n'arrive dans l'univers que par son ordre, il n'a pu vouloir notre malheur. L'histoire nous apprend que les Egyptiens épousaient leurs sœurs.

Et de là, mettant tous les récits des voyageurs à contribution, je m'énumérais tous les pays où cette coutume avait lieu. Enfin, et ce fut l'argument le plus solide, enfin, s'il n'y a eu qu'un premier homme et qu'une première femme, ou le fils épousa sa mère, ou le père épousa ses filles, où les frères épousèrent leurs sœurs; ce que Dieu a permis dans un temps ne peut être criminel maintenant.

Ces raisonnements et une foule d'autres me consolèrent quelque temps. Mélanie oublia le chagrin passager que j'avais éprouvé; elle ne m'en demanda pas compte, et nous nous livrâmes à toute l'ardeur de l'amour. Mais il était dit que je boirais jusqu'à la lie du calice. En effet, un jour que, triste et mélancolique, je réfléchissais à cette bizarre défense, la raison vint briller dans mon âme comme l'éclair qui donne la mort...

– Admettant que mon amour avec Mélanie ne soit point criminel, et que nous nous abandonnions à ses douces étreintes, dis-je, la société refusera toujours de nous unir, et, sous peine de la déshonorer, je ne puis l'aimer d'amour!

Dès ce moment une sombre mélancolie s'empara de toute mon âme, et elle s'en empara pour toujours. Je résolus de combattre courageusement ma passion et de la contenir dans mon sein en domptant les ardeurs de l'enfer; car, par une singulière fatalité, ce fut au moment où je sus que je ne pouvais plus aimer Mélanie que les désirs les plus terribles vinrent me tourmenter. Mais, usant de cette énergie

brûlante qui me consume, je résolus de l'appliquer aux combats que j'allais avoir à soutenir.

Détournant tristement les yeux lorsque ma sœur me peignait sa tendresse par un regard, je me mis à la fuir; mais cette fuite avait des symptômes d'amour que Mélanie apercevait. Tout ce que je lui disais n'en était pas moins toujours touchant, et d'autant plus attrayant, que mes paroles se paraient des accents de la mélancolie, et ma langueur se décelait dans tout. Quittant la maison, j'allais m'asseoir sur une hauteur, dans la campagne; et là, en proie aux accès de cette maladie de l'âme, je cherchais à endormir mon cœur dans de funèbres méditations.

Les sentiments tumultueux dont j'étais agité ressemblaient aux murmures des bois; on les entend, mais on ne peut les décrire. Chose incroyable! je trouvais de la douceur dans mes peines, et quelque chose de voluptueux se glissait dans mon âme. Moi, le plus tendre ami, enfin le frère de ma sœur, je craignais de lui parler et de la voir. Ma main tremblait en touchant la sienne, et ce frémissement n'était plus celui de la volupté; chaque jour Mélanie redoublait ses caresses, elle m'en accabla en s'apercevant qu'elle trouvait des occasions moins fréquentes. Enfin elle finit par ne plus douter que mon cœur ne renfermât un chagrin profond, mais la véritable cause ne pouvait jamais être devinée par son âme naïve; alors sa sollicitude, son tendre amour, lui firent imaginer tout autre chose.

Elle ne me parla point d'abord de ma mélancolie, parce qu'en même temps que je connus mon crime il s'éleva dans son cœur un sujet de méditation qui vint altérer les roses de son visage. Mélanie, à force de consulter Finette, s'était éclairée sur des mystères en qui elle vit d'abord la cause de mon trouble. La pudeur que ces découvertes avaient éveillée en elle l'empêcha de m'interroger et aussi de s'inquiéter d'une mélancolie qu'elle éprouvait comme moi.

Les témoignages de son amour devinrent moins vif, mais plus tendres; moins emportés, mais plus délicats. Aussitôt que je quittais un siège, elle s'en emparait et rêvait là où je venais de rêver. Elle m'épiait, elle attendait mon retour,

et, lorsque j'étais dans un appartement, elle venait écouter à la porte le bruit de mes pas. Lorsque je peignais, elle prenait son ouvrage et se contentait de me voir sans prononcer une seule parole.

Un jour, en me retournant brusquement, j'aperçus ses yeux mouillés de larmes qu'elle n'eut pas le temps d'essuyer. A cet aspect un trait, un coup de poignard, me perça le cœur. « Elle croit que je la dédaigne, elle gémit sur ma barbarie, sans se plaindre!... » Lorsqu'elle vit que ses larmes m'attendrissaient, elle quitta son ouvrage, je quittai le mien, et elle vint s'asseoir sur mes genoux en passant ses bras autour de mon cou; et, m'embrassant à plusieurs reprises, elle s'écria en sanglotant:

— Joseph! Joseph!...

Son sein, qui se gonflait, ne lui permit pas d'en dire davantage.

A ces accents déchirants je frémis de notre danger, et j'eus encore bien plus lieu de frémir lorsque, relevant un peu sa tête, qu'elle cachait dans son sein, elle me regarda en souriant des yeux et des lèvres.

— Joseph, reprit-elle, je t'aime et je crois être aimée! je suis belle, et je suis ton épouse!... D'où vient, dit-elle en hésitant, que tu ne m'avoues pas tous tes chagrins? tu souffres! je le vois. Tiens, mon frère, il y a entre nous bien des sentiments nouveaux que nous nous taisons mutuellement. Pourquoi me fuis-tu?... pourquoi ne me regardes-tu plus? tu m'as privée de mon bonheur...

— Ah! Mélanie, tu ne sauras que trop tôt tout ce que je souffre!

— Non, je veux le savoir sur-le-champ, pour apaiser tes douleurs. Je sais que je le puis...

— Mélanie, la guérison de mon mal n'est pas entre des mains mortelles.

— Quel est ce mal?... que sens-tu?... Voyons, dis-le-moi...

Et, se balançant mollement, elle se mit à caresser mes cheveux; sa figure attentive et curieuse cherchait à lire dans mes yeux; puis, s'apercevant de mon embarras, elle s'écria en riant:

— Joseph, j'ai appris que les amants se faisaient des cadeaux: tu ne m'as encore rien donné!...

— Tout change sur la terre, lui répondis-je, et je ne puis rien t'offrir qui ne soit périssable.

— Tu as une chaîne d'or à ton cou, je la veux!... s'écria-t-elle en rougissant.

Elle s'empara de ma chaîne, et la mit autour de son cou.

— Maintenant, reprit-elle, je veux te faire présent d'une chose qui restera toujours à toi tant que tu vivras. Là-dessus, appliquant ses mains derrière ma tête, elle la prit, l'attira, et déroba sur mes lèvres le plus ardent baiser que femme puisse donner.

— Mélanie, m'écriai-je en fureur, je ne veux pas que tu m'embrasses ainsi!...

La pauvre enfant, honteuse, rouge, baissa la tête et se mit à pleurer. Mon âme chancela, je vins à ses côtés, je l'embrassai sur le front, et lorsqu'elle leva la tête, elle vit mon visage sillonné de larmes; alors elle me dit:

— Si nous avons pleuré ensemble, il n'y a point de mal; mais écoute-moi, Joseph, il faut nous marier: n'attendons pas plus longtemps; vois ce que la société exige de nous, et qu'il n'y ait plus rien entre nos caresses!

A cette parole, je regardai Mélanie d'un air hébété; je fondis en larmes; et, gardant sa main dans la mienne, nous restâmes longtemps sans rien dire, livrés l'un et l'autre à des réflexions bien différentes. Hélas! quelle tâche j'avais à remplir! il fallait donc que j'instruise ma sœur de toutes les barrières qui nous séparaient. A cette idée je quittai sa main, je sortis et j'allai me promener dans la campagne, croyant que l'air rafraîchirait mon sein embrasé.

CHAPITRE XII

Naïveté de Mélanie Terreur de la jeune fille

COMMENT oser dire à ma sœur: « Séparons-nous, notre amour est criminel! » Comment s'y prendre pour ternir sa vie, faire évanouir son bonheur... et la rendre malheureuse pour tout le reste de son existence?

Plusieurs fois j'ouvris la bouche pour lui parler, sans le pouvoir. Un jour je la conduisis sous un saule pleureur, et là, assis, je lui pris la main: l'attitude extatique de cette vierge du Corrège, l'amour qui brillait dans tous ses traits avec l'attente du bonheur suprême, me glaça la langue, et je me contentai de la contempler en silence, dans un triste ravissement. Enfin, m'étant convaincu que je ne pourrais jamais lui parler de notre crime éternel, un soir, versant des larmes, je me mis à mon secrétaire, et, dans le silence de la nuit, je lui écrivis ce qui suit:

« O ma sœur! je ne puis que te donner ce nom! Hélas! c'est de la main de celui qui t'aime comme jamais on n'aimera que doit partir le trait mortel! c'est ton frère qui va te dire: « Meurs, Mélanie! » Jusqu'ici notre vie fut un songe, en voici le réveil.

» Nous nous adorons, nos âmes se sont touchées sur tous les points, nous nous aimons de tous les amours à la fois, nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre... il faut mourir!... Nous sommes au milieu d'une mer de plaisirs et de voluptés, il en est d'autres dont l'attente est un des plaisirs les

plus vifs!... A côté de cette prairie riante de la vie, loin de ce parterre émaillé de fleurs, il est un lieu sauvage, un aride désert!... c'est là qu'il faut aller; en un mot, il faut nous fuir; et nous fuir... n'est-ce pas mourir?

» Depuis deux mois l'enfer est dans mon cœur; depuis deux mois je sais que notre amour est criminel. Oui, Mélanie, la religion, les lois et le monde l'ont ainsi ordonné. Si dans nos cœurs une voix secrète nous dit que nous n'en serons pas moins vertueux en enfreignant toutes ces lois, il n'en sera pas moins vrai que tu ne seras jamais à moi *légitimement*. En lisant ce mot, vois combien de malheurs nous sommes venus chercher à Paris. Ah! pourquoi ne sommes-nous pas restés dans les vastes forêts du Nouveau-Monde! nous aurions été heureux!...

» Ainsi, Mélanie, il faut faire taire tous nos désirs; il faudra que tu ne me regardes plus; nous devrons nous bien garder de nous parler; voile tes blonds cheveux, apaise le feu de tes yeux, ne déploie plus les grâces d'une taille enchanteresse, ne prononce plus ces mots si doux avec des inflexions de voix si enivrantes et qui me vont au cœur! De mon côté, je t'éviterai, si je puis!

» Comme deux rochers sans verdure qui sont séparés l'un de l'autre par un torrent impétueux qui roule dans un abîme sans fond, nous vivrons en présence l'un de l'autre sans pouvoir nous toucher... car, ma sœur, je n'ose t'écrire qu'il serait nécessaire de nous fuir pour toujours et de ne plus nous voir!... j'espère que nous pourrons vivre à côté l'un de l'autre, sous la garde d'une conscience sévère qui dirigera tous nos mouvements, et que notre précieuse innocence restera pure comme la neige du Val-Terrible. Nous l'emporterons dans la tombe, et nous irons là-haut recevoir la récompense de notre martyre.

» Il ne nous restera plus que le triste bonheur de nous voir: c'est au milieu de cette nuit, c'est pendant que tu sommeilles, que je t'adresse les adieux de l'amant! avec le jour va renaître le frère. Maintenant je te regarderai comme l'ombre d'une personne chère! et chaque souvenir, chaque objet qui nous peindront ce que nous fûmes, seront

comme les lettres de l'inscription d'une tombe. Heureux si la mort vient nous emmener de bonne heure! Adieu, fille chérie! l'espérance que je te voyais cultiver, les plaisirs que tu rêvais, tout s'est évanoui! Nous allons végéter comme les arbres en hiver, et cette saison sera pour nos cœurs la seule saison. Ah! Mélanie, en traçant ces mots, il me semble que mon âme, que ma vie, m'abandonnent, et je ne trouve des forces que pour chasser mes pleurs!... Hélas! je te proposerais de mourir si la religion ne nous le défendait!... »

Lorsque j'eus écrit cette lettre, il me sembla que l'on venait de m'ôter un manteau de plomb de dessus les épaules. Je sortis de ma chambre, j'entrai dans celle de Mélanie. Cette vierge céleste dormait du sommeil de l'innocence, sa pose était gracieuse, et, lorsque j'arrivai près d'elle, elle murmurait mon nom d'une manière si tendre, que je sentis naître les désirs les plus invincibles. La tentation était trop forte pour pouvoir y résister longtemps!... je déposai la lettre sur sa table et je m'enfuis sans oser la regarder une seconde fois.

Dans quelle effrayante position je me trouvai lorsqu'il fallut le lendemain me rendre dans la salle où nous déjeunions. J'allais affronter la douleur par moi-même excitée, et revoir ma sœur instruite du crime qui s'élevait entre nos deux regards. Ah! qui n'a pas passé par de tels chagrins ne connaît pas tout ce que le cœur de l'homme peut enfanter d'angoisses. Elle vint! elle était riante, et son doux visage n'annonçait aucune inquiétude.

« Elle n'a pas lu ma lettre!.... » me dis-je, et un sentiment de compassion me poussait à l'aller brûler...

Mélanie l'avait lue!...

Cette charmante créature ne concevait pas une telle prohibition et refusait d'y croire. Son sourire angélique ressemblait à celui d'un grand géomètre à qui l'on apporterait un petit problème à résoudre. Ainsi la perfection de cet être adorable ne me fit grâce d'aucune douleur! cette scène, ces discours, et l'étonnement, le chagrin que je redoutais, cette première larme, il me fallut tout essuyer!

Nous étions dans le salon avec madame Hamel, Mélanie s'approcha de moi et me dit:

— Mon frère, il faut que tu sois fou; ta lettre m'a chagrinée, parce que j'ai pensé en la lisant que tu avais été bien triste, mais sois certain que tu as mal compris les lois; je suis sûre qu'elles font un devoir de ce que tu appelles un crime...

— Mélanie, je ne t'ai rien écrit qui ne fût vrai!...

Elle commença à me regarder avec inquiétude.

— Ne serait-ce pas que tu en aimes une autre!... Ta pauvre Mélanie ne serait-elle pas assez belle...

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Ah! ma sœur!... m'écriai-je, comment un pareil soupçon est-il entré dans ton âme! pour la première fois de ta vie tu m'as causé de la peine.

— Comment, Joseph, nous serions criminels en nous aimant?

A ces mots, la bonne madame Hamel déposa ses lunettes et nous regarda tour à tour.

— Mère, reprit Mélanie, le crois-tu?...

— Mes enfants, répondit madame Hamel, cela me paraît bien inconcevable, mais il y a quelque chose qui m'inquiète. J'ai peur que Joseph n'ait raison...

Mélanie pâlit. Quant à moi, je n'osais apporter la conviction. Enfin je montrai le Code.

— Ces gens-là, dit ma sœur, ne connaissent pas la nature!... Hélas! Joseph, ils ont beau faire, je ne puis que t'aimer.

Je lui donnai à lire l'article du Code pénal.

— Eh bien! Joseph, ils me puniront s'ils veulent!...

A ces accents, à ce regard, entraîné par une rage que nulle barrière morale ne pouvait arrêter, je la saisis, dans mes bras, et, l'étouffant presque, je la dévorai, recueillant de longs baisers sur ses lèvres de pourpre et noyant mes remords dans l'océan de volupté où je me plongeais.

— Oui, m'écriai-je, oui, Mélanie, tu viens d'atteindre le comble de l'amour, de cet amour qui foule aux pieds toutes les lois! Ah! tu m'aimes!... tu peux le dire avec orgueil!

Soyons criminels, coupables, mais soyons heureux!...

A ces mots, elle réfléchit et dit avec tristesse:

— Mais non, nous ne serons pas heureux si, pour l'être, il faut abandonner la vertu et renoncer aux cieux!...

Aussitôt elle quitta mes genoux, s'arracha de mes bras et fut se placer sur un fauteuil devant moi. Sa figure animée pâlit tout à coup. Elle n'osa plus me regarder. Madame Hamel était pensive.

— Mes enfants, nous dit-elle, s'il n'y a que les lois de la terre qui vous empêchent d'être heureux, je ne vois qu'une chose à faire, c'est de monter en voiture et d'aller à Copenhague...

Je la regardai en lui disant avec étonnement:

— Eh! que nous fait Copenhague?

— Nous y retrouverons, continua-t-elle, notre vaisseau danois qui nous ramènera au Val-Terrible.

Malgré ma profonde douleur, je ne pus m'empêcher de sourire, en voyant que cette bonne femme croyait, parce qu'elle était venue par Copenhague, qu'il n'y avait pas d'autre route pour aller de Paris à la Martinique.

— Ma mère, lui dis-je, cela serait bon si le Val-Terrible était un endroit où l'on fût hors de la vue du Seigneur, mais il n'en est aucun sur la terre, et nous ne pouvons pas faire ce que la religion défend.

— Mais si vous étiez nés dans cette contrée où les sœurs sont obligées d'épouser leurs frères?

— Nous n'y sommes pas, bonne mère, et nous sommes chrétiens.

— Ah! mes pauvres enfants!... s'écria madame Hamel épouvantée, qu'allez-vous devenir?... attendez, j'irai consulter l'abbé Vallette, mon confesseur.

— C'est inutile, ma mère, j'ai consulté vingt casuistes. Notre amour est incestueux.

— Incestueux! mon enfant, mais c'est un crime ça... Pauvres enfants!... Et elle nous regarda d'un œil attendri.

Mélanie n'avait rien dit; tout à coup elle s'écria violemment:

— J'aime mieux mourir!...

Son accent était réellement effrayant. Elle contemplait le salon d'un air morne qui me fit trembler.

– Oh! Joseph! dit-elle d'une voix douloureuse, ce que tu m'écrivais est donc vrai!... nous voilà seuls quoique ensemble. (Je souffrais le martyre.) Plus de baisers!... plus de caresses!... ajouta-t-elle en sanglotant.

– Nous recueillons, m'écriai-je, une moisson funeste que notre ignorance a semée!... O jours de notre enfance!... Mais non, dis-je en prenant la main de Mélanie, quand même nous aurions su la défense, je crois que nous nous serions aimés.

– Oh oui! répondit-elle avec un sourire qui perça ses larmes.

– Mélanie, lui dis-je, maintenant que tu vois le danger, penses-tu que nous puissions rester ensemble?...

– Ah! Joseph... ne nous séparons jamais! s'écria-t-elle avec une sauvage énergie.

Ce fut la dernière étincelle de l'incendie, elle retomba sur son fauteuil, je la crus morte. Elle ne bougea plus de cette place jusqu'au soir, elle ne dit plus un seul mot, ne fit pas un geste. Pendant quinze jours elle resta dans cette espèce d'aliénation, donnant des marques d'impatience et changeant à vue d'œil. Elle devint pâle, mais ses yeux conservèrent un éclat extraordinaire. La nuit je l'entendais pleurer, et... cette créature céleste avait soin le jour de me dérober le spectacle de ses larmes.

– Joseph, me dit-elle un jour, crois-tu que nous mourrons jeunes?...

Hélas! j'eus dès lors deux chagrins, le sien et le mien. Notre sourire, notre gaieté, s'enfuirent pour ne jamais revenir; la plus profonde mélancolie marqua de sa teinte lugubre tous nos jours, nos instants, nos actions, nos paroles, nos pensées, et madame Hamel fut aussi triste que nous. Quel changement! quelle terrible punition! et pourquoi?... Quel était notre crime?... Notre vie devint un combat perpétuel. Malgré la promesse de recueillir ses regards, Mélanie ne put pas plus les dépouiller de leur tendre expression, que moi me dispenser de les voir. Tout, jusqu'aux

touches de son piano, parlait de sa passion; car je ne sais comment elle fit pour jeter dans tout ce qu'elle jouait une expression qui me faisait frissonner. Souvent Mélanie, errante, me rencontrait dans une pièce, elle venait à moi, et, me prenant la main, elle me regardait avec ivresse, puis s'éloignait à grands pas.

Lorsque nous sortions, elle s'appuyait sur mon bras. Je tâchais de l'encourager en lui disant:

– Ma sœur, nous jouissons de tout ce qui constitue le bonheur sur la terre: nous nous aimons de l'âme, nous nous voyons, nous sommes sûrs l'un l'autre de notre fidélité, et chacun de nous en regardant dans son cœur y trouve les pensées de l'autre. Nous avons ce qu'il y a de plus beau dans les sentiments humains: pourquoi nous désoler?...

– Ah! mon frère, le mal est fait!... les discours n'y peuvent plus rien...

Elle disait vrai. Je le sentais moi-même.

– Joseph, continua-t-elle, tu es mon plus ferme appui; avec un homme sans vertu j'aurais déjà succombé! Ah! je dois me féliciter de t'avoir pour guide.

Voyant que notre passion s'exaltait sans cesse dans la profonde solitude où nous étions, je résolus de jeter ma sœur dans les distractions du monde. Ici je ferai observer que, par un singulier bonheur, nous nous trouvions riches. À mon arrivée à Paris, j'avais laissé nos deux cent mille francs aux mains de notre banquier, qui me proposa d'entrer dans une belle entreprise: elle réussit si bien, que dans l'espace de quatre années nos fonds triplèrent, et une faible partie des intérêts suffisait grandement à notre dépense, sagement dirigée par madame Hamel. Alors je pris un équipage, et, occupant ma sœur des soins d'une toilette recherchée, je la menai d'abord chez notre banquier, dont le salon nous fournit une foule de relations. Les bals, les invitations, les spectacles, se succédèrent. Ma sœur obtint par sa beauté un triomphe éclatant; tous les hommages arrivèrent à ses pieds. Mon amour-propre fut flatté de voir que ces adorations ressemblèrent aux couronnes que l'on dédie à la statue d'une déesse; les fleurs meurent

sur le marbre impassible. Ma sœur porta partout une mélancolie profonde, et dans les plus beaux salons, lorsque les yeux de toute une assemblée se portaient sur elle, elle ne regardait qu'un seul homme assis dans un coin; et cet homme, morne et rêveur, ne contemplait qu'elle. Le monde était pour nous un vaste désert, notre seule passion le remplissait, et nous n'avions quitté notre solitude que pour en trouver une autre qui nous faisait regretter la première.

Il me souviendra toujours de la dernière fête où nous parûmes. Mélanie, couronnée de roses, réunissant sur elle toutes les perfections de ses rivales, sans avoir leurs défauts, excita un murmure d'étonnement. Comme elle n'avait aucune coquetterie, aucune fierté, elle plut même aux femmes.

A la lueur de cent bougies, au milieu de cette éblouissante réunion, elle vint me retrouver dans l'angle où j'étais confiné et où je jouissais en silence.

– Joseph, me dit-elle, sortons!... le monde me fatigue, j'aime mieux te voir un quart d'heure que d'être parmi cette foule...

Nous montâmes en voiture pour retourner à notre hôtel.

La voluptueuse toilette qui rendait ma sœur si séduisante, l'aspect admirable sous lequel je venais de la voir, avait rallumé tous mes feux, embrasé toutes mes veines, j'étais dans un accès de fureur concentrée; je me contenais lorsqu'elle vint me parler. Dans la voiture, elle pencha sa tête endolorie sur mon épaule, et me dit:

– Joseph, je t'aime!...

L'accent de ces paroles ressemblait au dernier cri d'un mourant; il m'avertit que ma sœur ressentait tout ce que j'éprouvais moi-même. Je tremblai... Que de choses dans cette phrase suppliante de Mélanie! alors, le bout de son gant blanc effleura ma main, et je me rappelle que cette dernière circonstance mit le comble à mon trouble.

– Mélanie, je meurs, lui répondis-je.

– Eh bien! mourons, dit-elle. Et elle m'embrassa avec ivresse pour la première fois depuis trois mois.

Le lendemain, je jugeai que je n'avais pas un moment



Elle vint me retrouver

à perdre, qu'il fallait me séparer de ma sœur; car sa passion et la mienne ne pouvaient plus être gouvernées; notre raison s'éteignait chaque jour et notre amour devenait tel, que, si nous eussions été criminels, je crois, dans la sincérité de mon cœur, que l'Eternel nous eût absous. C'est alors qu'après bien des combats un digne ecclésiastique que je consultai me dit que pour terminer une lutte où nous succomberions il fallait mettre entre Mélanie et moi une barrière insurmontable; il me donna le conseil de me faire prêtre. Cette idée allait à mon exaltation naturelle et je la méditai longtemps. Voyant enfin chaque jour le combat plus rude, et la victoire plus incertaine, je regardai le sein de l'Eglise comme un asile sûr et sacré.

– Oui, me dis-je un jour, ayons le courage de fuir Mélanie, mais en même temps séparons-nous de toute l'humanité. Cherchons quelque endroit écarté où, dans le plus modeste poste qui soit dans le sacerdoce, je puisse achever une vie dont j'entrevois le terme. Rendons-nous utile au monde. Je n'ai plus besoin de rien ici-bas; la terre ne m'offre plus rien qui me touche puisque Mélanie m'est enlevée.

Cependant on ne forme pas le projet de se séparer de tout ce qui nous attache à la vie sans faire des réflexions, et ma mélancolie devint encore plus sombre. Renfermé dans mon cabinet, méditant sans cesse sur les avis que m'avait donnés mon confesseur, je ne vis plus Mélanie: lorsque, suppliante et pleurante, elle voulait entrer, je refusais de la voir. Cette barbarie me fendait le cœur; mais, devenu cruel, je tâchais de m'endurcir par ces petits traits, je me préparais à porter le dernier coup. Nos adieux m'effrayaient; comment ma sœur me laisserait-elle partir? Voulant la garantir d'elle-même, je résolus de lui cacher ma décision et le lieu de ma retraite. Les plus cruels tyrans n'ont pas eu plus de cruauté que moi. Hélas! Mélanie, vis-tu encore? Je n'ose porter ma pensée sur le pays que tu habites.

– Encore des larmes, et des lignes tellement barbouillées, que je ne puis pas les lire! s'écria Marguerite.

– Eh bien! répondit le curé, ce sont des redoublements de douleur pour moi; je souffre, Marguerite! donne-moi un verre de vin de Malaga!... Quoiqu'à brebis tondue Dieu mesure le vent, les pauvres enfants en ont eu plus qu'ils n'en pouvaient porter, et, comme il n'y a si bon cheval qui ne bronche, le ciel m'est témoin que je les aurais absous de leur péché s'ils eussent succombé, sûr que Dieu, par la suite, aurait ratifié mon absolution.

CHAPITRE XIII

Les adieux Retour inopiné Fin du manuscrit du vicaire Il revient

LORSQUE le bon curé eut pris son verre de Malaga, il dit à sa gouvernante:

– Achève vite, car cela m'étouffe... et je ne pourrai pas dormir!

Marguerite reprit le manuscrit, et continua la lecture:

– Quand j'eus irrévocablement arrêté ma destinée, je sortis de ma retraite; et Mélanie vit à l'altération de mes traits qu'un nouveau chagrin m'accablait, elle souffrit en silence et respecta mon secret, mais elle me fit bien voir qu'elle partageait ma douleur. Ses yeux, qui m'interrogeaient sans cesse, semblaient aller jusqu'au fond de mon âme, ses paroles suppliantes étaient une musique digne du ciel: je fus inébranlable. En parcourant la liste des diocèses, j'aperçus mon nom à l'évêché d'A...y. Le voisinage de cette ville avec la forêt des Ardennes, mais principalement le nom de M. de Saint-André, me déterminèrent. Je passai chez mon banquier, je pris cinquante mille francs que je déposai chez un notaire inconnu, afin que si Mélanie faisait des recherches elle ne pût rien découvrir. J'arrangeai toutes nos affaires et je liquidai notre fortune, que je plaçai sur le grand-livre au nom de Mélanie. Lorsque les grands intérêts furent traités, je m'occupai des plus

petites choses, pour laisser ma sœur dans l'impossibilité de se douter de mon départ et de suivre mes traces. J'achetai une chaise de poste, du linge; j'envoyai d'avance mon argent à A...y. Bientôt et trop tôt tout fut prêt: je fixai le jour fatal. Cette activité inusitée avait singulièrement alarmé Mélanie, et chaque fois que je rentrais ou que je sortais elle m'épiait avec la douce inquiétude de l'amour. Elle ressemblait à une mère qui veille sur son enfant. Enfin le jour que j'avais fixé arriva; dès le matin j'avais le frisson d'une fièvre violente.

– Mon frère, me dit Mélanie, vous êtes malade; qu'avez-vous?... Dis-le-moi, Joseph, sinon j'userai de mon droit en t'ordonnant de m'en instruire.

– Ah! ma sœur... tu ne le sauras que trop tôt! savoure bien cette demi-journée! à cinq heures nous serons dans les larmes.

– Eh! Joseph, dit-elle en me regardant d'un air effrayé, est-ce qu'il peut y avoir encore des malheurs pour nous?... je n'en devine pas!...

– Ecoute, Mélanie, l'amour a cela de beau, que les plus grands sacrifices ne sont rien lorsqu'ils sont faits pour la personne... aimée... Ce sentiment rend léger ce qui est pesant, il rend doux ce qui est amer... Dieu m'est témoin que je donnerais cent mille fois ma vie plutôt que de te causer la moindre peine.

– Joseph, tu n'es plus le même, dit-elle en me lançant un douloureux regard, que signifient ces paroles? jadis aurais-tu préludé par tant de phrases à ce que tu versais dans le sein d'une... de ta sœur?

– Ah! Mélanie! que les temps sont changés!... nous étions innocents et nous sommes coupables!... Mais tu as raison! eh bien! sache, Mélanie, que, pour assurer ton repos, ton innocence et la mienne, j'ai résolu de t'offrir un sacrifice...

– Tu vas mourir! s'écria-t-elle...

Elle était à quatre pas de moi, le visage contracté et pâle comme la mort, les yeux secs et fixés sur moi.

– Non, Mélanie (elle respira), non.

Et la prenant dans mes bras je l'attirai sur moi. Cette charmante fille, appuyant sa tête échevelée sur mon épaule, versa des larmes amères qui soulagèrent son cœur. Je pleurais aussi.

– Ma sœur, lui dis-je, jure-moi que jamais tu n'attenteras à tes jours; que, si malheureuse que tu puisses être, tu vivras!

– Oui, répondit-elle avec le sourire d'un ange, mais tant que tu resteras sur la terre.

– Mélanie, c'est bien! car la mort de l'un sera celle de l'autre. Il n'y a là rien que de juste. Maintenant, mets-toi à ton piano! joue-moi le plus beau de tes morceaux! fais passer dans ton jeu tout l'amour qui te rend une mortelle, et toute la poésie, toute la pureté qui font de toi un ange. Solennisons cette matinée d'automne par les plus douces caresses! que ces heures s'écoulent suaves, pures, oublions l'avenir et le passé, enivrons-nous du présent!

Elle me regarda avec étonnement, et, après avoir rêvé pendant un instant:

– N'importe! s'écria-t-elle, tu le désires! je veux tout faire pour te plaire.

Elle s'assit alors à son piano, et sembla d'abord s'égarer dans des préludes pleins de grâce. L'inspiration qu'elle attendait descendit enfin sur son beau front, qui s'illumina tout à coup, et les plus célestes mélodies se déroulèrent sous ses doigts. Enivré, éperdu, j'avais tout oublié, quand, s'interrompant tout à coup, elle se jeta dans mes bras en s'écriant:

– Joseph, j'aime mieux mourir que de rester dans l'incertitude où tu me plonges...

– Mélanie, un seul mot, et tu comprendras tout... mais je ne te crois pas assez de force, je voudrais...

A ces mots elle me regarda fixement et me dit:

– Tu veux me quitter!...

Puis elle tomba sur le tapis, sans force et sans vie. Effrayé, je la relevai, et lorsqu'elle eut reprit ses sens elle répéta sans cesse avec l'accent de la folie et du désespoir:

– Je veux mourir!... je veux mourir!... je veux mourir!...

Je me jetai à ses genoux, je la pris sur moi, je la réchauffai de mes baisers, je m'efforçai de la consoler. A tout elle ne répondit que par ces mots cents fois répétés:

– Je veux mourir!...

Et ses yeux égarés parcouraient l'appartement avec une effroyable vivacité. Alors, la regardant avec une sévérité affectée:

– Mélanie, lui dis-je, vous ne m'aimez pas!...

Pour toute réponse elle se tut et vint m'embrasser! Grand Dieu! quel baiser!... ou plutôt, quel discours!... Au bout d'une heure elle fut plus calme, mais en réalité plus abattue; à son aspect, je me disais intérieurement:

– Partirai-je?... ne partirai-je pas?...

A chaque fois que je me levais, elle poussait un cri lamentable qui me faisait frémir. Enfin elle quitta sa place, se dirigea lentement vers la mienne; et, se mettant à mes genoux, elle s'écria:

– Mon frère! je t'en supplie, aie pitié de moi... ne pars pas!... tu emportes avec toi ma vie! Nous resterons séparés par des cachots, par des murs de fer, si tu le veux, mais reste! je saurai que tu respires le même air que moi, que tu es à deux pas de moi, que lorsque je rendrai le dernier soupir tu n'auras qu'un pas à faire pour le recevoir!... Heureuse de t'avouer sans crime que tu fus ma pensée de tous les instants!... Je bénirai les rigueurs que tu m'imposeras. Mais Joseph! mon seul ami, mon frère, reste! reste! tu es tout pour moi!...

– Eh! malheureuse enfant! répondis-je en repoussant ses mains, veux-tu perdre ton âme et perpétuer ton malheur dans l'autre vie! ne saurais-tu prendre une résolution grande et fière?

– Non, je ne le puis!

Et, me regardant avec des yeux qui me reprochaient ma dureté:

– Joseph, si je ne damnais que moi, il y a longtemps que tu serais heureux!...

– Ah! périssent la vertu, l'honneur... Mélanie, tu l'emportes!...

Elle recula de trois pas; son regard effrayé me rendit ma raison, mais je sentis qu'il était impossible, plus que jamais, de vivre au milieu de dangers pareils.

– Il faut que je parte...

A cette parole elle me répondit:

– Eh bien! s'il n'y a qu'un crime qui puisse te faire rester...

En parlant ainsi elle s'élança sur moi et m'embrassa par une étreinte pleine de chaleur.

– Non, non, adieu, Mélanie!...

Et, regardant une dernière fois le salon, les tableaux, le piano, les meubles:

– Je laisse mon âme en ces lieux, lui dis-je.

Et je m'avançai vers la porte; mais ma sœur, me tenant étroitement serré, ne voulait pas se séparer de moi, elle poussait des cris inarticulés. Il fallut employer la force: cette violence de ma part mis fin à ses larmes, et elle me regarda en me disant:

– O Joseph!...

Profitant de son étonnement, je m'enfuis... je l'entendis crier:

– Et notre adieu!... Je ne t'ai pas vu!... barbare!... notre adieu!...

Inquiet, je m'arrêtai dans la cour et j'aperçus madame Hamel et tous les gens accourir.

« Elle se meurt!... pensais-je; eh! qu'elle meure! c'est son plus beau moment, je vais la rejoindre... »

Je voulais retourner la voir, mais dans cette instant l'inflexibilité de mon père s'offrit à ma mémoire, et, plus cruel qu'un tigre, j'ouvris la porte et courus à la poste aux chevaux. J'étais égaré, presque en convulsion; l'idée de la mort de la tendre Mélanie me remplissait le cœur d'un froid glacial. Je ne sais comment je me trouvai à deux lieues de Paris sans avoir encore pu rassembler une idée... Alors, maudissant ma barbarie, je me représentai vivement les derniers moments de ma sœur!...

– Si elle expire, me disais-je, il faut être indigne du nom d'homme pour la priver du plaisir d'exhaler son dernier soupir sur mes lèvres...

Il était nuit, j'ordonnai au postillon de retourner, feignant d'avoir oublié quelque chose. Je rentrai dans Paris et revins à la maison. Je sautai par-dessus le mur du jardin pour ne pas être aperçu, je montai l'escalier avec un tremblement convulsif. Je me glissai dans ma chambre, et de là au salon, et, sans m'y montrer, je regardai par la porte entrouverte ce qui s'y passait. Mélanie, étendue sur un canapé, était contenue par ses femmes; un médecin examinait avec attention les moindres traits de son visage. Je fis signe à madame Hamel, qui vint me rejoindre.

– Eh bien! lui dis-je...

– Ah! mon Joseph, on craint que ta sœur ne soit folle!...

Je frissonnai... Elle s'est écriée pendant dix minutes, en se tordant les bras, et dans des convulsions affreuses: « Sans adieu!... sans un baiser!... le monstre!... » Enfin elle vient de s'écrier avec force il y a environ cinq minutes:

– Si je le voyais seulement un instant!... je sens que je me résignerais!...

En ce moment, Mélanie, brisant toutes les entraves, secouant toutes ses femmes qui ne purent la retenir, s'écria en errant dans le salon, échevelée, furieuse:

– Il est ici, il est ici!...

Je me précipitai dans ses bras.

– Je t'aurai donc revu!... dit-elle.

Hélas! son sourire n'avait déjà plus cette douceur d'ange.

– Mélanie, lui répondis-je, je suis revenu te dire adieu!...

– J'en étais sûre, s'écria-t-elle, je te connaissais...

Puis elle m'embrassa avec délire... Non! je n'ai pas la force d'achever...

– Mais c'est une agonie que cela!... interrompit le bon curé qui s'essuya les yeux.

– Monsieur, repartit Marguerite, mon cœur est tellement gonflé, que je ne puis plus lire.

La gouvernante et son maître se turent et se regardèrent en silence; en ce moment onze heures sonnèrent.

– Il y a encore là du barbouillage, reprit la curieuse servante.

– Les pauvres enfants!... s'écria M. Gausse, ils méritent le paradis comme Satan a mérité l'enfer.

Marguerite reprit le manuscrit, et continua ainsi:

– Enfin je partis, laissant Mélanie entre la vie et la mort. J'arrivai à A...y, je me fis descendre au séminaire. Loin de me donner pour M. le marquis de Saint-André, je ne me présentai que sous le modeste nom de Joseph, disant que tous les papiers de ma famille étaient perdus et que je n'avais plus ni père ni mère. Lorsque je fus seul dans ma cellule, c'est alors que je sentis toute l'étendue de mon malheur, c'est alors que je vis que la mort arrivait à grands pas. L'existence me devint à charge, mon âme errait sans cesse dans l'hôtel habité par Mélanie. Je ne pouvais me passer d'elle. Enfin je fis son portrait de mémoire, et il est d'une incroyable ressemblance. Un jour, craignant que Mélanie ne perdît tout à fait l'espoir et ne crût que j'avais été finir mes jours loin d'elle, voici ce que je lui écrivis:

« Ma sœur, je vis!... ce seul mot doit te faire comprendre toute l'étendue de mon courage. Je t'adresse cette lettre pour t'engager à supporter l'existence. Ecoute! car en t'écrivant je crois te voir et te parler; lorsque nous aurons atteint l'âge auquel les passions meurent dans le cœur de l'homme, lorsque tu n'auras plus rien qui ne soit de l'ange, alors nous nous reverrons, alors nous jouirons d'avance des plaisirs d'une vie toute céleste: car, en regardant en arrière et en voyant les écueils que nous aurons évités, notre âme se remplira de joie. Conserve-toi pour ce moment, auquel j'aspire... Je voudrais voir le temps fuir plus vite pour y arriver. Oh! toi que j'ose, de loin, appeler encore du doux nom d'épouse! toi, la pensée de mes pensées, l'âme de mon âme, adieu!... Songe que tu peux encore faire mon bonheur, et tu vivras pour moi. Prends courage, espère! Adieu donc.

Ton frère qui t'aime. »

J'envoyai cette lettre par un exprès, avec ordre de la mettre à la poste de Paris. Hélas! cette passion effrénée me

ronge toujours, et rien ne m'intéresse plus sur la terre. A A...y, je trouvai mon oncle, il ne me donna point de renseignements sur mon père. Quand je le questionnai sur ma mère, des larmes lui sont venues aux yeux et il m'a regardé avec une tendresse inexprimable. Elle était d'autant plus surprenante, que mon oncle a tout le caractère de mon père, et l'état ecclésiastique lui a donné dans les mœurs une austérité singulière. Il a une réputation de sainteté qui le rend un objet de vénération. Ce trouble, lorsqu'il s'agit de ma mère, me parut singulier; car mon père aussi était ému lorsque je lui parlais de ma mère. Toutes ces bizarreries, qui eussent allumé la curiosité d'un jeune homme, ne me touchèrent même pas; l'image de Mélanie régnait dans mon âme d'une manière tyrannique. Elle y règne encore, elle y régnera toujours!... je meurs consumé par cet infernal amour, et j'aperçois chaque jour que le chemin de ma tombe devient plus court. Ah! béni soit le jour où le bon curé, près de qui le hasard m'a placé, me fermera les yeux!... Alors, je lui donnerai ce manuscrit, et je le prierai d'aller...

– Pauvre ami! s'écria M. Gausse.

– Voyez-vous, monsieur, s'écria la triomphante Marguerite, voyez-vous qu'il n'y a ni crime ni péché, et que tôt ou tard vous deviez le lire.

– Continue donc, Marguerite! s'écria M. Gausse...

... Et je le prierai d'aller voir en mon nom l'infortunée! il lui portera mes derniers mots, qui seront pour elle l'ordre du départ!... Je n'aurai eu dans ma vie qu'une seule idée, et cette idée, je l'aurai, je crois, par-delà le cercueil. A chaque instant du jour, je me dis:

– Mélanie pense à moi!... Elle est la compagne fidèle de toutes mes actions, je ne fais pas un seul mouvement sans la voir. O Mélanie, est-il vrai que nous ne nous reverrons plus? et... je n'ai pas un seul ami dont la voix bienfaisante m'encourage! Non! mon fatal secret mourra, dans mon sein...

Lorsque je parlai à mon oncle de mon dessein d'aller mourir à Aulnay-le-Vicomte, il...

Marguerite en était là lorsque le petit enfant de chœur accourut avec la vélocité d'un lièvre et s'écria, en dehors et contre les volets:

– Voici M. Joseph!...

Marguerite, effrayée, courut au cabinet du vicaire et remit le manuscrit à la même place; elle regarda le portrait beaucoup plus attentivement, arrangea tout dans le même état, et redescendit en entendant sonner à la porte. En effet c'était le vicaire qui n'avait pas voulu découcher; il parut à Marguerite être très-inquiet, et sa première question fut:

– Marguerite, n'ai-je pas laissé la clef à la porte de mon cabinet?...

– Oh! mon Dieu! je n'en sais rien, repartit l'astucieuse gouvernante en regardant le bon jeune homme avec cette obliquité, apanage ordinaire de l'œil des servantes de curé, car je ne suis pas remontée au premier depuis que vous êtes parti... Monsieur Gausse, dit-elle en élevant la voix pour que le curé pût entendre; le pauvre cher homme s'est trouvé bien affecté! sérieusement pris! il a eu des éblouissements comme lorsque son attaque d'apoplexie veut lui prendre; mais dans ce moment-ci il va beaucoup mieux, ajouta-t-elle en suivant le jeune homme, qui se précipitait vers le salon.

– Eh bien! monsieur, dit-il au curé, vous souffrez?...

– Oh! oui, répondit le brave homme, oui, mon ami, je souffre!...

Le vicaire resta quelque temps auprès de M. Gausse, et pendant ce temps-là Marguerite et le curé regardèrent en silence et avec respect la figure altérée du jeune homme: ils y lurent une seconde fois, et tout d'un trait, le récit de ses aventures, son regard leur parut mille fois plus éloquent. De temps en temps le curé et la gouvernante se lançaient un coup d'œil significatif. Bientôt le jeune marquis de Saint-André prit son flambeau et courut à sa chambre, après avoir salué M. Gausse. Marguerite admira plus que jamais la noblesse de sa démarche, que sa longue soutane noire rendait plus imposante encore.

CHAPITRE XIV

La marquise choisit le vicaire pour son confesseur
Commencement des aventures de madame de Rocourt

On sent que lorsque le vicaire fut parti la gouvernante eut un assez long rosaire à réciter avec M. Gausse.

– Eh bien! monsieur, dit-elle en se croisant les bras, est-ce là une aventure! et sommes-nous heureux de la savoir, tandis que tout le village se démène pour l'apprendre!...

– Marguerite, répondit le curé, quoique à blanchir un nègre on perde son temps, et que qui a bu boira, j'espère que vous garderez le plus profond secret sur cette indiscrétion, que jamais le nom de M. le marquis de Saint-André ne sortira de ta bouche.

– Ah! monsieur, Dieu m'est témoin que c'est enterré là!... Et elle montra son cœur.

– Promettre et tenir c'est deux! murmura le curé.

– Vous verrez!... répliqua Marguerite, courroucée de ce que son maître mettait sa discrétion en doute.

Cet incident fit que leur conversation en resta là, car la gouvernante retint ses conjectures pour elle, sans les communiquer à M. Gausse, qui se coucha en pensant toujours aux malheurs de son vicaire. Marguerite tint parole par dépit. Vainement Leseq, le percepteur, le maire, qui s'aperçurent que la gouvernante en savait plus long qu'eux, voulurent-ils la séduire; elle fut sourde aux com-

pliments, aux avances, aux flatteries! et, comme Leseq était le plus ardent, elle se débarrassa de lui en disant qu'elle ne lui confierait ce secret que pendant la première nuit de leurs noces.

– En ce cas, répondit Leseq, nous resterons *in statu quo*, c'est-à-dire incertains.

Néanmoins Marguerite, qui avait conçu une douce pitié pour le vicaire, calma le village, où l'on finit, au bout d'un certain laps de temps, par ne plus s'occuper de M. de Saint-André. Mais il y avait à Aulnay une femme que le vicaire ne cessa point d'intéresser. Madame de Rocourt ne cessait de penser à M. Joseph. Une innocente affection l'entraînait vers lui; or, comme les femmes sont en général portées à tout expliquer par l'amour, la marquise ne voulut voir dans la sympathie qui l'entraînait vers ce jeune homme qu'une passion irrésistible et dont elle aimait à s'exagérer les dangers. L'image de son mari, de l'homme dont elle faisait le bonheur, rien ne devait l'arrêter. Elle admirait en elle-même la bizarrerie du sort qui avait ordonné qu'elle terminât sa carrière comme elle l'avait commencée.

– Quoi! se disait-elle, n'était-ce pas assez qu'à seize ans un prêtre m'inspirât un amour dont il était indigne!... Faut-il qu'aujourd'hui encore, après vingt ans d'expiation et de regrets, un prêtre... et la fatalité veut que les rôles soient changés; qu'aujourd'hui je remplisse le rôle de celui qui me séduisit, et que celui que j'aime soit à ma place.

Quelques jours après que le manuscrit du jeune prêtre eut été lu par la curieuse Marguerite, le vicaire alla se promener dans le parc de madame de Rocourt; il aimait assez ce lieu qui lui retraçait un peu sa chère Amérique. De plus, les ruines de l'ancien château lui offraient une scène qui plaisait à sa mélancolie. Du tertre où il se plaçait, il apercevait la vaste forêt des Ardennes posée comme une couronne sur le front des collines qui entouraient la vallée circulaire d'Aulnay. A ses pieds, un lac factice assez vaste le séparait des débris romantiques de l'antique forteresse dont il ne restait que des tours carrées, solidement bâties, qu'on n'avait pas pu démolir. La mousse, le lierre, couvraient

toutes ces ruines, et les eaux du lac environnaient cette île pittoresque. Le jeune homme, plongé dans une rêverie dont les souvenirs de son enfance faisaient tous les frais, était assis sur son tertre favori, au pied d'un arbre de l'Amérique. Il admirait le paysage qu'il avait devant les yeux lorsqu'un pas léger lui fit tourner la tête, madame de Rocourt était à deux pas de lui et le contemplait avec une expression qui lui causa une douce émotion. En ce moment, son âme était bien disposée, il ne s'enfuit pas, ainsi qu'il en avait l'habitude, et, loin d'ouvrir son bréviaire, il le déposa; enfin, lorsque la marquise fut près de lui, il s'étonna de la voir avec plaisir assise à ses côtés. Quant à Joséphine, elle tremblait comme une feuille d'automne et n'osait regarder le vicaire une seconde fois.

— Monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée, je vais être jalouse de mon parc, il y a huit jours que vous n'êtes venu me voir, et depuis ce temps voici la seconde fois que vous parcourez mes jardins...

— Madame, cette charmante retraite est muette et ne peut se plaindre de me voir trop souvent; si je vous faisais d'aussi fréquentes visites, peut-être me trouveriez-vous importun, car il n'y a pas d'homme au monde qui soit plus mal placé que moi dans un salon.

— Il n'en est pas un, monsieur, répondit la marquise, que la présence d'un homme tel que vous ne doive honorer; mais, si j'ai bien compris le sens de vos paroles, je crois pouvoir vous dire que le mien est plus que toute autre la place d'un homme malheureux. Quand vous connaîtrez mes chagrins...

— Eh quoi! madame, s'écria le vicaire avec compassion, vous êtes malheureuse!

— Oh! bien malheureuse! je vous en ferai juge. En vous racontant mes infortunes, je m'adresserai à votre cœur pour qu'il plaide ma cause. Si je vous découvre un secret qui n'est connu que de trois personnes c'est parce que dès aujourd'hui je vous confie le soin d'une conscience que je croyais en repos pour le reste de mes jours. « Je suis née orpheline et je n'ai pas connu ma mère... »

A ce début, le vicaire regarda madame de Rocourt en lui disant:

— Je vous plains, ce malheur est le mien!...

— Vous ne connaissez pas votre mère! s'écria la marquise en se levant. Grand Dieu!... oui!... vous avez vingt-deux ans!... vous vous nommez Joseph!... Bonté céleste! permettrais-tu?... Et, regardant la figure basanée du vicaire, des larmes inondèrent ses yeux; elle se rassit toute triste, comme si un cruel souvenir se fût présenté à son esprit; puis elle reprit ainsi: « Je suis orpheline, disais-je. Avec les marques et l'apparence de la douceur, je suis vive, quoique contemplative; cette vivacité est tout intérieure, elle a réagi sur mes sentiments pour en accroître la force; et vous devez savoir, pour peu que vous vous soyez observé vous-même, que, plus les passions sont vives, plus elles nous jettent dans la méditation et dans cette oisive rêverie dont le délire a tant de charmes; je suis tendre, quoiqu'au premier abord mon esprit paraisse avoir de la froideur. Cette modestie qui convient à notre sexe a dégénéré et est devenue indifférence, par suite de l'éducation que j'ai reçue. Une tante extrêmement dévote, mais de cette dévotion minutieuse qui fait des plus futiles pratiques du culte toute la religion, se chargea de m'élever. Je passai donc mon enfance de manière que les souvenirs de cette époque, la plus belle de notre vie, ne me fussent pas agréables; je n'en dirai pas plus, ma tante est morte... et, vivrait-elle, je devrais encore me taire.

» Comptée pour rien par elle, j'étais bien rarement admise au cercle d'ecclésiastiques dont mademoiselle de Karadeuc s'entourait. A mesure que j'avançais en âge, elle m'en éloignait davantage; alors cette défense de paraître chez elle, lorsque d'aussi saints personnages s'y trouvaient, exerça longtemps mon esprit. Vivant dans une telle solitude, vous devez penser que mon imagination, livrée à elle-même, parcourut un bien vaste champ; et, soit que la nature le veuille ainsi, soit que telle fut la pente de mon esprit, toutes mes pensées furent des pensées d'amour, et d'un amour indécis qui se portait sur les moindres objets;

il semblait qu'il existât en moi un besoin d'aimer que je n'étais pas maîtresse de diriger. Je me figurais le caractère des hommes d'une manière avantageuse, et toujours, cependant, je les dessinais en prenant pour modèle ceux de l'antiquité; je les imaginais sévères, inaccessibles à l'amour. Hélas! dans quel égarement se jette une âme dans la solitude! La défense qui m'empêchait de paraître au salon donnait à la société qui s'y rassemblait le charme qui résulte d'une prohibition, de manière que, curieuse comme une jeune fille, je me cachais pour voir entrer et sortir tous les ecclésiastiques qui venaient chez ma tante; ils étaient d'un certain âge, c'est-à-dire d'un âge certain, car ils me parurent tous avoir de cinquante à soixante ans. Cependant, à force d'examiner, j'aperçus un jour un jeune abbé qui devait n'avoir qu'une trentaine d'années; aussitôt que je le vis, je désirai le contempler souvent; alors je fus plus attentive, et je ne manquai pas une seule fois de le regarder à son passage, et je le suivais longtemps des yeux lorsqu'il traversait les appartements.

» Un jour il m'aperçut, et je me retirai promptement; mais au bout de quelques minutes j'avançai la tête, il était encore à la même place, regardant l'endroit où je lui avais apparu. La fixité de ses yeux, l'étonnement de sa figure et son attitude, me firent un incroyable plaisir, et, dès lors, ces petits événements déterminèrent mes pensées à s'arrêter sur ce jeune homme; il devint l'objet de toutes mes méditations, et je m'occupai sans cesse de lui le plus innocemment du monde: je n'apercevais aucun danger à l'entourer de toutes les perfections que je rêvais. Longtemps je me contentai de penser à lui, mais il arriva un moment où sa vue me devint nécessaire; ne l'ayant jamais aperçu qu'à la dérobée, je voulais le contempler à mon aise, l'entendre parler, et savoir si son âme était réellement aussi parfaite que je la supposais.

» J'avais alors quinze ans et demi. Sans ignorer que j'étais belle, je ne concevais pas les avantages que donne la beauté; j'accordais la naïveté avec cette finesse d'esprit que nous avons naturellement; et dès lors que j'eus résolu

d'être admise au salon je le fus. En effet, un jour que je venais de voir entrer mon jeune abbé, je me hâtai de faire une toilette soignée, et je m'avançai hardiment vers le salon; j'entre, je cours m'asseoir en tremblant à côté de ma tante, et quand j'eus relevé ma tête, il se fit un léger murmure dans l'assemblée. Mademoiselle de Karadeuc me regarda avec étonnement. La conversation, qui était animée lorsque j'ouvris la porte, à laquelle je m'étais arrêtée un instant, fut interrompue, et tous les yeux se tournèrent sur moi; ma tante ne dit pas un mot... Alors, jetant un furtif regard sur cette réunion, j'aperçus que mon jeune abbé était le seul qui ne me regardât pas, et ses yeux parlaient à mademoiselle de Karadeuc un langage qui me déplut singulièrement. Je ne doutais pas que ma tante ne fût charmée intérieurement de voir que, pendant que sa nièce attirait tous les regards, le plus jeune des ecclésiastiques lui conservât un sourire aimable; aussi je ne m'étonnai plus de ce qu'elle ne m'ordonnât pas de sortir. J'avoue franchement que l'espèce de dédain du jeune homme fit élever dans mon cœur un mouvement de dépit qui me rendit plus soigneuse d'attirer son attention.

» Vous voyez, dit la marquise au vicaire, vous voyez avec quelle franchise je vous raconte ces premières circonstances. Depuis, j'ai acquis de l'expérience, et j'ai remarqué que ce qui m'est arrivé arrive à tout le monde; ce que je vous rapporte est, en abrégé, l'histoire de tous les amours passés et à venir. Je continue: Je me rappelle encore les moindres paroles qui se sont prononcées ce jour-là, et je crois voir encore celui dont je vous parle tel qu'il m'apparut. Sa figure était noble mais sévère, ses longs cheveux tombaient en boucles sur ses épaules; il était d'une taille élevée; son teint pâle contribuait à rendre le feu de ses yeux noirs encore plus vif; ses manières distinguées, son attitude, la beauté de ses traits, tout me séduisait.

– Monsieur, lui dit ma tante qui rompit le silence, comment vous tirerez-vous de ces objections-là?... cela ne me paraît pas très-facile...

– Mademoiselle, répondit-il avec une charmante

modestie, j'ai déjà un grand tort, c'est d'être, à mon âge, en contradiction avec des personnes dont je dois respecter les opinions: ainsi je ne défendrai pas les miennes plus longtemps. Seulement, qu'il me soit permis de dire que les règlements de l'Eglise nous ont placés dans une position dangereuse, c'est-à-dire entre ses lois et celles de la nature. Quant à moi, je regarderai comme un crime de fausser mes serments, je ferai tout pour les tenir; mais si, pour mon malheur, une passion, la seule que j'aurais, naissait dans mon cœur, je me confierais en la bonté de celui qui pardonna à la Samaritaine et à la femme adultère.

– Ainsi, s'écria un vieil ecclésiastique, vous déshonoreriez l'objet de vos adorations!...

– Monsieur, repartit vivement le jeune homme, vous faites naître une autre question qui ne peut être résolue par personne d'entre nous; elle est du ressort des femmes, et nous ne pouvons pas la traiter maintenant, elle est trop délicate, car il s'agit de savoir si une femme est criminelle en cédant au vœu de son cœur; je sais qu'il y a crime selon nos lois; mais, admettant qu'elles soient abrogées, je ne vois pas ce qu'on aurait à dire à celle...

– Assez!... interrompit mademoiselle de Karadeuc.

» En entendant parler ainsi celui qui était l'objet de mes rêves, je trouvai son organe flatteur; ses paroles me parurent pleines de franchise. Je le regardais furtivement sans pouvoir réussir à être vue par lui: ma tante avait toute son attention. Ignorante comme je l'étais, je ne savais pas que cette manœuvre adroite avait pour objet de ne pas donner de soupçons à mademoiselle de Karadeuc, afin de pouvoir revenir aussi souvent qu'il le voudrait. C'est ce qui arriva. Car ma tante, flattée au dernier point de voir qu'à son âge elle captivait un jeune homme dont les principes passaient pour être très-sévères, la conduite exemplaire, et sur qui les idées religieuses avaient un très-grand empire, jugea qu'elle remportait un des plus beaux triomphes, et qu'il fallait qu'elle eût encore un charme bien puissant pour faire taire la religion. Je ne devinai pas tout d'abord le secret de la conduite d'Adolphe (c'était, de tous ses noms,

celui que j'aimais à prononcer), et je fus longtemps en proie à de cruels tourments. Ma tante me laissait venir au salon depuis que j'y étais si audacieusement entrée, et je crois que ce fut par le conseil de ses amis qu'elle ne s'opposa plus à ce que j'y parusse. La froideur que me témoignait le jeune abbé, le peu d'attention qu'il avait pour moi, me chagrinèrent: je devins rêveuse et triste; lorsque je le voyais, mon regard s'attachait sur lui, et je tombais sur-le-champ dans la mélancolie. Un jour que je reconduisais Adolphe, et que j'étais seule, parce que ma tante avait du monde, je le regardai d'une manière touchante, et je lui dis:

– Adieu, monsieur.

» Il faut qu'il y ait eu dans la manière dont je prononçai ces paroles quelque chose d'extraordinaire, car il s'approcha de moi, me prit la main; je la laissai prendre, et, la serrant doucement, il ne me répondit que par un:

– Adieu, mademoiselle!... qui me fit tressaillir.

» Je restai sur le haut de l'escalier, appuyée sur la rampe, Il descendit lentement en me regardant toujours, et moi, lorsque je ne le vis plus, j'écoutai le bruit de ses pas. Toute cette journée je crus entendre l'expression délicieuse qu'il avait donnée à ces deux mots. Je prenais plaisir à me représenter notre attitude embarrassée et l'espèce de honte qui régnait dans la manière dont nous nous étions regardés; enfin, le souvenir des sensations fugitives de ce moment me causait un trouble et une joie dont la douceur m'avait été jusqu'alors inconnue. »

Comme madame de Rocourt achevait ces paroles, elle regarda Joseph, qui lui parut en proie à une vive agitation; ses longs cils noirs pouvaient à peine retenir des larmes. En effet, un pareil récit, fait avec la naïveté que la marquise y répandait, lui rappelait sa propre passion; mais madame de Rocourt, prenant le change sur l'attendrissement du jeune prêtre avec joie: « Ces événements sont peu de chose, mais ils sont tout en amour, car rien n'est indifférent: un geste, un regard, font époque. C'est depuis l'adieu d'Adolphe que naquit mon espérance. Qu'espérais-je?... Dieu m'est témoin que je l'ignorais; il n'y a rien de

si difficile que de vouloir expliquer ces premiers mouvements de notre cœur: ceux qui ont aimé doivent les comprendre, parce qu'ils les ont éprouvés. Il y a, dans la nature, des choses qui ne peuvent qu'être senties: par exemple, ce qu'éveille en nous l'aspect d'une nuit étoilée, dans une sombre forêt, ou en écoutant le bruissement des vagues de la mer, ne peut être exprimé; il en est ainsi de l'éveil de nos cœurs. »

— C'est vrai!... s'écria le vicaire. « La première fois que nous nous revîmes, notre regard fut un regard d'intelligence qui nous prouva l'un à l'autre que nous nous étions occupés l'un de l'autre pendant l'absence. Alors je fus heureuse! J'avoue même, aujourd'hui que ce temps de bonheur et d'illusion a fui, que le prisme est brisé, j'avoue qu'il n'y a pas dans la vie humaine de plaisir plus pur, plus suave, et je ne croyais pas qu'on pût le rencontrer deux fois!... »

L'œil de la marquise devint humide, elle s'arrêta un moment en contemplant M. Joseph, qui, la tête entre les mains, semblait vouloir lui dérober la vue de ses larmes. L'infortuné pensait à Mélanie, et le récit de madame la marquise donnait à son cœur une bien douce fête de mélancolie. Joséphine reprit bientôt ainsi: « Nous marchions, comme vous voyez, bien lentement dans la carrière. Timides l'un et l'autre, tous deux religieux et candides, satisfaits d'un regard, nous restâmes longtemps dans cet état plein de charmes. Nous eûmes le bonheur de tromper ma tante sur notre intelligence secrète. Ce fut vers ce temps que la persécution que l'on exerçait contre les nobles et les prêtres devint plus rigoureuse. Un jour, j'étais assise à côté de ma tante, et je lui lisais un saint livre, lorsque, tout à coup, la porte de la chambre s'ouvre, et je vois Adolphe. Mademoiselle de Karadeuc dormait; il s'approche et me dit:

— Mademoiselle, je suis poursuivi, et je n'ai échappé aux dangers qui m'environnent que par le plus grand des hasards; je viens chercher un asile dans votre maison, et j'ai osé croire que vous ne me refuseriez pas...

— Monsieur, je ne crois pas, lui dis-je, que ma tante vous

repousse; elle sera enchantée, j'en suis sûre, de vous rendre service, et vous...

» Je n'en pouvais plus de joie; en le voyant, je m'arrêtai: mon regard lui dit tout ce que je pensais.

» Alors, mademoiselle de Karadeuc s'éveilla et fut grandement étonnée de le trouver à mes côtés; mais, comme il avait l'œil sur ma tante, il se composa très-bien, et l'instruisit des circonstances fâcheuses dans lesquelles il se trouvait. Mademoiselle de Karadeuc réfléchit longtemps avant de répondre; elle me parut calculer et les dangers qu'elle courait elle-même en recélant un prêtre, et ce qui pouvait lui en revenir de bon dans cette vie et dans l'autre. Je tremblais pendant ce silence; enfin elle prononça, avec une répugnance évidente, qu'elle consentait à cacher Adolphe, mais pour quelque temps seulement. Une joie divine s'empara de mon âme à ce décret de la sainte fille, et je pris un plaisir inexprimable à tous les détails qu'entraînèrent les soins qu'il fallut prendre pour dérober Adolphe à tous les regards. Il habita donc notre maison; ce fut alors que, sans cesse en présence l'un de l'autre, notre passion s'alluma plus vive, plus ardente. Adolphe paraissait souffrir et combattre beaucoup, il luttait avec un incroyable courage, et la flamme dont il brûla le fit changer et pâlir. Elevé par une mère extrêmement pieuse, il avait reçu dès le berceau les principes les plus rigoureux, en sorte que l'idée de compromettre le salut de son âme, de ternir l'éclat d'une vie sainte, de perdre sa réputation, avait et eut toujours sur lui le plus grand empire. Alors il souffrit cruellement et livra de rudes combats à sa passion naissante. »

— Venez, dit madame de Rocourt au vicaire, venez, traversons le pont qui est devant nous, et allons dans la chapelle ruinée, je vais vous montrer le seul monument que j'aie gardé de cet amour... Joseph suivit la marquise en silence; ils entrèrent dans l'antique chapelle; et, parvenus à un autel de marbre noir, madame de Rocourt, soulevant une dalle, montra à Joseph des papiers. S'asseyant alors sur un banc de pierre, elle reprit la suite de son aventure.

« Au bout de quinze jours, Adolphe, ne pouvant plus

résister à sa passion, et n'osant m'en instruire, mit pendant la nuit la lettre suivante sur ma table. »

Alors, la marquise dépliant un papier tout usé, lut ce qui suit avec une visible émotion.

« Mademoiselle, quels que soient les dangers qui m'attendent au-dehors, je dois fuir l'asile que votre tante m'a offert. Bien que ma mort soit presque certaine, je la préfère au péril que je cours dans la maison que vous habitez!... Si je vous écris ceci, c'est afin que vous ne soyez pas surprise de me voir vous quitter précipitamment, sans raison apparente; car alors vous pourriez vous méprendre sur le motif de ma fuite, et je ne voudrais pas, pour le salut éternel de mon âme, vous causer la moindre peine; car enfin, mademoiselle, je crois que vous avez un peu d'amitié pour moi! Hélas! puisque je me retire, que je fuirai pour jamais, me sera-t-il permis de vous écrire que je vous aime? Ce fatal secret m'échappe!... O Joséphine, je sais que le feu qui me dévore ne peut pas vous atteindre, et c'est ce qui m'enhardit à vous peindre ce que je sens. Vous êtes belle sans doute, mais combien les beautés de votre âme l'emportent sur vos charmes. Quelle âme candide révèle votre regard pur et chaste! voilà les perfections qui m'ont séduit, et ce n'est pas d'hier, c'est depuis longtemps. La passion que je combats depuis trois mois fera encore battre mon cœur lorsque je mourrai! je la voilerai toute ma vie d'une apparente froideur, et je ne vivrai que dans mes souvenirs. Je ne cherche pas à savoir si vous m'aimez, je ne vous supplie de m'accorder aucune faveur!... où nous mènerait-elle?... Non, je me contente de vous adorer de loin comme un autel dont on n'ose approcher. Seulement j'espère que vous aurez quelque pitié pour moi, que vous vous direz: « Il est dans l'univers!... je ne sais où!... un malheureux qui m'aime!... sans espoir!... » L'idée que vous penserez quelquefois à moi m'aidera à supporter la vie; et lorsque je serai mort j'obtiendrai quelques larmes... Ce sont les seules que je veux que vous répandiez pour moi.

» Hélas, mademoiselle, si vous vouliez m'assurer que vous déposerez votre touchante pitié, que vous armerez

vos regards de sévérité!... je puis répondre de moi... alors, je resterais, et du moins, dans ma vie, j'aurais encore quelques instants de bonheur à compter; car, lorsque je vous vois, j'éprouve tout ce qu'il y a de plaisir sur la terre! et... si le ciel, le hasard... que sais-je, faisaient que vous éprouvassiez pour moi un sentiment plus vif que l'amitié!... Ah! nous goûterions les plaisirs les plus purs, les plus vifs... Dieu!... si nos âmes s'entendaient! Quelle vie pleine et délicieuse! Vous remplissez tout mon cœur; vous êtes tout pour moi... Mais je me livre trop aux sentiments qui me dominent. Il faut partir, car il n'est rien de tout cela! Ainsi donc, adieu, fille pure et chérie, adieu, je te salue comme le rivage de la patrie que l'on quitte pour toujours! je vais traîner ailleurs mon amour, mes regrets, mon existence à jamais empoisonnée, heureux si je rencontre en chemin la hache révolutionnaire. »

» Dans quel état me plongea la lecture de cette lettre. Je restai longtemps les yeux remplis de larmes sans pouvoir réfléchir; le lendemain matin, lorsque je rencontrai le jeune prêtre, je lui pris la main, et, l'attirant à moi, je lui dis d'une voix altérée: « Ne partez pas. » C'était tout dire. Ma tante ne nous laissait jamais seuls, nous ne pouvions nous parler en liberté. Alors, me confiant en notre mutuelle innocence, un soir je suivis Adolphe dans une chambre où il m'entraîna; et là, m'asseyant près de lui, je saisis sa main, et, pleurant de honte, je lui dis: « Ah! je vous aime!... »

— Joséphine! s'écria-t-il, ah, Joséphine! vous me faites mourir de bonheur!

— Mais que deviendrons-nous? lui dis-je.

— Joséphine, ne sentez-vous pas dans votre cœur un plaisir enivrant?... Il doit nous suffire; le charmant accord de nos âmes nous fournira des voluptés calmes et pures. Parcourons une carrière où peu de mortels ont brillé; séparons-nous, dégageons-nous de ce qu'il y a de matériel en nous et ne vivons que de la vie des anges... Avec une volonté forte nous éteindrons tous nos désirs, et, n'ayant plus de combats à redouter, nous goûterons tout le bonheur d'ici-bas. Contents, jouissant d'une félicité dont la vertu ne

soupirera pas, nous mourrons ensemble après avoir épuisé tous les plaisirs de l'âme.

— Ainsi donc, repris-je, dès aujourd'hui nos cœurs s'entendent, et lorsque je vous regarderai vous comprendrez tout ce que je dirai.

» Alors, nous passâmes une heure délicieuse, en proie à ce premier bonheur de l'amour, à ce charme des premières paroles où l'on ose tout dire, avec des réticences, des mouvements de honte, de joie, qui sont indéfinissables. Ce doux moment rempli par les prières, les soupirs, les regards que l'on craint de comprendre, ce moment enchanteur est resté gravé dans mon souvenir, et il ne m'apparaît jamais sans me causer de vifs transports. Notre résolution sublime, prise avec courage, fut suivie avec constance et sans murmure pendant quelque temps; mais, mon jeune ami! que de semblables promesses sont imprudentes, et que de mouvements impérieux s'élèvent dans l'âme lorsque deux êtres qui se chérissent sont en présence l'un de l'autre!... »

— Ah! madame!... s'écria le vicaire.

Puis le jeune homme, s'éloignant de quelques pas de madame de Rocourt, s'arrêta et parut à la marquise en proie à la plus vive émotion. Lorsqu'il revint, des pleurs sillonnaient ses joues pâles, et tout le feu de sa passion pour Mélanie brillait dans ses yeux.

— Madame, dit-il, je ne puis vous exprimer à quel point ce récit est cruel pour moi!... La marquise sourit et serra la main du jeune prêtre qui se rassit à côté d'elle.

« Un soir Adolphe, m'attirant près de lui, me dit:

— Joséphine, je dois partir, car rien n'est moins sûr que le salut de mon âme et de la tienne.

— Que voulez-vous dire?...

— Que je t'aime beaucoup trop et que je ne puis résister plus longtemps; nous avons trop présumé de nos forces; je désire plus que tu ne m'accordes... je ne suis pas heureux...

— Eh bien! parlez, lui dis-je, que voulez-vous? Pour toute réponse il me prit la main et la serra contre son



Il me prit la main et la serra contre son cœur

cœur. Il me regarda!... Ah! j'avoue que ces simples mouvements m'instruisirent vaguement de tout ce que désirait Adolphe! Je le contemplai longtemps sans lui répondre, attirée vers lui par une force invincible. Nous restâmes longtemps dans ce redoutable silence; mais enfin Adolphe me dit en s'écartant de moi:

– Séparons-nous!... Joséphine, je t'aimerai toute ma vie, tu seras la seule femme dont le nom, le souvenir, feront battre mon cœur!... mais je t'aime assez pour préférer ton honneur au plaisir, et ton bonheur futur au bonheur d'un instant. Il s'élança dans sa retraite, et je l'entendis se mettre en prière et pleurer. Je l'écoutai longtemps... Je l'admirais, hélas! ce fut la pitié qui me perdit. Je rentrai dans mon appartement et je me mis à réfléchir, ou plutôt... Mais comment appeler ces vagues pensées d'une jeune fille qui aime pour la première fois? »

CHAPITRE XV

Suite et fin de l'histoire de madame de Rocourt

La marquise continua en ces termes: « Il n'y a rien de plus touchant, rien de plus dangereux pour une femme que le spectacle des efforts que fait un homme pour la respecter; c'est cette grande preuve d'amour qui me perdit; il se glissa dans mon âme une pitié, une compassion perfides.

– Hé quoi! me disais-je, ne dois-je pas me sacrifier pour le bonheur de celui que j'aime?... N'est-ce pas montrer peu de grandeur d'âme que de profiter à moi seule des combats d'un autre? N'est-il pas plus beau de ne choisir que mon infortune et de tout prendre sur ma tête?... n'étais-je pas barbare de contempler sur son visage la trace de ses combats sans le récompenser de tant d'ardeur et de vertu?... Je pleurerai en secret, me disais-je, les fautes que je commettrai pour sauver mon amant, et devant lui je serai joyeuse et riante! Enfin, je trouvai je ne sais quelle grandeur, quelle sublimité à m'attacher pour toute ma vie à cet homme infortuné, proscrit, parce que je m'imaginais devoir tout couvrir par le plus violent amour et par la sublimité de ce dévouement. Ce fut par de tels raisonnements que j'étouffai la voix de la raison. Une circonstance vint achever la défaite de ma vertu chancelante; le plus grand des hasards fit que j'entrai dans le cabinet secret de ma tante; j'y trouvai la *Nouvelle Héloïse*, je la lus. Dans ce

livre je vis l'histoire fidèle de mes sentiments; l'éloquent auteur de ce chef-d'œuvre me persuada que je resterais noble, pure, candide, malgré mon amour satisfait. Nous étions dans une situation semblable, et j'imitai Julie... en tout! »

Ici la marquise se couvrit le visage de ses jolies mains, et elle garda le silence pendant quelque temps. Enfin elle releva la tête en regardant le vicaire; il était immobile, sa figure n'avait aucune sévérité. Alors Joséphine reprit:

« Tout ce que je sais, c'est que ce n'est point aux hommes à me blâmer... Adolphe admira mon dévouement, il me cacha tous ses remords. La sévérité de ses principes le tourmentait cependant à chaque instant, et il souffrait pour moi. Ce fut au milieu de cette vie d'égarement et de bonheur que mademoiselle de Karadeuc devint plus clairvoyante. Un soir que nous étions ensemble, elle me regarda d'un air sévère et me dit:

– Ma nièce, songez-vous au poste éminent que vous devez occuper? oubliez-vous que la noblesse de votre famille vous a donné le droit d'entrer dans un chapitre; que les puissantes protections que j'ai auprès de l'empereur d'Allemagne et du saint-père m'ont promis pour vous une dignité dans le chapitre de L***, et que si vous menez une conduite *régulière*... (en disant ce mot elle me regardait avec une ironie perçante), vous pouvez devenir abbesse?

– Mais, mademoiselle, je n'ai, je vous assure, aucun goût pour la vie monastique.

– Vous n'aimez pas l'Eglise? reprit-elle avec un sourire sardonique.

– Je suis, répondis-je, je suis religieuse et je crois en Dieu; mais il a laissé à chacun le droit de se choisir l'état le plus convenable pour faire son salut.

– Celui que vous prenez, petite hypocrite, doit vous conduire droit en enfer. Croyez-vous, dit-elle en colère, que mes lunettes m'aient empêché de voir les regards que vous lancez à notre jeune réfugié?... Dès demain il quittera la maison.

— Quoi! ma tante, vous le renverriez? vous le laisseriez aller à la mort?...

» Et, en prononçant ces mots, vous devez juger combien j'étais tremblante. Cette vieille fille me jeta un regard scrutateur et s'écria:

— Ah! malheureuse!... vous l'aimez!...

— Non, ma tante! ... répondis-je d'une voix entrecoupée. Ah! je vous en supplie, qu'un regard involontaire, dénué d'intention, ne perde pas un ministre du Seigneur!... Vous seriez comptable de sa mort au jugement dernier, et c'est un crime dont rien ne pourrait vous laver...

— Voyez-vous le petit Satan, comme elle a peur de le voir s'éloigner!... Il s'en ira, mademoiselle, et, ne craignez rien, je le conduirai moi-même chez une sainte fille qui le recueillera.

— Mademoiselle, mais savez-vous s'il aura les soins dont vous l'entourez ici et dont il est si reconnaissant? Songez que si, par une imprudence, celle à qui vous le confierez le laissait découvrir, vous seriez la cause de la perte d'un jeune homme qui appartient à une des plus nobles familles de France, un jeune ecclésiastique qui, si les événements changeaient, deviendrait cardinal?

— Tout ce que vous dites, la chaleur que vous y mettez ne fait que me confirmer dans mes soupçons, et peut-être êtes-vous plus criminelle que je ne le pense.

» Ces paroles me donnèrent un frisson mortel, car elle disait vrai.

— Mademoiselle, lui dis-je avec une dignité qui lui en imposa, vous oubliez le nom que je porte, et qu'enfin vous êtes la plus vigilante comme la meilleure des tantes...

» Vous voyez, mon jeune ami, si nous savons mentir au besoin?... Mademoiselle de Karadeuc me regarda, elle resta un instant indécise, mais après un court moment de réflexion elle me laissa, alla ouvrir la retraite du jeune prêtre et l'amena par la main. Cette vieille fille était digne de régir un couvent! Elle mit Adolphe devant moi, et, jouissant de ma rougeur, elle lui dit d'un air de bonté:

— Je sais que vous vous aimez...

» Adolphe pâlit. Avant qu'il pût répondre, je composai mon visage et je répondis à ma tante:

— Qui donc a pu vous faire inventer cela?...

» Mon ami me comprit, il regarda mademoiselle de Karadeuc et lui repartit avec un trouble inexprimable:

— Mademoiselle, je ne croyais pas que mes mœurs pussent donner lieu à de pareils soupçons... O Dieu! s'écria-t-il avec un accent de mélancolie, ce que je suis forcé de dire est déjà une punition de mes péchés! cette humiliation terrestre me sera-t-elle comptée?... et ce que je souffre, ajouta-t-il en me regardant, pourra-t-il effacer quelque chose du livre éternel où l'on écrit nos fautes?

» Ma tante nous examinait tour à tour avec une maligne curiosité.

— Monsieur, dit-elle avec une colère sourde qu'elle retenait, mais qui perçait dans l'accent de ses paroles, monsieur, je crois à vos paroles, je vous ai donné volontiers un asile, mais il n'est pas encore assez sûr pour vous, et ma dévotion bien connue doit, tôt ou tard, m'attirer une visite domiciliaire. Demain je vous conduirai moi-même chez une dame de mes amies, et vous n'aurez rien à y craindre.

— Mademoiselle! m'écriai-je, ma chère tante, je vois que rien ne peut effacer vos soupçons; eh bien! je vais vous donner une preuve à l'évidence de laquelle vous vous rendrez peut-être... Que ne ferais-je pas pour sauver un prêtre de la mort certaine qui l'attend s'il s'éloigne de ces lieux... Je vais les quitter! Je le laisse seul avec vous, dis-je avec un accent d'ironie, et j'irai à Aulnay-le-Vicomte me cacher dans la chaumière de Marie, ma pauvre nourrice!... Serez-vous satisfaite?

» A cette proposition, ma tante sembla se radoucir, et pendant qu'elle réfléchissait, Adolphe, les larmes aux yeux, me regardait, et son coup d'œil ému me disait combien il admirait mon dévouement. Mademoiselle de Karadeuc consentit à cet arrangement, il fut convenu que le lendemain je partirais pour Aulnay. Nous pûmes, Adolphe et moi, nous embrasser et nous dire adieu!... Quelle scène touchante et mélancolique!...

— Non! s'écriait Adolphe, je ne t'abandonnerai pas, surtout dans l'état où tu es!...

— Adolphe, restez ici! s'il me fallait trembler pour votre vie!... je périrais!...

» Que de pleurs!... que de baisers! quel charme cruel! Je partis!...

» Je passai quelque temps ensevelie dans la plus profonde douleur, et je confiai tout à ma pauvre nourrice; je pus verser mes larmes sur le sein qui m'avait nourri. Ce fut alors que j'appréciai le bonheur que l'on éprouve à avouer ses fautes à une amie. Un soir que j'étais assise auprès du foyer de Marie et que nous nous entretenions d'Adolphe, son mari entre et me regarde d'un air triste... Nous le questionnons, et il nous apprend que le jeune prêtre que recélait mademoiselle de Karadeuc avait été découvert et transféré dans les prisons!...

» Cette nouvelle, annoncée sans ménagement, me fit tomber sans connaissance; une fièvre brûlante s'empara de moi, et dans mon délire je ne parlais que de l'enfant que je portais dans mon sein. Marie tremblait pour moi. Au moment où j'étais tellement affaiblie par les mille souffrances qui m'accablaient, que ma nourrice, assise à mon chevet, croyait que j'allais expirer... le bruit du galop d'un cheval retentit à la porte de la maison; un militaire entre!... je reconnais Adolphe!... Il vole à mon lit de douleur... La joie produisit chez moi le même effet que la peine. Lorsque je revins à moi, Adolphe tenait ma main dans la sienne, et quand je fus en état de l'entendre, il me raconta que la violence de sa passion n'avait pas pu lui permettre de supporter mon absence, et que l'amour lui avait inspiré le stratagème qui causait ma douleur. En effet, s'il s'échappait, mademoiselle de Karadeuc n'en serait que plus confirmée dans ses conjectures, et s'imaginerait que c'était vers sa nièce qu'il volerait.

— Ainsi donc, me dit-il, je commençai par endormir ta tante et l'entourant d'attentions et d'hommages dont elle me sut un gré infini. J'effaçai dans son âme toute trace de soupçon, et quand je la présumai revenue à son

amitié première pour moi, j'écrivis à des amis fidèles, entre autres à mon frère, de tomber, déguisés en gendarmes, une nuit, à l'improviste, chez mademoiselle de Karadeuc, et de m'arracher de chez elle!... Ils exécutèrent si bien cette adroite manœuvre, que ta tante pensa mourir de chagrin lorsqu'à minuit on vint faire une perquisition exacte de son hôtel, et que mon frère, à qui j'avais indiqué le secret de mon introuvable cachette, sonda, avec son sabre, le mur dans lequel était pratiquée la fausse porte. Je jouai la résignation, je consolai votre tante, qui s'accusait d'imprudence, et je la laissai, joyeux de pouvoir aller vous retrouver. Mon frère m'a donné un uniforme, je suis accouru de bois en bois, à la nuit, et... me voici!...

» O joie enivrante!... ô bonheur!... j'ai savouré dans cette époque de ma vie toutes les peines et toutes les voluptés d'un plus long amour, car j'approchais du terme, et le chagrin qui me ronge encore aujourd'hui devait bientôt s'emparer de mon cœur. Mon jeune ami, dit la marquise en montrant au jeune prêtre le parc du château, voyez ce charmant asile; il est plein de souvenirs pour moi!... Ces lieux, ces beaux lieux, m'ont vue pendant trois mois heureuse!... aussi heureuse que peut l'être une femme!... Pendant ces trois mois, libre, sans inquiétude!... aimée, adorée d'Adolphe, je ne demandais rien au ciel que d'être ainsi toute ma vie.

» La première punition de mon crime me fut infligée par Adolphe lui-même, lorsqu'il vit qu'il existerait à jamais un témoin de nos amours!... Il devint rêveur; par les questions que je lui fis, je vis qu'il pensait à l'avenir, qu'il redoutait jusqu'à la tendresse que j'aurais pour mon enfant. Ce fut alors qu'il me dit de quitter Aulnay pour aller mettre au jour, dans d'autres lieux, le fruit, le doux fruit de nos amours!... Personne ne s'apercevait de mon état, parce que j'eus le cruel courage de le dissimuler jusqu'au dernier moment, et je suis restée pure et vierge aux yeux des hommes!... Quel mal ai-je commis envers la société!... Hélas! je n'ai nui qu'à l'être que je chérirais le plus!... mon pauvre enfant!... Pour dépayser mademoiselle de Karadeuc, nous

dîmes à Marie qu'elle eût à instruire ma tante que j'avais été obligée de me réfugier chez une de ses parentes, parce qu'on avait fait des perquisitions dans le village d'Aulnay pour venir arrêter les nobles qui pouvaient encore s'y trouver, et que, lorsque le premier moment de perquisition serait passé, je retournerais chez elle. Adolphe m'emmena donc, ce fut lui qui me tint lieu de tout. Son amour se déploya dans les soins qu'il me prodigua. Mais, hélas!... le barbare me déroba mon enfant, et... je ne le revis plus!... »

Ici la marquise de Rocourt pleura longtemps!... « Tout ce que je sais, reprit-elle, c'est qu'Adolphe, que j'avais supplié de lui donner mon nom, l'appela Joseph!... »

– Joseph!... s'écria le vicaire avec les marques de la surprise et le visage en feu.

Madame de Rocourt le contempla avec bonheur.

– Vous vous nommez Joseph aussi?... dit-elle.

– Où êtes-vous accouchée? reprit-il en lui saisissant le bras et la regardant.

– Ah! loin d'ici, répondit-elle, à Vans-la-Pavée!...

Et elle fut cependant en proie à une vive anxiété en examinant la figure du jeune prêtre.

– Malheureux que je suis!... s'écria-t-il, ne sais-je donc pas qui je suis?... Cependant un prêtre!...

Puis il tomba dans une rêverie que Joséphine respecta.

Après un long silence, pendant lequel le jeune prêtre regardait furtivement madame de Rocourt, celle-ci reprit: « D'ailleurs, Adolphe vint me dire que mon fils était mort; il employa beaucoup de ménagements pour m'annoncer cette fatale nouvelle; mais, oserais-je le dire! je n'ai jamais cru à la réalité de ce qu'il m'a dit!... Un secret pressentiment me crie que mon fils existe!... Ainsi jugez si, lorsque j'aperçois un enfant ou un jeune homme, je n'ai pas le cœur gros d'une tendresse qui cherche à sortir de ce cœur qu'elle gonfle!... Depuis, je n'eus que des malheurs. Adolphe émigra, je retournai chez ma tante, et je vécus dans les larmes, parce que, d'après la nature de mon caractère, une passion devait faire de grands ravages dans mon âme...

Quelle mélancolie me saisit! J'étais inconsolable et de la perte de mon enfant et de celle de mon ami. Je reçus de ses nouvelles, il m'assurait qu'il m'aimait, et cependant une amertume secrète régnait dans ses lettres, il semblait qu'il pleurât sa faute, et il n'osait me la reprocher, car c'eût été le comble de l'infamie!... Ah! les caractères par trop religieux, ceux qu'une teinte de fanatisme dégrade, sont capables de bien des cruautés. Vous allez en juger!... Il ne me restait plus, grand Dieu! qu'à être méprisée de celui que j'ai tant aimé, à qui j'ai tout sacrifié!... Car j'ai aimé, mon jeune ami, autant que l'on peut aimer ici-bas!... Après que ma tante fut morte, je revins habiter mon cher Aulnay-le-Vicomte. M. de Rocourt me vit et m'aima. Je trouvai de la douceur dans le lien que nous avons contracté, mais je lui tus ma faute, il l'ignorera toujours!...

» Bientôt un règne éclatant vint remplacer les excès de notre révolution. L'empire rétablit la religion et ses autels, Adolphe fut rappelé, et obtint un poste éminent il y a six ans; je courus avec ivresse le revoir!... Jamais cette scène ne sortira de ma mémoire. Il était chez lui, j'entre, il ne me reconnaît pas, et le laquais lui dit mon nom.

– Eh quoi! m'écriai-je en courant à lui, Adolphe ne reconnaît pas Joséphine!...

» Alors il me dit froidement:

– C'est vous! madame...

» Il renvoya tout le monde, et nous restâmes seuls!... Je crus que cette grande sévérité, cette retenue, cesseraient. Non, hélas! non...

– Joséphine, me dit-il, vous êtes mariée?...

» Cette interrogation me fit frémir. Ah! je recueillis en ce moment toute l'ivraie que j'avais semée dans ma jeunesse!

– Cruel! m'écriai-je, il eût été beau de vous rester fidèle et d'être reçue ainsi!...

– Joséphine, continua-t-il d'un ton grave, je t'aime toujours.

» Malgré l'accent profond qui accompagna ces paroles, sa froideur, sa figure pâle et sévère détruisaient la conviction que je brûlais d'avoir.

— Joséphine, continua-t-il, vous avez un époux!...

— Et croyez-vous, lui dis-je vivement, que je viens ici pour manquer à ce que je lui dois? Si c'est là ce que signifient vos paroles, dispensez-vous de parler plus longtemps!... O Adolphe!... Adolphe... Malgré ma fierté, je fondis en larmes.

— La religion... reprit-il.

— Eh! laisse ta religion, et jette-moi un seul regard d'autrefois!...

» A cette parole, il me lança un coup d'œil d'horreur et de mépris.

— Adieu! lui dis-je.

» Et je m'élançai hors de son hôtel, en jurant de ne plus le revoir. La sécheresse de ses paroles, son attitude sombre, son repentir, m'avaient accablée.

» Ainsi, mon jeune ami, croyez-vous qu'il y ait un homme assez sévère pour condamner ma faute lorsqu'elle a été suivie de deux pareils châtiments, la perte de celui qui pourrait me rendre glorieuse de mon crime et le froid mépris de celui que j'ai tant aimé?... Ah! il est des crimes (si c'en est un) que le ciel punit bien sévèrement ici-bas!... Hélas! les larmes que je verse en secret compenseront-elles mes torts? Notre religion, qui a fait une vertu du repentir, m'en donne l'espérance!... »

Ce dernier restait plongé dans une rêverie profonde; la manière simple et naïve dont la marquise avait raconté son histoire, le site, les souvenirs qui s'éveillaient au fond de son cœur au récit de cette femme, son accent tendre et les regards qu'elle jetait sur lui, tout contribua à le rendre rêveur; il n'entendit même pas les derniers mots de Joséphine, qui n'osa pas d'abord interrompre sa rêverie. Cependant, après quelques moments, elle lui dit:

— Regagnons notre banc de gazon; ces ruines, ces voûtes portent à la réflexion!...

Elle s'appuya sur le bras du jeune prêtre, et ils revinrent en silence s'asseoir sous le cèdre.

— Eh bien! monsieur Joseph, vous ne me dites rien?...

— Madame, répondit-il, je ne puis rien vous dire, car

j'absous toujours ceux qui ont souffert ou qui souffrent de pareils tourments.

— Vous êtes digne du saint ministère que vous remplissez!... Ah! venez quelquefois me donner de douces consolations, je sens qu'elles rafraîchiront mon cœur!

Elle détourna la tête et pleura.

— Venez, dit-elle, venez vous me représenterez celui que... j'ai perdu!...

A ce moment la cloche du château sonna le déjeuner; alors la marquise, regardant M. Joseph, lui dit:

— Si vous ne craignez pas de faire un mauvais déjeuner, faites-moi le plaisir d'accepter la moitié du mien.

Le vicaire suivit madame de Rocourt sans répondre: on eût dit qu'un charme secret l'entraînait malgré lui.

CHAPITRE XVI

Retour de M. de Rocourt. Rendez-vous donné au vicaire

NOUS avons laissé le vicaire plongé dans une profonde mélancolie. Il avait suivi madame de Rocourt jusque dans la salle à manger du château. Assis à sa table, à côté d'elle, il croyait encore être sous le cèdre du parc. Au moment où Joséphine lui offrait quelque chose, il leva les yeux, et vit sur le visage de l'un des domestiques qui servaient, un sourire dont l'expression sardonique le fit tressaillir. Ce drôle était debout, la serviette sous le bras, placé juste en face du jeune prêtre; il ne se soutenait que sur un pied, sa tête légèrement courbée suivait la pente du corps; cette attitude ajoutait encore à l'ironie qu'exprimait son visage. Ses yeux embrassaient également par leur regard perçant et la marquise et son protégé. Ce coup d'œil arrêta l'extase de Joseph et jeta dans son âme une vague inquiétude. Jonio était un de ces hommes dévorés du désir de se sortir de l'état où le hasard les a placés, qui ont assez philosophé pour secouer le joug de la conscience et se servir de tous les moyens possibles pour parvenir. Enfin, par une faveur spéciale de la nature, il avait des formes et des manières dont la candeur excluait tout soupçon sur ses principes. Il paraissait attaché à M. le marquis de Rocourt, au service de qui il était depuis quelque temps; mais il ne le servait avec tant de zèle que parce que le crédit que M. de Rocourt avait

auprès du pouvoir, depuis la rentrée des Bourbons, lui donnait de l'espoir, et il regardait son maître comme le premier instrument qu'il emploierait pour l'édifice de sa petite fortune. Le vicaire fut bientôt débarrassé de la présence importune de ce domestique; car madame de Rocourt, lisant dans les yeux du vicaire une sorte d'inquiétude et voyant qu'il regardait Jonio à la dérobée, renvoya ce dernier sur-le-champ.

M. Joseph avait naturellement de la compassion pour ceux qui étaient victimes d'une passion; ainsi la marquise trouva le rigide vicaire beaucoup plus affectueux qu'elle ne l'espérait; elle jouit de ce changement comme si c'était un premier pas que le jeune homme fît vers elle.

– Mon jeune ami, dit-elle d'un ton de voix affectueux, j'espère que quelque jour vous me confierez vos peines.

– Hélas! madame, je vous les dirais si l'amitié pouvait m'offrir des consolations, mais il n'en est aucune pour mes chagrins, et ce serait vous affliger en pure perte que de vous raconter mes aventures.

– J'aimerais, répondit la marquise, à participer à votre chagrin, même vainement, et, comme vous le dites, en pure perte. Deux malheureux se trouvent plus forts à porter leur infortune lorsqu'ils sont ensemble et que leurs cœurs s'entendent.

– Ah! madame, votre malheur n'est pas au comble!... Vous retrouverez votre fils!... mais moi!... le fatal *jamais* est gravé sur tous mes souhaits, l'espérance même m'est interdite!...

– Pauvre enfant!... s'écria la marquise et d'un air tellement amical, qu'il était impossible au vicaire de s'étonner de cette exclamation qui semblait conquérir pour celle qui la prononçait tous les droits de l'amitié. La marquise emmena le vicaire dans le salon; là, après quelques phrases insignifiantes, madame de Rocourt se mit à son piano; elle commença négligemment et de mémoire un morceau d'Haydn. Aux premières notes le vicaire tressaille, il s'approche, et Joséphine, s'apercevant de l'attention du jeune homme, continue de déployer toute sa sensibilité

dans son jeu... Elle se retourne; le vicaire, les yeux humides, immobile, avait l'attitude d'un prophète, et il recueillait religieusement les sons que la marquise tirait de l'harmonieux instrument.

— Madame, s'écria-t-il, vous m'avez, sans le savoir, causé le plus grand plaisir et la plus grande peine!...

L'infortuné, en entendant jouer la sonate favorite de sa sœur, crut revoir Mélanie elle-même!... Il se laissa aller sur son fauteuil, se cacha le visage dans ses mains, et la marquise accourut à ses côtés.

Cette matinée fut pour madame de Rocourt un des moments les plus délicieux de sa vie; elle savourait un bonheur pur, sans même que sa conscience le lui reprochât. Lorsque le vicaire se retira, elle prit le prétexte d'aller voir sa nourrice pour pouvoir accompagner le jeune prêtre jusqu'à la grille du château. Lorsque le vicaire se trouva seul, il se mit à réfléchir sur l'affection que madame de Rocourt lui portait, et rien dans son cœur n'en murmura. Le souvenir de Mélanie ne nuisait aucunement à ce nouveau sentiment qui se glissait dans son âme. Cependant il résolut de se tenir sur ses gardes et d'aller moins souvent au château; mais Joséphine avait trop d'adresse et de finesse féminine qui dompte les plus grands obstacles pour laisser le jeune prêtre au presbytère. A chaque instant elle faisait naître des prétextes. Marie lui servait singulièrement dans ces occasions. Tantôt madame de Rocourt se fâchait contre un de ses gens et le renvoyait, aussitôt Marie consolait l'affligé, lui conseillait d'aller trouver M. Joseph et de l'intéresser à son sort. Le vicaire revenait demander une grâce, obtenue dès qu'il parlait. Tantôt Marie allait instruire le vicaire des besoins d'une famille pauvre, et, dans la chaumière, M. Joseph trouvait un ange de bonté qui l'avait précédé. Madame de Rocourt, venue à pied, pour ne pas donner à ses bienfaits l'éclat d'une orgueilleuse philanthropie, avait besoin de la compagnie et du bras de M. Joseph. Toutes ces menées étaient déguisées par trop de bonhomie et d'esprit pour que M. Joseph s'en aperçût; cependant il commençait à réfléchir sur les soins empressés dont on l'entourait. Lorsqu'il parlait au bon curé de son embarras, M. Gausse ne savait que répondre; instruit de l'ardent amour du jeune homme pour Mélanie, il n'ignorait pas que le cœur de M. Joseph ne pouvait plus contenir aucun autre sentiment semblable; mais, d'un autre côté, il eût été enchanté de voir son vicaire lancé dans une passion qui lui fit oublier celle qu'une barrière insurmontable lui défendait d'approcher. Alors le bon curé se contentait de sourire avec une certaine finesse, et il lâchait deux ou trois proverbes qui enveloppaient sa pensée secrète et dont Joseph ne pouvait deviner le sens.

Le résultat des réflexions du vicaire fut qu'il devait renoncer à aller au château, non qu'il conçût des soupçons sur la nature du sentiment que lui portait madame de Rocourt, mais parce qu'il croyait commettre un sacrilège envers Mélanie en trouvant quelque plaisir à voir une autre femme, et que, du reste, il manquait en quelque sorte au serment qu'il avait fait de se séparer de toute l'humanité. Cette décision immuable fut exécutée à la rigueur, et les menées les plus adroites de madame de Rocourt vinrent échouer devant ce décret du jeune prêtre, qui en était revenu à la contemplation de son portrait chéri. Madame de Rocourt fut au désespoir. Son amour, parvenu au comble, ne pouvait supporter une telle privation. Un matin elle se hasarda à écrire le billet suivant au vicaire. « Il me semble, mon ami, que vous négligez beaucoup Joséphine! est-ce qu'elle serait encore pour vous madame la marquise de Rocourt? Je crois, à vous dire vrai, avoir assez fait pour conquérir ce beau titre d'amie. Faites à votre tour quelque chose pour moi. Songez que vous me devez bien des consolations; vous seul pouvez bannir la tristesse qui m'accable. Voici bientôt un mois que vous n'êtes venu me voir. Je vous attends, hélas! je sens que vous me devenez de plus en plus nécessaire. Enfin, mon jeune ami, je vous souhaite; ce mot doit vous suffire. »

Le malheur voulut que la marquise chargeât Jonio d'aller porter cette lettre à M. Joseph. Lorsque le domestique entra chez madame de Rocourt, il aperçut sur son visage

une expression passionnée dont l'homme le moins observateur aurait deviné la cause.

– Jonio, dit-elle, ayez bien soin de ne remettre cette lettre qu'à M. Joseph lui-même; s'il n'y est pas, vous la rapporterez!...

L'accent, le regard de la marquise, disaient tout, et ses yeux suivaient le papier entre les mains de Jonio, comme si cette lettre eût dû décider de sa vie. Aussitôt que Jonio posséda la lettre, il conçut la pensée de la retenir.

– Mais, pensait-il en lui-même, si ce billet ne dit rien, il est inutile de l'intercepter... En songeant ainsi, il était dans l'avenue du château: il marchait lentement lorsqu'un homme l'aborde, et après avoir lu l'adresse de la lettre:

– *Tu quoque, Brute!* et toi aussi, Jonio!... *indulges amori*, tu donnes dans le panneau! *Quo te, Moeri, pedes?* tu trottes chez le vicaire; va! *Timeo Danaos et dona ferentes*, crains les coups de bâton en portant des poulets.

– C'est vous, monsieur Leseq? dit le valet préoccupé.

– Heureusement pour vous! Pouvez-vous ignorer tout ce que le village pense de M. Joseph? Madame de Rocourt l'aime, *et traxit per ossa furorem*, elle a le diable au corps, il y a quelque chose pour nous; *oportet servire marito*, il nous faut éclairer le mari, et nous y gagnerons, *funus*, un emploi *in circumvallationibus*, dans les douanes, *vel aerario*, ou dans les contributions.

– Vous pensez donc que cette lettre est un billet... Hein!... Comment s'en assurer?...

– Cela vous embarrasse, dit le curieux maître d'école, qui ne courait aucun danger dans cette affaire; *ego sum alpha et omega*, je suis unique pour ces expéditions-là! Allez, notre fortune est faite, et nous allons *vertere materiam*, débrouiller la fusée. Venez chez moi, j'ai encore une bouteille de vin, c'est tout ce qui me reste de ce que le curé m'a donné.

Jonio suivit le maître d'école, qui fit bouillir de l'eau, et suspendant la lettre au-dessus de la vapeur, il rendit le pain à cacheter humide; il décacheta le billet sans endommager l'empreinte du cachet, et, lisant le contenu à haute voix,

il fit tressaillir Jonio de joie et d'espérance. La lettre fut rétablie si bien, qu'il était impossible de croire qu'elle eût été ouverte.

– Quelle nouvelle! s'écria Leseq, j'en saurai bien plus que Marguerite, ma foi!... Ah ça! dit-il en regardant le valet, j'espère que si M. le marquis de Rocourt vous récompense, vous ne m'oublierez pas... Gardez bien la lettre, et lorsque vous apprendrez quelque chose de nouveau, venez me le dire...

Jonio revint au château; il affirma à sa maîtresse que M. Joseph venait de lire la lettre en sa présence, et qu'en le chargeant de présenter à madame la marquise son respectueux hommage, il avait ajouté qu'il porterait la réponse lui-même. Le vicaire, attendu avec une impatience sans égale, ne vint pas. Madame Rocourt, assise contre une des fenêtres de la façade qui donnait sur l'avenue, avait plus souvent les yeux sur la prairie que sur l'ouvrage qu'elle tenait pour avoir une contenance. Sur le soir, le bruit d'un équipage retentit dans l'avenue; la marquise tremblante regarde, et elle aperçoit la voiture de M. de Rocourt. Pour la première fois son mari lui fut à charge. Un remords importun s'élevait dans son âme à mesure que la légère voiture volait vers le perron. Le cocher du marquis, ayant aperçu madame de Rocourt à la fenêtre du salon du rez-de-chaussée, avait donné un violent coup de fouet à ses chevaux pour arriver plus vite.

Un homme de cinquante et quelques années, mais encore jeune de tournure et de figure, s'élance légèrement hors de son élégante voiture et monte rapidement le perron en boutonnant son frac bleu, décoré des rubans de plusieurs ordres. Surpris de ne pas trouver sa femme dans le vestibule, il ouvrit la porte de l'antichambre, et, n'y voyant pas madame de Rocourt, il crut qu'elle était indisposée; il courut au salon, et alors il aperçut la marquise qui s'était levée lentement et qui s'était avancée presque à la moitié de l'appartement.

– On voit, dit-il avec un léger sourire, que vous ne m'attendiez pas, ma belle!...

— Non, certes, répondit froidement Joséphine, qui pensait encore au vicaire.

A ce mot, le marquis regarda sa femme avec surprise, et se mit à examiner la toilette recherchée qui l'embellissait; croyant que c'était un jeu concerté, il repartit:

— Joséphine, un pressentiment vous avertissait sans doute de mon arrivée, car vous êtes mise avec une élégance, une coquetterie, qui prouvent que vous jouez fort bien l'étonnement!... à merveille...

— Ah! s'écria la marquise en revenant à elle, je vois que c'est assez plaisanter!...

Et elle embrassa M. de Rocourt en croyant mettre à ce baiser toute la grâce et tout l'abandon d'autrefois; mais ce fut un baiser conjugal dans toute la force du terme; et le marquis, tout en rendant à sa femme cette froide caresse, ne put s'empêcher de penser qu'il était arrivé quelque chose à celle qu'il aimait. Il s'ensuivit donc un moment de silence que madame de Rocourt ne put interrompre.

— Eh bien! chère amie, s'écria M. de Rocourt, depuis notre mariage, voici, je crois, la première entrevue qui se passe sans que je me voie accablé de questions!...

— Mais, monsieur le marquis, je ne sais à qui de nous deux ce reproche doit s'adresser; votre réserve seule me rend silencieuse.

— Vous avez l'air rêveur, et vos regards ne cherchent pas les miens!

— C'est aussi ce que je pourrais vous dire.

— Ah! Joséphine, tourne les yeux vers moi, et tu liras combien je suis ravi de te revoir! J'ai brusqué toutes mes affaires à Paris, j'ai quitté la Chambre avant la fin de la session pour te surprendre! mais toi, as-tu quelquefois songé à moi? m'as-tu souhaité?... comment as-tu passé le temps ici? qu'y a-t-il de nouveau à Aulnay?... dis...

En achevant ces mots, le marquis s'approchant de sa femme, lui prit le bras et baisa sa main avec ardeur.

— Monsieur, je suis enchantée de vous revoir; mais j'aurais désiré qu'un mot de votre chère main eût prévenu votre Joséphine, quand ce n'eût été que pour la mettre à

l'abri du reproche que vous lui faites... Alors (car je vois que j'ai manqué à voler sur le perron), alors vous m'auriez trouvée en calèche sur la route, vous attendant avec une anxiété sans égale. Enfin je ne sais pas si, pour vous convaincre de ma tendresse, car il est de mode d'en douter à ce qu'il paraît, je n'eusse pas été jusqu'à A...y.

— Vous n'eussiez fait qu'une chose très-ordinaire! répliqua vivement le marquis piqué de l'ironie que Joséphine mettait dans la manière dont elle prononça ce qu'elle venait de dire.

— Une autre fois, reprit-elle, j'irai jusqu'à Septinan: alors trouverez-vous que vingt-cinq lieues soient assez?... Si cela ne suffisait pas, j'irais jusqu'à Meaux.

— On ne saurait trop aimer qui vous aime! murmura le marquis.

— Vous reprocheriez-vous l'amour que vous avez pour moi?... repartit vivement la marquise.

— J'ai tort, madame, j'ai tort! dit le marquis avec un dépit concentré et en tourmentant ses gants avec violence.

— Non, monsieur, non, c'est moi... Je devrais sans cesse me souvenir que je fus mademoiselle de Vauxelle, et que vous étiez M. le marquis de Rocourt... qu'alors mon devoir est de ne voir en vous qu'un bienfaiteur... qu'un maître!

— Ah! Joséphine!... Joséphine!... s'écria M. de Rocourt avec l'expression d'une douleur profonde.

A cet accent, madame de Rocourt, revenant à sa bonté naturelle, eut un mouvement de honte et de repentir, elle se jeta dans les bras de son époux; puis, avec cette dissimulation innée chez les femmes, elle l'embrassa avec une effusion qui ressemblait à celle de l'amour, et dit en riant:

— Conviens, mon ami, que ces petits orages sont nécessaires pour sentir le bonheur en ménage...

Qui ne serait pas trompé par de pareils stratagèmes?

M. de Rocourt s'excusa et reçut son pardon; cependant, il lui resta quelques soupçons et cette sorte d'aigreur que laisse un désappointement. Madame de Rocourt lui raconta la mort de Laurette, et certes n'oublia pas le vicaire. En parlant de Joseph, la marquise semblait marcher sur des

charbons ardents; M. de Rocourt, en s'apercevant que sa femme craignait autant de parler que de se taire, la pressait, et un vague pressentiment envahissait son âme à mesure que l'expression de la marquise devenait plus passionnée lorsqu'elle détaillait les perfections du jeune homme.

— Il est sans doute venu au château? demanda-t-il.

— Assez souvent...

Comme la marquise répondait, M. de Rocourt avait les yeux fixés sur Jonio; il vit sur les lèvres du domestique errer ce sourire de pitié, d'ironie, qui avait si fort ému le vicaire; il produisit un effet terrible sur le marquis. Il ne dit plus rien, se contenta de regarder sa femme d'un œil scrutateur en paraissant chercher à lire dans son âme. Jonio contemplait son maître avec une curiosité intéressée, il tâchait de deviner si M. de Rocourt serait assez jaloux pour payer généreusement celui qui l'éclairerait.

— Ma chère, dit enfin le marquis, songez que si je reviens sur ce sujet je n'y mets aucune intention sérieuse; mais convenez que vous avez eu un motif pour ne pas aller au-devant de moi, car vous ne pouvez pas ne pas avoir aperçu ma voiture.

— Pour user de votre langage parlementaire, répondit madame de Rocourt en riant, je commence par vous nier le droit de me faire cette question; mais je veux bien vous ôter de l'esprit votre inquiétude, quoique en femme sage je dusse peut-être vous la laisser: eh bien! vassal, votre souveraine vous avoue que, lorsque vous êtes entré, elle était tout entière occupée des moyens d'obtenir la grâce d'un malheureux bûcheron que l'on vient de condamner à six mois de prison, et dont l'absence va laisser toute une famille dans la misère. Je pensais à ce que je devais vous écrire à ce sujet à Paris, et je méditais aussi d'envoyer notre jeune vicaire porter des secours à ces malheureux.

— Ce jeune vicaire vous occupe beaucoup.

— Beaucoup, cher vassal, et je m'en occuperai encore bien davantage si je m'aperçois qu'il vous rend jaloux, parce qu'alors nous reviendrons au temps délicieux de nos premières amours.

Le ton, l'accent, l'ironie, la coquetterie fine que madame de Rocourt déploya dans cette réponse, firent évanouir les soupçons du marquis; cependant il ne put se défendre d'une prévention défavorable au vicaire, et il ne fallait pas grand-chose pour que cette prévention se changeât en haine. Par un hasard extraordinaire, M. Joseph se rendit le même soir au château, et, comme il ne vit madame de Rocourt qu'en présence de son mari, cette dernière ne put savoir si la visite du vicaire était ou non une réponse à son billet du matin. Le jeune vicaire, en trouvant M. de Rocourt, se comporta envers lui selon son habitude: il fut sévère, réservé, froid, et donna libre carrière à ce dédain, ce mépris, qu'il affectait pour les hommes; il écrasa en quelque sorte M. de Rocourt, qui ne s'imaginait pas rencontrer dans un vicaire de campagne les manières et le ton de la plus haute classe de la société. Le marquis, blessé de la supériorité qu'il reconnaissait tacitement à M. Joseph, conçut de la haine pour ce personnage, et il eut le singulier soupçon que la soutane du vicaire cachait un amant d'une haute distinction: il surprit quelques regards de sa femme qui le confirmèrent dans cette opinion, ainsi que la politesse affectée de M. Joseph envers madame de Rocourt.

Le jeune homme revint pendant quelques jours au château, et ces visites n'étaient pas de nature à faire changer M. de Rocourt d'opinion. Il fut rêveur, brusque, et se mit à étudier sa femme avec le soin et l'attention de la jalousie. On concevra facilement ce sentiment chez M. de Rocourt. En effet, un homme constamment heureux depuis nombre d'années, se croyant aimé d'amour de sa femme, et ayant tout trouvé auprès d'elle, doit être fortement attaqué lorsque, en arrivant à l'âge où l'on désire le plus une compagne véritablement fidèle, il voit tout son bonheur s'évanouir comme un rêve. Cependant la marquise semblait encore plus hardie depuis que la présence de M. de Rocourt rendait sa position plus dangereuse, et sa passion, irritée de ce péril, s'éleva au-dessus de toute réserve. Un jour, la marquise se dirigea vers le pavillon de Marie: elle monte et

arrive à cette chambre où elle avait vu le vicaire pour la première fois.

— Marie, dit-elle, je me défie de tout le monde; cours chez le curé, et préviens M. Joseph que la famille de Jacques Cachel, le bûcheron, meurt de faim... Qu'il s'y rende demain; mais, nourrice, ne lui dis pas que j'y serai...

La nourrice s'acquitta fidèlement de cette commission: le vicaire promit que le lendemain, après le dîner, il se rendrait dans la forêt chez Jacques Cachel, et Marie instruisit madame de Rocourt de l'heure à laquelle le vicaire serait au milieu de cette malheureuse famille.

CHAPITRE XVII

Déclaration Ce qui s'ensuit La marquise à la mort M. de Rocourt la quitte Joseph au chevet du lit de Joséphine

LA chaumière de Jacques Cachel était située sur le penchant de l'une des collines qui environnaient Aulnay-le-Vicomte. Alors une pauvre femme assez belle l'habitait et avait pour compagnie trois petits enfants, la misère et la faim. Cette mère désolée pleurait sur les maux de ses fils, sur la douleur de son mari, avant de songer à son propre malheur. Excédée de fatigue, elle gémissait de voir que son travail ne lui procurait pas un salaire suffisant pour les besoins de sa petite famille. Tout à coup elle tourne ses regards vers le trou qui sert de fenêtre, et elle s'applaudit de voir les rayons du soleil disposer les magiques tableaux du couchant, et d'un couchant d'automne, car elle pense que pendant la nuit ses enfants ne se plaindront pas de la faim, et que le sommeil va leur enlever le souvenir de leurs maux. Son regard attristé n'est pas celui d'un infortuné qui ne tremble que pour lui, c'est le regard d'une mère qui pleure pour les siens!... Elle pleure, quoiqu'elle sache que ses larmes sont inutiles. Elle pleure!... La pauvre Madeleine contemple les richesses du vallon, et demande au Ciel pourquoi tant d'inégalités dans la distribution des biens.

— Ah! dit-elle, si j'étais riche, je ferais des heureux!...

A cette exclamation qui lui échappe répond le bruit d'un

pas léger... les enfants sortent et rentrent subitement avec la crainte et la surprise peintes sur leurs visages flétris par le besoin. Madeleine regarde, et la marquise paraît!...

— Eh bien! ma pauvre enfant, vous êtes malheureuse, et vous ne m'en instruisez pas?...

Madeleine, interdite, se jette aux genoux de la marquise et lui baise les mains.

— Allons! ma fille, relevez-vous; qu'est-ce que cela signifie? je ne fais que ce que je dois...

La paysanne essaya de parler pour exprimer sa reconnaissance, mais les paroles lui manquèrent, et la pauvre femme ne savait pas qu'elle ne devait rien à madame de Rocourt!... que s'il n'eût pas existé un vicaire, la marquise l'eût à la vérité secourue, mais que jamais elle n'eût meurtri ses pieds blancs et délicats sur les cailloux de la forêt!... Ayons la consolation de croire que les passions humaines peuvent quelquefois produire du bien à travers leurs maux!

— Tenez, Madeleine, dit madame de Rocourt en s'asseyant, voici des bons sur le boucher du village; il vous donnera la viande dont vous aurez besoin; en voici de semblables sur le boulanger. Quant à de l'argent... adressez-vous à Marie, au château, elle vous remettra du chanvre à filer, et l'on vous payera bien si vous travaillez...

Heureux, mille fois heureux celui qui, sans témoins, a recueilli dans une chaumière cette larme qui coule sur la joue du malheureux qu'il soulage! ce beau discours que prononce la reconnaissance par un seul regard et par cette seule larme!... La marquise caresse les petits enfants avec cette affabilité qui double le prix d'un bienfait. Elle regarde la chaumière ruinée, et ne conçoit pas que des êtres humains puissent habiter cette masure.

— Il le faut bien! répondit Madeleine.

A cette humble réponse, la marquise se promet en elle-même de faire la surprise, à cette pauvre femme, de réparer sa chaumière pendant qu'elle en sera absente. A ce moment, la marquise tressaille, car elle entend le pas rapide d'un

homme; et longtemps avant que Madeleine le distingue, Joséphine a reconnu la marche du vicaire. Il se baisse pour entrer sous ce chaume, et madame de Rocourt le salue par un regard de feu: sa passion avait thésaurisé ses forces pour les déployer dans ce moment. A cette minute, la marquise décréta qu'elle dirait au jeune homme: « Je t'aime! » car elle atteignait ce degré de désir où tout devient indifférent; elle arrivait à ce sommet si élevé, que l'on n'aperçoit plus ni les lois, ni les temps, ni la terre enfin où l'on est seul avec celui que l'on aime, où tout a disparu, excepté soi et lui.

— Je vous ai devancé! dit-elle en souriant au jeune prêtre étonné.

— Alors vous ne m'avez laissé rien à faire! répondit-il en rougissant sous les regards enflammés de la pauvre marquise.

— Voyons, reprit-elle, j'ai donné du pain et de l'ouvrage... Qu'apportez-vous?...

— L'espoir, répondit-il; oui, ma pauvre Madeleine, vous reverrez bientôt votre mari!... je viens d'écrire à monseigneur, et je crois que l'on assoupira l'affaire de Cachel. Une autre fois, qu'il soit plus prudent, car il n'y aurait pas de protection s'il récidivait. Envoyez vos enfants à l'école; je me charge du payement de cette dette-là... Pauvre femme! comme elle a souffert... Quel grabat!...

— Envoyez chercher du linge au château! s'écria vivement madame de Rocourt.

Après quelques instants pendant lesquels le vicaire donna de douces consolations à Madeleine, il sortit avec l'amoureuse Joséphine. La pauvre paysanne les suivit longtemps de ses yeux humides, et en entrant elle embrassa ses enfants avec un plaisir pur, sans crainte, en donnant essor à toute sa tendresse. La marquise marchait à côté du prêtre, elle le regardait par instants et elle jouissait de l'admiration du jeune homme, qui contemplait la beauté pittoresque d'un horizon coloré des feux bizarres du couchant. L'azur, le vert pâle, le rouge ponceau, se mariaient aux teintes inimitables de la flamme, de l'argent, de l'or, et le ciel ressemblait à un de ces trésors de pierres précieuses

dont parlent les contes orientaux. Ces pierreries célestes jetaient leurs feux sur tous les objets de la vallée, et chaque arbre, chaque toit, reflétait les teintes variées du couchant; les brins d'herbe étincelaient comme des diamants, les troncs des arbres paraissaient de bronze, les toits de chaume se coloraient d'un brun rougeâtre. Le silence qui régnait entre la marquise et le jeune homme ne fut interrompu que par les sons de la cloche du village, qui redoubla leur mélancolie. Alors, un bruit soudain, un mouvement rapide eussent détruit le charme de ce spectacle. La marquise crut avoir trouvé le moment favorable, et pensa que le vicaire, attendri par de si douces impressions, s'abandonnerait sans résistance au charme de se sentir aimé. La marquise n'avait pu choisir un plus bel exorde.

– Quel spectacle!... s'écria-t-elle, comme il élève l'âme! il inspire l'amour du Ciel et détache de la terre! il partage cette puissance avec la plus noble de nos passions.

– Ah oui! s'écria de son côté le vicaire en saisissant la main de madame de Rocourt, vous répondez à mes plus intimes pensées!

Une joie divine s'éleva dans l'âme de la marquise quand elle entendit ces mots qui s'appliquaient aux événements de la vie passée de Joseph. Madame de Rocourt les interpréta en sa faveur.

– Mon ami, continua-t-elle, malgré l'abord froid, la contenance sévère et les manières sauvages que vous affectez, un instinct secret m'a toujours dit que votre âme est accessible aux impressions les plus tendres et les plus vives, qu'enfin vous comprenez l'amour.

– Mille fois trop!... dit le vicaire avec une sombre énergie qui charma Joséphine.

– Vous devez savoir excuser avec grandeur d'âme les écarts dans lesquels nous jette cette passion indomptée; vous usez de cette indulgence si rare envers les victimes, vous les plaignez. Il n'est, je gage, jamais venu dans votre noble esprit de repousser froidement ou avec horreur l'aveu d'une infortune d'amour.

Joseph ne répondit qu'en levant les yeux vers le ciel.

– Alors, reprit la marquise presque confuse de son bonheur, vous ne repousserez jamais de votre sein l'être qui s'y réfugiera?...

A ces mots, prononcés avec un accent inexprimable, le vicaire contempla la figure de la marquise, et malgré lui fut forcé d'admirer l'expression sublime dont l'amour faisait briller son visage. Joséphine, profitant de son silence, reprit:

– Vous souvient-il que jadis les Athéniens condamnèrent à mort un enfant qui tua l'oiseau qui avait cherché un asile sur son cœur?...

Le vicaire pencha la tête en regardant toujours la marquise. Elle crut être entendue.

– Eh bien, mon ami, si devant vous se présentait une femme et qu'elle vous dît: « Ô Joseph! je n'ai pu oublier la fierté de ton regard! je t'aime!... Le peu de route que nous avons fait ensemble sur ce chemin que l'on nomme la vie m'a fait désirer de le parcourir tout entier avec toi... Regarde-moi donc, puisque je suis folle de ton rare sourire. N'as-tu donc pas un mot à me dire?... » Eh bien, Joseph, que diriez-vous?...

A ces mots, le vicaire recula de trois pas et resta plongé dans un étonnement profond.

– Oui, continua la marquise, sachez que j'ai compté sur votre cœur... Ah! mon jeune ami!... rougissez pour nous deux, car la violence de ma fatale passion m'ôte, vous le voyez, toute retenue: je suis indigne du jour! mais apprenez au moins tout ce que je souffre: oui, depuis le moment où je vous ai vu, j'ai senti que le sort m'avait donnée à vous, je vous appartiens à jamais, malgré moi; depuis ce moment une fièvre m'a saisie et me dévore; je ne vois et ne désire que vous. Je suis aussi malheureuse que créature puisse l'être, et tout à l'heure j'enviais le destin de la paysanne que nous venons de secourir. Maintenant, je n'aurai à envier le malheur de personne, le mien sera le plus grand de tous! Je conçois le crime, et rien ne me retient. Ô Joseph!...

Un déluge de larmes l'interrompit. Le vicaire, effrayé,

précipita ses pas vers le village, mais madame de Rocourt lui cria au milieu de ses sanglots:

— Joseph, vous me fuyez! vous me méprisez! Ah! ne détournez pas ainsi la tête, regardez-moi encore, ce sera pour la dernière fois!

— Madame, songez-vous à ce que vous faites?... un crime!...

— Dieu!... quelle punition!... le dédain de celui qu'on adore!... Cruel! tu n'as donc pas aimé?...

Le vicaire s'arrêta, car le souvenir de tous ses maux le toucha.

— Au nom de celle que tu chéris, laisse-moi te dire adieu! s'écria madame de Rocourt avec une énergie terrible. Grâce! grâce pour celles qui aiment!... Un regard, et je suis contente!...

— Madame, songez à votre nom, il vous dira tout...

En prononçant ces mots, le vicaire lança à la pauvre marquise un regard qu'il s'efforçait en vain d'adoucir, mais dans lequel la marquise lut son arrêt.

— Grand Dieu!... c'est ma mort!...

Et madame de Rocourt tomba sur un tertre de gazon. Le vicaire était déjà bien loin. Néanmoins, n'entendant plus rien, il se retourna et aperçut, à la lueur du crépuscule, la marquise étendue sur la terre. Il accourut, la sueur froide de la peur le saisit à cet aspect. Il relève cette femme en lui prodiguant les plus doux noms; il s'accuse, il la presse contre son cœur. Tout à coup le bruit d'un équipage retentit, et bientôt la calèche de M. de Rocourt et M. de Rocourt lui-même sont à côté de la marquise. Joséphine est transportée dans la voiture avant qu'elle ait repris ses sens, et le marquis, en montant à côté de sa femme, saisit violemment la main de M. Joseph et lui dit:

— Monsieur, nous éclaircirons cette affaire: ne comptez pas m'échapper!...

Le vicaire est resté seul à l'endroit où la marquise lui a fait l'aveu de sa passion; il regarde machinalement le paysage, le ciel, et cette voiture qui s'enfuit. Après un moment de rêverie, il revint à pas lents au presbytère, en réfléchis-



Il relève cette femme

sant à la bizarrerie de cette aventure. Sa candeur était telle, qu'il plaignit la marquise de ressentir tous les maux qu'il avait éprouvés lui-même.

– Ah! s'écria-t-il en voyant le portrait de Mélanie, elle est doublement malheureuse, car jamais son amour ne sera partagé!...

Cette scène fut, comme on doit le deviner, le sujet des conversations de tout le village. Marguerite défendit le vicaire, et fut seule à prétendre que le jeune homme avait rebuté madame de Rocourt. En agissant ainsi, Marguerite n'était pas poussée par l'intérêt de M. Joseph; non, elle avait éprouvé la rigueur du vicaire, elle eût été au désespoir qu'une autre que Mélanie fît chanceler l'impassible ecclésiastique. Quant au bon curé, lorsque sa gouvernante lui raconta cette aventure singulière:

– Chacun est fils de ses œuvres, répondit-il en faisant craquer les feuillets de son bréviaire.

Lorsque la marquise arriva au château, on fut obligé de la mettre au lit sur-le-champ, et elle ne se réveilla de son long évanouissement que pour tomber dans un effroyable délire.

– Eh, quoi! disait-elle à son mari, tu me dédaignes?... Ah! quand tu m'aimerais toute une éternité, quand tu me prodiguerais les plus tendres caresses, quand je serais enfin au comble du bonheur... je ne pourrais oublier ton regard... tu sais ce regard...

Puis, se levant sur son séant et roulant des yeux égarés, elle saisissait le bras de Marie en criant:

– Mon fils!... que je revoie mon fils... et je mourrai heureuse!... J'ai beaucoup aimé mon mari, reprenait-elle avec un sourire, oh! oui, je l'aime encore... d'amitié...

– D'amour, dites-vous? Non... non... Joseph!... Joseph!. adieu!

M. de Rocourt, assis sur une chaise, au pied du lit de sa femme, restait plongé dans un morne désespoir; il avait dépêché un exprès à A...y et un autre à Paris. A peine osait-il jeter les yeux sur celle qu'il se reprochait d'aimer encore. Une horrible fièvre s'empara de madame de Rocourt, et,

lorsque les accès cessèrent, elle devint la proie d'un tel accablement, que l'on doutait qu'elle vécût, quand, les yeux fermés et le visage pâle, elle penchait sa belle tête décolorée. Le marquis passait toutes les nuits et le jour auprès du lit de sa femme, incapable de faire un seul mouvement, d'avoir une seule idée qui n'eût pas pour objet la malade chérie. Enfin le médecin de Paris arriva. Il suivit madame de Rocourt pendant plusieurs jours, et déclara que, lorsque la fièvre et la maladie momentanée auraient cessé, la marquise resterait en langueur; que sa raison avait reçu une trop forte secousse, et que le moindre malheur qui pût en résulter serait une mélancolie dont rien ne la guérirait; qu'enfin, si cette secousse violente, si cette mélancolie avaient pour cause un chagrin ou une passion, elle ne disparaîtrait que par une complète satisfaction. Comme il était impossible au marquis de douter de l'amitié que le médecin avait pour lui, cet arrêt le jeta dans la plus grande consternation. Il ne lui restait plus qu'à chercher quelle était la cause de l'état de la marquise, et par quel événement on l'avait trouvée presque morte à côté du vicaire, au milieu de la vallée d'Aulnay-le-Vicomte.

Il devait marcher de malheur en malheur! Un matin, Joséphine reposait, il espérait sa guérison prochaine à l'aspect de son visage, qui, pendant ce sommeil, paraissait revenir à la santé. Peut-être un songe, dans lequel elle voyait le vicaire, réjouissait-il son âme!... Tout à coup Jonio entre, et, s'approchant de son maître, demande à lui parler. M. de Rocourt se lève, suit son domestique et s'arrête avec lui dans l'embrasure d'une des croisées du salon.

– Monsieur, je crois vous avoir donné plus d'une preuve d'attachement depuis que je suis à votre service.

– Qu'est-ce que cela veut dire? Aurais-tu quelque querelle avec un de tes camarades?

– Non, monsieur, mais j'ai entendu parler de ce que le médecin avait prononcé sur l'état de madame la marquise.

– Eh bien?

– Monsieur, songez, je vous en supplie, qu'il faut vous

être bien dévoué pour se soumettre volontairement à votre colère en révélant un des secrets qu'on aime le moins à apprendre; car je n'ignore pas que notre devoir est de tout voir, de tout entendre, et aussi de tout oublier...

– Jonio, tu m'impatientes! s'écria le marquis.

– Monsieur, donnez-moi votre parole d'honneur que, si par suite des aveux que je vais vous faire je vous deviens odieux, quoique vous en reconnaissiez l'utilité, vous prendrez soin de mon existence, en me plaçant dans quelque administration...

– Ah çà, Jonio, plaisantez-vous?... Je vous ordonne de parler.

– Monsieur, je ne parlerai pas que vous ne m'ayez solennellement juré de prendre soin de moi; car je sais que, bien que je vais vous dire la vérité, il arrivera un temps où l'on vous excitera contre moi, et qu'alors vous préférerez mon malheur à celui d'une personne chère.

– Je comprends de quoi il s'agit: tu as un secret à me vendre; je te l'achète, tu auras ce que tu veux, répondit le marquis.

L'astucieux Jonio déguisa le mouvement de sa joie, car M. de Rocourt l'observait habilement; alors il répondit ainsi:

– Monsieur, le lendemain de son arrivée ici, madame la marquise (le marquis tressaillit) vit M. Joseph... Depuis ce temps, monsieur, elle n'a pensé qu'à lui; depuis ce temps ils n'ont cessé d'être ensemble; et tout le village est instruit de ce que vous seul ignorez!...

– Malheureux! oses-tu bien calomnier ainsi?...

Mais M. de Rocourt s'arrêta, parce qu'au fond de son cœur une voix lui criait que Jonio avait raison.

– Je m'attendais à cela, monsieur; aussi je ne suis pas arrivé devant vous sans m'être mis en mesure de vous fournir les preuves de ce que j'avance!...

– Des preuves!... s'écria le marquis; il serait donc vrai... Joséphine aime ce jeune homme!... et elle meurt d'amour pour lui!...

– Rien n'est plus vrai, monsieur, et l'ambitieux vicaire

se fait prier, afin de parvenir à des dignités par le crédit de monsieur.

– Et les preuves? s'écria brusquement M. de Rocourt.

– Monsieur, ce qui prouve combien je suis certain de ce que je vous dis, c'est que je vous présente une lettre dont j'ignore le contenu; je ne me serais pas permis, pour un million, de décacheter une lettre d'un maître; mais je gage ma tête, monsieur le marquis, que ce billet est un billet d'amour et qu'il indique un rendez-vous...

Le marquis, ayant examiné le cachet, ouvrit avec rage ce fatal papier, le lut avec avidité. Une pâleur soudaine envahit son visage, et il s'écria:

– C'était le jour de mon arrivée!... Voilà la cause de la froideur de Joséphine... Sors!... dit-il à Jonio avec une sombre colère.

Le marquis serra la lettre et rentra dans la chambre de sa femme. Le désespoir le plus affreux et une rage sourde s'emparaient de lui lorsqu'il regardait le doux visage de Joséphine... Que faire?... Mille projets, aussitôt détruits que formés, se succédaient dans son esprit sans s'y arrêter. Madame de Rocourt s'éveilla.

– Je suis mieux!... s'écria-t-elle doucement. Mon ami, pourquoi n'es-tu plus à mon chevet? Je veux me lever! Ah! comme je désire aller dans le parc, au tertre qui se trouve en face des ruines du château!

– Pourquoi?... dit le marquis en s'approchant.

– Pour y mourir!... car je sens que mes forces m'abandonnent.

– Tu disais être mieux!...

– N'est-ce pas être mieux que de mourir quand on ne peut plus vivre que dans l'opprobre?... Monsieur le marquis, dit-elle d'un ton de voix suppliant et en lui prenant la main, n'imaginez jamais que je ne vous aime pas... mais souvenez-vous qu'avant de mourir je veux revoir le vicaire d'Aulnay!...

– Je vais vous l'envoyer, madame, s'écria le marquis avec un regard terrible; mais, en le voyant, souvenez-vous aussi que ce sera pour la dernière fois!

– Que voulez-vous dire..., monsieur le marquis?... Il va le tuer!... Frédéric!...

Le marquis, s'éloignant à grands pas, laissa sa femme se débattre dans d'horribles convulsions. Marie accourut et prodigua les soins les plus touchants à sa maîtresse. Au milieu de son délire, et près de rendre le dernier soupir, la marquise jetait des cris perçants:

– Marie, je meurs!... arrête-les!... Ah! si je le voyais!...

Ce dernier paroxysme avait tellement accablé l'infortunée marquise, qu'elle touchait à sa fin. Penchée sur son oreiller, elle ne pouvait même plus parler, et, pour exprimer ses pensées, elle agitait faiblement ses mains. La nourrice, versant un torrent de larmes, s'écriait:

– Elle meurt comme Laurette!... mes deux filles chéries! toutes deux!... c'en est trop!...

– Encore, Marie, dit la marquise avec une sombre fureur, si je voyais mon fils, la mort me serait douce!... O mon fils! je n'aurai pas tressailli à ton aspect! ne pas avoir joui d'un seul de tes sourires!... Ah! Marie, que de peines!... Le sujet des larmes secrètes de toute ma vie, mon fils!... ma pensée de tous les instants, je mourrai sans le voir!... Qu'elles sont heureuses les mères qui rendent le dernier soupir entourées de leurs enfants!... O Dieu! tiens-moi compte de tout cela!...

Madame de Rocourt, épuisée de ce dernier effort, retomba comme morte.

– Il me semble voir Laurette... dit alors la nourrice effrayée.

A ce nom, la marquise fait un dernier effort, elle soulève sa paupière et cherche à faire signe qu'elle envie le sort de Laurette... A ce moment, elle jette un faible cri; le vicaire est à la porte, il est arrivé doucement, et il regarde avec douleur le visage flétri de la mourante.

– Madame, dit-il en s'approchant du chevet funèbre, M. le marquis lui-même m'envoie...

Madame de Rocourt, pour toute réponse, saisit de sa main brûlante la main du vicaire, et, par un geste délirant, elle la porte à ses lèvres et y dépose un baiser.

— Hélas! dit-elle, je suis entourée d'anges!... moi seule suis indigne... Vous me faites aimer mon mari encore plus que je ne l'aimais, ajouta-t-elle faiblement.

— Il est parti! répondit le vicaire, et il est venu me supplier d'aller vous voir...

— Etre grand et généreux!... s'écria madame de Rocourt. Tout cela, mon ami, m'ordonne de mourir!...

En achevant ces mots, une joie toute divine brillait sur son visage; elle regardait M. Joseph avec d'autant plus de volupté, que, si près de la tombe, elle se croyait tout permis. Le vicaire prodigua à madame de Recourt les consolations les plus tendres. En entendant cette voix chérie, Joséphine sentait ses douleurs se calmer; et le mieux sensible qu'elle éprouvait par la présence de M. Joseph engagea ce dernier à venir assidûment au château pour tâcher de rétablir la santé de cette infortunée.

CHAPITRE XVIII

Le marquis à la ville d'A...y L'évêque d'A...y M. de Rocourt s'occupe de l'état du vicaire Reconnaissance des deux amants Ils revoient ensemble leur fils

LE marquis de Rocourt, en proie à la plus profonde douleur, se dirigeait vers la route d'A...y. Après avoir longtemps médité sur le malheur qui l'accablait, il venait de prendre un parti raisonnable: c'était de laisser le vicaire procurer par sa présence quelque soulagement à la maladie de sa femme, et il avait en même temps ordonné à Jonio de bien surveiller leurs entretiens, et de s'assurer jusqu'à quel point leur intimité était arrivée: lui, pendant ce temps, allait à A...y solliciter de l'évêque un ordre subit et péremptoire par lequel le vicaire serait forcé de quitter sur-le-champ Aulnay-le-Vicomte. Alors il emmenait de son côté la marquise à Paris, en espérant que la dissipation achèverait la guérison que le vicaire aurait commencée.

« Certe, se disait-il en chemin, je n'en puis vouloir, au fond de mon âme, à la pauvre Joséphine!... les passions naissent involontairement chez nous! et la maladie de madame de Rocourt, les discours qu'elle tient dans ses accès de délire, prouvent qu'elle combat sa passion... je ne puis que la plaindre, gémir sur mon sort et sur le sien!... sa mort est pour moi le plus grand des maux, je dois donc tout sacrifier pour lui faire recouvrer la santé. »

Aussitôt qu'il fut arrivé à A...y, il se dirigea vers

l'évêché. Sa voiture entra dans la cour, et la paille sur laquelle elle roula indiqua à M. de Rocourt que M. de Saint-André devait être bien mal. En effet, on refusa au marquis l'entrée de la chambre de l'évêque. Alors M. de Rocourt s'adressa au secrétaire de monseigneur.

– Monsieur, dit le marquis à un jeune abbé, vous devez connaître M. Joseph, vicaire de ma terre d'Aulnay-le-Vicomte.

– Oui, monsieur le marquis. Est-ce que vous auriez à vous en plaindre?

– Au contraire!... s'écria le marquis, je m'intéresse tellement à lui, que je venais prier monseigneur de lui trouver quelque place plus proportionnée à son mérite.

– Il ne la prendrait pas!... répondit le secrétaire en donnant une chiquenaude à une barbe de plume qui se trouvait sur sa manche.

– Vous m'étonnez!... dit M. de Rocourt stupéfait, il est donc venu à Aulnay...

– De lui-même, interrompit le secrétaire, il a supplié monseigneur de l'envoyer là.

– Et quel est donc ce personnage?... demanda le marquis surpris.

– Monseigneur seul le sait!... repartit le jeune abbé avec un air de mystère qui fit trembler M. de Rocourt.

– Quand je devrais le faire nommer cardinal!... s'écria-t-il avec dépit, il sortira d'Aulnay!...

– Je ne crois pas, dit finement le secrétaire, et si Votre Seigneurie veut faire quelqu'un cardinal, qu'elle s'adresse à un autre qui ne la refusera pas!...

– Monsieur, reprit le marquis, comme je ne suis pas un héritier de M. de Saint-André, que je ne dérangerai en rien ses dispositions testamentaires, pourriez-vous m'introduire auprès de lui?

– Très-volontiers, dit le jeune prêtre en courbant sa moelle épinière devant le pair de France, ami intime du président du Conseil des ministres: il guida le marquis de Rocourt par un escalier secret en lui recommandant de ne pas faire de bruit.

M. de Rocourt entendit résonner la voix du prélat, et ces paroles parvinrent à son oreille:

– J'institue M. Joseph, vicaire d'Aulnay, mon légataire uni...

A ce mot, M. de Saint-André s'arrêta en prêtant l'oreille au bruit des pas de ceux qui montaient par son escalier.

Le marquis, frappant trois coups à la porte, entra sans attendre que l'évêque répondît.

M. de Rocourt trouva le prélat couché sur une chaise longue auprès de la seule fenêtre dont les persiennes fussent ouvertes, de façon que le jour, donnant sur lui tout d'abord, faisait disparaître la teinte blanchâtre de sa figure sévère. L'appartement annonçait par sa noble simplicité le caractère de celui qui l'habitait.

– Monseigneur, dit le marquis, je vous supplie de m'accorder un instant d'audience, à charge de vous en rendre l'équivalent à Paris, à votre ordre.

Le prélat sourit légèrement, et après avoir fait signe au notaire de se retirer, il indiqua au marquis un fauteuil qui se trouvait près de sa chaise longue.

– Mon fils, dit M. de Saint-André, si quelque péché vous amène à nous, je vous conseille d'aller mettre le verrou à la première porte de l'escalier, par la raison que mon secrétaire, ayant méconnu mes ordres une fois, pourrait y contrevenir une seconde.

Pendant que M. de Rocourt courut fermer la porte, l'évêque sonna et ordonna à un de ses gens de faire retirer tout le monde des appartements voisins; puis il jeta sur ses jambes un couvre-pied de soie violette, et, secouant de dessus sa soutane le peu de tabac qui s'y trouvait, il se tourna vers M. de Rocourt en poussant un soupir arraché par ses souffrances. Alors il regarda un grand crucifix placé sur la muraille en face de lui, et, confiant sa tête chenue à sa main droite, il dit au marquis:

– Parlez!...

Comme le marquis ouvrait la bouche pour répondre, le prélat, dégageant sa main avec une vivacité qui contrastait avec l'espèce de solennité de ses mouvements, posa sa main

droite sur le bras du marquis en lui demandant avec une visible émotion:

– Et comment va madame de Rocourt?...

– Hélas! répondit le marquis en soupirant, elle est à la mort!...

– A la mort!... s'écria l'évêque en se mettant brusquement sur son séant, et... je n'en ai rien su!... Il est vrai, ajouta-t-il, que depuis six mois je suis perclus!...

– C'est au sujet de madame de Rocourt que je viens vous voir, dit le marquis.

A ces mots, l'évêque changea de couleur et regarda M. de Rocourt avec une vive anxiété, il remua même sa jambe paralysée, sans seulement s'en apercevoir.

– Que voulez-vous dire?... s'écria-t-il, expliquez-vous.

– Monsieur, reprit le marquis, il y a un mois j'étais l'homme de France le plus heureux; riche, bien vu du roi, ayant autant de pouvoir qu'un homme sage peut en désirer, bien portant, enfin me reposant sur le sein d'une femme dont tous les regards étaient pour moi, passant ma vie avec un ange de vertu!

– Oh! oui!... interrompit le prélat, c'est le modèle des femmes vertueuses, et un an de sa vie de femme effacerait mille fautes!...

L'évêque en parlant ainsi levait les yeux au ciel, et son visage semblait rajeunir.

– Eh bien! reprit M. de Rocourt d'une voix altérée, tout mon bonheur s'est brisé devant un homme, et cet homme!... est notre vicaire.

– Joseph!... s'écria le prélat avec effroi.

– Oui, monseigneur, madame de Rocourt meurt d'amour pour lui!...

L'évêque s'est levé, il parcourt sa chambre en proie à une agitation cruelle.

– O mon Dieu! s'écrie-t-il, Dieu de paix!...

Puis, se croisant les bras, il regarda fixement le crucifix et lui dit:

– Dieu tout-puissant, donne-moi la force, donne-la-moi!...

Enfin, après un long silence, il se retourna vers le marquis stupéfait, et lui dit:

– Que me demandez-vous? Pourquoi venez-vous ici me torturer... Pourquoi me choisir pour confident de cette peine?... Que voulez-vous?...

– Monseigneur, répondit le marquis, je venais vous prier de placer autre part ce jeune prêtre, afin que madame de Rocourt puisse l'oublier!... et recouvrer la santé.

– Il est des choses écrites dans le ciel!... s'écria lentement le prélat; et c'est folie que de vouloir arrêter le cours des volontés de Dieu!...

– Que dites-vous?... reprit M. de Rocourt, vous connaissez ce prêtre!...

– Si je le connais!... répéta avec énergie le prélat.

– Quel est-il?... demanda le marquis en se plaçant devant M. de Saint-André.

– Il faut que Dieu même l'ignore!... répondit gravement l'évêque en levant un doigt vers le ciel.

– Parbleu! je le saurai!... dit M. de Rocourt d'un ton despotique. Ce secret, monseigneur, peut-être vaudrait-il mieux me l'apprendre que me le laisser deviner.

– Mon fils! répondit doucement le prélat.

– Instruisez-moi de la vie de cet homme, et je vous promets le chapeau.

– Monsieur, dit froidement l'évêque, je suis près de la tombe, les honneurs ne me touchent plus: le pouvoir, ajouta-t-il ironiquement, ne peut plus m'atteindre, et tout ce qui me touche maintenant, c'est le salut de mon âme, c'est d'obtenir le pardon d'une faute éternelle. La terre ne m'occupe plus.

– Ainsi, vous me refusez tout!... dit M. de Rocourt d'un air piqué.

– Retournez vers madame de Rocourt, répondit doucement le prélat, annoncez-lui ma visite; je me traînerai jusqu'à votre château... je vivrai jusque-là... et... ma présence rétablira la paix chez vous...

– Vous en chasserez donc le vicaire?...

– Au contraire! s'écria le prélat d'une voix forte.

Ecoutez-moi, mon fils; les paroles des vieillards sont plus sages qu'on ne le pense. Avez-vous songé quelquefois que vous n'aviez pas d'héritier, que votre nom meurt avec vous?...

M. de Rocourt poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel.

– Pensez-vous aussi que la faveur dont vous jouissez peut s'évanouir d'un moment à l'autre, et que depuis longtemps vous auriez dû en profiter pour ne pas laisser mourir votre pairie avec vous...

Le ton que le prélat mettait à ses paroles, son regard profond, dénotaient une ambition, un désir, annonçaient des projets vagues; l'attitude de ce vieillard frappa M. de Rocourt, de manière qu'il en gardât un long souvenir.

– Que voulez-vous dire?... demanda-t-il avec l'accent de l'inquiétude.

– En voilà assez pour aujourd'hui, reprit l'évêque, je suis fatigué, et... je vous reverrai bientôt...

Là-dessus, lui donnant sa bénédiction, il ouvrit lui-même la porte au marquis, qui sortit machinalement et en proie à une rêverie causée par les derniers mots du prélat.

M. de Rocourt remonta dans sa voiture et regagna son château. Il courut à l'appartement de sa femme avec un empressement qui prouvait combien il l'aimait... Il eut un vif mouvement de joie en apercevant Joséphine levée; elle était assise sur un sofa, mais son œil terne, son attitude mélancolique, annonçaient qu'elle brûlait toujours. M. de Rocourt ne put s'empêcher de frémir en pensant que ce triste mieux était dû aux soins de son rival. La marquise se leva avec peine, marcha lentement vers son mari, lui jeta ses faibles bras autour du cou et l'embrassa avec joie.

– Mon ami, dit-elle, sans M. Joseph, tu ne m'aurais jamais revue.

Le marquis dissimula la douleur que cette naïve parole lui causa. Il regarda Joséphine avec une compassion touchante, et lorsqu'ils furent assis l'un à côté de l'autre:

– Ma chère belle, dit-il, l'évêque d'A...y, M. de Saint-André, viendra te voir très-incessamment!...

– C'est un de ceux que je dois revoir avant de mourir!...

Le soir, Jonio, qui connaissait assez le cœur humain, prit à part M. de Rocourt et lui dit:

– Monsieur, je vous jure sur ma tête que la maladie de madame ne vient que de ce que le jeune vicaire est un fanatique que l'amour de son état transporte, et qu'il ne veut pas répondre à son amour... J'ai entendu leur conversation, et j'en suis certain!...

– Jonio!... Jonio!... s'écria le marquis, aussitôt que je serai de retour à Paris, je te procurerai l'emploi que tu désires!...

Le marquis, transporté de joie, courut à l'appartement de sa femme, et, sans l'instruire des causes de son bonheur, il l'accabla de tendres caresses et de soins touchants.

Le lendemain même, l'évêque d'A...y se rendit au château d'Aulnay-le-Vicomte. Lorsque le marquis aperçut la voiture du prélat, il descendit lui donner le bras, et il le guida lui-même vers l'appartement de madame de Rocourt. L'infortunée marquise était dans son boudoir, à la cheminée duquel le portrait de l'ecclésiastique dont nous avons parlé restait toujours suspendu. Joséphine, assise sur un fauteuil, et les yeux fixés sur la tenture de mousseline, croyait y voir la noble et touchante figure de son idole, des larmes roulaient sous ses paupières, et son attitude suffisait pour déceler la contemplation méditative d'une amante malheureuse. Tout à coup elle entend des pas, elle tressaille, la porte s'ouvre et son mari paraît, conduisant M. de Saint-André. Madame de Rocourt baissa les yeux, le prélat n'osa regarder Joséphine.

– Madame, dit-il avec une émotion qu'il ne put cacher malgré sa longue habitude et l'expérience que l'âge lui avait donnée pour dérober ses passions à l'œil des hommes; madame, aussitôt que j'ai appris vos souffrances, je suis accouru, vous le voyez, pour les soulager ou pour y prendre part.

– Monseigneur, dit-elle, il en est que vous auriez dû calmer depuis bien longtemps!...

– Depuis bien longtemps, répéta le prélat avec un air

de reproche; non, madame, non!... il n'y a pas longtemps que je le puis.

— Vous parlez hébreu pour moi, interrompit le marquis en examinant avec attention l'émotion profonde de sa femme et du prélat.

— Mon ami, dit Joséphine en regardant M. de Rocourt avec douceur, je te prie de me laisser seule avec monseigneur et d'avoir soin que personne n'approche d'ici.

Le marquis se leva et s'en fut! Quel moment!... Après dix ans la marquise revoyait l'objet de ses premières amours!... Malgré la rudesse que la religion avait donnée à son âme, l'évêque ne put réprimer le mouvement de volupté douce qui fit tressaillir son cœur lorsque son ancienne amie lui jeta un premier coup d'œil, empreint de toute la grâce des souvenirs. Quoique la vertu la plus austère eût depuis longtemps détaché le vieux prêtre de tout ce que le monde offre de plaisirs, il fut forcé de s'approcher, et une force indomptable le porta à serrer la main de madame de Rocourt, en s'écriant:

— Joséphine!...

Pour toute réponse, la marquise lui montra du doigt le portrait qui était sur la cheminée, et l'austère prélat, y jetant un rapide coup d'œil, sentit battre son cœur, sentit se réveiller tout ce qu'il y avait encore en lui d'humain, en reconnaissant le portrait qu'il avait donné jadis à mademoiselle de Vauxelle, sa première, sa seule passion. Il ramena son regard sur la pâle Joséphine, et il s'aperçut que ce qu'il venait lui dire exigeait les plus grands ménagements, car elle n'était pas assez forte pour pouvoir en supporter la nouvelle.

— Grand Dieu! s'écria-t-il, comment puis-je aggraver ma faute au moment où je touche au cercueil... Grand Dieu! me pardonneras-tu?...

— Il n'y a plus de crime à me voir, répondit la marquise.

— Vous ignorez donc que je vous aime toujours!...

— Ne dois-je pas l'ignorer d'après l'accueil que vous me fîtes lorsque, il y a dix ans, je vous vis à A...y.

— Joséphine, s'écria le prélat, excuse-moi! J'ai craint de

perdre par quelque imprudence la considération dont je suis entouré: cette odeur de sainteté, cette réputation sans tache, se seraient évanouies, et... s'il faut l'avouer, je me craignais moi-même! Je sentais que je t'aimais toujours, et la sévérité dont je me suis armé n'était que trop nécessaire pour moi!... Quant à vous, madame, reprit le prélat, quant à vous, chez qui mon image n'est pas restée gravée longtemps...

— Ingrat!... s'écria la marquise, quand j'aurais dû oublier l'amant, le père de mon enfant ne me serait jamais devenu indifférent!... Adolphe, je vous aime toujours!...

Le ton de cette dernière phrase était d'une énergie sans pareille, il indiquait le sentiment que madame de Rocourt gardait au prélat.

— Ah! je vous aimerais bien plus, reprit-elle avec un soupir, si vous m'aviez laissé mon fils!...

— Comment! Joséphine, osez-vous me tenir un pareil langage, lorsque vos traits annoncent que vous êtes en proie à une passion criminelle?...

— Monseigneur, est-ce à vous de me la reprocher?... dit-elle en lui lançant un regard foudroyant.

— Oui, madame, répondit le prélat, une femme qui a un fils...

— J'ai un fils!... j'ai un fils!... s'écria-t-elle en délire, où est-il donc?... Ah! monseigneur!... Adolphe!... Et elle se précipita aux genoux de l'évêque: Par grâce, dites-moi tout!... rendez-moi mon fils!... cria-t-elle avec cette brûlante énergie, avec cette voix déchirante d'une mère qui veut voir son seul enfant pour la dernière fois de sa vie.

— Madame, s'écria le prêtre à voix basse et en se levant, madame, songez que l'on peut nous entendre! qu'un seul mot me perd, vous, votre enfant, tout ce que vous aimez!...

L'effroi de M. de Saint-André annonçait combien il tenait à l'éclat de sa réputation de sainteté.

— Il n'est donc pas mort?... demanda madame de Rocourt presque hors d'haleine, et dont les yeux dévoraient le cœur de glace du rigide prélat.

— Non!... répondit-il avec un sourire expressif.

— Puissances du Ciel, mon âme se brise!... (Et la marquise tomba presque évanouie sur son sofa.) Adolphe, à quelles tortures ne m'as-tu pas soumise!... Au nom de Dieu! si tu veux effacer tes fautes aux yeux de l'Eternel, ne me fais pas languir... dis-moi, tu l'as revu?

— Oui...

— Tu l'as nommé ton fils?... tu...

— Non!... répondit énergiquement le prélat, le monde doit toujours ignorer notre faute, lui-même!...

— Ah! je reconnais là, s'écria la marquise pleurant, je reconnais celui que le fanatisme a rendu inaccessible aux sentiments les plus beaux qui soient dans le cœur de l'homme... Adolphe, dit Joséphine en saisissant le bras du prêtre, dis-moi où est mon fils, ce qu'il est, ou je publie sur toute la terre ma honte et la tienne...

— Le secret mourra donc là!... répondit froidement l'évêque en montrant son cœur, si tu ne me jures pas d'observer exactement tout ce que je vais te prescrire.

— Oh! je te devine!... Eh quoi! tu n'as pas foulé toutes les lois humaines, vertu, gloire, vie future, pour saluer ton fils d'un baiser paternel!... Ah! Dieu!... je sacrifierais cette vie mortelle et... l'autre pour le voir dix minutes!...

Ayant dit, la marquise retomba sur son siège et resta immobile. L'évêque, saisissant ce moment d'abattement, s'avança pour lui parler.

— Laisse-moi! dit-elle, va, malgré tes pénitences, tu n'iras pas auprès d'un Dieu dont le plus beau titre est celui de père!... Faire languir et mettre au supplice une mère!...

— Joséphine, tu dois savoir quel est ton fils! le Ciel le veut, car, après tout ce que j'ai fait pour anéantir cette preuve énergique de notre faute!...

— Anéantir!... s'écria la marquise avec le cri sublime de l'effroi.

— S'il a pu échapper...

— Ah!...

Et madame de Rocourt put respirer.

— S'il a pu échapper, reprit l'évêque, c'est que Dieu veut que vous jouissiez de son aspect.

— Et je suis forcée d'entendre de pareils discours!... dit Joséphine avec l'accent d'une profonde douleur.

— Joséphine, écoute-moi!... continua l'évêque, regarde mes cheveux blancs... Dans peu, la tombe va recevoir celui dont tu fus l'unique passion!... laisse cette tête blanchie se couvrir sans tache du fatal linceul, tu n'auras pas longtemps à tenir tes serments. Je vais déchirer le voile qui te cache ton fils, mais jure-moi que, tant que je vivrai, tu ne l'instruiras pas du mystère de sa naissance! Imite-moi, Joséphine, contente-toi du délicieux tressaillement de ton sein à sa douce vue... renferme en toi-même cette joie divine... Quand je serai mort tu pourras lui dire: « Je suis ta mère! » Jusque-là garde le secret dans ton cœur, car, ma fille, l'intérêt de notre enfant l'exige, tu peux encore l'adopter un jour!... alors garde-toi de prononcer un seul mot qui puisse nuire à sa fortune... elle sera brillante... A ce prix tu vas connaître ton fils.

— Adolphe, monseigneur, je jure tout!... s'écria-t-elle avec vivacité.

— Tu m'as compris, continua le prêtre en exprimant le contraire par son regard.

— Oui!... répondit-elle brièvement.

— Jurez sur l'Evangile!... dit le prélat.

— Je jurerais avant tout par mon enfant!... mais, dit-elle avec un sourire ironique, l'évêque d'A...y doit savoir que madame de Rocourt sait tenir un serment et garder un secret.

— C'est vrai!... repartit le prélat en se souvenant qu'aucune indiscrétion n'avait trahi le secret de sa faute, ainsi que Joséphine le jura jadis. Madame, reprit-il, votre fils...

— C'est... dit-elle en pâlissant, tremblant, rougissant et respirant à peine!...

— Au moins, Joséphine, recueillez-vous, rassemblez vos forces, il faut vous attendre...

— Mon fils!... mon fils!... mon fils!... répéta-t-elle avec une énergie croissante.

— C'est... dit l'évêque en la regardant.

— Achevez, car je meurs!...

— C'est Joseph!... le vicaire... s'écria M. de Saint-André.

A ce nom, madame de Rocourt tombe évanouie. En voyant Joséphine étendue sur le parquet, l'évêque perdit la tête et sonna, mais lui-même sentit son cœur défaillir, et lorsque M. de Rocourt accourut il eut l'effrayant spectacle de ces deux êtres privés de la vie!... Il s'échappa, courut rapidement chercher des sels. Alors la marquise revint à elle et s'élança en criant avec la rage de la folie:

— Mon fils!... mon fils!...

L'évêque la retint dans ses bras débiles en lui disant:

— Madame, vos serments!...

Madame de Rocourt regarda le prêtre effrayé et se tut; mais son regard reprochait énergiquement cette barbarie au prélat.

— Mon ami, dit-elle à M. de Rocourt qui rentra dans ce moment, mon ami, j'existe maintenant!... je suis guérie!..

Elle n'était plus sur la terre.

— Mon fils, reprit l'évêque en s'adressant au marquis, je vous ai promis d'apporter la paix en ces lieux; j'ai rempli ma promesse... heureux si cet effort ne me coûte pas la vie... adieu.

M. de Saint-André se leva, mais un regard de Joséphine le fit rester, et, l'attirant dans la pièce suivante:

— Barbare, vous n'irez pas voir votre fils?...

— Avec vous, n'est-ce pas?... reprit-il avec un sourire et un regard où tout le feu de son premier âge et de son premier amour apparaissait.

— C'est le moyen de reconquérir tout ce que vous avez perdu.

— Monsieur le marquis, dit le prélat en rejoignant M. de Rocourt, madame vient de faire un vœu, je vais la conduire pour qu'elle l'accomplisse, vous ne tarderez pas à nous revoir.

— Comment, ma belle, s'écria le marquis, toi qui pouvais à peine te traîner, même soutenue par deux femmes... tu parles de sortir?

— Mon ami, j'existe, reprit-elle, je suis une autre femme, et tu y gagnes!... au revoir.

Elle se plaça à côté de l'évêque, qui ordonna à son cocher de les conduire au presbytère...

Le bon curé était à table avec son vicaire; le jeune homme, triste comme à son ordinaire, songeait à Mélanie.

— Comment avez-vous trouvé la marquise? demanda M. Gausse.

— Elle se meurt, ainsi que Mélanie, ajouta-t-il en lui-même. Malheureuse femme! je la plains! non de mourir, pourtant, non de quitter cette vie pleine d'amertume pour un séjour...

— Un bon tiens vaut mieux que deux tu auras! interrompit joyeusement le curé; que cela m'afflige, reprit-il d'un air attristé, madame de Rocourt est si bonne, si aimable!... Bah! Dieu est sage, mon jeune ami, le marquis se remariera, il aura des enfants qui hériteront de sa pairie: cependant vieux mari, jeune femme, mettent l'amour en terre; et, quoique amour et seigneurie ne veulent pas compagnie, s'il se remariait il pourrait avoir des enfants, mais il n'y a pas si bon cheval qui ne bronche, un clou chasse l'autre.

— Marguerite!...

— Ah! bah!

Marguerite regardait par la fenêtre, elle accourt et s'écrie:

— Voici monseigneur!...

Puis elle s'échappe et ouvre la porte en arrangeant son bonnet. M. Gausse et M. Joseph s'étaient élancés dans le salon; ce fut de cette pièce qu'ils allèrent à la rencontre de l'évêque et de la marquise.

Je voudrais qu'un peintre représentât fidèlement le premier regard que madame de Rocourt jeta sur son fils. Elle s'admira elle-même!... Son œil humide, ayant perdu le feu sombre de sa passion criminelle, savoura la plus grande volupté que puisse éprouver une femme. Quelle énergie il lui fallut pour ne pas voler dans les bras de ce beau jeune homme et le couvrir de ses baisers maternels. L'évêque prit la main du jeune homme, ce qui excita l'envie de la mère, et lui témoigna toute son affection par un doux serrement de main. On s'assit. M. Gausse, malgré sa haine pour

le latin, récita le *Nunc dimittis* à M. de Saint-André, qui remercia le bon pasteur par un mouvement de tête. Le bonhomme, dans sa joie, prit d'abord la visite pour lui; mais un instant de réflexion et l'aspect de la marquise, qui ne leva pas les yeux de dessus le vicaire, le firent revenir de son enthousiasme.

Madame de Rocourt ne savait pas où elle était: pour elle l'humble salon du curé devenait un palais. Si je ne m'appesantis pas davantage sur un pareil instant, c'est qu'il n'y a pas de couleurs pour en peindre le charme et qu'il passa aussi vite que la ligne que vos yeux viennent de parcourir. La marquise était revenue au château, elle se trouvait assise dans son fauteuil, et l'évêque voyageait depuis longtemps sur la route d'A...y, qu'elle s'imaginait avoir rêvé et n'avoir vécu qu'une seule minute: la minute où elle vit son fils. Le soir elle se coucha en pensant à M. Joseph, elle devait se réveiller avec cette même pensée. Heureuse, mille fois heureuse!... On doit, pour peu qu'on ait d'imagination, se figurer tout ce qui se passa dans le village, que la visite de l'évêque au presbytère avait mis en rumeur. Marguerite eut une longue conférence avec son maître, à qui elle chercha à prouver que M. Joseph était fils de l'évêque; mais M. Gausse répondit que chacun était fils de ses œuvres.

CHAPITRE XIX

La marquise et son fils — Rendez-vous donné — Jalousie de M. de Rocourt au comble — Type de scènes conjugales

Un tel événement influa sensiblement sur la santé de la marquise; l'exaltation lui avait fait trouver des forces dans le premier moment, mais le lendemain, lorsqu'elle se réveilla, elle éprouva une grande prostration physique et morale. En effet, à l'instant où l'évêque lui avait montré son fils dans celui qu'elle aimait, par une révélation mal comprise de la nature, une horrible révolution s'était opérée dans son organisation. Cette situation, unique peut-être, et assurément une des plus extraordinaires qui puissent se rencontrer dans la vie d'une femme, eût causé la mort de la marquise si, au milieu du renversement total de ses sentiments, elle n'eût senti s'élever dans son cœur la joie ineffable de la maternité. Aussitôt qu'elle put réfléchir, elle trouva que ses tourments avaient seulement changé de nature.

– Eh quoi! se disait-elle, il me faut voir mon fils sans oser lui parler... Il va me fuir, car il prendra tous mes regards de mère et toutes mes paroles de tendresse pour des témoignages d'amour, d'un amour que j'abhorre à présent. Ah! comme je suis bien plus heureuse d'être sa mère! Oh! comme je voudrais n'avoir jamais parlé, et pouvoir effacer le souvenir de la scène de la vallée... Quel fils!... talent, beauté, vertu!... Ah! quand pourrai-je lui dire:

« Joseph, tu es mon fils!... » mais, hélas!... ce serait lui dire: « Mon fils, tu n'as point de nom, ton père te renie, quoiqu'il t'aime!... » Hélas! oui, comme l'a fait observer Adolphe, sa fortune dépend de mon silence! Si M. de Rocourt pouvait l'aimer!... Quoi! un jour, à la face du monde, et non plus en secret, je le nommerais mon fils?... il aurait un nom? Malheureuse mère, tais-toi!... Quel supplice!

Elle était absorbée dans ses réflexions, lorsque M. de Rocourt entra en regardant sa femme avec inquiétude.

— Eh bien! ma belle, comment allez-vous ce matin?

— Très-bien, très-bien: je suis guérie... Asseyez-vous là, plus près de mon lit... Bien!...

— Es-tu guérie de tout... des maux de l'âme et de ceux du corps? demanda le marquis.

— Oui, dit Joséphine en pressant la main de son mari; mais écoute, mon cher enfant, si tu veux me voir toujours rayonnante de bonheur et de santé, laisse-moi voir souvent M. Joseph, et n'en prends nul souci.

A ces mots, le marquis frémit et regarda sa femme d'un air grave et chagrin:

— Chère amie, dit-il, vous savez à quel point je vous aime; pour vous je ferais les plus grands sacrifices, mais songez à vous-même, aux dangers auxquels vous exposez votre réputation. Si vous êtes mieux, partons plutôt pour Paris!...

— Jamais!... s'écria la marquise. Je veux rester à Aulnay toute ma vie!...

— Que dites-vous? repartit M. de Rocourt stupéfait.

« Quelle paix l'évêque a-t-il donc apportée? » se dit-il à lui-même.

— Monsieur, reprit Joséphine en attirant son mari par un geste plein de grâce, vous qui vous mêlez journellement des secrets d'Etat de toute l'Europe, et qui avez étudié l'art de surprendre les pensées des autres, écoutez donc... Je voudrais bien savoir pourquoi un jeune homme de l'âge, de la tournure et de l'esprit de M. Joseph se confine à Aulnay!... Il a des chagrins certainement, sans cela comment eût-il pu se faire prêtre?...

Ces derniers mots furent prononcés avec l'accent du regret.

— Madame, répondit le marquis, on ne cherche à deviner que des secrets d'une grande utilité.

— Mon cher ami, reprit madame de Rocourt en changeant subitement de pensée, avouez-moi quels sentiments vous avez pour ce jeune prêtre.

— Je le hais.

— Parce que je l'aime?

— Peut-être...

— Je veux vous le faire aimer... Et vous savez que ce que je me mets en tête...

— Ne parlons pas de tête, dit le marquis en souriant d'un air demi-contrarié, demi-satisfait.

Ce fut ainsi que, chaque jour, la marquise accabla M. de Rocourt de séductions et de sollicitations, pour l'amener à changer de sentiments à l'égard de M. Joseph. Elle y mit une si gracieuse insistance, et, tout en tourmentant son mari, elle l'entoura de tant de soins, de prévenances, d'amour, que ce dernier ne savait qu'en penser; toutes ses idées se confondaient et se perdaient dans ce labyrinthe inextricable, et il ne trouvait d'autres explications à cette conduite, sinon que la femme est un être indéfinissable. Mais l'intimité du jeune prêtre et de madame de Rocourt était un fait positif qui remettait sans cesse sa jalousie en haleine. La patience et les réflexions du marquis étaient à bout, et un éclat devenait imminent. En effet, une fois que la marquise put se livrer sans crime à sa tendresse pour M. Joseph, on comprend qu'elle le vit aussi souvent qu'il lui fut possible. D'abord, tant qu'elle fut trop faible pour se lever, elle le faisait demander et le retenait longtemps à son chevet; puis, lorsqu'elle entra en convalescence, elle se promena dans son parc appuyée sur le bras du vicaire, qu'elle choisissait pour soutien avec un visible plaisir. Ces préférences marquées déchiraient le cœur de M. de Rocourt, qui, pendant les huit premiers jours, ne les laissa pas une minute seuls, et qui se sentait transporté d'une rage effroyable lorsqu'il surprenait les tendres

regards que sa femme arrêtait sur le jeune homme. Et comment eût-il pu apprécier les sentiments de madame de Rocourt, puisque elle-même s'y était trompée d'abord?

Un matin (c'était la troisième fois que madame de Rocourt se promenait dans son parc), elle se dirigeait avec M. Joseph et son mari vers les ruines de l'ancien château, lorsqu'une affaire obligea le marquis de se retirer. La marquise resta donc seule avec le vicaire.

— Mon ami, dit madame de Rocourt au jeune prêtre, vous devez vous souvenir de la cabane du bûcheron... Tâchez, je vous en prie, d'oublier cette affreuse scène! j'avais pris le change sur le sentiment que j'éprouve pour vous et qui est une affection toute maternelle. Vous n'avez jamais connu votre mère, je n'ai jamais vu mon fils... il aurait votre âge... Laissez-moi vous donner ce doux nom; et, si vous avez quelque amitié pour moi, l'illusion sera presque une réalité.

— Ah! madame, reprit le vicaire, je puis vous assurer qu'il ne me sera pas difficile d'avoir pour vous des sentiments de cette nature; mais, si vous voulez que je parle à cœur ouvert, je les crains...

— Ah! ne balancez pas, s'écria la marquise avec vivacité, livrez-vous-y tout entier.

— Je regardais même, continua Joseph, cette promenade comme la dernière. Vous êtes parfaitement bien rétablie, vous avez sur le visage les roses de la santé... la tristesse a fui loin de vous en même temps que la souffrance: mes consolations et mon appui ne vous sont plus nécessaires. Là où gémit le malheur, là ma place est marquée... Regardez mon front, chaque jour il pâlit davantage.

— Joseph, vous ne direz donc pas vos chagrins à votre mère?

— Oh! non... s'écria le jeune prêtre.

— Mon ami, dit la marquise, vous ne sauriez croire combien j'aurais de bonheur à pleurer avec vous. Ah! croyez-moi, les femmes véritablement amies connaissent l'art de guérir les plaies de l'âme... et si vous pouviez deviner comme je vous aime... ah! Joseph!... vous ne me refuseriez

pas... Je voudrais, reprit-elle avec un son de voix touchant, vous faire comprendre ce sentiment qui joint à la sainteté de l'amitié tout le dévouement et la tendresse de l'amour: c'est une passion chaste et sacrée dont vous ne devez pas craindre les témoignages, purs de toute pensée terrestre; car je vous aime comme une mère aime son fils... Puissiez-vous lire dans mon âme, ô mon ami, mon fils, et puissent ces paroles bannir de votre mémoire ce que je vous ai dit autrefois au milieu de la vallée, et de telle sorte qu'il n'en reste plus de traces...

— Ah! s'écria Joseph, vous avez dépeint tout ce que je sens pour vous! car vous avez vaincu ma misanthropie, et, près de vous seule, j'oublie mon serment et mes malheurs, et... tout enfin.

— Venez donc me confier vos souffrances, dit cette mère dont les yeux parcouraient avec complaisance le visage noble et énergique du jeune homme. J'imagine, ajouta-t-elle, qu'elles ne sont pas sans remède, et que votre douleur repose sur des motifs qui manquent de réalité.

« Hélas! s'écria le jeune prêtre en lui-même et en détournant ses yeux pleins de larmes, qui donc peut faire que je ne sois pas le frère de Mélanie!... »

— A quoi songez-vous, vous ne répondez pas? Allons, Joseph, vous êtes mon fils... d'adoption, ayez confiance en votre mère.

— Ah! s'il en était ainsi, s'écria Joseph, en versant un torrent de larmes.

Il s'assit sur le gazon, et, cachant son visage entre ses mains:

— Oh! Mélanie! Mélanie! quelle joie! dit-il à travers ses sanglots.

— Que voulez-vous dire? demanda la marquise qui pleurait en voyant pleurer son fils.

— Eh bien, reprit le vicaire, puisque vous me portez une amitié sincère...

— Ah! je vous l'ai prouvé, ici même, en vous confiant mes secrets... Joseph, dit-elle en le regardant avec une émotion profonde, si vous aviez pour mère (songez que c'est

une supposition), si vous aviez pour mère une femme pour qui votre naissance fût un opprobre, pour qui votre vue fût un remords, et qui pourtant fût fière de vous avoir donné le jour, qui brûlait de vous voir, de vous presser sur son cœur, que feriez-vous à cette pauvre mère?

— Ce que je ferais! s'écria le vicaire, je me jetterais dans ses bras, et je voudrais que l'amour étouffât en elle la voix du remords. J'irais au bout de la terre vivre avec elle, et je l'entourerais de tant de soins, que l'opinion des hommes ne pourrait rien sur son bonheur.

— Joseph, Joseph! qui donc t'inspirerait une indulgence si opposée à la sévérité de tes principes?

— La nature! s'écria-t-il. Ah! que ne suis-je resté dans mon désert!... je ne mourrais pas jeune, triste et consumé par une passion sans espoir!

Madame de Rocourt s'était jetée au cou du prêtre, et l'embrassait avec une effusion toute maternelle.

— Je n'en puis plus! répondit-elle, je suis suffoquée! Joseph, à demain; venez au château par le parc; vous monterez par l'escalier dérobé, je serai dans mon boudoir, et je ferai en sorte que nous y soyons seuls.

— Fort bien!... s'écria M. de Rocourt quand le vicaire et sa femme furent partis.

Il s'était approché sans bruit, et, favorisé par un massif, il venait d'entendre ces derniers mots.

— Ah! reprit-il, je vois ce que l'évêque d'A...y est venu faire chez moi!... Oh! les gens d'église! les gens d'église!... Ils prennent le monde pour leur sérail, ils se soutiennent, ils s'entr'aident. Oh! les libéraux ont raison. A la session prochaine, je veux siéger au côté gauche, à l'extrême-gauche, entre Manuel et Chauvelin. Je suis libéral, je suis radical, je suis jacobin, je suis carbonaro! Oui, M. de Saint-André sera venu, par quelques arguments jésuitiques, lever les doutes de madame de Rocourt et lui donner même l'absolution... Mais quel intérêt avait-il?.. O rage!... Ah! je veux éclairer ce mystère... ou plutôt je ne sais ce que je veux.

M. de Rocourt fut au supplice toute la journée; il regardait

sa femme avec une attention marquée, et ses yeux semblaient aller chercher ses plus secrètes pensées au fond de son cœur. Un horrible tourment s'emparait de son âme lorsque Joséphine tournait sur lui des yeux remplis de douceur et d'innocence, et qu'il voyait son visage resplendir de contentement et de bonheur, lorsqu'elle l'accablait de caresses. Alors l'idée qu'elle aimait le vicaire empoisonnait tout ce qui eût fait son bonheur autrefois, et il se serait volontairement déchiré le sein quand il songeait que toute cette tendresse était feinte, et qu'elle s'imaginait le tromper. Il jura d'enlever sa femme de vive force et de l'emmener à Rocourt ou à Paris. Enfin, sa fureur arrivant au comble, il médita de se venger et du prêtre et de Joséphine. Le lendemain matin, il mit Jonio en embuscade pour qu'il le prévînt lorsque le prêtre paraîtrait. Mais madame de Rocourt ne lui laissa pas le loisir de venir troubler son tête-à-tête. Elle entra, contre son habitude, chez son mari, qui n'était pas encore levé; et, s'asseyant près de lui, elle lui demanda, après mille gracieuses coquetteries dont M. de Rocourt n'était pas d'humeur à se prévaloir ce jour-là, s'il se sentait disposé à se donner beaucoup de peine pour satisfaire un des caprices de sa femme. M. de Rocourt fit une grimace qui ne voulait dire ni oui ni non. Madame de Rocourt insista.

— Nous y voilà! s'écria le marquis.

— Ah! il est expressément défendu de murmurer... interrompit Joséphine en embrassant son mari. Ecoutez donc!...

Et, au lieu d'expliquer le but de sa visite, elle redoubla ses agaceries intéressées.

— Et tout cela est, reprit le marquis, pour me dire...

— D'attendre patiemment ma volonté.

— Ah! c'est un peu trop fort! s'écria M. de Rocourt.

— Comment, trop? pas assez!... Eh! vraiment, on se donnera la peine de vous aimer comme on le fait pour n'avoir aucun droit sur vous!...

— Joséphine, souvenez-vous bien de ce que vous venez de dire là, et tâchez de pratiquer ces préceptes... aujourd'hui seulement.

— Qu'est-ce que cela?... votre ton annonce de la rébellion, je crois! Allons, j'exige que vous montiez en calèche, que vous couriez bride abattue jusqu'à A...y, et que vous m'en rapportiez tous les romans nouveaux qui auront paru depuis mon arrivée à Aulnay.

— Quelle est cette nouvelle fantaisie?...

— Ah! ah! s'écria madame de Rocourt en riant, avez-vous jamais vu qu'une femme rendît compte de ses caprices? Mais tout change... Comment feriez-vous donc si nous n'en avions pas?... Ah! désormais, lorsque je m'en irai, j'aurai soin, pour vous gouverner, de laisser mon dé ou l'un de mes chapeaux, pour imiter Charles XII, qui voulait envoyer une de ses bottes au sénat de Stockholm.

— J'y cours, madame, j'y cours!...

L'expression sardonique que M. de Rocourt mit à ce mot inquiéta Joséphine. Néanmoins, le marquis fit mettre les chevaux et partit au grand galop. Bientôt madame de Rocourt perdit de vue la calèche, et elle se rendit à son boudoir.

« Enfin! se dit-elle, je vais connaître les malheurs de mon fils... »

— Madame! s'écria Marie tout essoufflée, voici le vicaire!

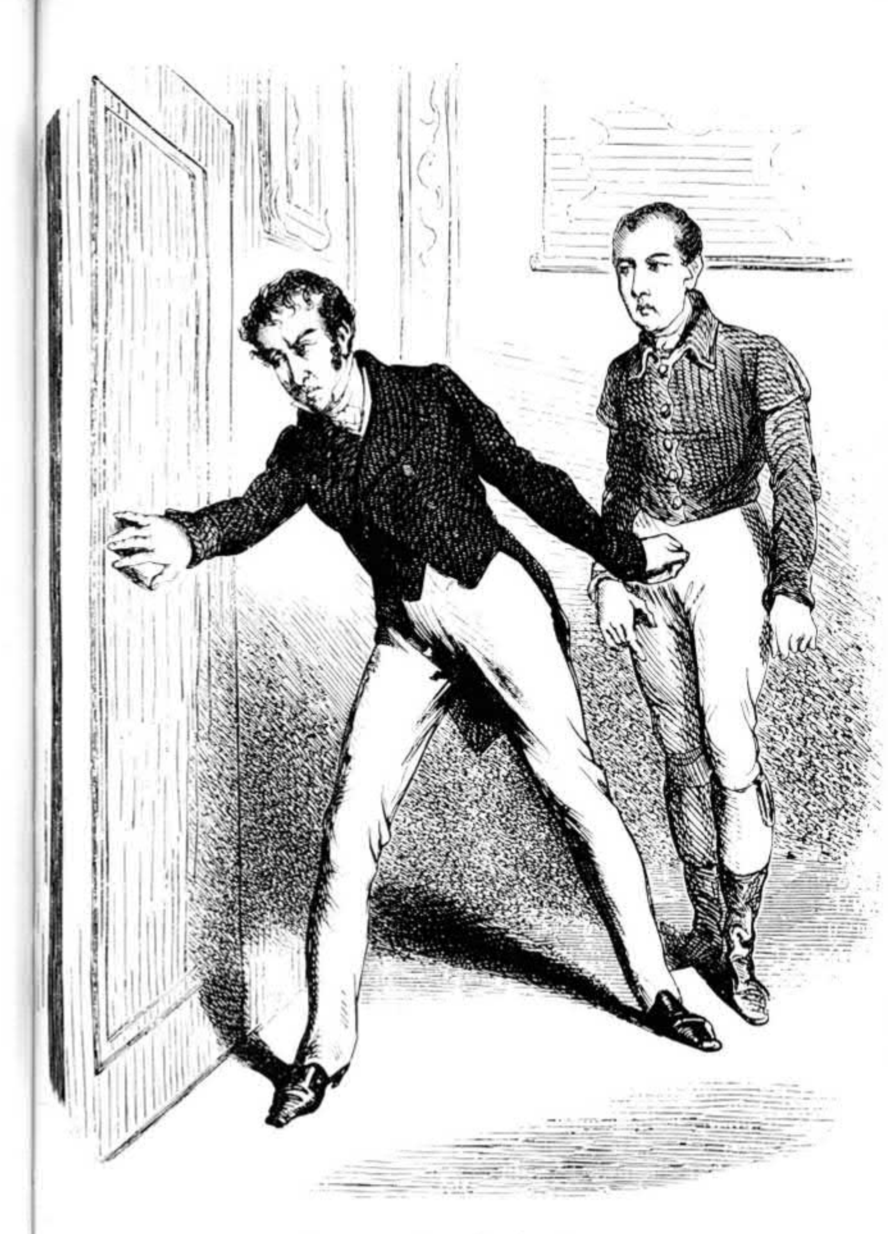
— Bon! ma chère nourrice; mets-toi en sentinelle, et que rien ne nous interrompe.

La nourrice courut dans le vestibule en laissant toutes les portes ouvertes. Comme Marie arrivait à l'antichambre des appartements de la marquise, elle se trouva face à face avec M. de Rocourt, qui avait laissé partir la calèche et qui accourait, averti par Jonio de l'arrivée du vicaire. Jonio avait même eu l'adresse perfide de mettre le verrou en dehors à la porte de l'escalier dérobé, de manière que M. Joseph ne pouvait plus sortir que par les appartements.

— Monsieur, s'écria courageusement la nourrice, madame désire être seule!

— Taisez-vous! Madame vous fait jouer un joli rôle! vieille folle, taisez-vous et gardez-vous de reparaître devant moi...

Le marquis s'élança; mais la nourrice, oubliant son âge, le devança et arriva au boudoir en criant:



Ouvrez-moi sur-le-champ

– Madame, voilà monsieur!...

Sur-le-champ la marquise ferma la porte au verrou en priant le prêtre de ne pas dire un mot. En ce moment une idée terrible vint l'épouvanter: c'est que, sous peine de faire le malheur de M. de Rocourt, il fallait lui expliquer l'intérêt qu'elle portait au jeune homme.

– Madame, s'écria le marquis en secouant la porte du boudoir, ouvrez-moi sur-le-champ, je le veux!...

– Il ne me plaît pas de le faire, répondit-elle.

– Jonio, dit le marquis, allez chercher des maçons, et faites murer l'autre porte!... Madame, reprit-il, vous n'êtes pas seule?...

– Non.

– Ouvrez-moi donc sur-le-champ, ou je brise la porte!

– Libre à vous, monsieur le marquis; mais, si vous brisez cette porte, vous m'ouvrirez celle d'un couvent et de votre vie vous ne me reverrez.

– Que faut-il donc que je fasse... s'écria-t-il en frappant du pied et en déchargeant un coup de canne sur une pendule qui se trouva sur la cheminée près de laquelle il était; car je n'ignore pas, dit-il d'une voix éteinte par la fureur, que vous êtes avec le vicaire; mais il le payera de sa vie.

– Tuez-moi donc!... dit froidement le vicaire en ouvrant la porte du boudoir.

Ce sang-froid et l'attitude noble et imposante de M. Joseph glacèrent le marquis.

– Joseph! s'écria madame de Rocourt, retirez-vous!... Et vous, monsieur le marquis, sous peine de me voir mourir, gardez-vous de toucher à un seul cheveu de sa tête!...

Le vicaire s'en alla lentement, sans laisser paraître ni crainte ni confusion. Le marquis stupéfait le regarda sortir, et, après avoir laissé échapper un mouvement convulsif de rage et d'indécision, il se retourna vers le boudoir, où il entra. Madame de Rocourt lui dit froidement:

– Fermez la porte, car pour votre honneur il faut, je crois, éviter qu'on entende ce que vous avez à me dire...

Puis elle ajouta quand il fut revenu:

– Que me voulez-vous?...

— Madame, s'écria le marquis pâle et tremblant de fureur, madame!... osez-vous bien me le demander?... Enfin mes yeux sont dessillés, et je n'ai plus pour vous que les sentiments que vous méritez!... Eh quoi! une créature que j'ai tirée de la misère, que ma main a fait monter au rang des plus grandes familles, qui me doit tout!... s'abaisse, se dégrade... un vicaire de campagne!... encore, madame, si c'était un homme distingué, si une passion fondée sur un rang, des avantages ou des qualités entraînantes, si l'homme que vous aimez tant vous excusait; mais non, vous descendez plus bas...

— Ah! ministre ou prince du sang, n'est-il pas vrai, monsieur l'homme de cour?... Ah! ne me forcez pas à descendre au sarcasme, monsieur le marquis! reprochez-moi ma faute et non pas vos bienfaits, et ne vous déshonorez pas vous-même...

— Ah! je me déshonore! reprit M. de Rocourt, ah! c'est moi qui me déshonore, répéta-t-il en se promenant à grands pas dans le boudoir.

Joséphine, muette, pâle, interdite, n'osait ouvrir la bouche; elle sentait que toutes les apparences l'accusaient, et que pour se justifier de cette imprudence il fallait, au bout de sa carrière, avouer la faute de sa jeunesse devant un homme qui, s'apercevant qu'il avait été trompé dès le premier jour de son mariage, ne la croirait peut-être plus!... Elle se laissait donc accabler, parce que sa fierté, son amour maternel, une foule de considérations le lui commandaient impérieusement.

— Eh bien! madame, continua le marquis en croisant les bras et en s'arrêtant devant elle; eh bien! à tout cela, qu'avez-vous à répondre?... Rien, rien! Ah! dès aujourd'hui je deviens un maître, et vous connaîtrez jusqu'où peut aller ma colère!... Répondrez-vous?... s'écria-t-il.

Le marquis ne put rien ajouter, la fureur l'étouffait. Madame de Rocourt se leva, se mit devant sa psyché, et, rétablissant le désordre de sa coiffure, elle dit tranquillement et sans regarder son mari:

— Que voulez-vous que je réponde à un homme qui

s'abaisse jusqu'à épier sa femme?... Vous partez pour A...y, du moins vous le dites, et Monsieur se cache!... Un grand personnage!... un pair de France se cacher!... Est-ce la diplomatie qui vous a appris d'aussi nobles ruses?... ajouta-t-elle avec un léger sourire qui couvrait tout son embarras.

— O comble d'infamie!... Comment, madame, dit le marquis en saisissant avec force le bras de sa femme, comment, vous osez plaisanter dans un pareil moment!... Il y a dans tout ceci quelque mystère que je ne puis pénétrer; je me suis abusé sur vous depuis vingt ans.

— Monsieur, interrompit-elle, contenez l'ardeur de vos caresses!... Voyez...

Et elle lui montra son bras, sur la peau douce duquel les doigts de M. de Rocourt étaient marqués. Il eut un mouvement de regret, mais il continua:

— Comment! vous osez me reprocher ma ruse!... et la vôtre... perfide!...

— La mienne, reprit-elle, jamais je ne me cache... Vous m'auriez ce matin demandé ce que je comptais faire, je vous l'aurais dit...

Et le visage de Joséphine semblait calme.

— Vous auriez avoué que vous attendiez ce prêtre de l'enfer?...

— Assurément! répondit-elle.

— Eh bien! je mettrai votre franchise à l'épreuve... Lui avez-vous écrit?... demanda le marquis en la foudroyant de ses regards.

— Oui.

— C'est vous qui lui avez dit de venir?...

— Oui, cent fois oui, monsieur!... et je ne puis me passer de voir ce jeune homme... Enfin, dit-elle avec dépit, je l'aurai, chaque jour, à toute heure, sans cesse, à mes côtés!... Reprenez vos dons, votre luxe... je m'en irai avec lui, loin, bien loin, seule, et je serai plus heureuse que je ne l'ai jamais été... Vous m'y forcez, je vous le dis, et je n'en aurai jamais de remords... Eh quoi! grand Dieu! les hommes prétendent-ils qu'un titre, une corbeille, et du latin que nous ne comprenons pas, doivent étouffer en nous tous les

sentiments naturels et faire de nous un champ, une métairie; que notre contrat de mariage soit un acte de vente, que l'usufruit et la nue-propriété de cette terre conjugale leur appartiennent!... Ah! que de pleurs on doit répandre en mettant une fille au monde!... Oui, malheureuses que nous sommes, l'amour d'un mari est quelquefois aussi cruel que son dédain. Hélas! notre bonheur dépend donc d'un regard, d'un geste!... Ma foi, je ne veux plus de la vie, elle est trop pesante avec ces conditions!...

Le marquis, poussé à bout par ce déluge de paroles, s'écria:

– Madame! madame, vous me faites mal!... j'étouffe!...

Et il s'avança sur Joséphine avec une sombre fureur; il lui présenta les mains de telle manière, qu'elle crut, en voyant ses yeux étinceler, qu'il venait la tuer: une peur glaciale s'empara d'elle.

– Monsieur, cria-t-elle. Au secours!... au secours! Ah!...

– Qu'avez-vous, madame? Je viens vous dire adieu...

En disant cela, il était pâle et tremblant.

– Non, monsieur le marquis, c'est à moi de partir. Mademoiselle de Vauxelle trouvera un asile chez son cousin le duc d'Ivrajo; cette malheureuse créature a des amis qui ne la soupçonneront pas et qui sont encore assez puissants, je pense!...

Elle se leva avec dignité, et, faisant quelques pas, elle se retourna, regarda le marquis et lui dit:

– Vous m'aimez encore, monsieur de Rocourt, je le vois... Je ne vous dirai pas que je vous aime; si, malgré toutes les apparences, il n'est rien de tout ce que vous croyez... Non... je me tais!... je vous attends.

– Joséphine!... (et le marquis se jeta à ses pieds) je t'en conjure, un mot, un seul!... mon cœur en a besoin, une seule parole!... j'ai besoin de te croire vertueuse!...

– Ceci, dit-elle en riant et en caressant doucement le front de son époux, ceci devient un peu moins marital!... Voilà des formes au moins!... Fi donc, monsieur! relevez-vous: je ne suis digne que d'horreur... une malheureuse tirée de la misère! Cependant, monsieur, je me nommais

alors mademoiselle de Vauxelles!... vous l'avez un peu oublié!...

– Ah! je l'ai oublié, dit le marquis avec un reste de dépit; mais, vous aussi!... reprit-il, tenez!...

Et il présenta à sa femme la lettre interceptée. Elle la prit et se mit à rougir.

– Ah! vous rougissez encore!... dit-il avec un sourire sardonique.

– Je rougirai toujours pour vous, répondit-elle, et... pour moi! car je verse des larmes de sang sur mon erreur d'un moment quant à ce jeune prêtre!... Lorsque j'écrivis cette lettre, monsieur le marquis, je croyais aimer, je l'avoue, le vicaire.

– Et maintenant?...

– Je l'aime encore, dit-elle, en regardant M. de Rocourt avec la plus vive expression de tendresse. En vérité, il faut convenir que nous sommes entourés de gens bien méchants!... Qui vous a remis cette lettre?

– Joséphine!... j'ai promis... je dois...

– Allons, je veux le savoir, dit-elle d'un ton de maîtresse; m'aimez-vous?... dites-le!

– Jonio!... qui... l'intercepta, me...

La marquise se tourna vers le ruban de la sonnette, le tira légèrement et sans aucune marque de colère. Marie arriva.

– Marie, dit Joséphine, que dans une demi-heure Jonio sorte du château, il n'est plus au service de M. le marquis, et s'il ose paraître devant nous, apprenez-lui que je me chargerai de son logement... Quant à vous, monsieur, sans que vous le demandiez, je vous accorde le pardon de vos outrages: les rôles sont changés, et c'est à moi d'implorer mon pardon...

Aussitôt Joséphine se mit à genoux avec cet air d'obéissance qui rend une femme si touchante; elle regarda douloureusement M. de Rocourt stupéfait, qui s'assit; quelques larmes roulèrent dans les yeux de la marquise, elle soupira, puis elle dit d'une voix plaintive:

– Il faut en finir, monsieur de Rocourt, je vous dois la

vérité; je ne vous demanderai pas le secret: vous le garderez, j'en suis sûre...

— Relevez-vous, Joséphine, dit le marquis surpris.

— Ah! dit-elle, cette attitude est la seule qui me convienne...

— Mais que voulez-vous dire?

— Monsieur, reprit-elle, vous n'avez pas oublié, sans doute, la mélancolie dont j'étais accablée à l'époque où je vous connus et pendant tout le temps que vous me fîtes la cour? (Le marquis inclina légèrement la tête.) Alors, ne vous ai-je pas longtemps refusé?...

— Oui...

— Cette souffrance que je vous ai tue, n'a-t-elle pas duré longtemps... vous a-t-elle inquiété?

— Beaucoup.

— Je vous en remercie, répondit-elle avec un sourire.

— Joséphine!...

— Monsieur, dit-elle avec une répugnance invisible et en versant un torrent de larmes, j'avais commis une faute dont je ne vous ai jamais instruit.

Le marquis, à l'aspect de la douleur de Joséphine, sentit des pleurs inonder ses yeux: il la regarda fixement.

— Monsieur, cette douleur était causée par la mort prétendue de mon fils.

— Un fils!... un fils!... s'écria le marquis ému en parcourant la chambre comme un fou, vous aviez un fils... avant mon mariage!

— Grand Dieu! cria la marquise en tombant à ses pieds; bonté céleste! il ne m'accable pas!...

— Moi t'accabler?... dit M. de Rocourt en prenant Joséphine dans ses bras et la serrant contre son cœur. Ma Joséphine!...

Et il la couvrit de baisers.

— Ce fils... c'est le vicaire!... (Le marquis s'assit, et, stupéfait, attira sur ses genoux sa femme qui épiait avec le soin d'une mère les moindres mouvements de la figure de son mari.) On a tout fait pour le perdre, on l'a envoyé dans les Indes!... le hasard, ou plutôt la Providence, l'a ramené

aux lieux où il fut nourri et sous l'œil de sa mère... Trompée par la nature, je l'aimai... je crus l'aimer d'amour!... Maintenant, c'est mon fils!...

— Et son père est M. de Saint-André, l'évêque... ajouta le marquis.

— Silence! monsieur, silence!... gardez qu'un mot de votre bouche ne trahisse un pareil mystère... de la discrétion...

Et elle embrassa son mari.

— Je le jure, Joséphine!...

Pendant longtemps le silence régna; enfin, le marquis, regardant sa femme avec ivresse, lui dit:

— Tu m'aimes donc toujours?

— Oh oui! répondit-elle.

— Eh bien! dit le marquis doucement, nous n'avons point d'enfant...

Une joie céleste inonda le cœur de la pauvre mère.

— Eh bien!... demanda-t-elle avec anxiété.

— Eh bien! continua le marquis, nous adopterons Joseph, il aura mon nom, j'obtiendrai du roi qu'il me succède dans ma pairie, et il sera riche, car l'évêque l'a institué son légataire universel... Ce jeune homme est bien de sa personne, reprit le marquis, il a de la fierté, il est instruit, il arrivera à tout.

— Frédéric!... ah! tu me fais mourir de joie!...

Et la marquise évanouie laissa tomber sa tête sur le sein de M. de Rocourt attendri.

— Je sens que j'aimerai ton fils!...

Cette parole douce et les caresses du marquis rendirent Joséphine à la vie.

— Et moi, dit-elle, je bénirai cet événement; mon existence maintenant sera complète... Le pauvre enfant venait me raconter ses malheurs!... Frédéric, dit-elle avec gravité, songez que le vicaire ignore qu'il est mon fils, que j'ai juré de ne pas l'en instruire; promettez-moi de garder le secret jusqu'à ce que monseigneur soit mort, et même jusqu'à ce que nous l'ayons adopté.

— Tu ne jouiras donc qu'en secret de ton bonheur...

– Il le faut, dit-elle en soupirant, il le faut pour son propre intérêt et pour son avenir!...

– Ah! que je suis heureux! s'écria M. de Rocourt.

La conclusion de cette scène qui avait mis tout le monde en émoi surprit les habitants du château...

CHAPITRE XX

Grandeur d'âme de Josep Il quitte Aulnay-le-Vicomte Comment l'abbé Frelu fut cause qu'il acheta une chaise Il retrouve un homme de connaissance Il apprend que Mélanie n'est pas sa sœur

PENDANT que cette scène avait lieu dans le boudoir de la marquise, il s'en passait une autre au presbytère. Le jeune prêtre, en retournant à pas lents chez le curé, fit d'austères réflexions.

« Eh quoi! s'était-il dit, l'amour de madame de Rocourt n'est pas éteint, chaque jour il se réveille aussi violent que celui de Mélanie. Ma présence l'exalte continuellement, et j'aurai ainsi causé le malheur de deux personnes... Il semble que mon infortune soit contagieuse!... Allons, je dois quitter ces lieux... Pourtant ce pays me plaisait, et j'espérais y mourir... »

Lorsqu'il fut devant la grille, il jeta un coup d'œil sur le parc, sur les ruines de l'ancien château, il poussa un soupir, et dit:

– Je vais abandonner tout cela, la fatalité me sépare de tout ce que j'aime...

Puis, en pensant à sa chère Mélanie, il s'achemina lentement vers la demeure du bon curé... Marguerite, en lui ouvrant la porte, fut frappée de la figure altérée du jeune prêtre.

— Qu'avez-vous, monsieur? s'écria-t-elle.

— Rien, rien, ma bonne Marguerite.

M. Joseph de Saint-André se dirigea vers le salon, il y entra doucement et s'assit auprès de M. Gausse qui *lisait* son bréviaire, c'est-à-dire qui en faisait crier toutes les pages en les passant en revue avec son pouce, devoir qu'il remplissait consciencieusement tous les soirs.

— Eh bien! mon ami, qu'est-ce qui vous pique? vous êtes encore plus triste qu'à l'ordinaire; tuez-moi donc votre chagrin avant qu'il ne vous tue!...

— Hélas! mon vieil ami, vous m'avez témoigné de l'affection, j'ai besoin d'un avis.

— Vous dites d'or, un bon conseil vaut...

— J'entends du bruit, dit le vicaire interrompant un des proverbes favoris du curé.

— Mon cher vicaire, reprit M. Gausse à voix basse en se penchant vers l'oreille du jeune homme, c'est Marguerite, qui a toujours trouvé qu'on avait tort de se plaindre de ce que les portes ne fermaient pas bien, la Providence ayant permis ce petit inconvénient pour la plus grande commodité des servantes... Il serait plus facile de tirer une lettre de change de la Gascogne et du Limousin que de l'empêcher de connaître ce qui se dit... Aussi, lorsque je discute quelque chose d'important, j'ai coutume de l'appeler et de lui recommander le secret: en la piquant d'honneur on arrête sa langue.

— Eh bien! parlons à voix basse, dit le vicaire.

— La pauvre fille va se damner! répliqua le curé avec un accent de bonté, et pendant quinze jours elle m'assassinera pour connaître ce dont il aura été question.

— Qu'elle entre! s'écria Joseph.

Marguerite était entrée!...

— Monsieur, reprit le vicaire, il est certain que madame la marquise de Rocourt m'aime!...

A ce mot, Marguerite s'approcha du vicaire, et le curé le regarda d'un air étonné.

— Vous ne faites que de vous en apercevoir? s'écria M. Gausse.

— Il y a quelque temps que je le sais, reprit gravement M. Joseph, mais j'ai cru que cette passion se guérirait; je vois au contraire que chaque jour elle augmente, et que madame de Rocourt la présente sous divers aspects pour se tromper elle-même peut-être. M. le marquis est plongé dans une profonde affliction, je suis cause de son malheur... Je dois le faire cesser!

— Certes! s'écria le curé, c'est ne pas être homme que de causer volontairement l'infortune de notre semblable, il y a là-haut quelqu'un qui récompensera les âmes compatissantes, et il est écrit que le corps sera admis à partager cette récompense.

— Alors, monsieur Gausse, je vais vous quitter.

— Me quitter! s'écria M. Gausse. Oh! mon enfant, l'on sait où l'on est, l'on ne sait pas où l'on va; que vous ai-je fait pour m'abandonner? Puis-je vous suivre, moi? où la chèvre est liée il faut qu'elle broute! restez, mon ami, restez.

— Oh! non! je dois m'en aller, et sur-le-champ encore! Ce n'est pas par crainte, au moins! s'écria-t-il d'un visage enflammé. Si vous voyez M. de Rocourt, dites-lui que l'homme caché sous l'humble soutane du vicaire ne redoute personne, et que le sentiment de mes devoirs m'a seul déterminé à partir!...

En disant ces paroles, le jeune vicaire s'était levé et courait à son appartement: il y prit le portrait de Mélanie, son manuscrit, ses papiers, et redescendit.

— Mon cher enfant! s'écria le curé les yeux pleins de larmes, que deviendrai-je, que deviendront les malheureux?

— Je leur laisse un père.

— Mon cher ami, vous abandonnez un pauvre vieillard qui se réjouissait de savoir que vous lui fermeriez les yeux... Je vous aimais, Joseph!... Ainsi donc, ce vallon, cette campagne, cette habitation modeste...

— Il faut dire adieu à tout cela, monsieur, reprit-il après un moment d'attendrissement; je vous laisse mes livres, et c'est une faible marque de ma reconnaissance.

— Ah! s'écria le curé, je ne monterai jamais chez vous, je n'aime pas les tombeaux.

— Vieillard aimable et simple, dit le vicaire ému, et vous aussi, vous êtes de l'Amérique!...

— Pauvre jeune homme! soyez heureux!... Et pour que je puisse vous servir à quelque chose, gravez dans votre souvenir que l'on n'est jamais criminel en obéissant à la voix de la nature.

Le vicaire regarda le curé avec étonnement. M. Gausse leva péniblement sa jambe de dessus le tabouret où elle était posée, et, se servant du bras de Joseph, il réussit à se mettre debout.

— Allons, mon enfant, je veux vous conduire aussi loin que je pourrai... Allez, votre dévouement, la bonté de votre cœur, m'ont touché.

— Monsieur, dit le jeune homme, et vous, Marguerite, promettez-moi de ne jamais ouvrir la bouche sur moi! de ne dire à personne que je suis parti... avant deux jours... car alors je serai loin, ajouta-t-il avec un sourire sombre et sardonique. Si l'on vient me demander, trouvez quelque prétexte, que je suis en course, indisposé, que sais-je?...

— Nous vous le promettons, dirent le curé et sa servante.

— Adieu, Marguerite, dit le vicaire d'un air affable qui fit tressaillir la pauvre fille.

Marguerite, l'œil en pleurs, suivit longtemps le jeune prêtre en admirant sa belle taille, ses manières nobles, qui contrastaient avec la démarche pesante et l'air de bonhomie de M. Gausse. Les deux prêtres se dirigèrent vers la route d'A...y; et lorsque le curé eut dépassé le village d'une centaine de pas, il embrassa le jeune fugitif avec cordialité en lui disant:

— Adieu! soyez heureux!...

Puis, s'asseyant sur une pierre, il regarda M. Joseph s'éloigner à grands pas. Il fallait que M. Gausse fût bien profondément ému pour ne pas avoir dit un seul proverbe. Lorsqu'il revint au presbytère, quelques larmes coulèrent sur ses joues; et, en voyant Marguerite, il dit avec un accent de douleur:

— Nous sommes seuls!

Puis, se rattachant à l'esprit des vieillards qui voient d'un coup d'œil tout ce qui les atteint dans les moindres détails, il s'écria:

— Qui me fera mes prônes?

— Monsieur, répéta la servante, la langue me démangeait de lui dire que je le croyais fils de madame de Rocourt et de l'évêque, et qu'alors il n'est pas le frère de mademoiselle Mélanie.

— Ah! le malheureux! s'écria le curé, qui tomba dans une rêverie profonde.

Cependant notre héros s'avançait rapidement, et il arriva bientôt à Vannay. En traversant le village il marcha plus lentement.

— Que le diable emporte le prêtre! s'écria un homme qui, les bras croisés, regardait du seuil de sa porte, les deux côtés de la route alternativement, regard qui dénotait un aubergiste. Le jeune prêtre leva la tête en croyant que cette exclamation s'adressait à lui.

— Et que vous ai-je fait? demanda-t-il à l'hôte.

— Rien, lui répondit brusquement ce dernier.

Cette réponse convainquit le vicaire que l'exclamation ne le concernait pas. Alors il s'aperçut que la maison devant laquelle il se trouvait était une auberge; il y entra en disant:

— Allez, mon ami, je vais vous prouver qu'il ne faut pas envoyer tous les prêtres au diable.

L'aubergiste se dérida en voyant qu'au moins il aurait un voyageur.

— En vînt-il dix! s'écria-t-il tourmenté par son idée, tout cela n'empêchera pas que l'abbé Frelu ne confesse ma femme tous les quinze jours! mais aussi la première fois je lui donnerai une terrible absolution!

L'intention de Joseph était d'acheter à Vannay une voiture quelconque pour aller en poste, et il regardait dans la cour s'il n'y verrait pas quelque chose qui ressemblât à cela. Il y avait effectivement une chaise de poste (si tant est que cette ruine en méritât le nom) qui gisait sous un

hangar. Comme il n'entrait guère dans l'esprit de l'aubergiste qu'un jeune prêtre eût besoin de voiture, il lui dit:

— Il faudra que je la brûle quelque jour, elle n'est plus bonne qu'à cela, et elle me rappelle trop souvent la plus grosse des pertes que j'aie faites; en tout cas, j'en pendrai le brancard dans la salle pour qu'à chaque instant je me souvienne des cent écus que j'ai perdus, et de prendre garde à la solvabilité des voyageurs; ce souvenir-là et ma femme, ce sont deux fiers points de côté.

— Elle ne vous a coûté que cent écus? dit Joseph.

— Oui, répondit l'aubergiste, mais ma femme m'a coûté bien plus cher, et elle ne vaut pas mieux.

— Vendez-la-moi, répliqua Joseph.

— Ma femme ou ma voiture? demanda l'aubergiste en poussant un gros rire.

— Je parle sérieusement, répondit le vicaire: voulez-vous me vendre cette mauvaise carriole dont vous paraissez faire si peu de cas?

L'aubergiste poussa un grand soupir, et il aurait voulu reprendre ses paroles.

— Je ne ferai donc que des gaucheries! marmotta-t-il.

Joseph examina la chaise.

— Allez, monsieur, voilà des roues qui iraient encore jusqu'en Russie; le maréchal m'en offre deux cents francs. Mais c'est dommage de détruire... la caisse est bonne, et on ne fabrique plus de voitures comme cela... c'est du vieux temps où l'on travaillait en conscience; quel drap quand il sera brossé! le cuir est vieux, j'en conviens, mais on peut l'huiler... et le noircir: donnez-moi huit cents francs et je vous la vends.

— Mais, mon cher, elle ne vous coûte que cent écus.

— Oui, monsieur, vous avez raison, mais il y a dix ans que mes cent écus dorment.

— Je vous en donne cinq cents francs, dit Joseph, à charge de la remettre en état de servir.

— Que ma femme fasse ce qu'elle voudra aujourd'hui... s'écria l'aubergiste enchanté, je ne m'en formaliserai pas.

Il se mit à nettoyer la voiture; et, pour ne pas tromper le



L'aubergiste avait prévenu le postillon

vicaire, il tint conseil avec le charron, qui décida que la chaise pouvait encore aller. Joseph fut obligé de rester deux jours à Vannay, car la voiture se raccommoda lentement, et la belle hôtesse fit l'aimable auprès du vicaire.

– Encore si c'était un prêtre comme celui-là, disait son mari, mais l'abbé Frélu... qu'il ne revienne plus, au moins.

– Et ma conscience? disait sa femme.

– Je m'en charge, répondait-il.

Enfin la voiture fut restaurée, et Joseph s'avança vers A...y au grand galop, car l'aubergiste avait prévenu le postillon que l'étranger ne regardait pas à la bourse.

Pendant que le vicaire s'enfuyait, le marquis et sa femme, brûlant tous deux du désir de revoir leur fils, avaient dépêché Marie vers le presbytère. La nourrice arrive, et, sur la porte, elle trouve Marguerite qui, les bras croisés, agitait mélancoliquement son trousseau de clefs.

– Bonjour, mademoiselle Marguerite.

– Bonjour, madame Vernillet, vous voilà donc de notre côté. Par quel hasard?...

– Je viens de la part de M. le marquis et de madame inviter M. Joseph à passer la soirée au château, ce soir... tout de suite!

– Ah! M. Joseph! reprit l'astucieuse servante qui se sentait sur son terrain lorsqu'il s'agissait de dissimuler; il paraît qu'il est bien ancré chez vous! il va devenir cardinal, ce jeune homme-là! Ses gouvernantes seront heureuses... Et madame de Rocourt, comment va-t-elle? Et votre Michel, et vous? qu'y a-t-il de nouveau de vos côtés? Jonio est renvoyé, Leseq m'a dit cela... C'est une fine mouche que le maître d'école... il m'a dit que c'était pour une lettre... interceptée; ah! voilà ce que c'est que de trahir des maîtres. Comment une chose comme celle-là peut-elle entrer dans la tête d'un honnête homme?

Marie profita d'un soupir de la gouvernante pour glisser rapidement:

– Voulez-vous dire à M. Joseph que monseigneur et madame l'attendent?

– J'y vais!

Marguerite monta et redescendit.

– M. Joseph n'y est pas!... je le croyais encore chez lui... mais, non! Je ne l'ai pas vu sortir... Ah! ma chère amie, on a tant de mal dans nos états... je suis seule ici... c'est la cuisine, les chambres. Deux hommes!... c'est quelque chose!...

– Adieu, mademoiselle Marguerite...

– Mais je m'en vais vous reconduire... et la gouvernante parla jusqu'à ce que Marie fût arrivée à la grille.

Le marquis et sa femme ne furent pas satisfaits de la réponse de la nourrice, et le soir se passa sans qu'ils vissent le jeune prêtre. Le lendemain Marie fut renvoyée avec une lettre.

– Je m'en vais la lui remettre, dit Marguerite.

Le marquis attendit la réponse: il n'y en eut point. Troisième voyage de Marie, et cette fois la gouvernante dit confidentiellement et à voix basse que M. Joseph était malade. Madame de Rocourt, alarmée, s'achemina elle-même avec Marie, et elle courait dans l'avenue, lorsqu'un homme habillé de noir et tortillant un chapeau qui paraissait de bois, tant il était dur, se présenta devant madame de Rocourt.

– Si madame la marquise me permettait *infandam renovare dolorem*, de vendre la mèche...

– Je n'ai rien, mon cher...

Et elle marcha encore plus vite.

– Vous n'êtes, madame, *jactu sagittae*, qu'à une porte de fusil du château, vous n'iriez pas plus loin, *si fas mihi loquendi*, si vous ajoutiez foi à mes discours.

– Adressez-vous au château de ma part...

Et la marquise courait.

– Madame, dit Marie, c'est le magister.

– *Ego sum*, c'est-à-dire reçu par l'Université. Madame, dit Leseq, *doli sunt*, on vous trompe... *decampaverunt gentes*, le vicaire est parti...

A ces mots la marquise, étonnée, s'arrêta tout court, et elle regarda Leseq avec effroi.

– Que me dites-vous?...

– Oui, madame, *vulnus alit venis*, cela doit vous faire

de la peine; mais *ab ovo*, du fond de mon école, j'ai vu Marie aller quatre fois au presbytère depuis deux jours; *gallus Margaritam reperit*, Marie est dupe de Marguerite, car *vidi*, j'ai vu M. Joseph faire ses adieux à M. Gausse, et il s'est enfui pour toujours... ce dont je n'augure rien de bon...

– Silence! impertinent! s'écria la marquise, et prenez garde à vos paroles sur M. Joseph... S'il est à Aulnay, je vous...

– Voilà le *quos ego* de Neptune! s'écria Leseq. Quelle belle traduction!

– S'il n'y est pas, je vous donne cinquante louis pour découvrir où il est.

– Madame, dans deux jours vous le saurez...

Et Leseq courut à toutes jambes.

– *Dux femina*, la fortune m'entraîne! s'écria-t-il.

Madame de Rocourt continua sa route vers le presbytère, où elle fut convaincue, par les aveux du curé et de sa gouvernante, de la vérité des paroles de Marcus-Tullius Leseq.

Nous allons quitter Aulnay-le-Vicomte, en disant adieu au bon curé, à sa gouvernante, au respectable maire, et à toutes les autorités de l'endroit, adieu aux aimables grisettes dont les noms ont paru dans les premières pages de ce livre, adieu enfin à celles que nous n'avons point voulu mettre en scène de peur de paraître trop instruit en faisant leur portrait; il nous faut suivre les traces du jeune voyageur. Sa chaise de poste, traînée par des chevaux aiguillonnés par de bons coups de fouet, et par les mots sacramentels que l'abbesse des Andouillettes eut tant de peine à prononcer, l'entraînait vers A...y sans qu'il s'en aperçût, car il était plongé dans une rêverie profonde. Cette rêverie fut cause (grand Dieu, si l'on voulait rechercher les causes premières!...) que le postillon, voyant l'indifférence de son voyageur, le conduisit à l'auberge où il avait coutume d'engager chacun à descendre. Dans la grande rue d'A...y, chacun admire en passant les lettres d'or d'une vaste enseigne où on lit: *Hôtel d'Espagne*. Ce fut dans cette maison renommée que le postillon fit entrer M. Joseph. Le

jeune vicaire se laissa mener dans son appartement, où l'on porta officieusement tout ce qui lui appartenait.

— Monsieur mangera-t-il à la table d'hôte? elle est très-bien servie, et un gros banquier de Paris, arrivé depuis peu, s'y trouve on ne peut pas mieux!

— Comme vous voudrez, répondit doucement le jeune homme, qui resta pensif sur sa chaise.

Dix minutes après le postillon monta:

— Monsieur, dit-il en chancelant, on est honnête homme, pas vrai... ou... on ne l'est pas!... Voyez-vous que voilà pourquoi je vous rapporte votre argent en or... que je voudrais que vous vissiez double comme moi!...

M. Joseph reprit le sac qu'il avait oublié dans sa voiture et que le postillon avait aperçu.

— Mon gé...néral, mon père... vous penserez au... pourboire de demain... car, en conscience, j'ai assez bu aujourd'hui.

La préoccupation de M. Joseph était telle, qu'il lui donna une pièce de quarante francs.

— Vivent tous les souverains de l'Europe! s'écria le postillon.

Et il jeta son bonnet en l'air. Comment le vicaire pouvait-il entendre et voir tout cela? Il pensait à aller retrouver Mélanie, c'est-à-dire à aller habiter une maison voisine de la sienne, et, sans qu'elle en fût informée, à jouir tous les jours de sa vue. Il commença par commander un habit bourgeois, et, comme ses cheveux avaient repoussé sur le sommet de sa tête, que sa tonsure était presque effacée, il se flatta de n'être plus pris pour un ecclésiastique. Il était au milieu de ces réflexions, lorsqu'on vint l'avertir que le dîner l'attendait; il descendit machinalement, et machinalement se plaça juste en face du gros banquier venu de Paris depuis quelques jours. C'était un homme qui paraissait fort riche, habillé de beau drap noir, portant du linge extrêmement fin et des bijoux de prix; ses traits étaient fortement caractérisés, et il les rendait agréables par des soins recherchés: sa barbe toujours faite, ses cheveux plats soigneusement arrangés, ses dents d'une

blancheur éblouissante, sa toilette, les bijoux qu'il portait, enfin la grâce dont la fortune entoure ses favoris, enlevaient l'espèce de crainte que son abord inspirait pour la convertir en ce respect, cette considération qu'on accorde à la richesse. Il vint avec un homme qui semblait être son associé, mais dont l'air de déférence, la mise plus simple, donnaient l'idée qu'il n'était pas sur la même ligne que le gros banquier, et que le génie matériel de l'un suivait de loin les conceptions de l'autre. Malgré le soin que prenait le banquier pour donner à ses gestes et à ses discours une certaine fleur de bonne compagnie, il trahissait à chaque instant et son défaut d'éducation et une brusquerie innée qui dénotaient une profession guerrière. Aussi la maîtresse de l'hôtel, ayant été jadis dans la bonne société, et déchue par suite de malheurs, s'apercevant que le banquier et son compagnon cherchaient à déguiser qu'ils n'étaient que de grossiers parvenus, s'amusait d'eux et riait sous cape.

— Votre évêque est-il bon enfant? demanda le banquier, et me fera-t-il payer la convenance en me vendant sa terre? S'il apprend qu'elle est voisine de la mienne, il va m'écorcher comme un vaisseau marchand pris par un corsaire. Qu'en dites-vous, grosse mère?

A ce son de voix, Joseph lève brusquement la tête et cherche à se convaincre de ses soupçons. Il vient d'entendre Argow; mais, à l'aspect de tout ce qui déguise le matelot, le jeune vicaire hésite.

— Monsieur a servi sur mer? demanda-t-il au banquier.

Ce dernier regarda le jeune prêtre, et, l'examinant avec une inquiétude qu'il dissimula sous un léger sourire, il répondit brièvement:

— Non, monsieur.

A cette dénégation, le vicaire, surpris, regarda Argow (car c'était lui) avec plus d'attention, et il ne put s'empêcher de penser qu'il avait devant les yeux le chef de la conspiration qui éclata dans le vaisseau de son père. Cependant Argow montra tant d'assurance en fixant Joseph, que ce dernier n'osa persister dans ses soupçons, en songeant aux caprices de la nature, et en examinant toutes les

circonstances par lesquelles le farouche matelot de la frégate *Le Daphnis* aurait pu être transformé en un riche capitaliste de la Chaussée-d'Antin.

— J'arrive à temps, car on dit que le bonhomme fait ses paquets; mais j'ai déjà parlé ce matin à son homme d'affaires, et ce soir je vais signer l'acte de vente.

— M. de Saint-André n'est pas encore à la mort, reprit l'hôtesse.

— Non, reprit Argow, il ne m'a pas paru flambé, ce garçon-là!

— Il porte un nom que vous devez connaître? dit Joseph avec ironie et en regardant Argow d'un air inquisiteur.

— Sur mon honneur, jeune homme, répliqua Argow en s'échauffant, vous avez juré de vous mêler de mes affaires; mais n'y mettez pas trop le nez... je ne suis pas le prince Commode!... Il me semble qu'en bonne compagnie on n'est pas si curieux!

— Si c'était lui!... murmura Joseph, comme je vengerais mon père!...

— Parlez haut! mon ami, j'aime qu'on s'explique; et si M. Maxendi, votre serviteur, vous doit quelque chose, apportez votre quittance... il va vous payer.

— M. Maxendi n'a rien à moi que je connaisse, reprit le vicaire, et je vous prenais pour un matelot nommé Argow!...

— Un matelot!... s'écria le banquier; je ne distinguerais pas un mât de misaine d'avec un beaupré; que l'on me donne la cale sèche si je sais ce que c'est qu'un hunier, un tillac, une dunette, un entre-pont ou une écoutille... J'ai toujours demeuré rue de la Victoire, et je n'ai navigué que sur l'eau de la Seine; quoique ces mariniers-là ne sachent pas grand'chose, et que leurs bateaux à vapeur ne valent pas un bon sloop fin voilier qui manœuvre sous pavillon indépendant, et court sus à tout le monde, entre les deux tropiques, n'est-ce pas, Wernyct? cependant nous nous sommes confiés à leurs coquilles de noix pour aller à Saint-Cloud... A propos, grosse mère, vous avez oublié le punch au racque hier soir!... c'est notre lait à nous!... ça rince le gosier mieux que vos tisanes.

— On voit que ces messieurs viennent de Paris, et sont lancés dans ce qu'il y a de mieux, car la mode, le grand genre est, en effet, de se rincer le gosier après le bal.

— Vous riez, grosse mère? prenez garde qu'on ne vous radoube comme une jolie frégate qu'un trop gros rescif a fendue!...

A ce mot, Argow et son compagnon lâchèrent un gros rire qui fit rougir l'hôtesse.

— Est-ce que ces messieurs doivent voir monseigneur l'évêque ce soir?... demanda Joseph.

— Oui, mon cher monsieur, répliqua Argow. Cela vous arrange-t-il?

En ce moment Joseph pensa qu'il devait au moins aller voir son oncle, M. de Saint-André, et lui demander la permission de quitter son diocèse. L'amitié que ce prélat lui avait témoignée, le désir de lui présenter ses remerciements et aussi de le prévenir qu'il pouvait venger son père, si son acquéreur était Argow, le poussèrent à aller à l'évêché. Enfin, il brûlait d'apprendre de l'intendant de monseigneur si c'était réellement Argow qu'il venait de voir, et alors de dire à son oncle de faire arrêter ce matelot sur-le-champ. Il arrive à l'évêché, où le concierge lui dit qu'il y a une demi-heure monseigneur a reçu une lettre qui, malgré ses douleurs, l'a contraint de sortir, car il est monté dans sa voiture, et s'est dirigé vers la route de N..., en ordonnant, contre son ordinaire, d'aller au grand galop. Néanmoins, comme Joseph était connu de tous les gens de la maison, non pas comme le neveu de monseigneur (car l'évêque et Joseph n'en avaient instruit personne), mais comme un homme chéri de monseigneur, on le laissa pénétrer dans les appartements. Le vicaire s'assit sur une chaise à côté du lit de son oncle, et il attendit patiemment le retour du prélat, auquel il venait faire ses adieux. Le jour tombait, il faisait sombre, et Joseph, enseveli dans sa rêverie habituelle, ne prit pas garde à ce qui l'environnait. Deux hommes arrivèrent sans bruit.

— Oui, mon frère, puisque ton fils a échappé, disait le premier, puisqu'il existe, je dois lui déclarer qu'il n'est pas

mon fils!... Joseph est, dis-tu, dans ce département, je vais courir le voir et lui demander où est ma fille.

Le vicaire, stupéfait, sentit tout son corps transir et brûler tout à coup; cependant il resta immobile comme une statue. Quelle découverte!... Il se tut et écouta avec attention. C'était M. de Saint-André, le brave marin qui lui avait servi de père, qui venait de parler.

– Mon frère, repartit le prélat, je t'en supplie, attends pour cet aveu, attends ma mort: elle n'est pas éloignée.

– Comment cela pourrait-il te nuire? Joseph ne porte que ce nom dans son acte de naissance. Madame de Rocourt ni toi, personne n'est compromis. Joseph est un orphelin né à Vans-la-Pavée, et voilà tout... Tu lui laisses tout ton bien, M. de Rocourt l'adopte: tout est dans l'ordre; mais quant à moi, je ne puis pas souffrir cette supercherie; j'ai essuyé assez de malheurs sans m'en forger d'autres, et tout ceci en amènerait, si cela n'en a pas déjà produit. Mon premier soin, en abordant, n'a pas été de courir à Paris; non, je suis venu te voir, et je vais chercher ma fille par terre et par mer.

– Mais, dis-moi: comment, par quel miracle te revois-je? car, depuis un quart d'heure que je te tiens, la joie nous a empêchés de parler. Qui t'a pu tirer de cette île? Ah! le Seigneur le voulait!... Demain, je dirai moi-même une messe d'action de grâces pour ce miracle.

– C'est un vrai miracle, mon frère; je suis le seul qui ait échappé à la faim, à la soif, et c'est un des navires anglais qui ont été à Sainte-Hélène qui, par le plus grand des hasards, est venu toucher à L... Au surplus, mes malheurs sont passés; ce qui m'occupe, c'est de retrouver ma fille, d'être employé dans la marine, et de me venger de mes brigands de matelots qui ont piraté pendant trois ans, et qui sont signalés à tous les gouvernements comme les plus infâmes scélérats... Ah çà, tu es bien en cour, tu pourras me servir, car on a dû m'oublier; mais tout est changé!... tant mieux pour nous!...

– M. de Rocourt t'introduira à la cour: il est presque le favori.

Le jeune vicaire était évanoui. En se réveillant de son évanouissement, il se trouva seul. En un seul jour il apprenait que Mélanie n'était pas sa sœur, que Madame de Rocourt était sa mère, l'évêque son père, l'histoire que la marquise lui avait racontée, la sienne. Ces nouvelles, la barrière qu'il avait élevée entre Mélanie et lui, tout bouleversait son imagination. Il se lève, parcourt la chambre; il voit le portefeuille du marquis de Saint-André; il l'ouvre et lit l'acte de naissance de Mélanie, l'acte de décès de sa mère. Une idée vague que ces pièces lui seront utiles s'empare de son esprit; il entrevoit Mélanie dans le lointain comme sa possession; il s'empare de ces pièces, dans le but de prouver à sa sœur qu'il peut l'aimer sans crime; puis il s'échappe par l'escalier dérobé. Il court, il vole, il arrive à son hôtel, et fait demander des chevaux de poste; il veut partir dans six heures pour Paris, il veut revoir Mélanie; il n'y a dans son âme qu'une seule idée, c'est Mélanie, c'est cette amante pure, douce, tendre, fidèle: c'est cette sœur chérie. A voir les mouvements délirants du jeune prêtre, on le croirait en proie à une aliénation mentale. L'hôtesse, et tous ceux qui l'envisagent se regardent avec étonnement, et parlent entre eux du changement soudain qui s'est opéré dans le visage et dans les manières d'un homme qui, au premier abord, avait paru si froid, si sévère, si tranquille. Son délire était tel, qu'il ne pouvait même pas prononcer un mot. Aussi il est impossible de rendre les millions de pensées qui envahirent l'imagination du vicaire depuis qu'il venait d'apprendre qu'une barrière imaginaire l'avait seul séparé de sa chère Mélanie. Il tira de son sein le portrait de son amante et le couvrit de baisers enflammés. Une ligne de plus dans son exaltation, un degré d'activité de plus dans sa pensée, et il devenait fou. Accablé par cette nouvelle, qui donnait à son existence une face toute différente, il se jeta sur son lit et s'endormit profondément.

CHAPITRE XXI

Argow à l'évêché Il est reconnu Dangers de Mélanie Projets du pirate

PENDANT que Joseph dormait, il se passait à l'évêché une scène dont il est bien à regretter qu'il n'ait pas été témoin, car il aurait été instruit du danger que courait sa chère Mélanie. Argow-Maxendi et Vernyct son complice, après avoir coulé à fond plus de cent bâtiments marchands de toutes nations, échappèrent d'une manière miraculeuse à la mort que la justice humaine leur préparait aux Etats-Unis, et voici comment: Argow et Vernyct furent pris par un vaisseau américain; conduits à Charlestown, on les condamna à être pendus avec deux cents de leurs complices; ces pirates, riches de plusieurs millions, ne purent se sauver, parce que, aux Etats-Unis, rien ne peut arrêter le cours de la justice. Alors les Anglais assiégeaient Charlestown; les forbans, honteux de mourir par la corde, firent demander à former un corps franc qui se battrait toute la journée contre les assiégeants, et ils engagèrent leur parole qu'aussitôt le siège levé ils reviendraient (c'est-à-dire les vivants) se reconstituer prisonniers; ils comptaient tous mourir les armes à la main. Cette bizarre proposition fut acceptée. Argow enrégimenta ses hommes, les harangua, les enivra: à toute heure ils sortent, attaquent les assiégeants; aussitôt qu'une batterie est établie, ils courent la prendre et l'enclouent, et ces enragés

corsaires, se présentant avec audace devant les batteries, profitaient du recul des canons qui tiraient sur eux pour monter par l'embrasure et s'emparer des pièces. La peur de mourir pendus leur fit opérer des miracles.

Alors la furie avec laquelle ils attaquèrent les Anglais forcèrent ces derniers à lever le siège; et les autorités, convaincues que la ville aurait été prise sans le secours de ces hardis forbans, accordèrent la grâce aux trente qui revinrent loyalement reprendre leurs fers lorsque le siège fut levé. Parmi ces trente étaient leur chef Argow et Vernyct son lieutenant, qui vivaient encore. Cette leçon fut assez forte pour déterminer le farouche corsaire à songer à passer une vie tranquille. Il se déguisa pour tâcher d'échapper à la justice de chaque gouvernement au commerce duquel il avait fait le plus grand tort, et il réussit à gagner Paris avec sa fortune: là il changea son nom en celui de Maxendi, et il goûta les douceurs du repos. Nous saurons bientôt la suite de ses aventures. En ce moment, il était à A...y pour acheter une terre que l'évêque voulait vendre. Cette terre, qui se trouvait près de la sienne, le rendait possesseur unique d'une vaste forêt au bord de laquelle s'élevait son château de Vans-la-Pavée. Il avait déjà eu plusieurs conférences avec l'homme d'affaires de l'évêque, et pendant que notre vicaire dormait il s'acheminait à l'évêché pour signer le contrat.

Lorsque l'évêque et son frère quittèrent la chambre où Joseph s'était évanoui, ils se rendirent dans un petit salon où monseigneur avait ordonné de servir un souper friand pour fêter l'arrivée et l'heureux retour d'un frère qu'il croyait mort. M. de Saint-André l'aîné se mit à table à côté de l'évêque, et sa première parole fut:

– Et par quel hasard as-tu revu ton fils?

– Je ne l'ai jamais questionné, de peur que ma tendresse pour lui ne se trahît, mais il paraît qu'il a essuyé de grands malheurs: il est venu au séminaire il y a un an et demi environ, et j'ai obtenu des dispenses pour le faire prêtre.

– Il est prêtre! s'écria le contre-amiral avec un geste d'effroi.

— Eh bien! qu'as-tu? demanda l'évêque.

— Hélas! répondit le marin, vois que de malheurs notre arrangement a causés! ton fils aimait Mélanie, il doit la croire sa sœur, et de désespoir il se sera fait prêtre!... Je les aurais unis. Maintenant, je te demande en grâce de laisser Joseph dans son ignorance, de tâcher d'avoir de lui le nom de la ville où demeure Mélanie, et sur-le-champ, car demain je veux repartir voir ma chère fille! Il ne l'épousera jamais, il ne le peut plus. Ah! que Mélanie doit être belle! quel charmant sourire elle me jetait, ainsi qu'à son frère! avec quelle joie je voyais que Joseph pouvait être digne d'elle et devenir un homme distingué!... Tout est dit, mon frère. Mais que d'événements ont pu me changer Mélanie!... Joseph a-t-il suivi sa sœur? Ah! quelle cruelle incertitude!...

Ces paroles éclairèrent le père de Joseph, qui, devinant le secret de l'infortune de son fils, ressentit un vif chagrin. Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'évêque, les yeux attachés sur le papier vert de la salle, pensait s'il aurait des protections assez puissantes pour faire casser les vœux de Joseph par le pape, chose presque impossible, lorsque tout à coup un des domestiques de l'évêque, entrant pour servir, demanda à son maître si monseigneur avait vu M. Joseph, le vicaire d'Aulnay-le-Vicomte.

— Est-il ici? s'écria M. de Saint-André.

— Il doit y être, répondit le domestique.

— Mon frère, continua le contre-amiral, vois-le! fais-le demander! mais qu'il ne m'aperçoive pas, qu'il me croie toujours son père!... Puisqu'il est prêtre, nous ne lui découvririons le secret de sa naissance que lorsque j'aurai marié Mélanie.

— Patience, mon frère, répondit l'évêque, tout n'est pas perdu.

On chercha partout le jeune vicaire; le concierge avertit enfin qu'il était sorti, après avoir attendu monseigneur.

— Puisqu'il est à A...y, dit l'évêque à son frère, demain matin tu sauras où est ta fille: je ferai demander Joseph, il m'en instruira.

Comme monseigneur achevait ces mots, on vint l'avertir

que l'acquéreur de sa terre venait d'arriver; il ordonna qu'on le fît attendre dans la pièce voisine.

— Comment, mon ami, dit M. de Saint-André, un homme qui nous apporte sept ou huit cent mille francs, un million, mérite bien l'honneur de se mettre à table avec nous.

— Faites entrer, dit alors l'évêque à son domestique, et mettez deux couverts, car ils sont deux, je crois.

Argow et Vernyct entrèrent; M. de Saint-André lève les yeux, tressaille et s'écrie:

— Par ma foi, le Ciel est juste! et il me dédommage tout d'un coup de mes malheurs!...

A cette voix, à ce regard de M. de Saint-André, l'audacieux Argow dissimula la peur qui s'emparait de lui; mais Vernyct, voyant leur perte certaine, pâlit et chancela.

— Puis-je savoir ce qui cause l'étonnement de monsieur?... demanda le pirate en portant la main à la poche de son habit pour tâter et s'assurer de la présence de petits pistolets anglais qu'il portait d'habitude et à toute occasion.

— Comment, scélérat!... s'écria d'une voix tonnante le contre-amiral, tu ne reconnais pas M. de Saint-André!... et tu crois que j'ignore tes horribles pirateries signalées à toutes les cours!... heureusement que tu ne peux plus m'échapper!

— Monsieur, si M. Maxendi, banquier, vous doit quelque chose...

— Non, il ne me doit rien; mais, moi, je lui dois un bon jugement de cour martiale et de cour d'assises... et M. le banquier Maxendi, qui n'est autre chose que le matelot Argow, finira ses jours dans un bain de fagots ou à six pieds de terre.

— Monsieur le contre-amiral, songez-vous qu'on ne pend pas un homme qui a cinq millions!...

— Sont-ils à toi, brigand infâme (et M. de Saint-André se mit à sonner à tout rompre)? ne sont-ils pas à tous les malheureux que tu as coulés à fond?... Tiens, mon frère, tu as devant les yeux un homme qui a fait périr trois mille hommes...

— Vous vous trompez!... interrompit Argow en hochant la tête.

— Oses-tu encore le nier? dit le contre-amiral en fureur.

— Oh! ce n'est pas cela! je ne nie rien, dit le pirate avec un sourire plein de férocité, mais il faut rectifier votre calcul; maintenant c'est mille et *un*, ajouta-t-il en regardant M. de Saint-André de façon à lui faire comprendre qu'il méditait sa perte; mais M. de Saint-André ne le vit pas.

— Grand Dieu! s'écria l'évêque, quelle perversité!... Et il leva les yeux au ciel.

— Mais, monseigneur, dit Argow, ils seraient morts de la fièvre jaune peut-être!...

— Mon frère, continua l'évêque, débarrasse-moi de la présence de ce misérable!...

— Misérable! s'écria le pirate en agitant les breloques de diamants qui garnissaient la chaîne d'or de sa montre, n'ai-je pas un équipage, de l'or? ne suis-je pas bien vêtu?... un misérable!... personne ne peut voir ma conscience... je l'ai noyée... Bah! dit-il avec un geste indéfinissable, j'ai fait comme tant d'autres!

— Sors, malheureux!... s'écria l'évêque.

— Pas avant d'avoir reçu votre bénédiction, monseigneur; les justes n'en ont que faire; en descendant sur moi elle ne saurait mieux tomber.

— Mon frère, dit le prêtre d'une voix faible, la vue de cet homme me fait mal; éloignez-le, je vous prie.

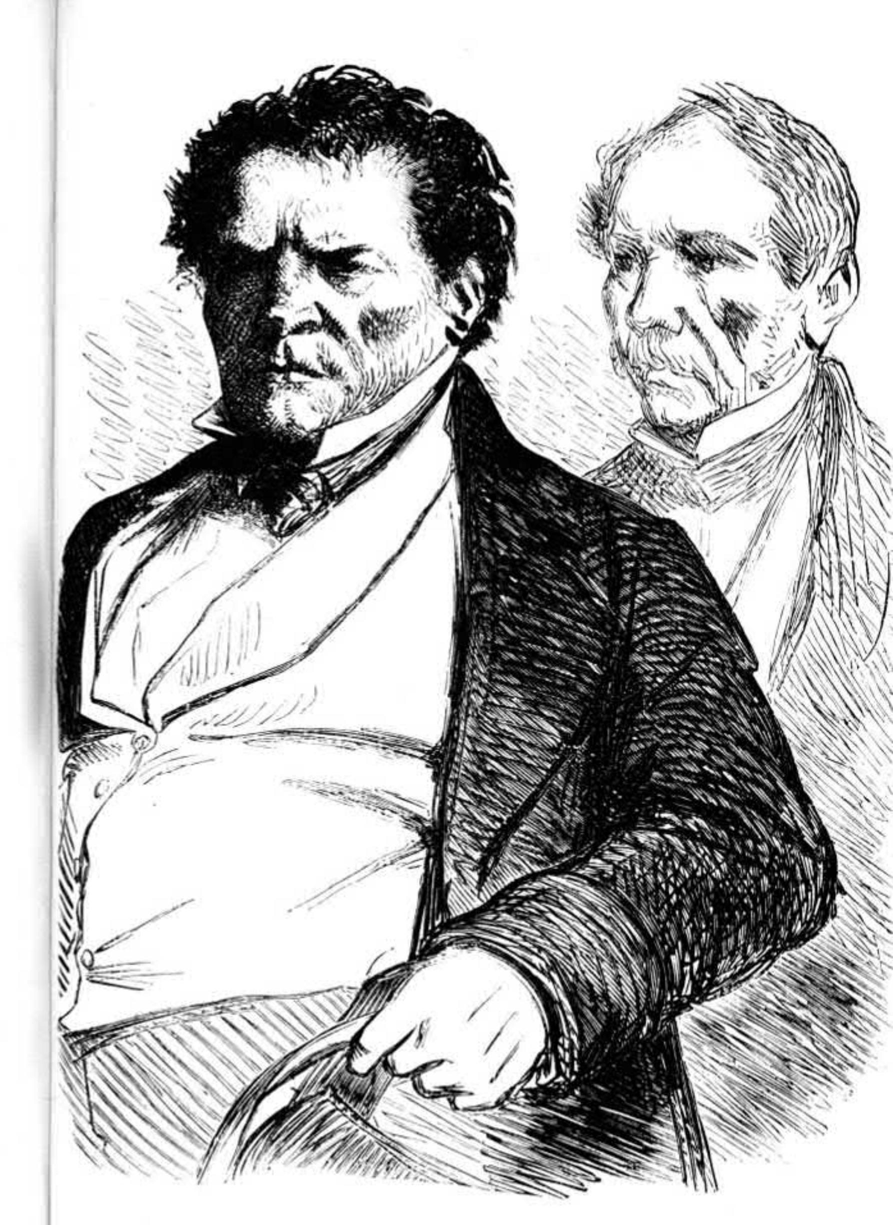
— J'en serais bien fâché!... dit le contre-amiral, qui, depuis qu'il avait sonné, mangeait tranquillement comme si Argow n'eût pas été là.

— Que comptes-tu donc en faire? demanda l'évêque étonné de ce sang-froid.

— L'arrêter... répliqua le marin.

M. de Saint-André se leva effectivement, il alla dans l'appartement voisin, il ordonna aux domestiques de se tenir prêts à tout événement, et il en dépêcha un pour demander main-forte à la gendarmerie, car le maintien calme d'Argow lui donnait quelque inquiétude.

— Monsieur, lui dit le pirate, lorsqu'il rentra, en lui montrant sa paire de pistolets, voyez-vous, ceci m'empêchera désormais d'être du gibier de potence, car mon affaire



Argow et Vernyct

d'Amérique, lorsque l'on m'a pris sans ce biscuit-là, dit-il en remuant ses armes, m'a instruit à ne jamais marcher sans précaution. Ecoutez-moi bien, monsieur de Saint-André!... Le contre-amiral mangeait toujours... Argow, se retournant vers Vernyct et le voyant inquiet, lui jeta un regard de pitié.

– Vernyct, s'écria-t-il, où sont donc tes petits amis?...

A ce mot le lieutenant tira de sa poche de côté une paire de pistolets semblables à ceux d'Argow.

– Vous comprenez, amiral, que nous avons quatre coups, et que l'on ne nous arrêtera pas facilement; mais on ne nous arrêtera pas du tout par dix raisons...

A ces mots, M. de Saint-André regarda le pirate.

– D'abord, continua Argow, personne ne vous a entendu!... si cela était, vous seriez déjà mort... Ah! vous avez beau me lancer des regards foudroyants, c'est comme cela... personne ne nous a entendus, par conséquent nous pouvons vous tuer, vous et votre frère, sans bruit, sans répandre une goutte de sang, et nous sortirions sans être arrêtés, parce que l'on nous prend pour des banquiers et des personnages, et qu'en deux heures je suis loin!... Deuxièmement, Argow n'est pas mon nom, et avant que vous ayez rassemblé des témoins pour me faire condamner j'aurais séduit un gardien et j'aurais la clef des champs! M'épargnerez-vous les huit autres raisons?

– Quelle insolence!... s'écria l'évêque.

– Ce n'est pas de l'insolence, monseigneur, c'est du calcul, et, comme je suis de la bonne société, je ne me fâche pas de ce que vous me dites!... si nous étions sous la ligne, vous pourriez aller bénir les poissons, mais je suis en compagnie... tout cela, monseigneur, n'empêchera pas notre marché.

A ces mots un domestique fit signe à M. de Saint-André que la gendarmerie était venue.

– Dixièmement, car il est temps d'en finir, je le vois, dixièmement, mon amiral, vous avez une fille?...

Et en interrogeant M. de Saint-André il lui lança un regard terrible qui fit tressaillir l'intrépide marin.

– Que voulez-vous dire?... s'écria-t-il.
– L'aimez-vous?... lui demanda Argow avec un sourire ironique et en secouant le jabot de sa chemise.
M. de Saint-André, interdit, regarda le pirate sans répondre.
– Je vous demande, amiral, si vous aimez votre fille!... Vous voyez que, quoique arrêté, il y aura loin d'ici à mon procès, et que je ne dois pas être de sitôt enterré; mais, si vous dites un mot, si vous me faites passer seulement deux heures en prison...
– Eh bien!... demanda M. de Saint-André en fureur.
– Eh bien... vous ne reverrez jamais votre fille!... Ne se nomme-t-elle pas Mélanie?... n'est-elle pas blonde?...
– Comment, infâme brigand!...
– Abrégez, je vous prie, l'énumération de mes titres; je ne vous appelle pas contre-amiral.
– Comment se fait-il, scélérat, que tu sois destiné à me tourmenter... fléau de ma vie!... O destinée!...
– N'êtes-vous pas le fléau de la mienne?... Je tiens votre fille, vous tenez bien faiblement ma vie et ma réputation, l'affaire peut s'arranger...
– Scélérat rusé!... s'écria M. de Saint-André, tu crois te tirer de ce pas par une fourberie, elle ne te sauvera pas!...
– Croyez-vous donc, répliqua Argow, que je ne vous aurais pas asphyxié en vous apercevant vous et votre frère, si je n'avais pas su avoir les moyens de vous contenir?
– Ruse que tout cela! repartit le contre-amiral.
– Il faut en finir... tenez, amiral, lisez! et si vous êtes bon père, laissez-moi tranquille, et convenons une bonne fois de ne plus guerroyer ensemble: j'ai une parole à laquelle on peut se fier, je l'ai prouvé... promettez-moi de ne plus me poursuivre, et je promets de refuser l'avantage que le sort me donna toujours sur vous.
En achevant ces mots, le pirate présenta une lettre ouverte au contre-amiral; c'était une lettre de Mélanie adressée à son banquier.

« Monsieur, je ne puis consentir à l'union que vous me proposez, si avantageuse qu'elle puisse être; cependant, comme vous m'avez présentée sans mon consentement à M. Maxendi, je pense qu'il serait convenable de lui faire entendre qu'il n'entre dans mon refus aucun motif injurieux pour lui, et pour preuve de cette bienveillance je consens à assister à votre réunion de demain; si vous voulez avoir la bonté de m'envoyer votre voiture, je vous serai obligée, etc.

Mélanie de Saint-André. »

Lettre du banquier

« Mademoiselle, si vous le permettez, M. Maxendi se fera un véritable plaisir de vous offrir sa voiture pour venir à notre bal de demain. C'est une bien faible marque de bienveillance que vous lui donneriez, etc.

William Badger. »

– Eh bien! s'écria M. de Saint-André en regardant Argow.
– Eh bien! ma voiture était une voiture fermée qui a emmené votre fille en poste où j'ai voulu. Un de mes affidés, ancien matelot et homme expert en ces sortes d'affaires, se tenait sur le siège et payait les postillons en disant que ses maîtres conduisaient leur fille aux eaux de Vichy.
– Scélérat! reprit M. de Saint-André d'une voix altérée, qui t'a donc suggéré de pareils desseins? quel était ton projet? quel intérêt te poussait?...
– Oh! je n'ai rien de caché pour mes amis, dit Argow en s'asseyant à côté de M. de Saint-André. Je vais vous tout dire... Mais d'abord, renvoyez les gendarmes et vos gens que j'entends près de nous...
M. de Saint-André, se couvrant les yeux avec sa main, se mit à réfléchir. Il pensa rapidement qu'il pouvait hardiment promettre tout ce qu'Argow voudrait pour qu'il lui rendît sa fille, et qu'ensuite son frère ou une autre personne

attirerait la vengeance des lois sur la tête de cet effronté pirate. Dégageant donc sa tête, il fit signe à Argow qu'il y consentait, et le matelot, allant vers les gendarmes, leur dit que M. de Saint-André connaissait dans la ville un homme suspect, et qu'il irait avec lui le lendemain chez le commandant de la gendarmerie. Il leur recommanda aussi de dire à leur chef d'attendre M. le contre-amiral de Saint-André; puis, en passant près de Vernyct, il lui ordonna d'aller sur-le-champ faire viser leurs passe-ports, de demander des chevaux pour minuit et de revenir aussitôt. Alors Argow regagna la chaise voisine de celle de M. de Saint-André, et lui dit avec un sang-froid égal à celui du contre-amiral, qui s'était remis des grandes émotions qui venaient de l'agiter:

— Monsieur, lorsque je revins à Paris, il y a dix mois, je fis la connaissance de M. William Badger, honnête garçon que je sauvai d'une banqueroute. Pour me payer du service que je lui rendais, il me conseilla de me marier, en me disant qu'avec une fortune telle que la mienne (j'ai cinq millions, monseigneur) je devais avoir une femme pour m'aider à jouir de la vie; il ajouta qu'il connaissait une jeune fille à laquelle on rendrait un véritable service en la mariant; qu'elle était venue depuis cinq ans de l'Amérique, qu'elle était belle et riche (car c'est lui qui, par une heureuse entreprise, lui avait décuplé ses fonds), qu'elle ignorait le monde, vivait seule, chagrine, et qu'un bon vivant comme moi la réjouirait. Je ne suis pas beau, mais je suis, vous le voyez, nerveux, fort bien portant, j'ai de bonnes épaules, et je n'engendre pas la mélancolie. Je consentis. Lorsqu'il me nomma mademoiselle Mélanie de Saint-André, une secrète joie s'éleva dans mon âme, et je la déguisai. En effet, monsieur, vous êtes mon plus cruel ennemi; vous seul en France pouvez me trahir, car presque tous vos officiers doivent être morts et mes complices aussi!... N'était-ce pas un coup de maître que de devenir votre gendre?... Votre fille ne voulut pas! d'ailleurs, ne pouvant fournir votre acte de décès, il fallait le concours de son frère... il m'aurait reconnu. A Paris, les officiers-marieurs ne sont pas faciles à tromper. J'ai donc fait faire un acte de notoriété, consta-



L'évêque son frère...

tant que deux de mes matelots vous ont vu tomber d'un coup de feu à bord de l'*Atalante*. Avec cet acte, j'irai dans l'endroit où l'on a conduit Mélanie; là, avec quelques sonnettes, je ferai accroire tout ce que je voudrai au maire, et je deviendrai votre gendre. J'adore votre fille... Elle est gentille, il faut en convenir!

– Rendez-la-moi, Argow, dit M. de Saint-André; je vous jure que jamais je ne trahirai le secret de votre vie passée...

Des larmes inondèrent les yeux du contre-amiral.

– Argow, ajouta-t-il, rends-moi ma fille... devant Dieu, je promets de faire tout ce que tu voudras.

– Vous n'ouvrirez jamais la bouche sur tout ce que vous savez de moi?

– Je le jure! dit M. de Saint-André avec un accent de bonne foi sur lequel il était impossible de se méprendre.

– Eh bien! répliqua le farouche matelot avec un infernal sourire, je jure, foi de corsaire, de ne remettre votre fille qu'à vous-même.

– Quand?... demanda le contre-amiral.

– Demain soir!... à cette heure!... il faut le temps de l'aller chercher.

– Argow, je me fie à toi!... et j'oublie toute ma haine, j'abjure tout désir de vengeance!...

– Et moi, reprit Argow, je me fie à vous... Adieu, monseigneur; adieu, amiral!...

Le matelot s'en alla lentement, pour faire voir qu'il ne craignait rien. Il rentra, et dit:

– Ne vous étonnez pas si je pars cette nuit! votre fille n'est pas dans les environs...

Il laissa les deux frères ensemble. Dans l'antichambre il rencontra son lieutenant Vernyct, qui avait exécuté tous ses ordres.

– Sortons, Vernyct, et examinons bien les appartements par lesquels nous passerons.

Les deux pirates regardèrent la hauteur des croisées, l'escalier, la cour, la porte. Quand ils furent sortis, Vernyct demanda à Maxendi ce qu'il voulait faire du plan de l'évêché.

— Ce que j'en veux faire? dit le matelot à voix basse; il ne faut compter sur la discrétion de personne, je ne m'en fie pour cela qu'à la mort! Faisons le tour de l'évêché, car tous ces renseignements nous sont nécessaires. Et de la résolution!... car il s'agit d'assurer toute notre existence!...

Quand ils furent en face du jardin, Argow vit avec joie que les murs n'étaient pas très-élevés, et que les toits de l'hôtel de l'évêque étaient encombrés de cheminées. A cet aspect, Argow arrêta son plan et se rendit à son auberge. Comme il cheminait par les rues, il heurta un malheureux, âgé de dix-sept ans environ. C'était un Auvergnat, et ses habits prouvaient qu'il exerçait le métier de commissionnaire et de porte-faix. Argow s'arrête.

— Que gagnes-tu, mon garçon? lui dit-il en l'examinant avec attention.

— Autant que vous, répliqua le commissionnaire.

— Comment cela? demanda le matelot étonné de cette repartie.

— Oui, j'ai mes profits et vous avez les vôtres! répondit sèchement le Savoyard.

— Tu me plais singulièrement, reprit Argow surpris.

— J'ai plu à bien d'autres.

— Trève de paroles! dit impérativement Vernyct, ne fâche pas ce gros monsieur-là.

— Mon ami, veux-tu faire ta fortune? demanda Maxendi.

— Certes, répondit le jeune homme.

— Eh bien! continua-t-il, quelle serait la somme qui te rendrait heureux? voyons, cherche... mais heureux tellement que tu n'aies plus rien à désirer.

— Ah! pour cela, il faudrait que j'aie le champ à la mère Véronique, une maison couverte en ardoises, un jardin et des... oh! j'aurai tout cela pour douze mille francs, et j'épouserai Jeannette!... oh! j'épouserai Jeannette, quoiqu'elle soit plus riche! Elle m'a dit d'aller gagner de quoi l'avoir pour femme... oh! qu'elle serait étonnée!...

— Mon garçon, tu peux les gagner ces douze mille francs... sur-le-champ!

— Les gagner! s'écria l'Auvergnat en ouvrant de

grands yeux; mais, dit-il en se reprenant, les gagner loyalement.

— Loyalement, reprit Argow, ta conscience n'aura rien à se reprocher, mais il faut de l'adresse... sans quoi tu ne gagnerais que douze sous.

— Quel est ton dessein? dit tout bas Vernyct.

— Mon ami, continua Argow sans répondre à son lieutenant, tu vas nous suivre, je te donnerai un gros paquet, tu entreras à l'évêché, tu demanderas au domestique de te conduire à la chambre de M. de Saint-André, le contre-amiral, qui est arrivé aujourd'hui: tu iras à sa chambre, tu lui remettras le fardeau, et tu auras soin d'examiner dans quelle partie de l'évéché est situé cet appartement, s'il donne sur le jardin ou sur la cour, dans l'aile droite ou dans l'aile gauche, et si tu me rapportes ces renseignements avec exactitude, je t'emmènerai avec moi, à mon château, et je te compte, cette nuit même, tes douze mille francs; au moins, j'aurai fait un heureux en ma vie!... Comprends-tu?

— Oui... mais, qu'est-ce que vous voulez faire? et dans quel but ces renseignements?...

— Cela ne te regarde pas... veux-tu épouser Jeannette et gagner douze mille francs?

— Oui.

— Marché!...

L'Auvergnat se mit à courir.

— Comprends-tu maintenant? dit Argow à Vernyct.

— Non.

— Eh bien! n'importe...

Ils arrivèrent tous trois à l'Hôtel d'Espagne, et Argow fit un énorme paquet de papiers, de linge, de tout ce qu'il put trouver, il le posa sur les crochets du petit Auvergnat, qui courut à l'évêché.

— Me diras-tu ton dessein? demanda Vernyct à Argow lorsque le commissionnaire fut parti.

— Cela ne se dit pas entre quatre murs, répondit Argow à l'oreille de son lieutenant, ne vois-tu pas qu'il n'y a qu'une porte d'un pouce d'épaisseur qui nous sépare de

l'appartement voisin, et que l'on peut même voir en travers, ajouta-t-il en fixant les yeux sur la porte.

Au bout d'une demi-heure l'Auvergnat revint et donna à M. Maxendi tous les renseignements qu'il avait demandés, jurant, de plus, par sa Jeannette qu'ils étaient exacts.

— Je le crois, lui dit Argow, mais j'en aurai la preuve. As-tu vu M. de Saint-André?

— Non; il venait de sortir en voiture avec monseigneur pour aller à la recherche d'un jeune homme qui était venu dans la soirée.

— Attends-nous à la porte de l'hôtel.

L'Auvergnat sortit. Argow se déshabilla et invita Vernyct à en faire autant. Ils revêtirent de méchants habits qu'ils avaient toujours pour fumer et boire le matin, et ainsi travestis ils s'échappèrent de l'hôtel sans être vus, si ce n'est par l'Auvergnat. Argow, regardant à sa montre, vit qu'il n'était encore que neuf heures et il mit ce temps à profit en achetant des crampons de fer et des cordes. Ils se promenèrent par la ville, et lorsque onze heures et demie sonnèrent à la cathédrale d'A...y ils se dirigèrent vers l'évêché.

CHAPITRE XXII

Nouveau crime d'Argow Danger du vicaire Il part pour Paris
Il s'arrête au lieu de sa naissance Lettre à sa mère
Vision matinale

LE hasard voulut que la nuit la plus obscure protégeât l'entreprise d'Argow et de son complice. Ils arrivent derrière le mur d'enceinte des jardins de l'évêché. Vernyct jeta sur un arbre un crampon en fer attaché au bout d'une corde assez forte pour supporter le poids d'un homme, et à laquelle ils avaient fait des nœuds de distance en distance. Aussitôt que le crampon eut été fixé sur des branches qui formaient une fourche par leur réunion, les deux pirates grimpèrent lestement sur ce hauban improvisé, et lorsqu'ils furent sur l'arbre ils attirèrent à eux la corde et le paquet entier. Ils sont dans les jardins et bientôt ils se trouvent devant la façade de l'hôtel qui donne sur le parterre. Argow mesure de l'œil cette partie de l'édifice.

— Il nous a dit que cette chambre donnait sur la cour, les deux fenêtres se trouvent les seules de l'aile gauche, ainsi cette aile aura notre visite. Bon, il y a une cheminée, c'est celle-là!...

— Mais comment arriver au toit?

— Voilà la question, le problème à résoudre, dit Argow, et pour cela nous n'avons qu'une heure... Il ne faut pas que les chevaux nous attendent, cela produirait un mauvais effet. On doit nous éveiller dans nos chambres.

En prononçant ces diverses phrases, le matelot contemplait la façade.

— Es-tu léger, Vernyct? car moi, je suis si gros maintenant, que je n'oserais tenter cela.

— Quoi? demanda le lieutenant.

— Tiens! il faudrait aller attacher la corde au balcon du premier étage en grimpant sur les feuilles des persiennes du rez-de-chaussée: une fois sur le balcon, tu remontes la corde au-dessus de la persienne du premier étage, et de là au second, du second au toit. L'avancement que forme le cartouche où sont sculptées les armes et je ne sais quoi te donnent la facilité de fixer le crampon sur le toit.

Vernyct hésita longtemps, mais enfin il s'y résolut. Argow, tirant d'une bague qu'il avait au doigt une épingle empoisonnée dans la liqueur avec laquelle les sauvages se défont de leurs ennemis, le remit à Vernyct pour qu'il pût anéantir sans bruit ceux qui s'opposerait à son opération; puis il se mit à veiller et à tout examiner pendant que le lieutenant s'acquittait de ce dont il se chargeait. Vernyct parvint, en effet, à se placer sur le haut du cartouche, et il y arrêta, entre deux pierres disjointes, le crampon de fer. Argow se suspendit en bas de la corde pour en essayer la solidité, et il se hissa jusqu'en haut. De là ils marchèrent sur les toits jusqu'à la cheminée de la chambre de M. de Saint-André, et, après en avoir démoli le faîteau, Argow s'y glissa en faisant le moindre bruit qu'il put. Quand il fut à la hauteur de l'appartement, il écouta, pour découvrir par l'extrême silence si le contre-amiral était couché. Après cet examen, Argow se laissa tomber sur le foyer. Là, il écouta encore et se hasarda à regarder dans l'appartement. M. de Saint-André dormait. Le matelot se lève, court et enfonce son épingle dans une artère. L'infortuné ouvre les yeux, voit Argow, il veut crier... il expire.

— Il a filé son nœud! dit le pirate.

Aussitôt il regagne la cheminée, le toit, il redescend par sa corde dans les jardins, et de là dans la rue. Il est une heure de la nuit, et les deux corsaires s'acheminent vers l'Hôtel d'Espagne. Argow est aussi tranquille que s'il eût

donné un coup de pied dans une bouteille vide. Son complice le suit. Le vicaire dormait, agité par un songe pénible. Il rêvait que Mélanie, au milieu des jouissances les plus pures et les plus vives, regardait la tête de son cher Joseph. Alors une pâleur mortelle couvrait son front; elle devenait immobile et froide; sur sa bouche errait le sourire de l'innocence, et, par la manière dont les yeux se fermaient, le vicaire apercevait que son dernier regard, avant d'abaisser sa paupière, avait été pour lui. Puis, après ce geste douloureux, il voyait Mélanie entourée de feux extrêmement brillants; son visage était semblable à celui d'une sainte, ses vêtements comme tissus d'un fil d'argent, ses cheveux en désordre, sa pose aérienne; en cet état elle s'élevait vers les cieux et lui faisait signe du doigt de la suivre. Il se trouvait à terre dans une convulsion terrible, cherchant à obéir au doux signe de son amie, et, ne le pouvant pas, il s'indignait, levait les bras; mais un obstacle insurmontable le retenait enchaîné sur la terre... Dans le lointain il apercevait une pierre sépulcrale qui se levait lentement et laissait apercevoir le cadavre de M. de Saint-André... Plus loin encore il distinguait à peine madame de Rocourt, et il entendait ses larmes sans pouvoir s'approcher d'elle... Il s'éveille en sursaut, il écoute, et son nom, prononcé vivement, frappe son oreille. Alors il se lève et voit briller de la lumière à travers les fentes de la porte qui les sépare de l'autre appartement.

Joseph s'approche, et il cherche à distinguer quels sont les hommes qui parlent à cette heure... il reconnaît Argow et son complice.

— C'est son prétendu fils! te dis-je, répétait Argow, et, pendant que l'on va chercher nos chevaux, il faudrait...

— Il faudrait résoudre quelque chose... La bonne femme va tout trahir: elle s'est échappée... Tu viens d'entendre ce qu'a dit Gorbuln: c'est une imprudence!

— Bah! si la petite est bien enfermée, je défie que la vieille sache se retourner: elle ne connaît rien: et, d'ailleurs, elle restera aux environs du château; nous allons nous y rendre et veiller à tout cela... Tu désespères toujours...

En disant cela Argow tenait un rouleau de papier avec lequel il frappait sur une table.

— Qu'est-ce que tu as là? demanda Vernyct.

— Ce n'est rien, c'est le journal de la petite... ce qu'elle écrivait tous les jours... Fadaises!...

Et il jeta le rouleau sur une autre table.

— Eh bien! à quoi penses-tu donc? les chevaux viennent... Tu as payé l'hôtesse?

— Je pense que, puisque ce jeune homme dort, il ne nous en coûterait pas plus de l'envoyer dormir au diable!...

Ces paroles firent frémir Joseph, car Argow, en les prononçant, indiquait du doigt la porte par où le vicaire regardait; et pour Joseph, périr sans avoir revu Mélanie, alors que leur amour devenait innocent, c'était la mort la plus amère et la plus horrible. Il frémit et contempla sa chambre pour voir s'il pourrait fuir et faire arrêter le pirate.

— Il m'a reconnu, continua Argow, et il est homme à me poursuivre. Il n'y a rien à craindre comme les jeunes gens, parce qu'ils sont exaltés; l'intérêt, le péril, ne peuvent rien sur eux... et... tiens, allons!...

— Non, dit Vernyct, il mourrait comme l'autre!... et les chirurgiens pourraient fort bien... deux!... les mêmes symptômes!

— Voilà la première bonne raison que tu m'aies donnée de ta vie. Cependant, songe donc qu'il ne reste aucune trace, que rien ne peut nous faire découvrir: c'est un coup de sang, le sang se glace! notre sûreté...

— Je sais bien que le diable ne nous trouvera pas ici... car j'espère que nous allons faire un tour à la Colombie, prendre des lettres de marque, nous mettre au service de la république, et houspiller les Espagnols. Il faut laisser oublier cette affaire-ci...

— Lâche! c'est au dernier moment que nous courrons par là. L'Angleterre, la Suède, le Danemark, la Russie, ne nous ont pas graciés comme à Charlestown... Et, va, l'endroit le plus sûr pour nous, c'est Paris.

— Mais tu abandonneras donc la petite?

— Non, je veux l'épouser: je l'aime!...

A ce mot, Vernyct se prit à rire; mais Argow, se retournant tout à coup vers lui en grinçant des dents, arrêta dans la gorge de son lieutenant cet éclat d'un gaieté intempestive.

— Tu vas donc donner des ordres à Gorbuln? reprit Vernyct, devenu sérieux.

— Oui...

Ce oui prolongé annonçait qu'Argow pensait toujours à son dessein. Quelque courageux que fût le vicaire, il frissonnait, et, en voyant les yeux terribles du pirate fixés sur la porte, il ne pouvait s'empêcher de se croire découvert.

— Tiens, Vernyct, il faut que je me passe cette fantaisie!

— Argow, mon ami, c'est un crime inutile, crois-moi. S'il nous poursuit, à la bonne heure!... j'admets tout ce qui est nécessaire.

En disant cela, Vernyct prêtait l'oreille comme pour tâcher d'entendre si les chevaux ne venaient pas, et le vicaire lisait sur sa figure le désir qu'avait le lieutenant de partir.

— Allons, dit Argow, les chevaux ne viennent pas, j'ai le temps!...

Argow sortit et fut suivit de son complice, qui lui parlait toujours.

Jamais le vicaire n'aima la vie comme en ce moment; il en connaissait tout le prix, il se serait défendu comme un lion; mais il avait vu Argow sans armes, et une idée vague de trahison se glissait dans son âme: un pressentiment secret lui disait qu'il fallait employer la ruse; alors il eut la présence d'esprit d'ôter la fiche des gonds de la porte condamnée, et au moment où Argow entrait dans sa chambre, il passa dans celle des deux pirates. Le matelot, ayant forcé la serrure, s'avança sans lumière dans la chambre du vicaire. Joseph le vit plonger sa main dans le lit à plusieurs reprises. En ce moment les chevaux de poste demandés par Joseph entrèrent dans l'auberge avec ceux d'Argow. Vernyct s'écria:

— Argow! Argow! voici notre Auvergnat et la fille!

— C'est fait, dit à voix basse le pirate, et il s'élança dans les escaliers avec Vernyct.

Joseph, stupéfait du danger qu'il avait couru, restait immobile, et il tenait, sans s'en apercevoir, le rouleau de papier que le matelot avait jeté avec dédain. Le vicaire, s'entendant appeler, reparut dans sa chambre; il rétablit la porte, et la servante lui dit que sa voiture était prête.

— Savez-vous, demanda-t-il à la jeune fille, où ces exécrables coquins ont ordonné de les mener?

— A son château de Vans, a dit le gros monsieur.

— Paraissait-il ému?

— Oui, très-ému, répondit la servante, car il riait à gorge déployée.

— Il riait, mon enfant! s'écria le vicaire... Tenez, ajouta-t-il, je vais vous charger d'une commission dont j'espère que vous vous acquitterez: allez chez M. de Saint-André... mon oncle... vous lui direz que M. Joseph a été pour lui présenter ses respects, à huit heures environ... qu'il a été forcé de sortir sur-le-champ sans avoir le temps d'embrasser son père...

— Quoi! s'écria la servante, vous êtes le neveu de monseigneur!

— Oui, dit Joseph en remettant un pièce de cinq francs à la servante; et, tenez, mon enfant, gardez cette pièce de monnaie; si vous aimez un jour, souvenez-vous de M. Joseph; et, si vous épousez celui que vous chérissez, pensez encore à moi!...

La servante, émue du ton que le jeune prêtre mit à ses paroles, l'accompagna jusqu'à sa voiture. Il donna l'ordre d'aller à Paris, et promit au postillon un pour-boire qui fut cause que tous les habitants d'A...y furent réveillés par le claquement du fouet du postillon. Au moment où le vicaire était entraîné avec la rapidité de la foudre, et que la servante allait fermer la porte après avoir suivi la voiture des yeux:

— *Qui potest capere capiat,* s'écria une voix, ce qui veut dire, ma belle enfant, qu'en prenant du galon on n'en saurait trop prendre!... et il l'embrassa deux ou trois fois de suite.

Elle se mit à crier.

— Chut! chut! répliqua Leseq; vous êtes la servante de la meilleure auberge d'A...y; ainsi c'est ici que notre vicaire, M. Joseph, a dû venir.

— Un beau jeune homme brun, qui court à Paris sans attendre les habits qu'il a commandés!

— Non, mon jeune prêtre en a assez: ce n'est pas comme moi... *Vestes usatas semper.*

— Le neveu de monseigneur! s'écria la servante: il paraît bien triste ce jeune homme.

— C'est cela même! répondit Leseq. Où est-il? où va-t-il?

— Il est resté ici toute la journée: il vient de partir pour Paris, et...

Leseq, sans attendre la fin de la harangue, était remonté sur son cheval et galopait vers Aulnay-le-Vicomte instruire madame de Rocourt de la fuite de son fils, recevoir les douze cents francs promis, mettre Joséphine au désespoir de n'en pas savoir davantage, et assister à tous les conciliabules que l'on tiendrait dans le village, où tout était bouleversé depuis le départ de Joseph. Cependant le vicaire, enfoncé dans un coin de sa mauvaise chaise, réfléchissait à tous les événements qui l'avaient assailli dans cette courte soirée. Ses pensées trouvaient une nouvelle matière dans le danger auquel il échappait, la scélératesse d'Argow et son impunité; la multitude de ses idées l'obsédait; mais enfin il en revint à Mélanie, qu'il allait revoir, et, cette douce rêverie le subjuguant tout entier, chassa toutes les autres idées, même le souvenir de sa mère, madame de Rocourt, dont le dévouement l'avait d'abord attendri. En montant en voiture, il jeta le rouleau de papier dans un coin, comme une chose qui gêne, et, appuyé contre un des côtés de la chaise, il resta plongé dans ce demi-sommeil qui résulte d'une profonde préoccupation. Ce fut ainsi qu'il arriva à Vans-la-Pavée. C'était à ce village que se trouvait la première poste après A...y. Vans-la-Pavée touchait à la forêt, qu'Aulnay-le-Vicomte et sa charmante vallée terminaient de l'autre côté d'une manière si pittoresque. Au commencement de cette vaste forêt, on voyait l'immense château qui jadis appartenait à la famille Blaquenville et qu'Argow avait

acheté depuis un an. La cessation de ce mouvement rapide de la voiture tira Joseph de sa mélancolie; il demanda au postillon où il était.

— A Vans-la-Pavée!... lui répondit-il. Joseph sauta hors de la voiture en annonçant l'intention de s'y arrêter quelques minutes. Il demanda à parler au maire, et aussitôt on l'introduisit dans la chambre du maître de poste, qui, par un effet du hasard, était maire de la commune de Vans.

— Monsieur, lui dit Joseph, il y a vingt et quelques années, une jeune fille...

— C'était avant la révolution, dit le maire.

— Oui, monsieur, une jeune fille de qualité, déguisée probablement, est venue accoucher ici...

— Elles n'en font pas d'autres! interrompit le maire, ennemi acharné de la caste nobiliaire, avant comme après la révolution, les enfants ont toujours été leur train... ces femmes...

— Mais, mon ami, c'est pour cela que nous venons au monde!... dit une jeune femme en se mettant sur son séant.

— Me voilà perdu!... s'écria le maître de poste en montrant au vicaire une figure assez âgée.

— Monsieur, reprit Joseph, je désirerais savoir si la femme chez laquelle cette jeune fille se logea existe encore.

— Certainement, répondit la femme, c'est la sœur de la concierge du château d'Aulnay-le-Vicomte; j'ai entendu conter cette histoire. Un ecclésiastique, une jeune personne jolie comme les amours...

— C'est cela, madame, dit Joseph... Monsieur, je vous prie d'avoir la bonté de dire au maire d'envoyer l'acte de naissance de l'enfant...

— Le maire, c'est moi! s'écria le maître de poste. Je tiens cette dignité de la faveur royale et du choix de mes concitoyens.

— Monsieur, je vais vous laisser le prix de cet acte, en vous suppliant de l'envoyer à Paris à l'adresse que j'écrirai au bas...

Joseph n'entendit plus que la voix du maire, qui gronda sa femme. En descendant, le vicaire réfléchit qu'il devait au moins aller voir la cabane où madame de Rocourt l'avait

mis au monde. Il se fit indiquer la demeure de la sœur de Marie, et un postillon le conduisit au bout du village, du côté de la forêt et du château. Le vicaire frappa à la porte d'une maison presque ruinée, couverte d'un toit de chaume; une vieille femme ridée, décrépite, ouvrit, et elle remua les cendres du foyer pour éclairer sa chaumière. A la faveur de cette lueur vacillante, Joseph jeta un rapide coup d'œil sur cet asile de la misère, et un sentiment doux, mais pénible, s'empara de son âme.

— Eh quoi! s'écria-t-il, c'est ici que j'ai commencé à respirer pour la première fois, c'est ici que j'ai jeté mon premier regard, mon premier cri!... O ma mère! ô tendre et malheureuse femme! que je me reproche de ne pas avoir assez vue! c'est ici que tu as souffert!... Salut, cabane chérie!... je relèverai ton toit en ruines, je veux que l'être qui habitera ce lieu soit heureux autant que peut l'être un mortel!...

— Eh quoi! c'est vous que cette pauvre petite dame a mis au monde! s'écria la vieille femme, c'est moi qui vous ai reçu dans mes bras: le prêtre était là (et elle montra un fauteuil vermoulu); votre mère souffrait...

— Elle souffrait!... dit le vicaire avec un accent de pitié touchant.

— Sur ce lit qui était le meilleur!

— Il deviendra ce qu'il doit être!... Pauvre femme, quelle misère!...

Joseph se fit apporter de l'encre et écrivit à madame de Rocourt:

« O ma mère! c'est de la chaumière où retentirent vos cris de douleur que je veux vous écrire, c'est pénétré d'une éternelle reconnaissance que je m'adresse à votre cœur. Je comprends maintenant le secret de cet amour qui était si tendre, si profond, que nous en avons méconnu la source... Oh! je reviendrai à Aulnay!... je brûle de vous serrer dans mes bras, de pleurer dans le sein d'une mère. Un jour, appuyé sur votre cœur, j'y verserai le secret de mes maux, qui maintenant ont un cruel remède; j'admire la bizarrerie

des événements qui m'ont séparé de vous! Croyez qu'après un désir qui tient, malgré moi, la première place dans mon cœur, le plus sincère de mes souhaits est de vous embrasser... Si le destin ne m'entraînait, j'aurais volé dans vos bras aussitôt que j'ai appris le secret de ma naissance et de votre admirable dévouement. En ce moment, cependant, tout en moi se tait au souvenir de vos douleurs et à l'aspect du toit chéri où, furtivement, vous m'avez donné le jour!... Cette faute de votre jeunesse vous rend plus chère à mon cœur, parce que je sens tout ce que mon amour vous doit de plus qu'à une autre mère!... Entendez, en lisant cette lettre, entendez la voix de votre fils qui vous remercie, qui vous voit. Songez qu'à cette place j'ai attaché l'idée du baiser le plus respectueux et le plus tendre; votre image est à mes côtés, je vous vois sur ce lit, je pleure en croyant vous entendre gémir, et cette masure me semble un palais!... Adieu!...

La pauvre femme qui habite cette demeure est pauvre, je veux qu'ensemble nous l'enrichissions, qu'ensemble nous fassions relever son toit; cette première de nos actions doit nous être commune, et il n'y a que cette femme qui puisse vous porter cette lettre.

Joseph. »

— Tenez, ma bonne mère, dit le vicaire tout ému, vous partirez ce matin, et vous vous rendrez au château d'Aulnay-le-Vicomte; vous demanderez madame de Rocourt.

— Jamais je n'oserai... dit la paysanne honteuse.

— Allez, allez... vous serez bien reçue en lui présentant cette lettre!...

Et le vicaire, parcourant des yeux cette chaumière délabrée, sortit, accompagné de la paysanne étonnée. Appuyé contre la porte, le postillon, immobile, regardait au loin. Le vicaire lui demanda ce qu'il voyait.

— Tenez, monsieur, voyez-vous, là-bas, sur la terrasse du château...

Les premières teintes du crépuscule permettaient à peine de distinguer les objets: néanmoins Joseph aperçut sur une

petite terrasse, au-dessus d'une rivière, une jeune fille assise au milieu d'un massif de verdure; elle chantait. La distance ne laissait parvenir que des sons indistincts d'une mélancolie extrême. La jeune fille restait immobile; son attitude et sa pose donnaient à penser, car elle semblait considérer le précipice comme Sapho dut regarder le saut de Leucade avant de s'y engloutir. Cette femme, vêtue de blanc, assise sur les fortifications du château entouré d'eau, le vague indéfini des couleurs de la première aurore, tout rendait ce spectacle extraordinaire: aussi ces circonstances plongèrent-elles le vicaire dans une sorte d'extase. Il tâchait d'écouter et de voir, sans pouvoir saisir un son ni apercevoir un trait... Une imagination romanesque aurait cru entrevoir une des filles de l'air que Girodet et Gérard ont placées dans leurs tableaux d'Ossian. Cette femme, semblable à une ombre légère, apparaissait comme le génie de l'antique féodalité pleurant sur des ruines.

— C'est, dit le postillon, la malheureuse petite femme que M. Maxendi a amenée; on la dit folle, et ceux qui entendent ses discours prétendent qu'elle est folle d'amour.

— On dit, reprit la vieille femme, qu'elle n'est pas plus folle que moi, et que M. Maxendi l'a enlevée.

— Quoi!... c'est le château d'Argow!... s'écria le vicaire, tiré de sa rêverie par le nom de Maxendi.

Néanmoins il ne donna pas suite à ces paroles, parce qu'un charme irrésistible la contraignit à revenir contempler ce spectacle, qui lui inspira un pressentiment douloureux; une crainte vague s'emparait déjà de son esprit, car les amants craignent tout. A cet instant une modulation plus distincte parvint à l'oreille de Joseph. Il lui sembla avoir entendu Mélanie, mais il s'accusa de folie et se laissa entraîner par le postillon sans seulement s'en apercevoir, car tout en s'en allant regagner sa voiture, il regardait toujours ce château dont l'ensemble imposant et les vastes constructions se doraient des premiers feux du jour. Au dernier regard qu'il jeta, il crut voir que la jeune fille agitait son mouchoir; ce geste le fit tressaillir.

« Elle demande du secours, se dit-il, je voudrais la voir!... »

— Les chevaux attendent, monsieur.

— Elle est malheureuse, si je restais pour m'informer de cette aventure!

— Monsieur, monsieur, dit le postillon en faisant claquer son fouet...

Le vicaire partit.

CHAPITRE XXIII

Lettre de Mélanie — Désespoir du vicaire — Il retourne à Vans

JE ne connais rien de plus terrible que la solitude pour une âme grande et forte qu'une commotion violente a jetée dans cette profonde méditation où l'esprit finit par s'égarer. Le spectacle dont le vicaire venait d'être témoin avait été pour lui comme un rêve, et ce rêve dura pendant longtemps, parce que la rapidité avec laquelle on l'entraîna ajoutait à cette disposition de son âme. Sans dormir, il avait toutes les lourdes sensations d'un songe, et ce songe était étouffant par la crainte vague que la dernière modulation de la jeune fille avait imprimée à son âme. Joseph arriva aux portes de Paris qu'il frappait encore son genou avec le rouleau de papier qu'Argow avait jeté avec tant de dédain. Il finit cependant par s'étonner de sa constance à tenir ces papiers, et, en les regardant, la pensée qu'il avait que de les lire revint s'offrir à sa mémoire; il déroule ce papier dédaigné, jette les yeux dessus, reconnaît l'écriture de Mélanie, et tout son sang semble vouloir abandonner son cœur. Il pâlit et se pencha sur le coussin qui garnissait le coin de sa voiture.

— Eh quoi! pensa-t-il, Argow parlait de Mélanie! c'est elle que j'ai vue!...

Une effroyable série de malheurs se déroula devant ses yeux, son esprit s'égara, il devint incapable de penser. Enfin, il reporta ses yeux sur le fatal papier et lut ce qui suit:

JOURNAL DE MÉLANIE

« Je suis mieux, mais je suis seule!... O mon frère! je ne puis m'occuper que de toi! Quand l'aurore a paru, j'ai trouvé la maison grande, triste, vide; il me semble que tout porte ton deuil!... Je veux chaque jour t'écrire un mot, te parler comme si je t'avais à mes côtés. Ah! Joseph! que les journées sont longues depuis que je ne te vois plus! Je ne vis plus que de la vie du corps, il m'est impossible de méditer et de penser; j'essaye de rassembler mes idées; mais mes yeux errent sur le plafond, sur les meubles; je cherche quelque chose qui n'est plus. J'habite une tombe où rien ne me sourit. »

« Joseph, mon ami, mes nuits sont plus affreuses que mes jours; les songes les plus effrayants m'assiègent. Ce matin j'ai commencé à faire une entaille sur un morceau de bois, pour marquer chaque jour et voir combien j'en passerai sans vivre!... Que fais-tu, toi? »

« Tu as laissé une plume sur ton bureau, je m'en suis emparée avec avidité; c'est avec celle-là que j'écrirai désormais!... Quand je l'ai saisie, j'ai cru te posséder... un instant après j'ai pleuré!... j'ai vu que j'étais seule avec mes souvenirs!... »

« Il est minuit, une lampe m'éclaire; pas un zéphyr ne rafraîchit l'air; tout se tait. Au milieu de ce profond silence, seule je suis agitée, seule je veille, car je t'ai vu!... oui, je t'ai vu, toi que je n'ose nommer! Ta noble figure vient de m'apparaître dans un rêve, et cette vision m'a inondée d'une joie douce et balsamique comme l'odeur fugitive d'une fleur des champs. Ton âme voltige dans cette chambre trop petite pour mes émotions! O mon époux chéri! je te sens à mes côtés... Quoi! ce n'est qu'un rêve, et je le vois!... rêve d'amour!... nuit enflammée!... Joseph, je meurs!... »

« Aujourd'hui je suis restée immobile, sans penser à rien et sans éprouver aucune fatigue dans l'âme; ton image me poursuit; madame Hamel est devant moi, je ne la vois point; les domestiques passent, je n'entends pas le bruit de

leurs pas; je ne pense point à ton charmant visage et je le vois; je n'entends pas ta voix, et elle retentit à mon oreille. Quel charme!... Qu'on m'explique comment il se fait que l'on sente la pensée sans penser réellement... »

« Je vais mourir jeune. Ma pauvre mère Hamel a frémi ce matin; elle m'a dit:

– Mélanie!... tu es bien pâle! tes yeux sont brillants, tes boucles de cheveux sont en désordre, tu n'es point parée!... tu n'es plus soigneuse.

– Y est-il?... ai-je répondu.

– O ma fille! a-t-elle dit, ne descends pas dans la tombe, car nos mains doivent être jointes, et tu m'entraînerais avec toi.

– Non, non, ai-je dit, je ne mourrai pas tant qu'il vivra... mort, j'irai le rejoindre; puisque la tombe est notre couche nuptiale, la mort tiendra la torche de notre hyménée... et la nuit de notre noce funèbre sera éternelle... Madame Hamel a frémi... Pauvre femme! »

« Joseph, j'ai reçu ta lettre!... j'ai baisé cent fois ces caractères chéris!... ils seront toujours sur mon cœur! Oui, mon chéri, oui, je suivrai tes ordres, je vivrai pour toi! j'attendrai avec impatience cet âge où tout sera mort, excepté nos cœurs, qui ne mourront jamais. J'ai trop de joie pour exprimer quelque chose... Adieu pour aujourd'hui!... je vais m'asseoir, et toute la journée regarder les nuages en y cherchant ton image chérie... »

« Joseph, notre banquier est venu, il a été surpris de me voir aussi changée. Il a appris ton départ avec peine. Il paraît vouloir prendre beaucoup d'intérêt à moi!... je crois que c'est un bien honnête homme et une belle âme. »

« Le banquier, M. William Badger, est revenu; il a dit que je devrais me marier... il me l'a prouvé. J'ai tâché de ne pas entendre ses blasphèmes... Moi me marier!... Oh! Joseph! je préférerais cent fois mourir! »

« M. Badger m'a amené aujourd'hui un monsieur qu'il nomme Maxendi. Il me déplaît; sa figure, quoique belle, respire une sorte d'énergie qui n'inspire, à ceux qui la voient, que l'idée d'une puissance malfaisante. »

« Grand Dieu!... c'est à M. Maxendi que M. William Badger veut me marier... Je reviens d'un bal où j'ai été bien malheureuse. On me criait aux oreilles que M. Maxendi a cinq millions, que je serais heureuse et souveraine.

— Comment, ma chère petite, me disait madame Badger, cela ne vous étonne pas!... Mais voyez donc comme toutes les mères et les jeunes demoiselles saluent M. Maxendi; voyez comme elles l'appellent des yeux; il n'y a que lui dans l'assemblée...

— Madame, ai-je répondu, M. Maxendi ne me plaît pas et ne me plaira jamais.

Madame Badger m'a quittée et j'ai été m'asseoir à côté de ma pauvre mère Hamel, qui, vêtue somptueusement et au milieu de cette éclatante fête, n'en dormait pas moins le plus décemment possible. Madame Badger est revenue me présenter M. Maxendi, et j'ai été forcée de danser avec lui. Je n'aime point cet homme, et tout le monde veut que je le chérisse... Joseph, je te dois toute la vérité, et les moindres sentiments de mon cœur t'appartiennent. Je t'avouerai donc qu'au milieu de cet entraînement produit par le spectacle des plus belles femmes de Paris, des plus riches, des plus fraîches parures, au milieu des conquêtes du luxe, j'ai eu un mouvement d'orgueil en me voyant proclamer par les regards de chacun la reine de cette assemblée... J'étais simplement vêtue, avec cette robe de mousseline que tu m'as donnée; cette simplicité m'a fait plus remarquer que ne l'ont été les femmes dont les parures étincelaient de pierreries... Ah! je n'ai brillé que parce que quelque parcelle du feu qui consume mon cœur sera venue resplendir sur mon visage... C'est donc à toi que j'ai dû ce triomphe!... Mes yeux se sont souvent portés sur ces coins solitaires où mon Joseph se plaçait toujours, et mon âme t'adressait là tous ses vœux, toutes ses prières. »

« On me proclame la femme de M. Maxendi. Je ne sais comment cela s'arrange, mais vraiment ces gens du monde ont un art de vous faire parler, d'interpréter le moindre regard, le moindre sourire... Ah! Joseph, pourquoi n'es-tu

pas là pour me défendre des séductions de ces gens de salon!... »

« Si je ne m'en tenais pas à un *non* bien décidé, je crois, en vérité, que l'on me marierait malgré moi à M. Maxendi... Je ne conçois pas l'acharnement de tous ces gens-là; de quelle importance est-il donc pour eux que je me marie? ne peuvent-ils pas laisser tranquille une pauvre fille qui ne demande rien qu'à gémir toute seule, et dont le cœur est à jamais donné? »

« Mon ami!... Joseph!... me pardonneras-tu?... J'ai fait une imprudence; je suis vive, légère, enfin je suis femme!... On m'a encore amené ce Maxendi, je l'ai reçu; il est revenu le lendemain, j'ai fait refuser ma porte. J'ai voulu sortir, ma calèche s'est trouvée casssée, on ne peut pas deviner comment. M. Badger m'écrit que, d'après ce qui s'est passé, j'ai commis une grande malhonnêteté; il croit que je dois aller au bal auquel M. Maxendi vient de m'inviter. Je réponds que j'irai, mais je compte, au milieu de l'assemblée, dire que je ne veux épouser personne, parce que je suis mariée. M. Badger doit m'envoyer sa voiture. »

« Ce matin, Joseph, je suis triste; c'est la voiture de M. Maxendi qui viendra me chercher; je n'ai plus le temps de dire non; d'ailleurs c'est la dernière fois que je sors... Joseph, c'est aujourd'hui le jour que tu m'as quittée, ce jour doit m'être malheureux... Un horrible pressentiment m'assiège, à toute minute mon cœur se gonfle, et je suis inquiète... Je viens de me mettre à la croisée; il y a des hommes dans la rue, ils causent ensemble, leurs figures me déplaisent; il me semble qu'ils montrent ma maison du doigt. O jour malheureux!... chaque chose que j'envisage ne m'apparaît que sous un aspect désagréable; je suis plus abattue que si je devais marcher à la mort... J'ai grondé Finette pour un rien, la pauvre enfant s'est mise à pleurer, et le spectacle de ses larmes a fait couler les miennes. Joseph, je m'habille pour aller au bal... je suis habillée. Madame Hamel me regarde avec étonnement; elle me dit que je suis changée à faire peur... La voiture arrive... Adieu, chéri!... »

C'est ainsi que finissait le journal de la tendre Mélanie. En l'achevant, le vicaire sentait sa raison s'égarer. En ce moment on le dirigeait vers la rue de la Santé; il entre dans la maison de Mélanie. Finette était sur la porte.

– Finette, dit-il en pleurant, Mélanie, Mélanie!...

– Savez-vous où elle est? demanda la femme de chambre. Depuis dix jours qu'elle est partie pour le bal de M. Maxendi, elle n'est pas revenue, et j'ai eu beau me rendre chez M. Badger, on m'a dit que M. Badger n'y était pas et que tout le monde a été à la campagne.

– A la campagne en hiver! s'écria Joseph, sotte que tu es!... Finette, reprit-il, je te demande pardon... O pauvre Mélanie!...

Là-dessus le vicaire, montant précipitamment, parcourut avec un sauvage délire ces lieux pleins de Mélanie; il se précipita sur le lit qu'elle avait occupé, il embrassa sa plume, son piano, il s'agenouilla devant la toilette qu'elle avait quittée avant d'aller au prétendu bal d'Argow, il pleura à l'aspect du charmant désordre de sa chambre à coucher, il donna toutes les marques d'une véritable folie, et Finette, stupéfaite, le regarda avec un étonnement dont elle ne pouvait revenir.

– Où est mademoiselle? demanda-t-elle.

– Où elle est, Finette!... elle est au fond d'un cachot, au pouvoir du plus infâme brigand que le soleil ait éclairé dans sa course!... Seul, je l'ai entrevue sans la reconnaître... O Mélanie! je jure de te délivrer, de te venger, et le glaive des lois tombera sur la tête de ce féroce pirate.

– Ah! comme mademoiselle doit être mal, dit Finette, elle qui aime tant les petites recherches!... elle est sans femme de chambre, qui donc la soignera, l'habillera?... Ah! ah!...

Et Finette se mit à pleurer.

– Ai-je de l'or?... s'écria subitement le vicaire, en ai-je assez?...

Et il tira sa bourse et son portefeuille.

– De l'or?... et tenez, dit Finette en ouvrant le secrétaire, en voilà plein les tiroirs.

Le vicaire s'empara de tout ce qu'il trouva.

– Pour faire la guerre, s'écria-t-il, il ne faut que cela; allons, Finette!...

Joseph descendit les escaliers en courant, et il se remit dans sa chaise de poste.

– Postillon, s'écria-t-il, un louis pour boire et au galop sur la route que tu viens de parcourir! il faut que je sois demain dans les Ardennes.

– Dans les Ardennes! s'écria Finette, ô ma pauvre maîtresse!...

A chaque poste, le vicaire jette de l'or en s'écriant:

– Des chevaux! des chevaux! un courrier en avant, un louis au postillon, je payerai les chevaux que l'on pourra crever!...

Et le vicaire, emporté par quatre chevaux, allait comme la foudre. Laissons-le courir aussi vite que les ambassadeurs qui se rendent à un congrès, et revenons à Vans-la-Pavée.

CHAPITRE XXIV

Le maître de poste Madame Hamel Situation de Mélanie Argow lui déclare ses desseins

Le maître de poste de Vans-la-Pavée tenait une auberge justement renommée, et, comme il était aussi le maire de l'endroit, les beaux esprits du village prétendaient que plus d'un mariage ébauché dans le jardin de l'aubergiste se consommait légalement dans le cabinet du maire. Aussitôt qu'il s'élevait une dispute entre les buveurs, le maire paraissait en même temps que le cabaretier, et, malgré la loi qui veut que les cabarets soient fermés à neuf heures, et que, passé dix heures, l'on ne danse plus, le maire hésitait à sévir contre le cabaretier sur cet article, et le maître de poste les conciliait tous deux M. Gargarou (c'est le nom de ce personnage) était digne d'être ministre d'Etat, bien que le nom de Gargarou ne prête guère à l'anoblissement et à la pairie; quoi qu'il en soit, celui de nos princes qui passa par Vans-la-Pavée ne le jugea digne que de la mairie; aussi le bonhomme était-il fier de sa place, et, quoique bon vivant, peu tracassier, obligeant, il ne badinait jamais sur un certain article, c'était le dévouement que tout bon Français doit avoir pour le *gouvernement*. On lui aurait tout fait faire pour le *gouvernement;* pour lui, le mot *gouvernement* était un talisman; et, lorsque je suis passé à Vans-la-Pavée, je me suis convaincu par moi-même qu'il ignorait la forme et la base

de notre gouvernement. Nous l'avons laissé couché à côté d'une jeune et jolie femme, nous ne le reprendrons pas à ce moment-là, pour son honneur. Le matin il descendit visiter ses écuries et montrer partout l'œil du maître, car il était très-soigneux. Après cette visite générale il se rendit à la grande salle noire et enfumée qui servait de salon.

– Ma femme n'est pas levée? demanda-t-il.

– Non, monsieur, répondit une servante assez jolie qui tenait un bouillon.

– Et pour qui ce déjeuner?

– Pour la vieille femme que nous avons ici depuis huit jours, et que nous ne voyons que le matin et le soir... vous savez?

– J'ai peur, répondit l'aubergiste, qu'elle ne trame quelque chose contre le gouvernement... Une femme qui ne dit rien, qui paraît triste... Si elle était jeune, on pourrait interpréter sa tristesse, mais enfin cela n'est pas clair, et je vais lui parler! Quand on est maire, on doit au gouvernement de faire une police exacte.

Boutonnant donc sa redingote brune tachée en mille endroits, il s'avança vers le coin où une vieille femme attendait patiemment son déjeuner. Elle offrait, dans son habillement, les contrastes les plus singuliers: son bonnet de dentelle avait un nœud de rubans presque élégant et se rattachait sous son menton par des rubans de satin blanc; sa figure portait tout le caractère d'une douceur et d'une bonté touchantes, mais le voile d'une profonde souffrance était jeté sur son visage; elle ne prenait pas garde au cachemire qui couvrait ses épaules, et, le coude sur la table malpropre de l'auberge, elle levait ses yeux au plafond noirci comme pour implorer le secours du Ciel. Sa robe n'était pas en harmonie avec le luxe de cette toilette de *son buste*; on eût dit avec raison qu'elle venait de quitter un somptueux costume pour ne garder que ce qu'en terme de l'art de la toilette on nomme, je crois, un *jupon de dessous*, et ce jupon de toile assez fort, garni d'un simple effilé, contrastait d'autant plus avec le reste, qu'il était crotté, et que les bas de soie et les souliers de satin noir

de l'étrangère avaient aussi leur part de boue. Cette description doit donner une idée de l'insouciance de cette vieille femme, et ses larmes indiquent assez que c'était madame Hamel.

— Madame, dit M. Gargarou, vous paraissez bien affligée... est-ce que les affaires qui vous ont amenée de notre côté ne vont pas à votre fantaisie?.. Auriez-vous besoin de quelque chose?... Si vous ne nous dites rien, nous ne pouvons pas vous aider.

— Ah! répondit madame Hamel, malheureusement je suis vieille, je ne connais personne dans ce pays-ci, et je ne puis que pleurer sur l'événement fâcheux qui m'arrive; car où trouver des gens pour me servir, quand il faudrait se dévouer pour moi?

— Comment donc!... mais avec de l'argent on trouve du dévouement... de tout... Mais en avez-vous, des *sonnettes*?...

— Hélas! je n'ai que la bourse que j'ai emportée pour aller au bal.

— Ah! vous alliez au bal? dit l'aubergiste avec un air de curiosité et de défiance ironique.

— Oui... et l'on me l'a enlevée! s'écria madame Hamel en pleurant.

— Ah! vous n'avez pas d'argent! reprit l'aubergiste avec effroi en regardant le bonnet et le châle de madame Hamel et les adaptant déjà à la tête et aux épaules de madame Gargarou.

— Non, je n'ai plus de fille!... non!... Et la pauvre vieille essuya ses yeux avec un beau mouchoir de batiste. Les barbares! me refuser de m'emprisonner avec elle!...

« Elle est folle! » dit Gargarou en lui-même. Ah! ah! reprit-il en voyant le papier que le vicaire avait laissé sur la table, voilà ce que m'a demandé le jeune homme de cette nuit: « Adresser le tout à M. Joseph, chez mademoiselle de Saint-André, rue de la Santé. » Et puis voilà cinq francs.

— Joseph! Joseph, s'écria madame Hamel, il a passé par ici!...

— Eh bien! qu'avez-vous donc?... Elle est folle... Eh! Jacqueline!...

— Serait-il possible! continua madame Hamel; montrez-moi cela... Oui... c'est bien son écriture... Le pauvre enfant!... Ah! si je l'avais vu, ma fille ne serait plus en prison!...

Là-dessus, sans attendre son déjeuner, elle sortit et se dirigea vers la forêt.

— Oh! dit l'aubergiste en la suivant des yeux, je crois que la pauvre femme ne cherche guère à nuire au gouvernement! Elle paraît avoir de quoi payer; ainsi laissons-la tranquille.

Lorsque les gens d'Argow eurent conduit Mélanie au château de Vans, ils en chassèrent impitoyablement madame Hamel, dont ils craignirent l'âge et l'expérience; mais en même temps ils la prévinrent qu'une dénonciation compromettrait la vie de sa fille, qui cesserait d'être en sûreté, si quelque entreprise venait à être tentée pour sa délivrance. La femme du contre-maître eut beau pleurer et supplier qu'on la laissât avec sa fille, rien ne put fléchir la détermination des gens du pirate; elle sortit donc du château en robe de bal et se sauva à l'auberge du *Grand I vert*, en se dépouillant toutefois de sa redingote de satin blanc. Alors tous les matins elle se rendait au château, et, s'asseyant sur une pierre, elle contemplait la fenêtre de la chambre où était Mélanie, et, lorsque la jeune fille se promenait sur la terrasse, elle échangeait quelques mots avec elle, puis, sur le soir, elle revenait coucher à son auberge. Ainsi l'on doit voir où courait la bonne femme lorsqu'elle apprit que Joseph avait passé pendant la nuit à Vans-la-Pavée. Elle hâte le pas, et se hasarde à courir, malgré son âge, pour arriver à cette pierre sur laquelle Mélanie jetait toujours les yeux en s'éveillant. Mélanie n'avait pas quitté cette terrasse presque ruinée et entourée d'eau, elle était encore à la place où le vicaire l'avait aperçue; elle regarde le village et, de loin, reconnaît sa seconde mère.

— La voici! s'écria Mélanie, rien ne l'arrête, le froid, la pluie, et, pour me voir, elle brave tout, comme pourrait faire un amant. O digne mère, reçois mon hommage! Avant que tu n'arrives, que ma pensée t'entoure et te récompense!...

– Ma fille! ma fille! s'écria madame Hamel d'aussi loin qu'elle put voir Mélanie, il est venu! il est venu!... Réjouis-toi, il n'est pas mort!...

– Qui? ma mère.

– Joseph!...

– C'était donc lui? dit tristement la jeune fille pâle et tremblante; mon cœur me le disait... O ma mère! figure-toi que cette nuit, trouvant mon appartement trop petit pour ma douleur, je suis venue ici gardée par les deux argus qui ne me quittent pas. J'ai chanté douloureusement cette plainte qui marqua nos derniers regards et nos adieux:

> Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
> Anime la fin d'un beau jour.

» Tout à coup j'ai vu une lumière paraître à cette chaumière; cette soudaine lueur m'a frappée comme un rayon d'espoir: je ne pourrais expliquer ce que j'ai ressenti. Sans croire que ce fût Joseph, un pressentiment involontaire me criait: « Si c'était lui!... » Tu me vois, ma mère, encore en proie à cette méditation, et tu dis que c'est lui?...

– Oui, ma fille; mais pourquoi nous réjouir? il a fui comme une ombre; il s'en allait à Paris, car il a demandé quelque chose dans ce village, en écrivant qu'on le lui envoyât rue de la Santé.

– Et je n'y serai pas!... O ma mère! quel supplice! Tire-moi de cette odieuse prison, ou j'y meurs!...

– Ma fille, ne prononce pas ce mot, tu me fais trop de peine: attendons Joseph.

– Mais comment saura-t-il que je suis ici!

Madame Hamel réfléchit longtemps, et, après avoir ramassé la somme totale de son intelligence, elle s'écria:

– Je vais lui écrire!...

Mélanie sauta de joie en frappant dans ses mains.

– O ma mère! écris, écris bien vite. Si je revois Joseph, nous serons sauvées: écris!

Comme elle achevait ces paroles, un laquais à figure rébarbative se dirigea précipitamment vers madame Hamel:

– Allons, la vieille, vous ne pouvez plus rester là.

– Comment! je ne puis plus rester là... le terrain est-il à vous?

– Oui. Allez-vous-en!

– Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Mélanie; ne m'avez-vous pas dit que la volonté du maître de ce château était que j'y commandasse en souveraine?

– Oui, madame, répondit respectueusement le laquais en ôtant son chapeau, mais tant que vos ordres ne seraient pas contraires à la surveillance qu'il a ordonné d'exercer autour de ce château... et M. Navardin a jugé que cette femme ne devait plus approcher d'ici.

– Et pourquoi ne l'enfermez-vous pas avec moi?... Je le veux! reprit Mélanie.

– M. Navardin ne le veut pas, madame; sans cela...

– Allons! dit Mélanie avec une sombre résignation, adieu, ma mère!...

Madame Hamel n'eut pas la force de répondre, elle jeta sur sa fille un douloureux regard, et se retira jusqu'à ce que le domestique fût satisfait de la distance à laquelle elle se tint. Là, elle agita son mouchoir lentement, et Mélanie lui répondit en faisant le même geste.

– Madame, dit un autre homme à Mélanie en la regardant respectueusement, il est impossible que vous restiez ici si vous continuez à faire de pareils signaux.

– Mais, monsieur, je suis donc réellement prisonnière?

– Je ne dis pas cela, madame, mais je réponds de vous sur ma tête, et celui à qui j'aurais affaire si vous nous échappiez est homme à me la faire sauter.

– Eh bien, monsieur, votre tête est fortement en danger, dit Mélanie avec dépit.

– Alors, madame, vous ne sortirez plus de vos appartements: rentrez-y.

– Et si je ne voulais pas? reprit fièrement Mélanie.

– Je serais contraint de vous y forcer!...

Mélanie pleura, baissa la tête, et suivit à pas lents le farouche Navardin. Ce dernier la conduisit à un appartement somptueux dans lequel elle demeurait depuis dix

jours. Elle s'assit dans un fauteuil, et, posant sa jolie tête dans ses mains, elle se mit à penser à son frère, dont l'image chérie lui avait apparu le matin. Le temps était brumeux, la chambre vaste n'avait que deux grandes fenêtres garnies de rideaux de lampas rouge, de façon qu'il y régnait une sorte d'obscurité. Mélanie devint plus pensive, et une teinte de chagrin se mêla à toutes ses réflexions.

– Que va-t-il m'arriver?... Ils n'ont pas encore prononcé le nom de celui qui m'a enlevée, mais tout me porte à croire que c'est M. Maxendi... Ils paraissent le redouter. S'il est riche, puissant et servi par des hommes pour qui ses ordres sont absolus, comment Joseph fera-t-il pour me délivrer?... il risquera sa vie... mais non, M. Maxendi ne peut pas m'épouser contre ma volonté: il y a des lois!... O Joseph! arrive! arrive!...

A ces mots, elle tira de son sein une lettre tout usée et dont chaque pli avait formé un lambeau; une soie verte en rattachait tous les morceaux. La jeune fille la déplia avec une soigneuse précaution, et son œil reparcourut ces caractères chéris.

– Funeste amour que je ne puis arracher de mon cœur! s'écria-t-elle après avoir lu, tu y régneras encore à mon dernier soupir!...

Comme elle prononçait ces mots, un grand bruit se fit entendre dans la cour de cet immense château. C'étaient Argow, Vernyct et l'Auvergnat, qui arrivaient d'A...y par des chemins détournés.

– Eh bien, Navardin, quelle nouvelle? demanda Maxendi.

– Capitaine, votre jeune poulette est toujours ici, pleurante, mourante, parlant de se tuer; du reste, elle n'est pas d'une garde bien difficile: elle est gentille comme une frégate de vingt-quatre canons!

– Et qu'avez-vous fait de la vieille femme? demanda Vernyct.

– Nous l'avons mise à la porte sur-le-champ.

– Imprudents!... s'écria Maxendi, imprudents! elle va dire partout que nous avons enlevé cette jeune fille... Qu'on

la rattrape, et que sur-le-champ on la mette sous de bons verrous jusqu'à parfait achèvement de notre affaire... Vernyct, reprit-il, tu vas prendre le commandement de la forteresse, et toi, Navardin, remets-toi en chaise de poste, et conduis-moi ce garçon-là en Auvergne. Tu lui compteras douze mille francs: je te les enverrai à Clermont par Badger.

A ces mots, Navardin jeta un coup d'œil oblique au pirate pour savoir s'il n'était pas nécessaire que l'Auvergnat mourût en route d'un coup de sang; mais Argow lui répondit:

– Allons, fais ce que je te dis, et rien de plus...

Le matelot regarda l'Auvergnat étonné, et le poussa vers la chaise en lui criant:

– Marchons!...

Ils partirent.

Argow, après avoir demandé dans quel appartement on avait placé Mélanie, se dirigea vers la chambre où la tendre amante du vicaire écoutait avec attention le bruit inaccoutumé qui interrompait le silence de cet antique château. Elle se lève en entendant des pas, elle court.

– Ah! s'écrie-t-elle, c'est vous, monsieur Maxendi! je suis donc sauvée!

La naïveté de cette exclamation fit sourire Argow malgré lui.

– Mademoiselle, lui demanda-t-il, comment avez-vous trouvé ce séjour?

– S'il m'avait été permis de le parcourir, je pourrais donner mon avis.

– Comment! s'écria vivement Argow, j'avais ordonné de vous laisser libre.

– Eh quoi! monsieur, interrompit Mélanie, c'est donc par vos ordres que j'ai été enlevée?... Avec quelle douleur je me vois forcée de changer d'opinion sur votre compte!... Je vous estimais, monsieur, dit-elle avec un accent de reproche; et dans quel but? pourquoi? à quel titre en agissez-vous ainsi envers moi? Savez-vous à quoi vous vous exposez?...

– Mademoiselle, répond le forban en tâchant d'adoucir la rudesse de sa voix et de son visage, croyez-vous que je n'aie pas vu sur votre figure une forte indécision quand il a été question de notre mariage? Vous ignorez à quel excès l'amour peut porter un homme de mon caractère. N'avez-vous donc jamais examiné l'effet que vous produisez sur tous ceux qui vous voient? Ah! mademoiselle, vous avez allumé dans mon cœur une effroyable passion! Je vous avoue cet amour avec la franchise qui distingue les âmes énergiques. Je désire votre possession légitime, elle seule peut m'empêcher de mourir.

– Alors vous mourrez, mon cher monsieur Maxendi, dit-elle en penchant gracieusement sa jolie tête, car jamais homme n'aura rien de Mélanie: elle a tout donné!...

– Par les trente canons de ma dernière frégate! vous en aurez menti! s'écria le forban en colère; et lorsque je vous ai enlevée, c'était pour vous forcer à m'épouser... Comment pouvez-vous reparaître dans le monde après avoir passé quinze jours chez moi?

– Je n'irai plus dans le monde.

– Bon! mais vous ne sortirez d'ici que morte ou ma femme...

– Pour morte, dit Mélanie; la mort est la seule chose que je souhaite: ainsi c'est me servir; pour votre femme, cela ne sera jamais!... jamais!...

– Mais, petite scélérate, vos sourires et votre tête penchée n'empêcheront pas que vous ne soyez en mon pouvoir et que je ne puisse faire de vous tout ce que je voudrai.

– Non, non!

– Comment cela?

– Parce que les malheureux ont toujours un refuge qu'on ne peut leur enlever.

– Et lequel?

– La mort!...

– Oh! je vous empêcherai bien de mourir.

– Monsieur Maxendi, la pensée et la mort sont les seules choses qui soient hors du pouvoir des tyrans et des scélérats: rien ne les asservit...

– Comment, mademoiselle, vous refuseriez cette vie aimable, pleine de jouissance et de plaisirs que je vous offre? Figurez-vous que vous commanderiez à tout, à commencer par moi, avec le despotisme d'un capitaine qui fait manœuvrer un sloop; votre amour-propre sera satisfait sur tous les points, vous serez reine; je vous défierai de former un désir que je ne satisfasse, quand il exigerait même la mort d'un homme.

– Tout cela et rien c'est la même chose, interrompit doucement Mélanie; un de mes rêves et une minute de méditation me donnent plus de jouissance que tous les plaisirs que vous m'étalez inutilement.

– Mais vous ignorez ce que c'est qu'un mari, à quoi il est utile, combien il est tendre; ce qu'il procure de plaisir, vous n'en savez rien.

– C'est vrai; mais je sais, dit-elle avec un fin sourire, que j'aime encore mieux un amant.

– Ah! s'il faut n'être que cela, s'écria le matelot.

– Que cela! dit Mélanie. A mon tour je puis vous répondre, monsieur, que, d'après ce que je vois de vous, il vous est à jamais impossible d'aimer, car un véritable amant n'afflige point ce qu'il aime.

– Ta, ta, ta! reprit Argow en colère. Ah çà, petite folle, prenez garde à votre tête!... elle est trop jolie pour que ces beaux yeux se ferment à jamais... Vous me refusez?...

– Oui, dit Mélanie avec un geste d'horreur.

– Mais on a des motifs, dit le pirate en pliant dans ce moment la rigueur de son caractère d'une manière étonnante devant la naïve simplicité de Mélanie.

– Aussi en ai-je, monsieur Maxendi, car ce n'est ni par aversion ni par un sentiment de haine que je vous refuse; tout homme, fût-il prince, essuierait ce refus... Ecoutez-moi, j'aime! j'aime pour toujours!...

– Ah! pour votre salut, petite femme, ne prononcez pas ces paroles-là devant moi, avec ce regard et cet accent, croyez-moi, n'attisez pas un incendie.

– J'aime, reprit-elle, un être qui aura sans cesse mon amour!...

– Cet homme, dit Argow en la contemplant avec le sourire de l'enfer sur ses lèvres, cet homme ne vous accompagnait-il pas sur le vaisseau qui vous a ramenée en France?

– Joseph!.., s'écria-t-elle, mon frère!... oui, oui, c'est lui!... O mon bien-aimé, dit-elle comme en délire, oui, c'est toi, image chérie!... sur un bûcher je te verrais encore.

– Et vous croyez, reprit le pirate, et vous croyez que je n'ai pas le moyen de vous empêcher de mourir et celui de vous épouser? Allons, ma belle enfant, vous serez madame Maxendi! Lorsqu'on a comme moi cinq millions et douze hommes dévoués, on a tout ce que l'on veut. Aucune puissance humaine, s'écria-t-il en fixant Mélanie de manière à la faire pâlir et frissonner, aucune puissance humaine ne peut vous tirer d'ici; et, forcé de vous rendre, de renoncer à vous, je vous tuerais!...

– Monsieur!... monsieur!... au secours!... s'écria Mélanie, épouvantée de l'horrible expression de ce visage.

– Au secours? répéta-t-il avec un accent d'ironie, vous oubliez que personne ici n'a d'oreilles ni d'yeux pour vous!... tout est à moi. Pensez-vous, de bonne foi, que je vais laisser arriver jusqu'ici votre amant?

A cette idée, Mélanie resta comme une statue de marbre et regarda le pirate avec une expression de stupeur qu'il est impossible de rendre. Jamais son esprit chaste et pur n'avait pu concevoir l'idée d'une scélératesse pareille, et, dans ce moment, Argow semblait, par son attitude et la férocité de son visage, être le crime lui-même.

– Je sais où est Joseph, reprit-il avec un sourire sardonique, je l'ai vu cette nuit, et je puis vous répondre, ajouta-t-il en serrant les lèvres, que vous ne le verrez plus!

– Quoi! vous savez qu'il est à Paris?

– A Paris! dit le pirate surpris. « Est-ce qu'il ne serait pas mort? » se dit-il en lui-même.

– Il a passé, je l'ai vu, reprit Mélanie, et...

– Vous l'avez vu? lui demanda encore Maxendi.

– Oui, son aspect a rafraîchi mon âme... le malheureux! il allait à Paris!

En ce moment, son visage avait une expression divine; on eût dit une de ces saintes dont la tête est entourée d'une auréole céleste.

– Ah! il est à Paris, dit le forban, c'est bon, je l'ignorais.

Mélanie pleura de désespoir en voyant que sa candeur donnait des armes contre elle.

– Ma belle enfant, je vais envoyer mes gens en campagne, car ce Joseph doit revenir par ici. Alors, dans peu, il vous faudra choisir entre ma main et la mort de votre amant. Aussi bien, je l'ai déjà juré, et c'est un grand miracle...

– Grand Dieu! s'écria Mélanie, où suis-je?...

Et elle se laissa tomber dans un fauteuil en versant un torrent de larmes.

– Vous voyez, dit froidement Argow, toute l'étendue de mon amour: il me rend capable des plus grands excès. Ma reine, je vous laisse réfléchir à ces propositions, mais je veux vous donner un fil pour vous tirer du labyrinthe où elles vous entraîneront; souvenez-vous bien que de ce que je dis à ce que je fais il n'y a qu'un pas, et ce pas, il ne me faut qu'une minute, une seconde pour le faire. Adieu!... ne pleurez pas, les pleurs sont inutiles. Prenez une résolution, et... il n'y en a qu'une bonne.

– Grand Dieu! répéta Mélanie en se tordant les bras de désespoir, tu ne me secourras donc pas! Je souffre presque autant que lorsque Joseph m'a dit adieu.

Argow la contempla, car elle était plus que belle, puis il s'en alla en lui lançant un regard de maître et il la laissa dans un horrible état de souffrance. Elle pleura toute la journée, toute la nuit; elle ne voulut rien prendre, et son esprit, fatigué par tant de secousses, ne put s'arrêter à aucun projet raisonnable.

CHAPITRE XXV

Le maire de Vans se prête aux desseins du pirate Dîner au château La femme du maître de poste prend le parti de madame Hamel Arrivée de Joseph Il aperçoit Mélanie Combat Le vicaire s'enfuit

ARGOW revint dans le salon de son château, où, dans ce moment, Vernyct et deux pirates retirés, au service de M. Maxendi, buvaient du punch à qui mieux mieux.

– Oh! oh! s'écria le maître forban, arrêtez la cuiller! ne levez pas tant les coudes! il nous faudra user du pousse-moulin ces jours-ci.

A ces paroles, les trois matelots regardèrent avec étonnement Argow, qui vint s'asseoir à côté de Vernyct...

– Dis-nous donc, mon garçon, lui cria Maxendi en le secouant brusquement, comment se fait-il que le jeune homme de l'auberge ne soit pas dans le champ du Seigneur?

– Si tu ne le sais pas, toi qui sais tout, comment veux-tu que je le sache, mon capi...taine? répondit Vernyct ivre.

– Ah! les brutes! s'écria Maxendi, cela n'aura jamais de tenue, ils ne pourront jamais prendre...

– Ah! que si, mon sup...é...rieur, que si, nous prendrons bien... toujours...

– ... (ceci remplace l'effroyable juron d'Argow) écoutez-moi!... (Et en disant cela Argow saisit le vase d'argent et le jeta par la fenêtre...) Le premier qui, jusqu'à mon mariage,

se grise, je le renferme à la cave dans un tonneau de vin de Champagne.

Tous regardèrent le pirate avec effroi.

– Vernyct! s'écria-t-il en lui frappant sur l'épaule, as-tu ton bon sens maintenant?...

– Présent, mon capitaine, répondit le lieutenant en secouant les fumées du punch.

– Et vous, Scalyt, Ornal et Carilleyn, êtes-vous à la manœuvre?

– A nos pièces! crièrent-ils.

– C'est bon, dit Argow d'un air plus radouci; vous allez d'abord faire nettoyer tout le château en un tour de main; vous aurez à vous habiller d'une manière décente et même somptueuse. Toi, Scalyt, tâche de ne pas fourrer tes mains à chaque instant dans tes poches; Ornal, ne te gratte pas; et toi, Carilleyn, ne mets pas dans ta bouche une seule feuille de tabac; que personne ne jure... sans quoi, à la cave! elle remplacera la cale. Enfin, mes enfants, quoique cela vous soit bien difficile, prenez-moi les manières, le ton des gens de la haute société, ne parlez pas tous ensemble, ne vous coupez pas la parole, pas de gestes, pas d'injures... Songe, Ornal, que tu es duc, Scalyt marquis, et Carilleyn baron. Vernyct, tu vas dire au cuisinier de se distinguer, et de nous faire pour demain un dîner à trois services; tous nos gens seront en livrée, on mettra un suisse à la porte du château, que les jardiniers ratissent les avenues et me nettoient le petit bois de l'entrée et tout ce qui tombe en ruines! m'entendez-vous?

– Qu'il a d'esprit le capitaine! dit tout bas Scalyt à Ornal, il est capable de tout...

– M'entendez-vous?... répéta Argow.

– Oui! crièrent les quatre forbans.

– Eh bien! donc, branle-bas! répondit Maxendi.

– En avant, dit Carilleyn, je veux que le feu Saint-Elme me brûle si je comprends ce qu'il veut faire; mais en avant!

– Eh bien! dit Vernyct quand il fut seul avec Argow, que prétends-tu?...

— Ce que je prétends? épouser Mélanie; et pour cela, attendu les difficultés, il nous faut *embosser* le maire de la commune afin qu'il ne soit pas trop scrupuleux sur nos titres, et il faut à toute force lui faire croire que des chats sont des lièvres... Tu vas donc aller, de la part de M. le comte de Maxendi l'inviter au somptueux repas de demain, et, comme il faut prendre toutes ses précautions, tu auras à lui faire entendre que je suis instruit qu'un séditieux, caché sous le nom de Joseph, doit arriver en ce pays, et, pour s'en saisir et le surveiller quand il viendra, tu placeras quelque fine mouche, Gornault par exemple, en embuscade dans le village. Allons, va t'habiller, prends la calèche, et étudie un peu le caractère de ce maire de village, pour savoir en quel endroit je pourrai jeter le *grappin* sur lui.

— Mais, Argow, mon ami, ta tête, cette tête excellente, déménage donc! Comment, tu vas épouser cette poulette! Es-tu fou? est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux... tu m'entends! ajouta-t-il en regardant Maxendi, et ton envie satisfaite, la planter là.

— Je l'aime, Vernyct, et sur ta tête respecte-la. Si elle m'échauffe et qu'elle refuse de m'épouser, j'aurai toujours ce moyen-là... Allons, marche.

Vernyct s'en fut en murmurant et en pensant que ce mariage était le comble de la folie; car, se disait-il:

« Une fois Argow marié, sa femme nous chassera tous, il deviendra sage, s'attachera à la vie, nous laissera là comme des chiens morts... et du diable si l'on peut jouter avec lui; il est rusé, ce qu'il veut, il faut le vouloir. Si ce mariage pouvait manquer... sans que ce fût de notre faute! car il nous ferait sauter la cervelle.. » En devisant ainsi, Vernyct s'habillait, la calèche s'apprêtait, et en un instant il arriva chez le maire. Ce dernier, en voyant une voiture s'arrêter à sa porte, se frotta les mains et fit place au lieutenant.

— Monsieur, n'êtes-vous pas le maire de Vans? Pourrais-je avoir l'honneur d'obtenir un instant d'audience?

— Monsieur!... monsieur!... dit le maire, troublé par cette

déférence qui flattait son orgueil, monsieur, asseyez-vous, entrez, faites-moi l'honneur...

Vernyct entra dans la salle, où madame Hamel était assise auprès de la femme du maître de poste, qu'elle instruisait d'une partie de ses malheurs.

— Ma femme, vite un siège...

— Monsieur est sans doute attaché au gouvernement?

— Je suis, reprit Vernyct en croisant ses jambes et se balançant sur sa chaise, je suis l'ami intime de M. le comte de Maxendi, qui, depuis un an, est propriétaire de la terre de Vans...

A ces mots madame Hamel, pressant la main de l'hôtesse, prêta la plus grande attention à ce que Vernyct allait dire à M. Gargarou.

— Maxendi, reprit le pirate, regrette beaucoup que les occupations et le soin des affaires publiques l'aient jusqu'à présent retenu à Paris, car il aime beaucoup votre pays, et il compte désormais l'habiter tous les étés. Il m'envoie, monsieur le maire, vous inviter à dîner avec lui pour demain. Il désire singulièrement faire votre connaissance, et il veut, je crois, traiter avec vous de quelque affaire; nous n'aurons presque personne, nous serons en petit comité avec le marquis Scalyt, avec le célèbre Ornal et un baron allemand...

— Monsieur, interrompit le maître de poste, qui ne se sentait pas de joie, ces messieurs sont-ils quelque chose dans le gouvernement?

— Comment donc!... s'écria Vernyct en faisant un geste de dédain, ce sont tous les amis du ministère actuel, ils sont très-influents...

— Ah!... dit M. Gargarou, j'aurai l'espoir de faire doubler ma poste, si ces messieurs veulent prendre intérêt à moi. Monsieur, j'ai d'ici à A...y deux montagnes, et trois d'ici à Septiman, vous comprenez quelle injustice...

— Vous devez, interrompit Vernyct, être fort attaché à la noble famille qui gouverne l'Etat, monsieur le maire...

— Comment, si j'y suis attaché!... s'écria Gargarou.

— Eh bien! vous comprenez alors qu'il est très-

important de déjouer toutes les trames des pervers qui en veulent au bonheur des amis de la légitimité.

— La légitimité!... Ah! ma femme, le voilà!... s'écria le maître de poste en se frappant le front, la *légitimité*, il faut que j'écrive ce mot-là, je ne peux jamais m'en souvenir... Le gouvernement de la légitimité.

— Monsieur, reprit gravement Vernyct, maintenant que vos bons sentiments me sont connus, je vous signale un jeune homme nommé Joseph... (madame Hamel frémit) comme un ennemi du gouvernement, un séditieux, et il importe singulièrement au ministère de l'arrêter, car il tient les secrets d'une conjuration... Vous me comprenez?... Il doit venir dans ce village; si vous l'arrêtez, vous deviendrez au moins sous-préfet!... donnez-en avis sur-le-champ au château, et envoyez-nous le coupable...

— Sous-préfet!... s'écria le maire... Ma femme!... ma femme!...

— Tais-toi, grosse bête! lui dit tout bas sa femme; tout ce qui reluit n'est pas or.

— Au surplus, continua Vernyct, je vous laisserai ici un jeune homme qui vous sera d'un puissant secours; il est alerte, vif, et a bon pied, bon œil... Ainsi, reprit-il, vous nous ferez l'honneur de venir dîner avec nous demain...

— Comment donc, mais certainement, dit M. Gargarou en reconduisant le lieutenant son chapeau à la main et en saluant à chaque pas.

— Eh bien! ma femme, tu vois!... s'écria le maître de poste qui ne se tenait pas de joie, notre poste est doublée, je suis sous-préfet... Mais, dit-il, ce M. Joseph... c'est notre jeune homme d'avant-hier... Oh! oui! il avait bien la figure d'un conspirateur, l'air sombre... Eh! il demeure, s'écria-t-il en tirant de sa poche le billet laissé par le vicaire, il demeure... (il mit ses lunettes) rue de la Santé...

Le maître de poste se retira pour réfléchir à cette affaire importante.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! comme tout cela s'embrouille, dit madame Hamel à madame Gargarou, ma pauvre tête n'y suffira pas! Qui est-ce qui a dit à M. Maxendi

que Joseph doit revenir, quand ma lettre ne fait que de partir?... Que faire?...

— Ma pauvre dame, répondit l'hôtesse, je m'intéresse singulièrement à ce beau jeune homme que j'ai vu hier, et il est impossible que ce soit un méchant homme.

— Lui, un conspirateur!... mais ce sont des mensonges... c'est le fils d'un contre-amiral.

— D'un contre-amiral! s'écria la jeune femme... Ecoutez, je ne suis pas d'avis que Gargarou se mêle de cette affaire; cet homme qui est venu tout à l'heure m'a l'air de se donner pour ce qu'il n'est pas. Nous voyons tous les jours les grands seigneurs quand ils voyagent, et celui-là me paraît de fabrique. Ecoutez, il faut que vous alliez à la poste voisine, du côté de Paris; que là vous attendiez votre jeune homme... et vous l'avertirez de se déguiser en paysan, il arrivera ici à pied et je dirai que c'est un de mes cousins.

Comme elle achevait ces mots, une vieille femme entra dans l'auberge et s'avança vers madame Gargarou.

— Ah! madame, dit-elle, je venons vous payer ce que je vous devons... Allez, ce jeune homme qui a visité ma chaumière a joliment mis du beurre sur mon pain.

— Quel jeune homme?... demanda madame Hamel.

— Un grand, beau, le fils de cette jeune dame qui... Vous savez l'histoire? dit la femme.

— Oui... dit l'hôtesse, eh bien?

— Eh bien! il m'a donné une lettre à porter à la marquise de Rocourt, à l'autre bout de la forêt... on m'a fait entrer dans le plus beau château, dans des appartements!... dame! c'est un pair de France!... Aussitôt qu'elle a lu ma lettre, voilà-t-il pas qu'elle a couru à son secrétaire et qu'elle m'a baillé un sac de douze cents francs... et qu'elle a fait plus de cris de joie!... elle a dit qu'elle viendrait ici...

— La marquise de Rocourt! s'écria l'hôtesse... allons, allons, je vais dire à Gargarou qu'il aille prudemment dans cette affaire-là... ce jeune homme... Allez, ma bonne dame, dit-elle à madame Hamel, courez à l'autre poste et guettez-le...

La pauvre madame Hamel se mit en route malgré le

mauvais temps, et chemina vers Septinan, en s'éloignant à regret de l'endroit où était Mélanie.

— Votre mari n'est-il pas le berger de mon frère? demanda l'hôtesse à la vieille femme.

— Oui, madame, à votre service!...

— Et bien! il faudra qu'il me fasse le plaisir de montrer le métier à l'un de mes cousins, et qu'il garde le secret sur ce que je lui dirai...

La vieille femme s'en alla, joyeuse, raconter dans tout le village l'heureux événement qui la tirait de la misère.

L'hôtesse eut une grande querelle avec son mari sur la conduite qu'il avait à tenir avec M. Maxendi; mais l'hôte, gonflé d'ambition, défendit à sa femme de se mêler des affaires du gouvernement. Madame Gargarou résolut alors de servir secrètement la cause de M. Joseph, et le maire se dévoua par contradiction à la cause de M. Maxendi. Le lendemain, le maître de poste se para de son mieux et se dirigea vers le château où gémissait la tendre Mélanie... Un grand laquais, vêtu d'une livrée splendide, l'annonça dans le salon par le titre de M. le maire de Vans-la-Pavée. Argow courut au-devant de lui, et, successivement, il présenta ses quatre compagnons. Le maître de poste fut ébloui en se trouvant dans la compagnie d'aussi nobles personnages, et l'on ne tarda pas à se mettre à table. M. Gargarou ne revint pas de son étonnement à l'aspect du luxe déployé sur cette table couverte d'argenterie, de cristaux et de vins fins, dont on changea fréquemment.

— Monsieur le maire, dit Argow, vous ne vous douteriez pas de la raison pour laquelle je vous ai prié de passer chez moi?...

— Non, monsieur, répondit respectueusement le maire.

— C'est pour mon mariage, continua négligemment le pirate. Comme j'ai résolu d'habiter souvent ce village et de me faire bien venir de ses habitants, je n'ai pas voulu me marier à Paris... A propos, mon cher monsieur Gargarou, l'on m'a dit que vous désiriez voir doubler votre poste?

— Ah! monsieur! s'écria l'aubergiste, c'est une indignité qu'on ne me l'ait pas doublée depuis longtemps; vous qui

avez voyagé sur cette route, vous savez combien elle est rude pour moi des deux côtés...

— On vous la doublera! Ne faut-il pas une ordonnance, une loi?

— Une loi, je crois, monsieur.

— Ah! une loi, une petite loi, dit Maxendi en regardant ses compagnons.

— Nous avons la majorité, dit Vernyct, et une loi de plus, c'est une bagatelle.

— Marquis, ajouta Argow en parlant à Vernyct, cela te regarde, car tu es l'ami du ministre de l'Intérieur.

— Monsieur le maire, reprit-il en frappant sur le bras du maître de poste, je voudrais que ce mariage se fît très-promptement, et l'un de mes amis doit m'envoyer une ordonnance du ministère de la justice qui me dispensera de la seconde publication, ainsi, vous pouvez commencer et préparer la première; je vous donnerai toutes les pièces, et la semaine prochaine nous danserons ici...

— Mais votre future?... demanda le maître de poste...

— Elle est ici, reprit Argow, mais je n'ai pas voulu la faire assister à un repas où elle se serait trouvée seule au milieu de six hommes; vous sentez qu'une jeune fille, ma cousine, dont je suis le protecteur...

— Est-ce que ce serait la jeune femme que l'on a amenée l'autre jour? demanda le maître de poste, on la disait folle...

— Folle! dit Argow, elle l'est un peu, c'est-à-dire qu'elle aime un jeune libéral assez mauvais sujet, qui est parvenu à lui tourner la tête. Ces gens-là mettent le désordre dans les familles comme dans l'Etat. Ma jeune cousine m'épouse donc avec un peu de répugnance, mais elle ne sera pas mariée depuis quinze jours, que cette fantaisie se dissipera. Je vous dis cela, parce que nous sommes bons amis, et que vous la verrez un peu chagrine peut-être...

— Mais, reprit M. Gargarou, a-t-elle son père et sa mère?... car...

— Orpheline, dit Vernyct; allez, monsieur Gargarou, le présent de noces de M. le comte sera de doubler votre poste...

— Monsieur le maire, reprit Argow, je vais faire venir un avocat pour notre contrat de mariage que vous signerez, j'espère!... il rédigera les actes, ce qui pourrait vous embarrasser un peu; nous ne serons pas dérangés, et vous n'aurez qu'à signer...

— Je n'aurai qu'à signer! répéta le maire un peu étourdi par le vin, et j'aurai ma poste doublée, car vous qui êtes dans le gouvernement...

— Le gouvernement de l'Etat... continua Ornal.

— Et de la légitimité, dit Vernyct.

— Oui, reprit le maître de poste, la légitimité du gouvernement, de l'Etat, du royaume... j'y suis attaché, et nul ne peut dire que je ne suis pas bon Français et honnête homme.

Argow, voyant à quel homme il avait affaire, jugea qu'il n'éprouverait aucune opposition de sa part dans le dessein qu'il méditait. Il lui versa si souvent rasade et ses compagnons lui donnèrent de si bons exemples, que M. Gargarou et les quatre matelots devinrent complètement ivres. Argow fit promettre tout ce qu'il voulut au maire, au nom du gouvernement et de la sûreté du trône; puis il invita le maire à venir dîner dans trois jours, parce qu'alors l'avocat prétendu serait arrivé et rédigerait l'acte de mariage pour lequel Argow devait faire demander toutes les pièces nécessaires, en fabriquant les plus essentielles. La pauvre Mélanie passa ces trois jours dans une mortelle tristesse. Ses fenêtres donnaient sur la lisière de la forêt, et les arbres dépouillés de feuilles, la campagne déserte, la nature en deuil, formaient un spectacle en harmonie avec les sombres pensées qui l'assaillaient. La jeune fille pâlissait chaque jour et se désolait de ne plus voir madame Hamel. Elle allait souvent à sa fenêtre pour contempler la campagne déserte, et revenait s'asseoir sur son fauteuil en pensant toujours à Joseph et ne désirant plus son arrivée dans les lieux où M. Maxendi était tout-puissant, puisque ce farouche ravisseur avait juré sa mort; elle sentait que, si Joseph ne tombait pas au pouvoir d'Argow, ce dernier ne pourrait pas lui présenter la cruelle alternative de la mort de son frère ou de son

mariage. Pendant que ces choses se passaient à Vans-la-Pavée, madame Hamel s'était rendue à pied à Septinan, et cette pauvre femme, que ces tristes événements avaient fait sortir de son caractère, trouvait dans sa tendresse et dans son dévouement une activité de corps et d'esprit qui semblait au-dessus de ses forces. Elle se tint sur la route de Paris tout le jour, et pendant la nuit elle veillait en écoutant le moindre bruit, et arrêtait chaque voiture pour voir si Joseph n'y était pas.

Enfin, sur la fin du second jour, un courrier arrive au grand galop à la poste et demande quatre chevaux qui seront payés double. On s'empresse, madame Hamel se tient sur la porte de l'écurie, les pieds dans la boue et en souliers de satin presque usés. Au bout de quelques minutes, elle aperçoit Joseph.

— Mon fils, s'écria-t-elle, ne va pas plus loin!...

— Quoi! c'est vous, ma mère!... Mélanie, Mélanie, où est-elle?... C'était donc elle?...

— Descends, et reste ici... Finette, dépêchez.

Le vicomte, pâle, abattu, presse madame Hamel dans ses bras et l'embrasse en pleurant.

— Mélanie, où est-elle?

— Mon fils, dit la vieille femme à voix basse, sortons d'ici; laisses-y ta voiture et viens à l'écart; tu as affaire à un homme rusé, habile, puissant, et l'on ne saurait trop prendre de précautions... Viens, Finette.

— Ah! s'écria le vicaire, je vais requérir la force armée, ou des gens que j'achèterai, s'il le faut, et j'enlèverai Mélanie de vive force; je périrai plutôt!

— Il va tout perdre! s'écria madame Hamel; mon ami, écoute-moi. Au premier pas que tu vas faire dans ce pays-ci, l'on t'arrêtera. Pendant que tu seras en prison, sauveras-tu Mélanie, que l'on peut emmener si l'on sait que tu es ici?

— Je la suivrai! s'écria le vicaire.

— Non, mon ami, il faut que tu te déguises ici en paysan, et Finette en paysanne; il faut que Finette passe pour ta femme; alors, sous ce costume, et lorsque tu seras à l'abri

des desseins des méchants, tu pourras chercher les moyens de tirer Mélanie de sa prison, du château de M. Maxendi.

– D'Argow! ma mère, c'est celui qui a soulevé l'équipage de notre vaisseau!...

Madame Hamel resta muette de stupeur.

– Mon fils, sauvons-la! Argow est capable de la tuer!...

Alors le vicaire, admirant la justesse des avis de madame Hamel, retourna à la poste et paya les chevaux, en priant le maître de poste de Septinan de garder sa voiture et de la tenir toujours prête à partir avec de bons chevaux; puis il revint à l'auberge de madame Hamel, il quitta ses habits, colla ses cheveux sur son front comme le font les paysans, et se revêtit du costume que la soigneuse femme avait acheté d'avance. Finette emprunta le déshabillé d'une fille de l'auberge, et madame Hamel ayant aussi pris un costume de campagne, ils s'acheminèrent tous trois du côté de Vans-la-Pavée. Durant le chemin, madame Hamel mit le vicaire au fait de ce qui s'était passé. Heureusement pour eux, le maître de poste de Vans, M. Gargarou, ne se trouva pas dans la salle de son auberge lorsque Joseph s'y présenta, car, en voyant ce jeune cousin de sa femme avec madame Hamel, il n'aurait pas manqué de concevoir de graves soupçons, puisque madame Hamel avait avoué devant lui connaître M. Joseph.

– Vous ne pouvez pas rester ici, mon cousin, dit finement la jolie hôtesse en parcourant des yeux le jeune vicaire, vous y seriez trop en danger, car M. Maxendi a tellement fanatisé mon mari, qu'il ne rêve que votre arrestation. Si vous voulez réussir dans votre entreprise, rendez-vous à la maison que vous avez visitée il y a quatre jours, et vous y trouverez deux braves gens qui vous sont dévoués; vous prendrez un manteau de berger et vous tournerez autour du château; et, puisque vous êtes amoureux, l'amour vous conseillera, et Dieu vous sera en aide... Le vicaire laissa Finette et courut à la chaumière. Le mari et la femme se chauffaient à un bon feu de tourbe lorsque leur porte s'ouvrit, ils se retournèrent et la sœur de Marie reconnut le vicaire.

– Mes amis, s'écria-t-il, vous devez me cacher; la femme de l'auberge vous en a sans doute prévenus; si elle ne l'a pas fait, songez à garder le silence sur moi, et je payerai votre discrétion; je suis pour tout le monde un pauvre paysan, et nous allons conduire ensemble les troupeaux. Allons, mon ami, prenons nos manteaux et sortons.

– Un instant, mon bon monsieur, les moutons ne sortent pas maintenant, ils sont à la ferme.

– Allez donc les chercher, car je meurs d'impatience...

Et le vicaire, revêtant l'humble manteau du berger, sortit précipitamment et se mit à la porte en regardant le château qui renfermait sa bien-aimée.

En ce moment Mélanie était à la fenêtre; elle contemplait la campagne d'un œil rempli de larmes, sans pouvoir reconnaître à travers le nuage de ses pensées si elle désirait ou ne désirait pas Joseph. Elle voit un troupeau de moutons dirigé par deux hommes s'avancer vers les fossés du château.

« Qu'ils sont heureux! se disait-elle, ils sont libres... »

Le troupeau s'approche de plus en plus, car les chiens, aiguillonnés par la voix de leur maître, mordent les moutons pour les faire avancer plus vite. Cette singularité frappa Mélanie, elle ouvrit sa fenêtre, et, posant ses bras sur la pierre froide, elle s'accouda pour deviner le motif de cette précipitation du berger. Un des bergers s'assied sur une pierre, et l'autre l'imite. Tout à coup, Mélanie aperçoit un des bergers s'avancer et regarder dans la campagne. Elle tressaille involontairement en croyant reconnaître la marche de Joseph; son cœur bat avec violence, elle respire à peine. En ce moment Joseph, chantant un air connu de tous deux, acheva de se dévoiler. Mélanie ne voit plus rien, elle se sent défaillir, mais la voix de Joseph la soutient. Ah! rien ne peut dépeindre le charme d'un tel moment; que ceux qui ont aimé se l'imaginent. Après deux ans se revoir, et se revoir séparés par des dangers affreux!... Mélanie, l'imprudente Mélanie, agita son mouchoir pour dire à son frère qu'elle entendait sa voix. Le vicaire, tout

entier à cette douce contemplation, heureux, oubliant les lieux et les circonstances, agita le sien.

– Retirons-nous, monsieur, dit le berger; voici un homme qui accourt; venez de ce côté, si vous m'en croyez.

Cet homme était le matelot chargé de surveiller la partie de la campagne sur laquelle les fenêtres de Mélanie avaient leur vue. Il vint rôder autour des deux bergers, et voyant les mains de Joseph:

– Il me semble, mon ami, dit-il, que vous avez les mains bien blanches pour un homme de la campagne...

– Qu'est-ce que cela vous fait? demanda le berger.

– Je ne te parle pas, à toi!

– Mais moi je te parle, dit le berger.

– L'ami, continua le matelot après avoir toisé les deux bergers, toi qui as une chemise de batiste pour garder les troupeaux, pourrais-tu me dire ce que font ces moutons dans un endroit où il n'y a pas un brin d'herbe?

– Encore un coup, qu'est-ce que cela te fait? s'écria le berger.

– Ce que cela me fait?... tu vas le voir!...

Et le brigand siffla trois coups.

– Vous êtes sur nos terres, et vous n'avez pas le droit d'y mener vos moutons, s'écria-t-il.

– Ah! je ne sais pas mon métier, peut-être, répondit le berger.

Comme il finissait ces paroles, trois grands laquais arrivèrent en courant, et le matelot leur cria de s'emparer de Joseph. Il s'engagea un combat, et les chiens donnèrent un moment l'avantage au berger; alors le vicaire, saisissant cet instant pendant lequel il avait réussi à se délivrer des deux hommes qui l'avaient assailli, il prit sa course en se dirigeant vers la forêt avec la rapidité d'une flèche. Les laquais, abandonnant le berger, se mirent à la poursuite de Joseph; mais le gardeur de troupeaux ameuta ses chiens après ces brigands, ils furent arrêtés dans leur course et forcés de se défendre des morsures. Au reste, Joseph, élevé dans les forêts et dans les montagnes, était beaucoup trop agile pour qu'aucun de ceux qui le pour-

suivaient pût l'approcher. Mélanie, que ce combat avait rendue tremblante comme les feuilles qui restaient encore aux arbres, vit avec joie son frère disparaître dans la forêt. Sur-le-champ Argow fut instruit de la présence de son rival, il redoubla les gardes autour du château et mit ses gens en campagne, en s'applaudissant de ce que Joseph était venu s'offrir à ses coups.

CHAPITRE XXVI

Rencontre Le charbonnier et sa famille Le vicaire s'introduit au château et revoit Mélanie Dangers évités

LA nuit arrivait à grands pas, et le vicaire courait toujours avec la même vitesse à travers l'immense forêt dans laquelle il était entré. Au bout de deux heures il commença à sentir la fatigue et le besoin; alors il marcha plus lentement en se dirigeant, avec précaution, en ligne droite, pour arriver à une des extrémités de la forêt. En entrant dans une route plus fréquentée que celles qu'il venait de traverser et dont les ornières assez profondes indiquaient le passage des voitures, il entendit au loin le mouvement d'une charrette, le claquement d'un fouet et le sifflement du conducteur. Il courut alors vers l'endroit d'où partait ce bruit, afin de savoir en quelle partie de la forêt le hasard l'avait conduit.

— Mon brave homme, dit-il à un paysan couvert d'une blouse et qui était d'une taille énorme, pourriez-vous me dire où je suis?

— A une demi-lieue d'Aulnay, répondit le grand charretier.

— Mais, reprit le vicaire, votre voix ne m'est pas inconnue... N'êtes-vous pas Jacques Cachel, le bûcheron-charbonnier qui demeure sur la hauteur?

— Ah! c'est M. Joseph! s'écria Cachel. Ah! monsieur le vicaire, je n'ai pas pu vous témoigner ma reconnaissance

pour le service que vous m'avez rendu. Usez de moi corps et âme. Je vous dois ma petite fortune, car c'est moi qui fournis le bois et le charbon au château de Vans, et c'est une pratique que j'aurais perdue si j'avais été en prison. Monseigneur m'a obtenu ma grâce, et vos bontés, celles de madame la marquise, m'ont mis sur le pinacle. Corps, âme et biens, je suis à vous, monsieur Joseph. Mais par quelle aventure vous trouvez-vous à cette heure dans cette forêt, tandis que depuis huit jours tout Aulnay est sens dessus dessous? tout le monde vous pleure. M. le marquis est parti pour Paris, pour aller à votre recherche. On dit que vous êtes un grand seigneur. M. Leseq, M. Gausse, mademoiselle Marguerite, ne cessent de parler de vous et de votre histoire; c'est ma femme qui m'a tout conté... ma pauvre femme! Ah! comme votre retour va étonner! Monseigneur l'évêque est venu vous chercher ici, et il y a des gens qui disent que le frère de l'évêque, un contre-amiral, est mort le soir de son retour; il y a des manigances d'enfer!

— M. de Saint-André est mort! s'écria Joseph, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, par une bien bonne raison.

En effet, aussitôt que le bûcheron avait parlé de l'accès qu'il avait au château d'Argow, le vicaire était tombé dans une méditation dont il ne fut tiré que par la nouvelle de la mort de M. de Saint-André.

— Jacques, reprit-il, puis-je compter sur votre dévouement et sur votre discrétion, dont la volubilité de votre langue ne me donne guère bonne opinion?

— Monsieur, répondit Jacques Cachel, comptez sur moi comme sur vous-même. Je vous prouverai ma discrétion et mon dévouement en temps et lieu.

— Marchons donc vite à ta chaumière, parce que j'ai faim et que je suis fatigué.

Cachel donna un coup de fouet à ses chevaux, et en un quart d'heure ils aperçurent la lumière qui brillait par la lucarne de la chaumière déserte.

— Allons, femme, ouvre! c'est moi!... Entrez, monsieur; je vais aller mettre mes chevaux à l'écurie, que, grâce à madame la marquise, nous avons fait arranger...

— Chut! s'écria le vicaire en arrêtant l'exclamation d'étonnement que la femme de Cachel allait pousser, chut! ma bonne mère! et attendez votre mari, j'ai à vous parler à tous deux.

Le bûcheron étant rentré, le vicaire s'assit entre le mari et la femme; on se rapprocha du feu, que Cachel ranima, et M. Joseph, s'assurant du sommeil des enfants, parla en ces termes:

— Mes chers amis, songez qu'avant toute chose il faut me promettre solennellement de ne pas ouvrir la bouche sur ma présence en ces lieux; c'est le point le plus important. Maintenant, Cachel, je vous promets deux mille francs si nous parvenons à tirer du château une jeune fille que M. Maxendi y retient. Pour cela il faut du courage, de l'adresse et de la discrétion, de l'activité et un dévouement sans bornes. La première chose à faire, ce sera, Cachel, d'aller tous les jours au château pour savoir ce qui s'y passe et de m'en instruire.

— Justement! monsieur, interrompit Cachel, demain j'y porte du charbon, et après-demain six voitures de bois... J'y suis connu du concierge et du cuisinier en chef.

— Bon! bon! Cachel, s'écria le vicaire transporté de joie, nous allons rêver au moyen de m'y introduire, car il faut que je voie Mélanie... Demain, au lever du soleil, vous irez acheter un cheval réputé bon coureur, pour le tenir prêt à tout événement.

— Il y aurait celui de M. de Rocourt, si, par Marie, nous pouvions l'emprunter.

— Connaissez-vous, demanda le vicaire, la distribution intérieure du château?

— Monsieur, répondit le charbonnier, il y a deux ailes et une façade; le grand escalier est dans la jonction de l'aile gauche avec le corps de logis principal du château, et cet escalier conduit dans une immense galerie où sont les appartements de cette aile gauche dans laquelle est cette jeune dame. Quant aux grands appartements, ils sont au rez-de-chaussée de la grande façade.

— Ainsi, dit le vicaire, pour aller chez Mélanie il faut

traverser la cour, aller dans le vestibule où commence le grand escalier, et... sa chambre donne sur la campagne... Eh bien! Cachel, dites-moi maintenant où est la cuisine où vous apportez sans doute votre charbon.

— Les cuisines, monsieur, sont justement dans le rez-de-chaussée de cette aile gauche, et la porte n'est pas loin du perron.

— Cachel, s'écria le vicaire, demain je me mettrai dans un de vos sacs de charbon, et je me hasarderai dans ce labyrinthe. N'y allez qu'à la nuit tombante... O bonheur! je verrai Mélanie!

Le vicaire fit un frugal repas, que sa faim lui fit trouver excellent, et il se coucha dans son manteau, en recommandant encore la discrétion au mari et à la femme. Malgré sa fatigue, le vicaire ne put dormir, et, toute la nuit, Mélanie fut l'objet de ses pensées. La mort de M. de Saint-André lui donnait un espoir qu'il osait à peine s'avouer. Emporté par les dangers que courait Mélanie, emporté par la violence de sa passion, il remettait à un autre temps d'examiner les graves questions que ferait naître son désir de revoir Mélanie; il ne voyait qu'une chose: le bonheur de sa sœur, sa félicité, et son amour si bien partagé. Le lendemain matin, la femme de Cachel se mit à coudre un sac assez grand pour contenir et cacher le vicaire, et, lorsque tout fut préparé, Joseph se mit en route avec le charbonnier, en prenant ses mesures de manière à n'arriver au château de Vans que vers les cinq ou six heures du soir. Lorsqu'il fut sur le point de quitter la forêt, Joseph, montant sur la charrette, se coula dans le sac noir qui lui était destiné, et le charbonnier, sifflant et faisant claquer son fouet, se dirigea vers le château. Quand il fut à la porte de la dernière grille, le matelot chargé de l'inspection de cette partie s'avança en criant:

— Qui est-ce?... car il faisait assez nuit.

— C'est moi! s'écria Cachel, je n'ai pas pu venir plus tôt, car la pluie a gâté les chemins.

— Ah bien! vous allez être joliment reçu du cuisinier, maître Jacques Cachel! il y a un grand dîner, et il jure

après vous depuis une heure; il vient d'envoyer un gâte-sauce voir si vous n'arrivez pas.

— Ne m'arrêtez donc pas...

— Ah! c'est vrai, vous êtes de la maison, passez; mais, voyez-vous, les cartes se brouillent; hier il y a eu engagement avec l'ennemi, et l'on est à sa poursuite, on redouble de surveillance. Ce n'est pas peu qu'une fille à garder lorsqu'elle a un amant qui rôde... Allez!...

Et Jacques d'enfiler l'avenue, de passer la cour en criant: « Gare! » et jurant après les chemins. Il conduisit sa voiture juste en face de la porte de la cuisine.

— Arriverez-vous? s'écria le chef en colère; vous perdrez la pratique, monsieur Cachel!... Et le chef, faisant signe à un marmiton, l'aide de camp du cuisinier se mit en devoir de monter sur la charrette pour jeter les sacs.

— Hé! hé! gâte-sauce! s'écria le charbonnier effrayé et jetant le jeune homme par terre en le saisissant par le cou; je ne touche pas à tes plats, ne va pas casser mon charbon!...

Aussitôt Cachel atteignit un sac et le porta au milieu de la cuisine.

— Parbleu! monsieur Lesnagil, vous n'avez guère l'idée de ce que c'est qu'un chemin... mes chevaux ont manqué périr dans un bourbier...

Cachel retourna à sa voiture et rangea plusieurs sacs le long du mur. En mettant Joseph contre l'escalier:

— Sortez, lui dit-il, je vais amuser le chef pendant une bonne demi-heure.

Joseph sort de son sac, s'élance dans l'antichambre, et il entend les voix bruyantes des convives, car c'était justement le jour où le maire dînait pour la seconde fois chez M. Maxendi. Le vicaire frémit involontairement; il monte rapidement les escaliers et arrive dans cette sombre galerie où il présume que la chambre de Mélanie doit se trouver. Il parcourt la galerie, et il voit de loin une lueur s'échapper sur le carreau par l'intervalle qu'il y a toujours entre une porte et les dalles du plancher. Il se hasarde à ouvrir la porte; il entre... Mélanie, assise sur un fauteuil, lisait sa

lettre. Elle lève la tête, regarde dans l'ombre... elle jette un cri et tombe comme morte en reconnaissant le visage du vicaire. Ce dernier s'élance, et les plus doux baisers la firent revenir à la vie; ces baisers étaient l'expression d'une volupté encore inconnue à Mélanie. Elle relève sa pesante paupière et s'écrie:

— Enfin, c'est toi!

— Mélanie, je n'ai qu'un instant, un quart d'heure, et je cours les plus grands dangers; tâche que nous ne soyons pas surpris.

— Tu m'ôtes toutes mes idées par ta présence, je suis folle!... que faire?...

En parlant ainsi, elle se mit à réfléchir; son joli front se plissa; puis, souriant à son frère, elle s'écria:

— J'ai trouvé! puisqu'il s'agit de ta sécurité.

Alors elle prit sur la table où étaient les restes de son dîner les fragiles débris de quelques noix, elle sortit rapidement et courut les semer dans la galerie; puis accourant avec légèreté, elle ferma la porte au verrou et dit:

— Joseph, nous sommes tranquilles maintenant...

Et elle courut se poser sur les genoux de son frère.

— Mélanie, dit-il avec un tremblement presque convulsif. Comment m'aimes-tu?

— Joseph, comme par le passé, et ton aspect vient ranimer l'ardeur qui me dévore sans cesse...

Et elle pencha sa belle tête sur l'épaule du vicaire.

— Toujours ton même sourire!... s'écria-t-il.

— Toujours! répondit-elle avec mélancolie... Cruel! comme tu m'as quittée! J'espère que si tu me délivres nous ne nous séparerons plus!

— Non, dit Joseph avec énergie.

Il ne savait comment instruire Mélanie du mystère de sa naissance; cette nouvelle ne devait être annoncée qu'avec bien des ménagements.

— Que j'aime cette promesse! elle vient, continua Mélanie, elle vient encore à temps pour m'empêcher de mourir!... Oui, mon frère, vivons ensemble! va, nous

souffrirons moins de nos combats que de l'absence. Laisse-moi t'embrasser.

Le vicaire embrassa son amie avec une effusion qui surprit Mélanie.

— Joseph! dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire?

— Je voudrais, Mélanie, t'en instruire sans prononcer une parole... Ah! je crains ta joie.

— Que veux-tu dire?... Et elle regarda le visage de Joseph avec une inquiétude qui n'avait rien de pénible... Mon frère!...

— Mélanie!... répondit le vicaire en appuyant sur ce mot.

— Mon frère, pourquoi ne me nommes-tu pas du doux nom de sœur? depuis que tu es entré, tu ne l'as pas prononcé... Eh! qu'est-ce que cela me fait? s'écria-t-elle comme en délire, ne te vois-je pas?... ne suis-je plus ta seule amie?... Ah! ne cherchons pas de mystérieuses paroles à comprimer l'élan de notre joie. Eh bien! oui, je t'aime toujours avec ardeur! Si c'est là ce que me demandent tes yeux dont l'expression m'étonne et me ravit, oui, je t'aime avec cette ardeur invincible qui me possédera jusqu'à mon dernier jour... Mais oublions tout cela, je t'en prie, gardons cet instant pur et brillant, qu'au milieu d'une vie de sacrifices il se trouve une fleur... Tu ne dis rien, mon frère... et tes yeux me dévorent... Ah! oui, ils parlent assez... Abaisse ta paupière et tes longs cils, je veux les couvrir de baisers!...

— Mélanie, tu me revois... dit lentement le vicaire.

— Mais, mon amour, que veux-tu dire?

— Mélanie, lorsque je t'ai quittée, je t'ai juré de ne plus revenir que lorsque nous pourrions nous revoir sans crime.

— Sans crime!... Quelle pensée!... Joseph!... mon frère!...

— Ne m'appelle plus ton frère!...

— Ne le serais-tu pas?... dit-elle d'une voix languissante...

Et toutes ses couleurs abandonnèrent ses joues; elle pâlit, elle appuya sa tête sur la poitrine du vicaire, elle y perdit le sentiment du bonheur. Les larmes de Joseph coulèrent sur ce charmant visage.

— Voilà ce que je redoutais! s'écria-t-il.

Et, relevant Mélanie, il tâcha de la réchauffer par les baisers les plus ardents.

— Mélanie! reviens!...

Et il essaya de la relever.

— Mon ami, dit-elle en ouvrant à peine ses beaux yeux bleus, je me meurs!... j'en mourrai!...

— Mélanie!... tu es au pouvoir d'Argow!

— D'Argow!... s'écria-t-elle en se levant avec cette précipitation que donne l'indignation, de ce pirate qui a déporté notre père!...

— Mélanie, reprit le vicaire en l'asseyant sur ses genoux, ne crie pas si haut!... écoute-moi: M. de Saint-André est mort!... il n'était point mon père, et ta mère n'était point la mienne... ton amour est innocent!...

— Innocent!... mon frère, oui, mon frère, car je veux toujours te donner ce doux nom! innocent!... Oh! laisse-moi t'embrasser comme ce jour où tu m'as repoussée!... Eh quoi! s'écria-t-elle, Joseph, tu es triste! qu'as-tu donc? dit-elle en passant sa main dans les cheveux du prêtre avec un ravissement divin.

— Mélanie, dit-il avec chagrin, pour lui donner le change sur la cause de sa tristesse, comment puis-je sourire en te voyant dans ce château, sans avoir trouvé le moyen de t'en tirer?

— C'est vrai, dit-elle, mais l'amour nous éclairera...

Elle lui jeta un des plus gracieux sourires.

A ces mots, les pas rapides d'un homme firent retentir dans la galerie le bruit des coquilles de noix qui s'écrasaient.

— C'est Argow! s'écria Mélanie, nous sommes perdus!... Où te cacher?...

La stupeur saisit le vicaire.

— Tuons-le!... s'écria-t-il.

— Non, non, cache-toi dans mon lit!...

— Mademoiselle, ouvrez-moi!... dit Argow d'une voix tonnante.

Le vicaire se mit entre deux matelas. Mélanie rétablit le désordre du lit et se disposa à aller ouvrir. Pour mettre au fait de ce nouvel incident, il faut que l'on se transporte

un peu avant l'arrivée du pirate dans la salle à manger, dont la porte donnait sur le vestibule où commençait l'escalier. Lorsque le vicaire le monta si rapidement, les convives, au fort du repas, s'occupaient à mettre M. Gargarou entre deux vins.

– Allons, monsieur le maire, disait Argow, c'est hier que vous avez fait la première publication, sous quatre jours vous nous mariez... buvez à cette fête-là!

– Vous finirez par me faire voir ma poste double, dit Gargarou en riant de ce gros rire franc qui distingue les gens de la campagne.

– Vous voyez ici un avocat qui vous évitera la peine de faire l'acte... il va rédiger le contrat de mariage... ah! il est habile!

– Est-il du gouvernement?... demanda le maire en le regardant.

– Sans doute.

– Faut avouer, monsieur le comte, que vous êtes un fameux bon vivant et que ceux qui vous entourent n'engendrent pas de mélancolie... Je m'étonne qu'avec une existence comme la vôtre vous cherchiez le mal comme avec la main.

– Que voulez-vous dire? demanda Argow en fixant le maire.

– Eh oui! répondit M. Gargarou, le mariage n'est-il pas...

– Ah! interrompit le pirate, l'amour est une terrible chose...

– Oui, dit le maître de poste, surtout chez les femmes, car lorsque la mienne...

– Elle est jolie? dit Vernyct.

– Que trop!... répondit mélancoliquement le maire; car, je vous réponds... non, je n'en réponds pas...

Tous les convives se mirent à rire et à louanger l'esprit de Gargarou en lui disant qu'il éclipserait bien du monde à Paris et qu'il n'était pas fait pour être maître de poste.

– Oh, oui! dit-il, je devrais fourrager dans le gouvernement!...

– Allons, répondit Argow, vous entendez la politique...

– Ah çà, monsieur le comte, continua le maire en frappant sur le ventre d'Argow, n'interrompez pas le cours de mes idées... Nous sommes au dessert, et vous dites que l'amour vous tient au cœur; il faut donc que cette jeune fille soit bien belle!

– Divine!... s'écria le pirate.

– Divine!... est-ce qu'il ne serait pas possible de la voir?...

– Non, dit Argow.

– Ce n'est pas, dit Vernyct, que M. le comte n'en aurait pas envie, c'est qu'il ne le peut pas, ajouta le lieutenant, qui ne demandait pas mieux que de brouiller son capitaine avec Mélanie pour que le mariage manquât.

– Je ne le peux pas, double coquin!

– Ah! cela se gâte!... dit le maire, les injures sont prohibées!...

– Si je le voulais, à l'instant même elle descendrait! mais vous êtes ivres...

– Non, crièrent-ils ensemble, c'est une mauvaise excuse!...

– Mon ami, dit le maire, si elle ne vient pas, nous croirons qu'elle vous mène par le bout du nez!... et c'est un signe de malheur... du nez au front!...

– Silence, monsieur Gargarou!... je coupe la gorge à ceux qui médisent de ma fiancée...

– Cela se gâte!... dit tout bas le maire. Ah, bah! amenez-la, cette jeunesse, on ne vous la mangera pas!...

Argow, craignant que le maire ne se fâchât, et voyant qu'il avait besoin de lui, pressé d'ailleurs par les plaisanteries dont ses complices l'assaillirent en ce moment, se leva et leur dit:

– Je vais la chercher; mais, mordieu! si quelqu'un se fâche et n'est pas respectueux, il aura affaire à moi!

– Ah! dit le maire, nous sommes tous dans le gouvernement et la légitimité, de manière qu'il n'y a rien à craindre.

Argow sortit et monta chercher Mélanie.

— Ma reine, lui dit-il, qu'avez-vous? vous êtes tremblante...

— C'est le vent qui souffle, le froid, la solitude.

— En ce cas, venez, ma petite femme!... venez présider à la fin de notre festin!...

— Non, je veux être seule!... s'écria-t-elle avec une énergie terrible.

— Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie-là?...

— Dame!... je suis femme!...

— Oui, mais moi je suis homme!

— Qu'est-ce que cela fait? En France, ce n'est pas à moi à obéir.

— Je suis Américain, dit Argow en fronçant le sourcil; ma belle amie, pourriez-vous m'expliquer par quelle aventure votre robe est noire comme du charbon?...

— C'est le vent qui a soufflé des cendres sur moi.

— Jeune fille, vous êtes une petite fleur, dit le pirate en lui lançant un regard foudroyant, tremblez de soulever l'orage qui brise les chênes!...

Et il se mit à regarder par la chambre avec une curiosité frénétique.

— Que me vouliez-vous?... reprit Mélanie avec un doux accent de voix qui couvrait toute la crainte horrible qui l'envahissait.

Voyant Argow contempler le lit avec une attention terrible, elle courut à lui, le prit par l'épaule, le força de la regarder, et, lui lançant un regard enchanteur:

— Que me vouliez-vous donc?...

— Que vous descendiez dans la salle à manger!...

— J'y descendrai, monsieur Maxendi, répondit-elle avec un air de soumission qui désarma le pirate.

Il s'approcha, la saisit.

— Monsieur, s'écria-t-elle, je ne suis pas encore votre femme!...

Et un effroi mortel la glaça en voyant le lit se mouvoir, ce qui indiquait que Joseph ne pouvait contenir son indignation en supposant probablement au pirate des intentions qu'il n'avait pas.

— Allons, suivez-moi, mon ange, lui dit Argow.

— Oh, monsieur!... non! répondit-elle avec un geste rempli de grâce et d'expression, je ne suis pas habillée, je suis couverte de cendres, il faut au moins que je passe une robe... dans dix minutes. C'est bien le moins qu'en obéissant à vos ordres je sois maîtresse de ce que l'on n'a contesté à aucune femme, de ma toilette.

— Eh bien! je vous attendrai, dit le soupçonneux forban en s'asseyant.

— Puis-je m'habiller devant vous?... Allez-vous-en, je vais vous rejoindre.

— Petite syrène!... s'écria le corsaire en ouvrant la porte, je me fie en votre parole et je vais vous annoncer...

— Oui, dit-elle avec un gracieux sourire, je vous suis.

Elle écouta le bruit des pas du pirate, et lorsqu'elle ne les entendit plus, elle se hasarda dans la galerie et s'en fut jusque dans l'escalier. Elle entendit la voix d'Argow mêlée à celle des autres convives, alors elle accourut avec la légèreté d'une biche dans son appartement. Le vicaire était déjà hors de sa retraite.

— Mélanie, j'étouffais de rage!

— Et moi de frayeur!... Allons, mon ami, comment vas-tu sortir de cette caverne?

— Avant d'en sortir, Mélanie, convenons d'une chose nécessaire pour ta délivrance, à laquelle je viens de penser... Toutes les fois que deux heures dans la journée ou dix heures dans la nuit sonneront, trouve-toi dans ta chambre en te cachant dans l'embrasure de ta croisée; lorsqu'on tirera un coup de fusil, s'il y a une balle qui siffle dans ta chambre, elle te dira que l'instant d'après il se passera quelque chose d'intéressant pour toi, soit une pierre lancée avec une fronde et qui sera enveloppée d'une lettre, soit une flèche qui t'apportera un billet. A compter de demain, ma bien-aimée, tiens-toi sur tes gardes!... que nous ne te blessions pas!... Adieu, reçois mon baiser de départ.

— Joseph, nous reverrons-nous?

— Comment, Mélanie, tu en doutes!... Avant trois jours, je veux que nous soyons sur la route de Paris!

— Allons, je le crois, puisque tu le dis. Adieu!...

Et, s'élançant dans les bras l'un de l'autre, ils se donnèrent un dernier baiser. Mélanie s'avança la première dans la galerie, et Joseph suivit de loin, prêt à se réfugier dans la chambre de Mélanie au premier bruit. Ils parvinrent jusque dans l'escalier, ils descendirent dans le vestibule, et comme le vicaire se glissait dans la cour pour regagner son sac de charbon, Argow ouvrit la porte de la salle à manger...

— Comment, mademoiselle, vous dites que vous voulez vous habiller...

— Est-ce que je ne le suis pas?... répondit-elle en pâlissant.

Argow regardait dans la cour.

— Qu'est-ce que c'est que cette charrette?... demanda-t-il.

— Monseigneur, dit Jacques Cachel, vous manquiez de charbon, et je n'ai pas pu venir plus tôt... Monsieur Lesnagil, vous ne voulez pas mon reste?

— Allons, dit Argow, débarrassez le perron de ces sacs... Un jour où j'ai du monde!...

Cachel tâta ses sacs pour savoir si le vicaire était revenu, et, voyant qu'effectivement il remplissait son sac, il en jeta deux ou trois devant Argow, les sacs retentirent sur la voiture, puis il prit le vicaire et le posa doucement en saisissant le moment où le pirate, se retournant vers Mélanie, lui dit:

— Eh bien! cette robe...

— Comment vouliez-vous que je la misse? je n'avais personne.

— Vous le saviez cependant, petite rusée, lorsque vous m'avez renvoyé...

En cet instant Jacques Cachel, regardant Mélanie, dit:

— Vous n'avez plus rien à craindre!...

— A qui parles-tu?...

— Vous n'avez plus rien à craindre, monsieur Lesnagil, continua le charbonnier sans répondre à Argow, car vous êtes fourni de charbon pour un moins quinze jours. A demain!...

Cachel s'en alla en faisant claquer son fouet et galoper ses chevaux.

— Entrez, mademoiselle, dit M. Maxendi, et, prenant la main de Mélanie, il ouvrit la porte en s'écriant: Voici madame Maxendi!...

Un murmure d'étonnement s'éleva à l'aspect de la belle Mélanie, que la présence de son amant et les dangers qu'il venait de courir avaient décorée des plus ravissantes couleurs.

— Madame Maxendi!... dit-elle avec énergie, jamais, messieurs!... un mariage veut un consentement, et la hache sur la tête je ne dirais pas oui!...

— Bravo! dit Vernyct, voilà de l'énergie... Eh bien! monsieur le comte?...

— Monsieur le comte!... s'écria Mélanie, celui qui prend le nom de Maxendi n'est autre qu'un pirate nommé Argow!...

— Tais-toi, jeune fille! s'écria Argow en colère, tais-toi! si tu ajoutes...

Il la regarda en lui jetant un tel éclair, que Mélanie devint muette un moment.

— Vous avez vu quelqu'un, mademoiselle? dit-il en se radoucissant.

— Je ne m'en cache pas, je viens de voir à l'instant celui que j'aime, et avant deux jours je serai arrachée de ces lieux!...

— Diable! mais cela se gâte! s'écria M. Gargarou; vous ne me disiez pas cela, monsieur le comte.

— Tais-toi, imbécile!... lui répliqua le forban.

— Bravo! dit Vernyct, il n'épousera plus!

— Jeune fille, dit Argow à voix basse, tu as élevé la tempête, et tu y périras!

— J'avoue, dit-elle avec un naïf sourire, que je mourrai avec chagrin au moment où je viens d'apprendre que je puis épouser Joseph, et qu'il n'est pas mon frère!...

— Mais, où l'avez-vous vu?... demanda Argow étonné.

— A l'instant!... dit-elle.

— Où était-il?...

– Devant vous...

Maxendi lâcha un effroyable juron et lança des regards terribles sur l'assemblée.

– Votre amant est dans le pays!... reprit-il d'un air sombre qui annonçait la mort, vous m'épouserez!

– Jamais! s'écria-t-elle, et, s'il y a ici quelqu'un qui ait quelque pouvoir, quelque autorité, je l'adjure de me retirer d'ici, de faire son devoir, car je suis enlevée de force.

Mélanie déployait une énergie sublime, et Argow, craignant que le maire ne conçût de graves soupçons malgré son ivresse, fit venir des laquais, et l'on ramena Mélanie, de force, dans son appartement.

CHAPITRE XXVII

Argow veut s'enfuir avec Mélanie   Plan du vicaire
L'hôtesse le sert   Dévouement de Cachel   Mélanie est enlevée

ARGOW, furieux, ordonna de faire les recherches les plus actives; elles lui prouvèrent que personne n'avait pu s'introduire au château sans être vu; cependant comme il lui était impossible de douter que Mélanie eût revu Joseph, puisqu'elle avait appris le secret de sa vie passée qu'il avait tant d'intérêt à tenir cachée, il tomba dans une étrange perplexité, mais il n'était pas homme à y rester longtemps. L'obscurité qui régnait sur cette étrange entrevue, l'énergie déployée par Mélanie, les soupçons que les paroles de la jeune fille devaient exciter dans l'esprit de M. Gargarou, tout décida le pirate à frapper un grand coup. Il y réfléchit toute la nuit, et dès le matin il résolut de mettre son dessein à exécution pour se défaire des recherches et de la présence du dangereux ennemi qu'il avait en la personne de l'amant de Mélanie. Ce projet était de partir sur-le-champ pour le village de Durantal, situé au milieu des montagnes du Dauphiné, charmante solitude où il possédait un château et une terre considérable qu'il n'avait pas encore visités. Il ordonna tout pour son départ, il fit demander des chevaux à M. Gargarou, et l'invita à déjeuner, afin de savoir quel effet avait produit sur lui la scène de la veille, et, en cas de soupçon, décider comment il les effacerait de l'esprit du maître de

poste. Ces préparatifs eurent lieu le plus secrètement possible, afin que personne ne pût se douter du projet de Maxendi. Cependant, comme on ne se défiait point de Jacques Cachel et que Jacques Cachel était resté toute la nuit au bord de la forêt, il sut dès le matin que le pirate allait faire un grand voyage, car le cuisinier lui paya son charbon et refusa son bois en lui disant qu'il allait en Dauphiné. Sur cette nouvelle, Jacques enfourcha un de ses chevaux, il accourut à bride abattue à sa chaumière, et, faisant monter sur-le-champ le vicaire sur un autre cheval, il lui raconta, en revenant vers le château, le nouveau dessein du matelot. Joseph embrassa Cachel pour son dévouement, et il se mit à réfléchir sur ce qu'il y avait à faire dans une semblable conjoncture. Inspiré par la nécessité, le vicaire eut bien vite formé son plan de défense.

– Cachel, lui dit-il, connais-tu beaucoup de bûcherons dans cette forêt, et pourrais-tu en rassembler un bon nombre en peu de temps?

– En une heure, j'en aurai dix ou douze, que faut-il faire?

– Il faut, mon ami, les poster au commencement de la forêt, en les armant jusqu'aux dents; il faut, de plus, barrer le chemin avec ta charrette, et je viendrai te rejoindre dans peu pour te donner les dernières instructions... Mélanie est à nous!...

Cachel s'élança dans la forêt et Joseph au village de Vans. En approchant de l'auberge de M. Gargarou, il cacha son visage et se mit à épier avec soin quelles étaient les personnes qui se trouvaient dans la salle. Comme il regardait, le maître de poste et Vernyct sortirent; effrayé, le vicaire s'échappa au grand galop en courant vers Septinan. Quand il fut parvenu à une certaine distance, il se retourna et, voyant Gargarou et le lieutenant se diriger vers le château, il revint à petits pas vers l'auberge du *Grand I vert*. Il y entra hardiment après avoir attaché la bride de son cheval à l'un des anneaux de fer qui garnissaient le mur; l'hôtesse était seule; aussitôt qu'elle aperçut Joseph, elle lui fit signe de marcher avec précaution, et elle l'emmena dans

une chambre haute où madame Hamel et Finette se trouvaient.

– Madame, s'écria le vicaire, Mélanie est à moi pour peu que vous vouliez me seconder!...

– Que faut-il faire?

– Maxendi n'a-t-il pas demandé des chevaux?

– Oui.

– Avez-vous un postillon sur le dévouement duquel on puisse compter?...

– Oui, un joli garçon qui fait pour moi tout ce que je veux!

– Eh bien! madame, si la pensée de sauver une infortunée des mains d'un scélérat effronté vous touche, son sort est entre vos mains; donnez ce postillon à Maxendi, et qu'il lui amène des chevaux ombrageux. Tenez, voilà cent louis (et le vicaire jeta sur la table un rouleau de napoléons)!... voilà deux mille francs pour lui, s'il veut consentir à suivre mes ordres.

– Et de quoi s'agit-il?... demandèrent à la fois Finette, madame Hamel et la maîtresse de poste.

– Il s'agirait, continua le vicaire, de faire prendre le mors aux dents à ses chevaux lorsqu'il sortira du château, de conduire M. Maxendi par la forêt; là qu'il ne s'épouvante en rien de ce qu'il pourra arriver lorsqu'il se trouvera arrêté par deux charrettes.

– N'est-ce que cela? dit la maîtresse de poste, mon jeune postillon vous servira à merveille, et seulement pour l'amour de moi... Si cependant il vous plaît de reconnaître ce service, à Dieu ne plaise que je vous empêche de faire du bien à ce brave garçon.

– Ce n'est pas tout, reprit le vicaire, il faudra que vous, madame Hamel, et vous, Finette, vous alliez m'attendre à Septinan, que vous fassiez préparer la chaise de poste, et que les chevaux restent toujours attelés... Vous nous attendrez... allez, courez!

– Pour cela, il ne faut qu'un petit bout de lettre à notre confrère, dit la jolie hôtesse, et je vais l'écrire sur-le-champ, n'est-ce pas?... Catherine, de l'encre!...

— Pas tant de précipitation, madame. Dites-moi, je vous prie, ne connaîtriez-vous pas dans le village un bon tireur d'arc? car vous avez sans doute une compagnie de chevaliers comme à Aulnay-le-Vicomte.

— Certainement, et le plus adroit, c'est votre berger, répondit madame Gargarou.

— Maintenant, reprit Joseph, il ne me faut plus qu'un fusil chargé à balle, du papier et de l'encre.

En une minute le vicaire eut tout ce qu'il demandait. Il écrivit à Mélanie de suivre Argow en jouant un grand désespoir, et de s'effrayer beaucoup lorsque les chevaux prendraient le mors aux dents, afin de ne pas paraître de connivence et ne pas éveiller les soupçons du rusé pirate, mais qu'à l'entrée de la forêt douze hommes apostés s'empareraient du forban et la délivreraient. Ayant tout expliqué, il s'échappa de l'auberge, laissa madame Hamel ébahie, parce qu'elle ne comprit rien à tout cela, laissa Finette et l'aubergiste qui comprenaient tout, et il courut chez le berger dans la maison duquel il était né, et dont il portait encore le manteau, afin de disposer le reste et prévenir Mélanie. Pendant que le vicaire prenait toutes ces mesures avec une activité qui lui faisait trouver les moments trop courts, Argow, ayant remis l'intendance de ses biens à Vernyct, ayant tout ordonné, tout prévu, finissait de déjeuner avec M. Gargarou, auquel il proposa de l'accompagner dans une promenade qu'il comptait faire avec sa jeune fiancée.

— Elle est donc devenue moins mutine qu'hier? car elle vous accusait de choses qui sont contraires à l'esprit du gouvernement légitime.

— Reste de folie!... répondit le matelot en fascinant le maire par un regard qu'il lui lança, et, cherchant à deviner ce qu'il pensait: La nuit porte conseil, dit-il, vous allez la voir.

Aussitôt Argow, laissant le maire sous la garde de Vernyct, auquel il jeta un regard significatif, se dirigea vers la chambre de Mélanie, qui, malgré le froid, tenait ses fenêtres constamment ouvertes depuis que Joseph l'avait

avertie des dangereux signaux qu'il pourrait faire; aussi elle avait soin de se ranger dans un coin aux heures indiquées. Ces petits soins, l'attente et l'espoir, l'avaient rendue moins sombre et moins pensive, elle chantait et s'habillait avec recherche; enfin, son appartement, qui lui avait paru si triste, était devenu pour elle un palais depuis que Joseph y avait apporté l'espérance.

Elle passa la nuit au milieu des rêveries les plus délicieuses.

— Puisqu'il n'est pas mon frère, s'était-elle dit, nous nous épouserons, nous serons heureux d'un bonheur sans trouble, sans nuage...

Et là-dessus elle dévorait l'avenir et formait mille projets au milieu desquels elle appelait Joseph sans rougir. Pour elle, cette nuit fut presque le bonheur, car l'espérance, cette aurore du plaisir, est peut-être plus douce que le plaisir lui-même. Lorsque l'âme est ainsi disposée, une jeune fille, candide et naïve comme Mélanie, sourit à tout ce qui l'approche; aussi, lorsque le farouche pirate entra, elle quitta la fenêtre et accourut vers lui; tous ses traits respiraient le bonheur.

— Mademoiselle, dit Argow, il faut me suivre à l'instant, et songez que, s'il vous échappe un seul mot défavorable pour moi, si vous ne paraissez pas telle que vous devez être avec celui qui veut vous épouser, je vous brise comme un verre!

— Certes, monsieur Maxendi, vous ne me ferez pas mourir; car la vie, depuis hier, m'est devenue trop précieuse; mais, avec toute l'envie que j'ai de vous plaire aujourd'hui, je ne puis m'en aller avec vous que lorsque dix heures seront sonnées.

— Quel est ce nouveau caprice, ma reine? dit le forban en regardant Mélanie avec attention, cache-t-il quelque piège comme votre désir de vous habiller hier au soir?

— Comment, s'il cache un piège!... et c'est à une femme que vous le demandez!... répondit-elle avec un geste plein d'une malicieuse coquetterie; tout n'est-il pas piège et mensonge en nous?

— Oui, mais en nous autres hommes, tout est énergie et résolution; suivez-moi donc à l'instant si vous aimez la vie! venez sur-le-champ, je l'exige!

— Vous vous trompez, mon cher monsieur Maxendi, vous ne le voulez même pas! vous croyez le vouloir, reprit Mélanie en cherchant à gagner du temps; je suis persuadée que dans une seconde vous ne le voudrez plus.

— Comment cela? arrière-petite-fille de Satan!...

— Si je vous promettais de vous embrasser ici lorsque dix heures sonneront, et de vous suivre après partout où bon vous semblera...

— M'embrasser!... me suivre!... s'écria le pirate stupéfait de la gracieuse coquetterie qui respirait dans la pose et dans le regard de Mélanie; en vérité, je n'y conçois plus rien!... les femmes sont impénétrables!

— Allons, reprit-elle en souriant légèrement, le marché vous plaît-il?...

— Quelle heure est-il? s'écria Maxendi en tirant sa montre. Il ne s'en fallait pas de dix secondes que l'aiguille arrivât sur la soixantième minute... Je vais avec le château! dit-il en regardant Mélanie d'un air ironique, mais sensiblement radouci.

— Je ne m'en dédis pas! répondit Mélanie.

— J'accepte! s'écria le matelot. Et il s'élança sur Mélanie pour la saisir dans ses bras et l'embrasser.

— Il n'est pas dix heures!... cria-t-elle avec énergie et en se débattant.

Maxendi l'avait prise et la tenait entre ses bras; elle détournait la bouche avec répugnance, et ce débat avait lieu devant la fenêtre... Dix heures sonnent! Mélanie veut se retirer de la fatale fenêtre, un coup de feu part, la balle enlève une des boucles de cheveux de la jeune fille, siffle à l'oreille du pirate, et s'enfonce d'un demi-pouce dans l'un des deux battants de la porte de chêne.

— Votre frère est un bon tireur, dit avec sang-froid le pirate, mais je le vois d'ici, et dans peu je vais le tenir sous de bons verrous... Allons, branle-bas, l'équipage! à vos postes!...

En criant ainsi, le matelot courait dans la galerie et

voulait s'emparer lui-même de Joseph. Mélanie, restée seule, n'eut que le temps de se rejeter en arrière, de tomber à genoux pour remercier Dieu de ce que le pirate avait pris le change en croyant qu'on en voulait à ses jours; et comme elle se relevait, une flèche siffle et rejoint la balle sur la porte de l'appartement. La jeune fille s'élance, saisit le billet, rejette la flèche dans le fossé, lit le billet, l'avale et se met à regarder ce qui se passait dans la plaine. Tremblante comme une fauvette poursuivie, elle vit son frère et le berger s'enfuir sur leurs chevaux avec la rapidité d'un nuage chassé par le vent du nord, et le pirate resté confus avec ses gens, car ils étaient tous à pied. Argow, en fureur, les maltraitait et paraissait leur donner des ordres pour s'emparer de Joseph s'il revenait; mais bientôt il les quitta et revint au château. Elle l'entendit avec effroi s'avancer dans la galerie, et il parut devant elle en proie à une fureur sans égale.

— Suivez-moi!... dit-il en jetant sur elle un regard farouche.

Mélanie, effrayée, suivit le forban, qui la conduisit à la salle à manger, où l'honnête Gargarou avait bien de la peine à faire raison à Vernyct de toutes les santés que ce dernier lui portait.

— Ah! ah! s'écria-t-il en voyant Mélanie, voilà la femme future de M. Maxendi... elle est donc plus raisonnable ce matin!... Allons, mon administrée, quel jour vous mariez-vous? je suis tout prêt...

— Oui, mais je ne le suis plus, reprit Argow en colère, et nous allons virer de bord... Tu sais ce que je t'ai dit, Vernyct? ajouta-t-il en regardant son lieutenant, veille sur lui, et s'il reparaît ne le manque pas!... Monsieur le maire, reprit-il en tendant la main au maître de poste sur un signe du lieutenant, si vous voulez venir nous conduire un petit bout de chemin, je vous donnerai les instructions nécessaires...

— Pour doubler ma poste?...

— Oui, reprit ironiquement Argow, pour doubler votre poste...

Les chevaux étaient attelés à la calèche du pirate, et le jeune postillon paraissait avoir beaucoup de peine à les contenir; mais, si le maître de poste n'avait pas eu le rayon visuel un peu altéré par les fumées du champagne, il aurait remarqué que son postillon s'arrangeait de manière que, tout en semblant retenir les chevaux, il les piquait violemment avec ses éperons.

— On nous a donné des chevaux neufs!... dit-il en soutenant la tremblante Mélanie, à laquelle le postillon fit un signe d'intelligence.

Lorsque la jeune fille fut montée, les chevaux s'emportèrent, mais il les retint, et joua parfaitement son jeu, car aussitôt que M. Gargarou et le pirate furent assis, les chevaux partirent comme s'ils eussent eu des légions de diables à leurs trousses.

Mélanie jeta les hauts cris:

— Nous allons verser!... où m'emmène-t-on? au secours!...

— Ne craignez rien, ma belle petite dame, dit M. Gargarou. Monsieur le comte, dit-il à Maxendi, la calèche est-elle bonne?

— Oui, répondit Argow.

— Nous n'en irons que plus vite, le jeune homme est bon postillon; c'est un cousin de ma femme.

— Eh bien! où nous mènes-tu? demanda le pirate.

— Au secours!... on m'enlève malgré moi! criait toujours Mélanie.

— Où je vous mène? répondit le postillon, je ne vous mène pas, ce sont les chevaux, car je n'en suis pas le maître!... (et le rusé gaillard les éperonnait); c'est la première fois qu'ils vont à la voiture.

— Voyez-vous, dit le maître de poste, ils ont pris le mors aux dents.

— Prends par la forêt! s'écria Maxendi, je ne demande pas mieux.

— J'irai si je peux, répondit le postillon qui enfila la route du bois en paraissant emporté par ses chevaux.

Mélanie criait toujours, Gargarou la consolait en répétant qu'il n'y avait pas de danger; et Argow, inquiet pour sa

proie, regardait chaque ornière, et parlait au postillon, qui n'écoutait rien. Enfin la calèche roulait avec une effrayante rapidité dans le chemin de la forêt. Du plus loin que le postillon aperçut les deux charrettes, il demanda passage en criant et faisant claquer son fouet, mais les charrettes restèrent immobiles. Ce danger palpable émut fortement le maître de poste, qui tremblait pour la vie de ses quatre chevaux, qui devaient se fracasser contre les charrettes; le postillon et le maître de poste criaient à tue-tête; Mélanie tremblait de peur, car elle savait que c'était en cet endroit que son enlèvement allait avoir lieu; Argow regardait en avant pour examiner le choc et sauver Mélanie, et le bruit était tel, que personne n'entendait le pas de chevaux qui suivaient la voiture.

En une minute la calèche arrive entre les charrettes, et les deux premiers chevaux s'écrasent et tombent. Mélanie jette un cri, le postillon se débarrasse, Gargarou gémit, et Argow se sent saisir et serrer par des cordes qui le prennent par le milieu du corps, de manière qu'il ne put faire aucun mouvement; il jura comme les Treize Cantons, et acheva de casser la voiture par les efforts qu'il essaya pour se soustraire à la force supérieure de Cachel, qui le liait impitoyablement; le vicaire se saisissait de Mélanie joyeuse, deux hommes contenaient Gargarou, et les trois autres, leurs fusils braqués sur la poitrine du domestique d'Argow, l'empêchaient de s'opposer à cet enlèvement. Le pirate, écumant de rage, fut garrotté de telle sorte, qu'il était forcé de rester immobile comme une masse inerte; on lia le maire sans écouter ses réclamations, et on les plaça tous trois sur une charrette. Argow, comme tous les hommes d'un grand caractère, se soumit à la nécessité et n'ouvrit plus la bouche, mais il contemplait le vicaire avec un mélange de rage et de curiosité. Gargarou, comme tous les imbéciles qui croient que les cris et les plaintes peuvent changer le destin, se tuait de dire aux charbonniers:

— Je suis le maire de Vans! déliez-moi!

On ne l'écoutait pas. Il cherchait des yeux son postillon, mais le rusé jeune homme s'était caché. Le vicaire ordonna

à Cachel de rétablir la calèche, on releva les chevaux, en remplaçant les deux qui étaient hors de service, on mit Mélanie dans la voiture, et lorsque tout fut arrangé, que les complices de Cachel se furent enfuis, le vicaire dit au bûcheron:

– Vous enfermerez ces trois hommes dans votre cave, et vous les y tiendrez jusqu'à ce qu'un exprès vous remette une lettre de moi qui décidera de leur sort. Nourrissez-les, empêchez qu'ils ne s'évadent, et, dans votre intérêt, tâchez que leurs cris ne soient point entendus. Si cet enlèvement donnait lieu à quelques poursuites, instruisez-m'en sur-le-champ, je les ferai cesser... Tenez!...

Et le vicaire remit une bourse pleine d'or à l'honnête Cachel. Le bûcheron couvrit les trois captifs avec des sacs, et il fit trotter ses chevaux vers Aulnay. Lorsque le vicaire fut seul avec Mélanie, que Cachel fut loin, le jeune postillon reparut, et ramena au grand galop la calèche d'Argow à l'auberge. Mélanie, en apprenant la part que l'hôtesse avait prise à sa délivrance, lui laissa une chaîne d'or pour souvenir; Joseph lui paya grassement les deux chevaux blessés, et récompensa encore le postillon, qui le mena sur-le-champ ventre à terre à Septinan. Là, Mélanie et son frère reprirent leur voiture, et le postillon fut chargé de reconduire la calèche au château de Vans. La jeune fille, au comble de la joie, embrassa madame Hamel et Finette, et la chaise de poste vola vers Paris avec la célérité d'un solliciteur gascon qui apprend que son cousin au neuvième degré vient d'être nommé ministre.

CHAPITRE XXVIII

Bonheur des deux amants Chagrin du vicaire Ses combats Il épouse Mélanie

Quelles scènes d'amour! quel délicieux voyage! Malgré le remords qui commençait à le ronger, Joseph ne put se refuser à savourer ce charme qui n'était plus aussi criminel.

– Joseph, disait Mélanie emportée par la rapide voiture, Joseph, nous allons nous épouser; nous ne sommes plus frère et sœur, c'est-à-dire, nous le serons toujours, mais nous joindrons aux doux sentiments de notre enfance celui qu'une femme doit à son mari, celui qu'un époux doit à sa femme. Joseph, tu ne me dis rien, tu regardes la campagne... elle est triste et nous sommes gais. Pourquoi, lorsque tu sens le bonheur à tes côtés, cherches-tu de tes yeux l'hiver, emblème de la tristesse?

– Mélanie, répondit le vicaire, ne conçois-tu qu'une joie bruyante?

– Oh! non, mon amour, ma vie, non, je connais le silence auguste du bonheur: mais, ajouta-t-elle en souriant et en ôtant elle-même la main dont le vicaire couvrait son front, ne faut-il pas qu'une jeune fille parle un peu?... Cependant, Joseph, si ce babil te déplaît, je vais me taire.

La jeune fille ne dit plus rien, et elle commença à le regarder avec une espèce d'inquiétude.

– Depuis quand, murmura-t-elle, les paroles de Mélanie ne plaisent-elles plus à Joseph?...

— Ma sœur, répondit le vicaire en retenant des larmes près de s'échapper, je crois t'avoir prouvé que je t'aimais. Fille céleste, ajouta-t-il en laissant tomber une larme sur le visage étonné de sa sœur, je ne puis adorer que toi! Pourquoi soupçonner mes sentiments? Va, je te donnerai la plus grande preuve d'amour qu'un homme puisse donner.

— Tu pleures, Joseph (et Mélanie pleurait)! tu pleures! qu'as-tu donc?

— Mélanie, je pleure de bonheur!...

Elle le regarda avec un effroi dont elle ne se rendit pas compte. Elle se garda bien d'ouvrir la bouche, et, pendant le reste du voyage, elle épia avec le soin curieux de l'amour le moindre geste, le moindre regard, la moindre parole du vicaire. Ce dernier, s'apercevant de l'inquiétude de sa sœur, s'empressa de la dissiper en secouant la mélancolie qui s'était emparée de lui du moment où il se mit à réfléchir à la nouvelle barrière qu'il avait élevée lui-même entre lui et Mélanie; mais ses douces caresses, ses paroles, ne purent dissiper le nuage qui s'était élevé dans l'âme de la jeune fille.

Bientôt ils arrivèrent à Paris, et se retrouvèrent dans leur hôtel de la rue de la Santé. En y entrant, Mélanie saisit son frère, et, l'entraînant hors du salon, elle lui montra, par un geste plein de grâce, le siège où il s'était assis avant que de partir, et elle lui dit:

— C'est là que je pensais à toi!... Ah! reprit-elle, j'y pensais partout!

Le vicaire tomba dans une mélancolie aussi profonde que celle qui l'avait saisi lorsqu'il découvrit qu'il ne pouvait pas épouser Mélanie. Cependant cette perpétuelle rêverie avait un certain charme, car dans cette nouvelle position la défense sociale n'était pas la même, et elle n'était plus aussi forte, mais les combats de Joseph avec lui-même n'en furent que plus violents. L'histoire de sa mère lui revenait sans cesse à la mémoire, et, ne trouvant rien en son cœur qui lui fît mépriser soit madame de Rocourt, soit M. de Saint-André, il se servait de cette aventure comme d'un bouclier. On doit juger facilement de la

violence de ces combats, si l'on songe un instant à l'esprit religieux dont le vicaire était imbu. La foi du serment, sa conscience, ses croyances religieuses, tout rendait ce déchirement de son âme mille fois plus cruel, car, à côté de ces liens, il s'élevait un des amours les plus passionnés et les plus purs qui soient entrés dans le cœur d'un homme. Cette souffrance bizarre de l'âme ne peut pas être décrite, l'imagination même ne la conçoit pas, car il faudrait se représenter exactement toute l'âme du vicaire.

« Eh quoi! écrivait-il, si j'épouse Mélanie, ne reste-t-elle pas pure? Elle ignore le caractère sacré dont je suis revêtu, elle sera toujours vertueuse, moi seul je serai criminel, et encore qui le saura?...

« Dieu », me répond ma conscience. Mais ne pardonnera-t-il pas à tant d'amour?... et, au reste, Mélanie ne vaut-elle pas l'éternité? Quel amant aurait fait un aussi grand sacrifice?... Oui, Mélanie, oui, fille charmante, je t'épouse, je ne puis souffrir plus longtemps la vue de tes yeux qui se tournent languissamment vers moi, c'est une lâcheté que de tarder... d'ailleurs, le bon curé ne m'a-t-il pas dit, en me quittant, que l'on n'était pas criminel en obéissant à la nature... Ah! j'en crois cette âme simple... Ah! Mélanie, si tu montes aux cieux, tu imploreras mon pardon!... O supplice!... Mais quoi! Joseph, c'est de l'égoïsme! tu n'oses te sacrifier!... Allons, lâche! du courage!... Non, je ne le puis, car Mélanie ne serait que ma maîtresse!... Elle l'ignorera, elle se croira mon épouse, mais moi je sais le contraire et je la trompe. Ce procédé n'est pas d'un honnête homme. La rigide vertu ne veut pas que je l'épouse... Mourons!... oui, mais elle meurt!... Comme elle m'a souri tout à l'heure!... O Mélanie, je t'épouserai! ce moment a tout décidé!... Non, la figure des femmes brille parfois d'une grâce que rien ne peut définir... Oh! que je grave à jamais ce moment dans ma mémoire, car un rayon du ciel est descendu sur Mélanie et me l'a montrée comme mon épouse!... D'ailleurs les prêtres se mariaient autrefois; nos frères, les protestants, dans la même religion, se marient; je ne serai pas si coupable!... »

Ces phrases donnent une idée exacte de la situation dans

laquelle se trouvait l'âme de Joseph. Il n'avait que deux pensées:

« L'épouserai-je?... oui... » alors sa mélancolie devenait douce, et Mélanie espérait.

« L'épouserai-je?... non... » dans ces instants de vertu il était sombre, sauvage, et son amie, inquiète, pleurait en secret. On sent combien Mélanie dut être chagrine. Elle partageait d'autant plus la préoccupation de Joseph, qu'elle en ignorait le motif: elle ne comprenait pas ce qui pouvait l'avoir rendu si sombre et si chagrin au moment où il touchait au bonheur; mais, comme elle aimait avec la soumission de celui qui est le moins aimé, elle n'osait interroger son frère; elle le regardait en pleurant, elle déplorait son peu de confiance et dévorait sa propre douleur. Néanmoins, au bout de quelque temps, un soir qu'elle était assise au coin de la cheminée et qu'ils se trouvaient seuls, Mélanie quitta la bergère, vint se poser sur les genoux de Joseph, qui regardait tristement sa sœur et le feu tour à tour, et là, préludant par de tendres caresses, elle finit par déposer sur la bouche de Joseph un long baiser, et, le contemplant avec ardeur, elle lui dit:

– Joseph, depuis huit jours que nous sommes revenus et réunis, tu ne m'as pas souri. Mon ami, j'ai respecté huit jours le secret de ta mélancolie. Sais-tu que c'est beaucoup pour une femme? c'est trop pour toi de cacher la cause de ton chagrin!... Pourquoi ne sommes-nous pas unis?... Je n'en souffre pas, parce que je me doute bien que cela ne peut tarder, car tu m'aimes, n'est-ce pas (il fit un douloureux signe de tête)?... Eh bien! qu'as-tu, Joseph? verse ton chagrin dans mon sein; j'ai plus de tristesse en ignorant que si j'étais instruite... Allons, monsieur!... car je t'appellerai monsieur... Lorsque les gens me diront que les chevaux sont mis, je dirai: « Monsieur est-il habillé?... » Ce monsieur sera Joseph, mon frère, mon mari...

Ces paroles, empreintes d'une grâce enfantine qui rappela à Joseph la scène du Val-Terrible, le tirèrent de sa léthargie; il pensa tout à coup qu'en effet il n'était plus seul, que sa sœur partageait son chagrin, qu'elle en avait

été témoin, et que la confiance qu'elle avait droit d'attendre exigeait qu'il donnât un motif à sa mélancolie.

– Mélanie, dit-il avec émotion en lui prenant les mains et en la regardant fixement.

– Oh! Joseph! ne me contemple pas ainsi! j'ai peur! tu me perces le cœur!

– Mélanie, reprit-il, je suis triste à juste titre, et je vais te dire pourquoi: Je n'ai point de nom, je suis un enfant naturel; cette naissance apporte aux yeux du monde une espèce de tache, et j'éprouve de la honte à...

– O Joseph! Joseph!... s'écria Mélanie en l'interrompant, je te connaissais mal... puisque je ne te croyais pas capable d'une petitesse, et tu ne me connaissais pas du tout si tu as pensé que cette misère sociale pouvait m'occuper un instant. O mon ami, j'en rougis pour toi!... Cruel!...

– Ame divine! s'écria Joseph les yeux pleins de larmes, qui ne sacrifierait pas son âme pour toi?...

– Comment, mon frère, c'est pour cela que tu te chagrinais?... Que je suis aise d'avoir parlé!

Alors le vicaire affecta dans ce moment une fausse joie qui fit tressaillir Mélanie.

– Ah! dit-elle, je ne te verrai plus triste, et nous allons nous marier!...

Joseph la couvrit de baisers et se retira. Lorsque madame Hamel rentra et que Mélanie lui conta naïvement le sujet de la tristesse de Joseph, la bonne femme se mit en colère pour la première fois de sa vie, et s'écria:

– Je ne reconnais pas là mon élève!...

Deux jours après, comme la tristesse de Joseph perçait encore dans ses manières, Mélanie saisit un moment où il était renfermé dans son cabinet et elle y frappa.

– Qui est là?... demanda une voix brusque.

– Oh! je ne réponds pas à un pareil accent! parle autrement, Joseph, et je te dirai que c'est Mélanie.

– Tu peux entrer, ma sœur! répondit-il doucement.

– C'est cela! dit-elle avec une charmante naïveté; comment, mon ami, ajouta-t-elle en s'approchant de lui, vous me fuyez? voilà deux jours pendant lesquels je suis privée

de tout ce qui fait mon bonheur et ma vie. Parle-moi, mon chéri! le son de ta voix fera cesser ma souffrance.

— Pardonne-moi, ma sœur, mais une disposition d'âme, dont je ne puis secouer le joug, m'attriste, mon jugement s'égare, et les notions du bien et du mal deviennent indistinctes pour moi...

— Et c'est, interrompit Mélanie, lorsque tu es en cet état que tu me fuis? Il me semble que si jamais un pareil trouble venait s'emparer de moi, je te chercherais pour le dissiper. Il me souvient de m'être ainsi trouvée quelquefois: c'était pendant ton absence; aussitôt je pensais à toi, à ta voix harmonieuse, à ton charmant sourire... et mes chagrins en étaient adoucis.

— Tu l'emportes, charmant démon! s'écria le vicaire...

Et il pressa Mélanie contre son cœur.

La jeune fille le regarda avec surprise, car sa voix et son geste tenaient de la folie...

— Qu'as-tu, Joseph?...

— Ce que j'ai!... je t'épouse... je suis à toi pour jamais!

— Que dis-tu? ton accent, ton regard, tout m'effraye.

— Non, non, ne crains rien. Maintenant, ajouta-t-il avec un sourire sardonique, je suis libre, je suis heureux, je viens de prendre mon parti.

— Quelle voix!... Joseph, mon ami, tu souffres... Joseph!

— Eh bien! qu'as-tu?... ne suis-je pas à toi?...

Après un moment de silence, il lui dit, en la saisissant avec force par le bras!

— Mélanie, je t'en supplie, avoue-moi... Ecoute!...

— J'écoute.

— Dis-moi, reprit-il d'une voix plaintive, dis-moi si, pour nous appartenir l'un à l'autre, il fallait n'être que ma maîtresse, que ferais-tu?

Elle pencha la tête vers la terre.

— N'hésite pas! cria le vicaire, il y va de la vie ou de la mort!... réponds...

— Joseph, répondit-elle avec le délire de l'amour dans les yeux, avec le doux sourire de l'innocence sur les lèvres, je n'hésiterais pas.

— Que ferais-tu donc?

— Ah! s'écria-t-elle avec énergie, je voudrais être si vertueuse, si bonne, si tendre, que personne n'aurait le courage de me condamner, et que mon amour forcerait au silence et peut-être au respect. D'ailleurs, Joseph, cela ne me regarde pas, c'est à moi de me sacrifier si mon Joseph, si mon amant l'exige...

— Je t'épouse! je t'épouse! s'écria Joseph avec passion.

Depuis cette scène, le vicaire étouffa ses remords. Il fit demander l'acte de décès de M. de Saint-André, celui de sa naissance, et l'on publia leurs bans à la mairie et à l'église. Mélanie fut au comble de la joie, et le vicaire, oubliant tout, se livra à sa passion avec tout l'emportement que des caractères tels que le sien mettent dans leurs vertus comme dans leurs écarts.

— Je te retrouve enfin, lui disait Mélanie, tu es le Joseph des montagnes, celui qui jadis m'enveloppait de liane pour me rapporter à l'habitation...

Et ces douces paroles étaient suivies de baisers encore plus doux. Le jour de leur mariage arriva lentement pour Mélanie, trop vite pour le vicaire.

— Mélanie, dit-il le matin, je ne t'ai pas fait de présents de noces...

— En ai-je besoin? interrompit-elle; le plus beau présent que l'on puisse offrir à une mariée, c'est le cœur d'un époux... et... je le tiens... ajouta-t-elle avec un fin sourire.

— Tiens, Mélanie!... Et le vicaire présenta à sa future le portrait qu'il avait peint dans sa cellule de séminariste.

Mélanie tressaillit de surprise, et cette nouvelle preuve d'un amour dont les réticences de Joseph la faisaient douter quelquefois lui donna une des plus douces joies qu'elle eût ressenties depuis longtemps. C'était à minuit, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, qu'ils devaient se jurer le dernier serment, celui que, dans la société, l'imagination de l'homme a entouré de plus de pompe et de plus d'appareil en y faisant intervenir la Divinité. L'heure solennelle de la nuit des noces arrive. Mélanie, sous la blanche parure des mariées, resplendissait d'une beauté céleste. Jamais

la couronne de fleurs d'oranger ne fut posée sur une tête plus noble, plus belle et plus pure. Le vicaire la contempla dans cette toilette ravissante, et ce doux spectacle fit taire tous les murmures de son cœur.

— Joseph, dit-elle, nous avons choisi une heure bien sombre... pour nous marier: je ne sais quel froid me glace d'avance quand je songe que nous allons nous trouver... seuls dans une église ténébreuse, à minuit, au milieu de l'ombre, du silence, et... ce n'est pas une fête.

— Chère enfant, répondit le vicaire avec un sourire, quel malheur peut nous atteindre? nous sommes riches, nous nous aimons, nous ne craignons personne!... eh bien! chère Mélanie, qui nous empêche, pour être encore plus heureux, de fuir le monde et d'aller dans une contrée lointaine?

— Non, non, répondit-elle avec un léger sourire et en frappant ses jolis ongles avec son bel éventail et présentant son pied devant le feu, non, je veux que les hommes admirent un instant notre bonheur, qu'ils sachent que tu possèdes Mélanie, je veux reparaître ta compagne, et lorsque tu auras recueilli l'encens de leur envie et que j'aurai satisfait l'amour-propre que la société m'a donné, que j'aurai vu combien de regards d'envie se seront tournés sur toi, alors, mon Joseph, nous fuirons au Val-Terrible, aux îles Bermudes, où tu voudras, sur un rocher désert.

— Mélanie, il est onze heures et demie, et nos chevaux frappent du pied dans la cour. Ils montèrent en voiture et arrivèrent en peu de minutes à Saint-Etienne-du-Mont. L'église n'était point éclairée, la chapelle où devait s'accomplir la cérémonie se trouvait au fond du temple, et les cierges ne jetaient qu'une faible lueur. Joseph, en entrant dans cette basilique, ne parvint pas à réprimer un mouvement de terreur qu'il ne fut pas le maître de cacher entièrement à Mélanie.

— Joseph, qu'as-tu? s'écria Mélanie.

— Regarde, lui répondit le vicaire en lui montrant une tête de mort blanche sur un drap noir.

On n'avait pas enlevé de l'église toutes les draperies funèbres qui avaient servi à un enterrement, parce qu'il

devait y en avoir un autre le lendemain matin. Mélanie frémit, et un froid glacial se glissa dans son âme.

— Joseph!... pourquoi m'attrister ainsi?

— O ma sœur! je te demande pardon!... Marchons!...

Ils arrivèrent à l'autel; il n'y avait encore personne. Joseph y laissa Mélanie agenouillée à côté de madame Hamel et de leurs gens, et il alla vers la sacristie presser le prêtre. En y entrant, il ôta son habit et se mit en devoir de s'habiller comme pour dire la messe.

— Que faites-vous? lui demanda le sacristain.

Il regarda d'un air étonné et lui répondit:

— Excusez-moi, le bonheur me fait perdre la tête.

Enfin le vicaire est à genoux à côté de Mélanie; un vénérable prêtre arrive pour les marier: c'était l'ancien confesseur de Joseph... Il recule d'effroi... descend, prend Joseph à part et lui demande:

— N'êtes-vous donc pas prêtre?...

— Non!... s'écria Joseph, je ne suis pas prêtre!... non!... non, monsieur!

— Si cela est, reprit le bon vieillard, je me trompais... excusez-moi.

Certes une cérémonie pareille, accomplie au milieu de la nuit, a quelque chose de très-imposant; cette obscurité, dissipée à demi par la lueur tremblante des cierges qui rougissaient faiblement les piliers, un vieux prêtre qui implorait le ciel, une jeune fille belle de toutes les vertus et de toutes les grâces, formaient un des tableaux les plus poétiques; mais ce qui rendait la scène plus imposante, c'était la présence de ce jeune marié qui, pâle, les yeux hagards, jetait sur tout ce regard profond de l'homme qui commet un crime. La douce Mélanie ne regardait pas Joseph, fort heureusement, et son âme tout entière implorait pour leur union les grâces de l'Eternel; car telle était la beauté de son cœur, que cette vision céleste écrasait tous ses charmants désirs.

Au moment où le prêtre se retournait pour parler aux époux, et qu'il s'arrêtait effrayé de la pâleur de Joseph, dont le visage contrastait avec celui de la pure Mélanie, un

grand bruit se fit entendre à la porte de l'église, et des pas précipités retentirent sous les voûtes. Joseph se retourne, et dans le lointain il aperçoit une femme qui s'écrie!

– Mon fils! mon fils!

Le vicaire se lève précipitamment, il a reconnu madame de Rocourt, il s'élance à sa rencontre.

– Mon fils, que fais-tu?...

– Ma mère! s'écria le vicaire, taisez-vous!... taisez-vous!...

– Comment peux-tu te marier?...

– Silence! écoutez-moi!... M'aimes-tu?... demanda-t-il avec énergie et en saisissant avec force la main de la marquise.

– Si je t'aime!... répondit Joséphine en élevant ses regards vers l'autel; grand Dieu! il demande si je l'aime!...

– Eh bien! ma mère, si vous ne voulez pas me voir mourir...

– Mourir!... s'écria-t-elle avec effroi.

– Oui, mourir, reprit le vicaire. Retournez sur vos pas, gardez le silence, j'irai vous voir, je vous amènerai ma Mélanie... Et surtout, ma mère, répéta-t-il comme en délire, que jamais le fatal secret qui vous est connu ne sorte de votre bouche... Si Mélanie l'apprend... je meurs!...

– Mon fils, laisse-moi te voir!...

– Non, non, ma mère, demain, tantôt, quand vous voudrez, mais maintenant...

Madame de Rocourt resta stupéfaite... Joseph, se retournant, avait vu la curieuse Mélanie qui regardait la marquise avec anxiété, et il s'était empressé de rejoindre sa femme.

– Joseph, dit-elle, quelle est cette dame?

– C'est ma mère!... répondit Joseph.

– Ah! s'écria Mélanie.

La marquise se cacha derrière un pilier et contempla en silence l'auguste cérémonie qui la mit au fait de toute la mélancolie du vicaire et de l'importance du secret qu'elle devait garder.

– Ma fille!... dit madame de Rocourt en embrassant Mélanie.

– Puisque vous êtes la mère de Joseph, ah! que je vous aime déjà! dit la jeune épouse, que la marquise serra contre son cœur.

– Va, tu seras heureuse!... dit la marquise.

Joseph, Mélanie, madame de Rocourt et madame Hamel revinrent à une heure de la nuit à l'hôtel de la rue de la Santé. Après le premier moment de joie, madame de Rocourt, ayant embrassé ses enfants, sentit qu'elle devait les laisser seuls...

Mélanie, après avoir jeté sur Joseph un dernier regard, s'échappa la première, suivie de Finette et de madame de Rocourt. Elle entra dans une chambre décorée avec élégance: elle sourit en voyant la blanche lueur qui s'échappe d'une lampe contenue dans un vase d'albâtre; elle regarde le lit somptueux, l'arrangement des meubles, et n'ose reporter ses regards sur Finette; son sein palpite.

– O ma mère!... dit-elle en se jetant dans le sein de madame de Rocourt.

– Vous pleurez, mon enfant?...

– Ah! c'est de joie, ma mère! pourquoi le cacherais-je?

Finette vient de fermer la chambre conjugale, et madame de Rocourt se retire en versant une larme. Nous allons donc tirer aussi le rideau, et nous retrouverons Mélanie lorsque son regard amoureux n'aura plus que cette chaste et discrète langueur, cette satisfaction qui adoucit le regard d'une épouse lorsque la flamme ardente sera devenue humide. Pendant ce temps nous verrons par quel événement madame de Rocourt est venue si à point pour assister au mariage de son fils.

CHAPITRE XXIX

Argow chez Cachel – Bruits qui courent dans le village – Leseq découvre tout – On arrête Argow – Séduction de Leseq, qui devient riche

PENDANT que tous ces événements se succédaient à Paris, il se passait d'étranges choses à Aulnay-le-Vicomte; et, pour bien connaître les ressorts de cette aventure, il faut se reporter au moment où Jacques Cachel emmenait sur sa charrette Argow, son domestique et le pauvre M. Gargarou. Le charbonnier arriva sans encombre à sa chaumière et, après avoir ouvert sa cave, il y transporta chaque captif l'un après l'autre, et lorsqu'ils y furent tous il les regarda de travers et leur dit:

– Songez à ne pas crier, car je ne suis pas bon quand je me mets en colère!... vous serez bien traités, et remis en liberté quand j'en aurai reçu l'ordre...

– Monsieur, interrompit Gargarou, êtes-vous attaché au gouvernement légitime?

– Après?...

– C'est que, si vous êtes bon Français, vous ne devez pas retenir un maire nommé par le roi.

– Chantez-moi autre chose, dit le charbonnier.

– Ecoute, reprit Argow, veux-tu me délivrer avant deux heures? je te fais compter cent mille francs...

A cette proposition le charbonnier se mit à siffler et sortit, et il chargea sa femme de porter à manger aux prisonniers, en se bouchant les oreilles pour ne pas se laisser séduire.

Cependant, malgré le silence des prisonniers et la discrétion de Cachel et de sa femme, on ne peut empêcher la renommée de jaser, et comme elle jasa à Aulnay-le-Vicomte par l'organe de Marguerite et de Leseq, nous allons introduire le lecteur dans la boutique du pharmacien.

– Voyez-vous, disait l'épicier, Jacques Cachel a fait ajouter une écurie à sa maison, et il me prend bien des articles, il les paye au comptant...

Ici il regarda Leseq.

– Oui, acheva ce dernier, c'est clair, on ne s'enrichit pas si subitement sans quelque manigance, *sine turpitudine; et latet anguis in herba*, comme dit Cicéron, il y a quelque anguille sous roche.

– Ecoutez-moi, dit Marguerite en posant sa livre de sucre sur le comptoir... la sœur de madame Poquerel, la concierge du château, est venue hier, et elle a dit que le gros seigneur de Vans-la-Pavée était un quelqu'un qui ne *sentait pas comme baume*, et que M. Joseph, à qui il avait enlevé une sœur qui n'est pas sa sœur, car c'est une histoire que vous ne connaissez pas et que je vous conterai quelque jour; elle est bien intéressante, il y a des pirates; oui, c'est pirate que M. Joseph a dit à Vans.

– *Fiat lux*, s'écrie Leseq, c'est-à-dire donnez-nous une chandelle pour y voir clair dans ce que vous dites, *age quod agis*, ne courez pas deux lièvres!...

– Enfin, reprit Marguerite, il y a qu'elle a dit que notre vicaire avait enlevé une demoiselle, et que le gros seigneur, qui est un scélérat, à ce que dit madame Gargarou, a été transporté de nos côtés, et je soutiens, je répète et je prétends, comme je le soutenais tout à l'heure, que Jacques Cachel y est pour quelque chose, et au château de Vans on voudrait bien le tenir; mais comme on connaît les saints on les honore, dit M. Gausse, et Jacques ne va plus au château.

– *Fortunate senex*, heureux Leseq! s'écria le maître d'école, je vois encore douze cents francs à gagner!

Et il s'échappa comme un trait.

– Que dit-il? reprit le maire en ouvrant de grands yeux, où va-t-il?...

— Je l'ignore, répondit Marguerite; mais, ce que je sais, c'est que c'est un rusé gaillard, et que, s'il veut que je fasse son bonheur... Monsieur le maire, dit-elle, s'il gagne comme cela des douze cents francs tous les mois, c'est un bon parti.

— Bah! le commerce ne va pas! répondit le maire.

Marguerite s'en fut tout raconter au bon curé, qui devina facilement que la jeune fille que le vicaire avait enlevée était Mélanie.

— Je vois bien ce qu'il en arrivera, répondit-il à Marguerite, mais chacun est fils de ses œuvres.

Cependant Leseq courait vers le château, et lorsqu'il fut en présence de madame de Rocourt, il tira respectueusement son chapeau et lui dit:

— *Risum teneatis*, soyez joyeuse, madame la marquise, à force de soins et de démarches j'ai découvert où est notre vicaire.

— Eh bien! reprit madame de Rocourt, où est-il? dites, voyons, dépêchez!...

Leseq tortillait son chapeau.

— Madame, reprit-il, Jacques Cachel l'a vu l'autre jour, et il...

La marquise s'était précipitée dehors après avoir récompensé Leseq; elle pressa elle-même les gens pour que ses chevaux fussent prêts et elle se rendit chez le charbonnier. La première chose qu'elle aperçut en entrant, ce fut, sur la cheminée, l'adresse que Joseph avait donnée au charbonnier pour lui écrire en cas de malheur. Alors Joséphine, sans dire un seul mot, saisit le papier, redescendit dans la vallée en courant à toutes jambes, au grand étonnement de Cachel et de sa femme, et se dirigea vers A...y en faisant galoper ses chevaux. Elle prit la poste et se rendit à Paris, où nous l'avons revue. Le départ précipité de la marquise donna beaucoup à penser à tous les habitants d'Aulnay-le-Vicomte; mais Leseq, entre autres, concevant qu'alors la chaumière de Jacques Cachel renfermait quelque mystère, se mit à rôder tout autour et à épier ce qui s'y passait. Un matin il y entra sous prétexte de dire à

madame Cachel d'envoyer ses enfants à l'école, parce que le vicaire lui avait payé leur pension.

— Oh! oh! s'écria-t-il en voyant la femme du charbonnier tailler une soupe trop forte pour son ménage, oh! oh! la mère Cachel, vos enfants mangent donc beaucoup?

— Beaucoup, répondit la ménagère.

— Hé! voilà un gigot, un poulet!

— C'est fête chez nous, dit madame Cachel.

— Vous êtes maintenant de gros seigneurs! reprit Leseq en jetant des regards furtifs sur toute la maison.

— Cela ne regarde personne! répondit brièvement la femme du charbonnier; que nous voulez-vous ce matin?

— Je venais pour vos enfants...

En ce moment un éclat de rire d'Argow retentit sous les pieds de Leseq.

— Qui diable est donc là-dessous?... demanda-t-il.

— Mon mari tire du vin avec un de ses cousins...

Plus la femme Cachel s'impatientait, plus l'astucieux Leseq, feignant de ne pas le voir, restait en furetant des yeux. Alors Jacques Cachel arriva de la forêt en faisant claquer son fouet.

— Holà! hé! femme! ouvre la porte!...

Pour le coup Leseq comprit qu'il y avait quelque mystère, et il jura de le découvrir. Saluant madame Cachel, après lui avoir lancé un malin coup d'œil, il s'en retourna à Aulnay-le-Vicomte. Le lendemain il se rendit avec le maire chez le pharmacien, sous prétexte de parler d'une affaire extraordinairement importante. Lorsqu'ils furent assis dans l'arrière-boutique, où ils trouvèrent M. Bouteille, le commissaire de police, et M. Bertrandet, vieux capitaine retiré du service, le maître d'école prit la parole en ces termes:

— Messieurs, vous êtes les deux grandes autorités du village, *consules Romae*; or, vous savez si, jusqu'à présent, j'ai manqué aux devoirs d'un bon citoyen. Il se présente aujourd'hui une grande occasion de vous faire monter en grade et de rendre célèbres les noms de Bouteille et de Devau. Il y a dans la commune des chefs de voleurs, de

faux monnayeurs ou de grands conspirateurs: choisissez!...

— Bah! bah! des conspirateurs! s'écria M. Bertrandet, c'est le gouvernement!

A ces mots, le maire et le commissaire de police regardèrent le triomphant Leseq avec une anxiété sans égale.

— *Florentem cytisum sequitur lasciva capella.* Ces paroles de Cicéron signifient qu'un juge de paix doit poursuivre les criminels; *trahit sua quemque voluptas*, on ne dispute pas des goûts; mais, si vous m'en croyez, il y a une marche à suivre.

— Mais, dit le commissaire de police, expliquez-vous; et, si vous me faites trouver une occasion d'exercer mes fonctions avec autant d'éclat que dans l'expédition du clocher, vous pourrez compter sur mes bons offices.

— Si vous me mettez à même, dit à son tour M. Devau, de faire éclater mon dévouement au gouvernement, tout en servant secrètement mon antipathie pour la caste nobiliaire...

— Tout ira bien, reprit Leseq...

Alors il leur détailla ce qu'il avait entendu chez Jacques Cachel.

— Vous sentez que *rem tetigeris acu*, vous mettrez le doigt sur la plaie en faisant une descente judiciaire chez le charbonnier, car ceci annonce ou qu'il tient renfermés les scélérats de Vans-la-Pavée que le gouvernement cherche, ou qu'il est chef de brigands, ou qu'enfin il fabrique de la fausse monnaie, *falsos nummos*. Car où a-t-il pris cet or qu'il vous apporte? Voilà trente bouteilles de bordeaux qu'il achète.

— Trente bouteilles! s'écria M. Bertrandet.

— Et du bon encore! s'écria le maire.

— Ceci devient très-important, dit le juge de paix.

— Très-important, dit M. Bertrandet.

— Leseq, dit M. Bouteille, de ma vie je ne chercherai à faire pendre un homme!...

— Monsieur, interrompit le maire, la sûreté de l'Etat peut exiger...

— Bah! bah! la sûreté de l'Etat! dit M. Bertrandet.

— Oui, oui, interrompit Leseq, il faut *coercere latrones*, poursuivre les criminels!...

Là-dessus le maître d'école, s'élevant à de hautes considérations, prouva par sa harangue que l'on devait cerner la maison de Cachel et découvrir le mystère. Son éloquence entraîna le commissaire de police, et il fut résolu qu'au commencement de la nuit M. Devau, en écharpe et en habit noir, M. le commissaire de police, avec sa casquette neuve, iraient, accompagnés de Leseq, du capitaine Bertrandet et de quatre vétérans, visiter la chaumière de Cachel. En effet, sur les huit heures du soir, l'escadron se mit en marche, suivi par le garde champêtre. Arrivés à la porte du charbonnier, Leseq frappa rudement:

— *Attole portas*! c'est-à-dire ouvrez de par la loi, le roi, etc.

— Vois-tu, s'écria la femme de Cachel, je t'avais bien dit que nous nous attirerions une mauvaise affaire en gardant ces brigands.

— Qui êtes-vous? demanda Cachel.

— Ouvrez de par la loi! dit le juge de paix.

En reconnaissant cette voix, le charbonnier ouvrit la porte, et l'escouade judiciaire entra dans la maison de Cachel.

— Jacques, dit le commissaire de police, vous êtes signalé comme recélant chez vous des personnes que vous auriez dû remettre entre les mains de la justice... Nous allons visiter votre maison, si vous n'aimez pas mieux nous déclarer la vérité.

— Allons, dis tout! reprit sa femme.

— Oui, déclarez la vérité, ajouta M. Bertrandet.

— Jacques, reprit le commissaire de police, d'après votre dernière aventure, si vous vous trouviez coupable de quelque délit, cela irait fort mal pour vous... Déclarez-nous franchement.

— Parguienne, monsieur, j'allons vous le dire: j'ai dans ma cave trois brigands qui avaient enlevé la bonne amie à M. Joseph, le vicaire d'ici. Ils allions la transporter en Dauphiné, lorsque, il y a un mois, notre vicaire a arrêté la

voiture de M. Maxendi, qui est, à ce qui paraît, comme qui dirait un chef de brigands sur mer, et qu'il me l'a baillé à garder jusqu'à ce qu'il m'écrivît pour m'instruire de ce qu'il faudrait en faire par la suite.

– Affaire criminelle! dit M. Devau, un chef de brigands!... si c'était celui que monseigneur a signalé au procureur du roi d'A...y, quelle découverte!... Cachel, vous allez nous suivre et remettre entre nos mains le criminel.

– Oui, monsieur le juge de paix, mais vous m'assurez bien qu'il ne me sera rien fait pour l'avoir arrêté et retenu?

– Non, non: tu seras même récompensé!...

Ici M. Bertrandet prit la parole:

– Oui, Cachel, dit-il au charbonnier, tu seras récompensé!

A ces mots, Cachel, jugeant que tout ce que le vicaire désirait c'était d'être délivré d'Argow, trouva que son prisonnier serait encore mieux entre les mains de la justice qu'entre les siennes, et alors il guida tout le monde dans sa cave, et, lorsque l'assemblée y fut descendue, M. Gargarou se mit à crier:

– Messieurs, je suis attaché au gouvernement, et je suis...

– Tais-toi, brigand! lui répondit Leseq.

– Comment, brigand? reprit Gargarou, je suis maire de Vans-la-Pavée...

– Le maire de Vans-la-Pavée! s'écria M. Devau, mais rien n'est plus vrai!... voici M. Gargarou.

– Un maire! s'écria M. Bertrandet, quand je vous dis que c'est le gouvernement.

– Ah! monsieur Devau, dit le maître de poste, vous êtes bon Français et dévoué au gouvernement, j'espère que vous allez me délivrer de mes liens et me faire rendre justice.

– Monsieur, répondit gravement le commissaire de police, vous vous trouvez cependant impliqué dans une affaire criminelle au premier chef, car il ne s'agit rien moins que de vols faits à main armée et avec effraction en pleine mer... Vous êtes avec des pirates!

– Non, monsieur, reprit Gargarou, je suis maître de poste, attaché sincèrement à la légitimité, et je suis innocent.

– Comment vous nommez-vous? dit Leseq à Argow.

– Je suis le comte Maxendi.

– Maxendi!... reprit M. Devau, vous êtes dénoncé à tous les maires du canton comme un homme à arrêter sur-le-champ; le procureur du roi d'A...y a écrit à ce sujet.

– Et c'est moi qui ai lu la lettre! s'écria Leseq.

Argow les regarda tous fièrement et leur dit:

– Cela peut être, messieurs, mais je suis innocent, l'estimable M. Gargarou vous l'affirmera; et, du reste, pour vous prouver que je ne crains pas les regards de la justice, faites-moi délier et je vais vous suivre. Si vous croyez nécessaire de me mettre en prison, je m'y rendrai avec plaisir, car je suis certain qu'en vingt-quatre heures le quiproquo cessera, et que c'est au contraire moi qui aurai à réclamer la vengeance des lois pour punir mes assassins...

– Ta! ta! ta! dit Leseq; monsieur, c'est vous qui avez enlevé la bonne amie de M. Joseph, notre vicaire...

– Quoi! s'écria Argow en faisant paraître la joie la plus vive, Joseph est prêtre?

– Voyez-vous, reprit le maître d'école, *habemus reum confitentem*, il se trahit!

– Non, non, non, je ne me trahis pas, mon ami, répondit Argow en reprenant sa tranquillité... Allons, messieurs, finissez-en.

Sur l'observation de M. Devau, on délivra M. Gargarou, qui, après avoir remercié la compagnie, s'enfuit sans attendre son reste. Argow et son domestique furent remis entre les mains des deux gardes: on les conduisit à Aulnay, et, attendu qu'il n'y avait pas de prison, on les enferma dans l'école de Leseq, que l'on nomma intendant de la geôle. Cette arrestation donna lieu à bien des bavardages, et, comme dans toute espèce d'affaires il y a deux opinions, la moitié d'Aulnay regarda Maxendi comme un scélérat, et l'autre moitié comme une victime. L'opinion de cette dernière moitié inquiétait beaucoup le commissaire de

police et M. Devau, qui eurent grand'peur de s'être compromis, car l'assurance du prisonnier, sa mise, son opulence, appuyaient fortement les raisonnements de ceux qui prétendaient que le maire et le commissaire de police se fourvoyaient. Quant à M. Bertrandet, il persistait à voir dans toute cette affaire un complot tramé par le gouvernement pour obtenir la majorité aux prochaines élections. Mais une circonstance inattendue fit trouver quelques partisans aux prévenus. M. Maxendi commença par envoyer Leseq acheter un pain de sucre, six bouteilles d'eau-de-vie, des liqueurs, du tabac à fumer, du thé et d'autres provisions, en telle quantité, que les marchands de l'endroit trouvaient que ce pirate avait de fort bonnes manières et n'était pas si diable qu'on le disait.

Lorsque tout fut arrivé dans la prison, Argow pria Leseq de l'aider à faire son punch, et l'invita poliment à en boire.

– Vous me paraissez, lui dit le pirate, un excellent garçon, et je serais vraiment fâché qu'il vous arrivât malheur.

– Et moi aussi, *ego quoque*, répondit Leseq.

– Raisonnez-vous quelquefois? lui demanda le forban.

– Presque toujours, dit le maître d'école.

– Eh bien, écoutez-moi, reprit Maxendi, il n'y a sur moi que deux suppositions à faire: ou je suis criminel, ou je suis innocent.

– *Æquum et justum est*, rien n'est plus vrai.

– Si je suis criminel, dit Argow, je suis sûr que vous vous repentirez toute votre vie d'avoir fait sauter la tête à un homme; car il est possible que, bien que je sois innocent, on trouve des preuves... mais il n'y en a pas... Si je suis innocent, vous êtes gravement compromis, et l'on n'arrête pas impunément un homme comme moi. De toute manière, qui diable pourra vous en vouloir de ce que je me sois sauvé par le tuyau de votre cheminée?... Ecoutez-moi: vous n'avez aucune responsabilité, rien ne peut vous atteindre, je vous offre cent mille francs pour m'ouvrir la porte ce soir...

– Cent mille francs!... s'écria Leseq, où sont-ils?...

– Tenez!... s'écria Maxendi en ouvrant son portefeuille et en étalant les billets de banque, les voyez-vous?...

Le maître d'école resta stupéfait.

– Ce n'est pas tout, je veux vous mettre la conscience à l'abri de tout remords; si je demande à fuir, vous devez tout naturellement me croire coupable... il n'en est rien: je veux sortir, parce que je veux me venger et qu'il faut que dans trois jours je sois à Paris; que si je reste ici une nuit de plus on me transférera à A...y, et que là il faudra que j'attende que mon affaire s'éclaircisse; or, concevez-vous une vengeance retardée, tandis qu'il faudrait qu'en ce moment même je jouisse du spectacle qu'un mot va produire?... Allons, mon ami, buvons, et songez à cela...

– Cent mille francs pour ouvrir une porte! s'écria Leseq, attendez, je vais aller consulter M. Devau et le curé...

– Imbécile! dit Argow en l'arrêtant, est-ce qu'il faut qu'on sache cela?... Ecoutez-moi: avant tout vous me répondez que M. Joseph, un grand jeune homme brun, est prêtre?

– Comment! c'est notre vicaire!...

– Eh bien! mon ami, s'écria le pirate, allons, décide-toi, car dans deux heures il ne sera plus temps.

– Je crois bien qu'il ne sera plus temps, dit le maître d'école; *equites*, c'est-à-dire la gendarmerie va arriver, on l'attend...

– En ce cas, reprit Argow, je ne te donne plus que trois minutes!...

Le pirate mit sa montre garnie de brillants sur la table, et, pendant que Leseq réfléchissait, il défit sa bague et chercha son épingle en s'écriant:

– Il y va de la vie, camarade!

– *Ego prendo*, tope!... dit Leseq, qui ne comprit pas bien le sens de la dernière exclamation du pirate.

– Et tu as bien fait, l'ami, répondit Argow en remettant son épingle dans sa bague. Partons!...

– Et les cent mille francs!...

– Je te les laisse là, dit Argow; conduis-nous hors du village, et tu viendras les reprendre.

Le maître d'école guida le forban et son matelot jusqu'au

chemin de la forêt, et après leur avoir souhaité un bon voyage, il regagna son école et cacha les dix billets de banque; puis, feignant un grand désespoir, il ferma la porte de la prison et se rendit chez le juge de paix et le maire, auquel il raconta que les deux criminels s'étaient échappés par la fenêtre. Comme il achevait ses doléances, le procureur du roi et la maréchaussée arrivaient à Aulnay pour se saisir d'Argow; on leur fit part de l'évasion, et, sur-le-champ, les gendarmes se mirent à la poursuite du forban. Ce dernier, se gardant bien d'aller à son château, se rendit chez Gargarou et courut en poste à Paris. Quand M. Bertrandet apprit l'évasion du comte Maxendi, on le vit sourire avec finesse comme un homme qui connaît le dessous des cartes, mais on ne put lui arracher un mot sur cet événement extraordinaire.

CHAPITRE XXX

Bonheur de Mélanie. Vengeance d'Argow

Bonheur de Mélanie. – Vengeance d'Argow.

IL est impossible de décrire le bonheur qui régnait dans l'hôtel de la rue de la Santé; la douce Mélanie, ayant tout ce qu'elle souhaitait, ressemblait à une sainte nouvellement admise dans le séjour des bienheureux. Cette volupté tranquille n'offre aucun trait à l'art du poëte ou de l'écrivain; c'est comme la peinture du paradis, que rien ne peut désigner à l'esprit, parce qu'une fois qu'on a dit: « Ils ont tout le bonheur possible... », on a tout dit, car il n'y a pas de nuance dans la perfection, c'est le bien et le mal mélangés qui donnent seuls des choses saisissables. Enfin, la passion de ces deux êtres s'épura même dans cet état de jouissance paisible où les passions des hommes se matérialisent et finissent par s'ensevelir. La destinée de ces deux êtres charmants était de donner à tout ce qu'ils touchaient la qualité de l'or, comme ce roi de la fable. En effet, ils ennoblissaient tout par le charme de leurs manières, la beauté de leurs âmes et la perfection de leurs qualités. Madame de Rocourt ne fut point déplacée au milieu de cette scène touchante et continue d'un amour qui devait survivre à ce qui tue les amours vulgaires. Elle garda si bien le silence sur les secrets terribles de son fils, qu'elle n'en reparla même pas à Joseph, et cette tendre mère sentit le bonheur de Joseph absolument comme si c'était le sien propre. Elle ne pouvait quitter Mélanie, dont

la douceur, la beauté et le charme la séduisaient. Enfin madame de Rocourt, voulant rendre cette félicité durable et la mettre à l'abri de tout événement, usa de son crédit et de celui du marquis pour faire cesser les vœux de son fils et le relever de ses serments de prêtre. Elle se trouvait parente de M. de C..., qui était alors ambassadeur à Rome, et l'évêque d'A...y connaissait un des cardinaux les plus influents du sacré collège. Ainsi, sans instruire son fils de toutes ses démarches, que le succès sembla vouloir couronner, elle comptait un beau jour rendre son cher Joseph tout à fait heureux en lui apportant le bref du pape qui le séculariserait, et l'ordonnance du roi qui lui assurerait l'hérédité du titre et de la pairie de M. de Rocourt. Ainsi tout se préparait pour le bonheur de ce couple, et la fortune paraissait devoir leur sourire pour toujours, quand reparut le mauvais génie qui s'était acharné sur leur famille comme s'il eût reçu du ciel la mission fatale de punir en eux le crime auquel Joseph devait le jour. Quoique le vicaire fût parvenu à étouffer tous les cris de sa conscience, ou du moins à les écouter sans laisser paraître sur son visage le chagrin qui le dévorait, Mélanie n'en devinait pas moins que son mari n'était pas tranquille. Un soir que Joseph avait été obligé d'accompagner M. de Rocourt à une réunion diplomatique et que Mélanie se trouvait seule avec madame Hamel, la jeune femme, poussant un soupir, regarda sa seconde mère et lui dit:

– Mère, as-tu remarqué comme parfois mon Joseph est rêveur?

– Ma fille, c'est tout simple, les hommes ont souvent à penser aux grandes affaires dont ils s'occupent.

– Mais Joseph ne serait pas rêveur pour cela... Tiens, bonne mère, laisse-moi t'expliquer ma pensée; je suis tellement heureuse, que je ne puis me comparer qu'à un ciel pur dont l'azur doux et tranquille ne présente aucun nuage; eh bien! certes, Joseph ressemble à ce ciel enchanteur, mais il y a sur lui ce voile que l'on aperçoit quelquefois dans l'air lorsqu'il fait du vent et que l'on est sur une haute montagne.

Madame Hamel restait ébahie en contemplant le gracieux visage de Mélanie; sur le front de cette délicieuse créature resplendissait toute la poésie de ses idées, que l'expression traduisait faiblement. Mélanie se mit à sourire en se souvenant que jamais la bonne femme n'avait pu se mettre à la hauteur d'une idée poétique, et elle reprit ainsi:

– Ecoutez-moi, ma mère.

– Je t'écoute, cela me fait plaisir, mais je ne te comprends pas.

– Tiens, dit Mélanie, regarde la glace: vois-tu cette tache qui en ternit l'éclat?

– Eh bien! dit madame Hamel.

– Eh bien! reprit Mélanie, cette tache est l'esprit de Joseph, et l'autre partie de la glace, c'est le mien.

– Où vas-tu chercher tout ce que tu dis, petite fille? dit madame Hamel, tu t'amuses de moi... Joseph est heureux, il n'a pas de chagrin.

– Si, ma mère, il en a... c'est-à-dire, il est heureux, mais son bonheur n'est pas complet. J'ai peur, ou qu'il ait une maladie chronique qui le ronge, ou qu'il n'ait pas trouvé en moi tout ce qu'il s'imaginait trouver... Je le lui demanderai... dit-elle en versant une larme.

– Quelles chimères tu inventes! s'écria la bonne femme.

– Non, ma mère, je n'invente rien; pour mon malheur, mon âme lit trop bien dans la sienne, je sens par contrecoup ce qui le blesse au cœur, car il n'a pas une pensée qui ne soit la mienne, et je soutiens qu'il n'est pas le même qu'il aurait été si, n'ayant jamais su que nous étions frère et sœur, nous nous étions épousés à la Martinique.

– Mais qui te fait présumer toutes ces choses-là? dit madame Hamel en posant ses lunettes sur ses genoux et regardant la pendule qui marquait onze heures.

– Ma mère, quelquefois je le regarde, il ne me sourit pas; souvent, dans son sommeil, éveillée par des rêves ou par l'inquiétude, je tâte son front pour m'assurer qu'il est toujours là, son front est brûlant, il parle, et il semble en dormant se disputer avec des étrangers qui veulent qu'il soit prêtre... Enfin, que veux-tu, mère bien-aimée, je sens

qu'il a quelque chose dans son âme; hier, il entendait une cloche de Saint-Etienne, il a dit:

« Voilà un heureux!... »

Son accent disait encore plus que sa parole elle-même.

— Mélanie, interrompit la bonne femme, il est tard... adieu!

— Adieu!... tu devrais rester pourtant, car Finette est sortie... Elle est sourde, la pauvre mère, se dit-elle...

En effet, madame Hamel n'avait pas entendu, et elle était sortie.

Mélanie demeura toute seule dans son grand salon, comptant les minutes, et croyant que chaque voiture était celle de Joseph. Après un moment de réflexion, elle s'écria:

— Bah! madame Hamel a peut-être raison, je me forge des chimères...

Quelque temps après, elle entendit le roulement d'une voiture; le bruit approche... son cœur bat.

— Oh! dit-elle, c'est Joseph!...

En effet, le carrosse entre dans la cour, elle s'élance, la porte s'ouvre... Argow paraît... Mélanie, glacée d'effroi, tombe dans sa bergère.

— Vous attendiez votre mari, dit le pirate avec un sourire exécrable... Ma belle fugitive, n'ayez aucune peur de moi... Tenez, je reste à cette place, et je jure de m'y tenir... je ne vous condamne qu'à une seule peine, celle de m'entendre...

— C'est un effroyable supplice, répondit Mélanie, et je veux m'en délivrer!

— Non, vous ne m'échapperez pas! j'ai tout prévu, vous êtes à moi!...

Mélanie fut en proie à une profonde horreur en voyant que les cordons de sonnette étaient coupés.

— On n'en remontre pas à un homme tel que moi quand il veut se venger, dit Argow; toutes mes précautions sont prises; votre mari ne reviendra que dans une heure, vos gens écartés, Finette est absente et on la retient, vous êtes en ma puissance... mais je ne vous toucherai pas!... je vous abhorre!... s'écria-t-il avec énergie. Oui, pour goûter le

charme de cette minute de vengeance, j'ai tendu, comme l'araignée, une toile invisible. Puisque je dois être un démon, je le serai jusqu'à mon dernier soupir!... et, vassal de Satan, je ferai tout le mal que je pourrai, puisque vous avez refusé de me tendre la main pour me tirer de l'ornière du crime.

— Ah! ne me parlez pas ainsi.

— Votre supplice est de m'entendre: ce que je vais vous dire retentira dans votre oreille jusqu'à la mort!... Elle s'approche. Un glaive est suspendu sur votre tête, il tient à un fil que je vais couper!...

— Non, monsieur, dit Mélanie avec un léger sourire, mon bonheur et ma vie ne sont plus entre vos mains...

— Enfant, répliqua le forban avec un ricanement amer, je te l'ai dit, je suis extrême, et le jour que je deviendrai vertueux je le serai trop peut-être!... Mais en ce moment je ne veux qu'une chose, me venger!... et je t'ai prévenue jadis de ne jamais exciter la tempête qui renverse les forêts, parce que tu n'es qu'une fleur!...

Mélanie, immobile et l'œil fixé sur le visage énergique d'Argow, qui restait calme, ressemblait à une statue.

— Un reste de pitié m'anime, continua le pirate, et je te laisse une minute de bonheur avant de faire pénétrer pour toujours le chagrin dévorant dans ton jeune cœur.

Maxendi se tut; puis, après un moment, il dit:

— Tu aimes M. Joseph?...

— Oh! oui!

Et un sourire vint errer sur la lèvre glacée de Mélanie.

— Ton amour est fondé sur l'estime?

Elle fit un doux mouvement de tête.

— Elle va cesser, reprit le pirate.

— N'achevez pas!... s'écria Mélanie.

Le pirate se mit à rire et lui dit:

— Mélanie, tu te crois belle, vertueuse... tu n'es qu'une infâme! ton mariage est *nul*, ton mari est *prêtre*!... pour toi, juge ce que tu es!

— Je meurs!... s'écria Mélanie, je meurs!... au secours!... ah! je suis frappée à mort, je le sens.

— Joseph, cet homme rare, continua Maxendi en jouissant de l'agonie de sa victime, ce Joseph si chéri est un scélérat, il t'a menti, il t'a abusée...

— Non, non, dit-elle, mon frère est vertueux! il n'a pu vouloir me tromper.

— Vertueux!... comme toi... Vous êtes plongés dans la débauche, l'infamie!...

— Est-ce tout? reprit Mélanie avec calme et en contenant sa terreur.

— Non!... dit Argow froidement, ce n'est rien!...

— Comment, ce n'est rien!... s'écria la jeune femme en frissonnant.

— Oui, tu vas venir à mes pieds, je vais t'y voir!... dit-il avec une hideuse expression de rage en lui montrant le parquet.

Mélanie le regarda fixement, comme l'agneau qui tremble devant le boa de l'Afrique.

— A tes pieds!... murmura-t-elle faiblement avec l'accent du fou qui rit de sa propre souffrance.

— Oui, reprit le forban, je veux que ma vengeance soit éclatante; crois-tu que je sois satisfait du chagrin qui va t'assaillir?... Non, non, je veux que toute la terre sache que tu n'es qu'une infâme!... que Joseph aille sur l'échafaud!...

— Taisez-vous, taisez-vous!... monsieur Maxendi, par grâce, taisez-vous!

— Sur l'*échafaud*! repartit-il en appuyant sur chaque syllabe du mot; qu'un procès criminel fasse retentir partout: « Mélanie de Saint-André n'est qu'une concubine!... » et tu ne trouveras pas un être en France qui ne te le dise!... on ne te recevra plus dans le monde, la mère ne voudra pas que sa fille t'approche, et dès demain un avis sera porté au parquet du procureur général pour l'instruire de vos crimes. Ma vengeance sera secondée par celle des lois.

— Monsieur Maxendi, si, pour empêcher un tel désastre, vous voulez me voir à vos genoux, certes, je vais m'y traîner...

La pauvre Mélanie, voyant une espèce d'hésitation sur la figure du pirate, s'avança lentement vers lui, s'agenouilla, lui prit les mains, et, le contemplant avec une expression qui aurait attendri un tigre, elle lui dit:

— Argow, si vous avez une mère, que vous l'ayez aimée... c'est par son doux souvenir que je vous conjure d'épargner Joseph... J'ai depuis dix minutes la mort dans le sein, j'ai senti le coup de sa faux; vous devez être content d'une victime telle que moi!... C'est vous qui m'aurez tuée... si... ce que vous venez de me dire est vrai...

— Vous pouvez vous en assurer, répliqua froidement le pirate; si Joseph est prêtre, il est tonsuré, et tel soin qu'il prenne pour vous dérober le sommet de sa tête...

— C'est vrai, dit-elle avec effroi...

— Vous n'avez qu'à l'examiner...

— Argow, reprit-elle, je vous en supplie, gardez le secret!...

— Que m'en reviendra-t-il?...

— Un crime de moins, répondit-elle.

— Eh bien! soit... j'y consens... Adieu, Mélanie; nous ne nous reverrons plus ici-bas!

Le pirate s'en alla doucement en laissant l'épouse du vicaire toujours agenouillée au milieu du salon.

Elle resta dans cette attitude assez longtemps, comme si elle était ensevelie dans une profonde méditation, et elle tendit ses mains en disant:

— Vous me le promettez?... Il est parti!...

Alors elle se releva, se mit dans sa bergère, appuya sa tête sur une de ses mains, posa son coude sur le bras du siège, et elle ne fut tirée de son absorption que par une douce voix qui lui dit:

— Eh bien! Mélanie, ton amour sommeille, je crois?...

— Qui me parle?... répondit-elle d'un air égaré.

— Ah Ciel! qu'as-tu, Mélanie?...

Alors elle regarda, reconnut son époux, et cette céleste créature, lui déguisant son chagrin, répondit:

— Ah! c'est toi, Joseph! je dormais... quel malheur de n'avoir pas entendu ta voiture! je n'ai pu accourir jusque dans l'escalier, et être ramenée, portée dans tes bras!

— Mélanie, reprit le vicaire inquiet, tu as pleuré!... tu es pâle, changée, tes yeux ne me sourient plus, qu'as-tu?...

– Tiens, dit-elle, Joseph, j'ai fait un vilain rêve!... cela m'a troublée, et j'aurai pleuré en dormant.

– Pourquoi ne t'es-tu pas couchée? il est une heure et demie...

– C'est une heure sacrée pour nous, dit-elle en s'efforçant de sourire, et de plus, il y a aujourd'hui un mois que nous sommes mariés...

– Mélanie, tu trembles!... s'écria le vicaire effrayé.

– C'est que j'ai froid!...

– Tu as froid, et cependant voici un feu qui brûle à deux pas...

– N'importe, mon ami, je suis toute glacée... reprit-elle; oh non! mon cœur brûlera toujours... Joseph, réchauffe-moi par tes baisers!... tiens, assieds-toi là...

Et Mélanie indiqua à son frère sa place ordinaire dans une causeuse. Le vicaire s'y mit: alors la jeune femme prit la tête de Joseph et la posa doucement sur son sein palpitant.

– Qu'as-tu donc ce soir, Mélanie? ton cœur bat avec une violence extraordinaire, qu'as-tu, ma chérie? tu me caches quelque chose, je le répète, car ton œil ne me regarde plus avec cette charmante expression d'amour qui l'anime toujours, il s'y mêle un sentiment que je crains de nommer...

Pendant que le vicaire prononçait ces mots, Mélanie, tenant la tête de son époux captive entre ses jolis doigts, caressait doucement les cheveux de son frère. Une horreur secrète l'empêchait de regarder la place de la tonsure, qui n'était pas tellement effacée qu'un œil exercé ne pût la reconnaître. La fatalité poussait la pauvre infortunée... Elle y jeta un coup d'œil furtif.

– Mélanie! s'écria Joseph, Mélanie!...

Le vicaire prend un flacon et lui fait respirer des sels, elle reste immobile; il la couvre de baisers. A cette caresse elle rouvre son œil et le referme soudain. Le vicaire, effrayé, n'ayant aucune idée de ce qui pouvait tuer Mélanie, lui prodigua les soins les plus touchants.

– Mon ami, dit-elle d'une voix faible, je te remercie...

Puis, saisissant le vicaire par une étreinte d'une énergie

terrible, elle le serra avec toute la chaleur de l'amour en l'embrassant avec cette volupté que l'idée d'un sacrifice rend plus ardente et presque frénétique.

– Mélanie, reprit le vicaire avec un ton de reproche, crois-tu qu'une pareille scène au milieu d'un bonheur pur...

– Pur!... s'écria la jeune femme avec effroi; mais se remettant soudain, elle dit:

– Joseph, mon frisson est passé... il a fait place à la fièvre... tiens...

Elle prit la main du vicaire en la portant à son front; il tressaillit de terreur en le trouvant brûlant.

– Mon ami, dit-elle, ne t'étonne pas de me voir malade... je t'aime trop pour vivre... les âmes qui dirigent toutes leurs forces morales vers un seul sentiment doivent se consumer bien vite quand leur passion est trop vive.

– Mélanie, s'écria le vicaire en reculant de dix pas, tu me glaces à mon tour!...

– Viens, viens, chéri, et bannis toutes tes craintes... tu sais que les femmes ont des moments de folie... c'est une méditation trop sombre faite au milieu de cette nuit lorsque j'étais seule... cette tête de mort que nous avons vue à Saint-Etienne, la nuit de notre mariage, est venue s'offrir à ma mémoire, une pensée m'a envahie... je me suis trouvée dans une mauvaise disposition... que te dirai-je?... tiens, viens, un baiser remettra tout!... ne t'absente plus!... Joseph, s'écria-t-elle en l'entraînant, je me sens des forces pour t'aimer plus que jamais!...

CHAPITRE XXXI

Maladie de Mélanie — Le vicaire sécularisé — Fin

CHASSANT alors de son front les nuages qui l'assombrissaient, Mélanie refoula sa douleur dans le fond de son âme. Par un admirable dévouement elle se tut, et son mal n'en fit que plus de progrès. Néanmoins, cette scène singulière frappa le vicaire, qui devint plus pensif, et qui se mit à observer l'étonnant accroissement que l'amour de Mélanie avait pris depuis cette fatale soirée. En effet, cette victime de l'amour, couronnée de fleurs comme ceux qui marchent à la mort dans le jeune âge, redoublait ses témoignages de tendresse en les imprégnant d'un tel charme, que le vicaire ne pouvait s'empêcher de croire que quelque chose de surnaturel agissait en Mélanie. Ne serait-ce pas que devant la tombe les jouissances sont plus senties et que les étreintes à la vie ont plus de force?

Au bout de quelques jours, Mélanie, dévorée par le chagrin qui la minait sourdement, fut obligée de se mettre au lit. Elle combattit longtemps avant de prendre cette cruelle détermination, car elle sentait qu'elle ne sortirait pas vivante de son lit. Mais un matin elle essaya de jouer quelque dernier morceau au vicaire, devant qui elle s'efforçait de paraître bien portante; elle se plaça devant son piano, ses faibles doigts ne purent faire rendre des sons aux touches d'ivoire... alors des larmes s'échappèrent de

ses beaux yeux. Elle se leva en s'appuyant sur l'instrument chéri dont les accents plaisaient tant à Joseph, et elle regagna péniblement sa causeuse. Versant toujours des pleurs bien amers, elle pencha sa tête sur le sein de Joseph, et comme elle n'avait pas dormi une minute depuis plusieurs jours, elle y reposa dans un léger sommeil.

— Ma mère Hamel, dit Joseph à voix basse aussitôt que Mélanie fut endormie, savez-vous quel est le mal secret qui fait ainsi pâlir notre pauvre enfant?

— Mon ami, répondit cette excellente femme en s'approchant et montrant au vicaire un visage empreint d'une mortelle tristesse, crois-tu que j'aie attendu ta demande?... crois-tu que, bien que je ne sois pas l'amant de cet ange de la terre, je n'aie pas remarqué combien elle maigrit chaque jour?... chaque jour sa pâleur devient de plus en plus terrible. Autrefois elle se parait pour te plaire, aujourd'hui elle l'oublie. Ses lèvres deviennent blanches; son sourire, si noble, si amoureux quand elle te regarde, est triste quand ses yeux tombent sur moi!... crois-tu que tout cela m'ait échappé?... Mon fils, voici trois jours que je la questionne... la pauvre enfant n'a rien voulu me dire; mais va, Joseph, elle t'en impose!... car elle n'a pas de force; souvent je prends sa main, et jamais je ne l'ai trouvée sans une horrible fièvre... Tu ne vois pas qu'elle veut te déguiser sa souffrance pour ne pas t'affliger, ainsi que tu en agirais envers elle... Joseph, il n'y a pas de temps à perdre... je t'assure que Mélanie est bien malade. Regarde... même dans ce touchant sommeil d'innocence, sa joue est dénuée de ces belles couleurs qui désespéraient toutes les femmes, et par-dessous sa peau blanche il y a une couleur funèbre...

Les sanglots empêchèrent cette pauvre femme de continuer; ce discours, le plus long qu'elle eût tenu dans sa vie, ne pouvait être prononcé par elle que dans une semblable occasion. Le vicaire, immobile d'horreur, regardait avec les yeux de la folie le doux mouvement du sein de sa compagne; sa bouche entr'ouverte semblait dévorer le souffle pur qui s'échappait des lèvres décolorées de son amie. Cette grande vision d'éternité céleste qui brille sur le visage

d'une vierge expirée apparaissait déjà sur la douce figure de Mélanie. Ces terribles présages que le prêtre avait remarqués à Aulnay dans les traits délirants de Laurette le firent frémir, et il sentit en lui-même une horrible convulsion.

– Anges du ciel, murmura faiblement Mélanie dans son sommeil, vous ne me repousserez pas!... je suis pure!... je n'ai que trop aimé... voilà tout mon crime!...

– Que veulent dire ces paroles?... dit le vicaire.

– Quand dormirai-je toujours?... murmura encore Mélanie en s'éveillant et jetant sur tout ce qui l'entourait les regards incertains du réveil. Une tendre expression anima son visage quand elle contempla Joseph et madame Hamel.

– Mélanie, lui dit le prêtre, tu me dois compte de tes moindres sentiments!... j'exige que tu me confies le secret de ta douleur.

– Joseph, je t'aurai tout dit quand je t'aurai avoué que je souffre... Mon ami, reprit-elle, je suis malade, bien malade... mais, je te le dis, parce que tu es grand, que ton âme est forte... ainsi ne sois étonné de rien.

– Mais, Mélanie, qui a donc pu...

– Mon amour!... répondit-elle avec un sourire, oui, Joseph, mon sang s'est allumé, rien ne peut plus le rafraîchir, car à chaque instant ta vue l'embrase encore... et... j'aime mieux mourir que de ne pas te voir...

– Mourir! s'écria le vicaire, qui, pour la première fois, aperçut l'étendue du danger de Mélanie, mourir!...

– Joseph, répondit-elle avec douceur, ne sois pas si peu maître de toi, car ta douleur va m'achever. Imite-moi, mon ami... et vivons toute notre vie sans chagrin!... Entoure-moi de joie, de sourires, d'amour, de tout ce que les sentiments humains ont de trésors intimes!... Si je dois mourir de cette maladie qui me dévore, tu ne peux l'empêcher... ainsi ton âme est assez forte pour concevoir la nécessité, puisque moi, faible, je la conçois et que je m'y soumets; que je fasse mes derniers pas sur un sable doré comme celui que tu fis répandre sur les sentiers qui menaient au Val-Terrible!...

Si je vis, le chagrin serait encore de trop; ainsi sois gai de toute manière...

Cependant la stupeur du vicaire était trop grande, et Mélanie s'écria douloureusement:

– Joseph, tu précipites mes derniers instants!

Elle tomba sur lui, et ce fut avec bien de la peine que l'on transporta la mourante sur son lit.

Aussitôt un domestique monta à cheval et fut chercher un médecin. Il vint, s'approcha de Mélanie, et, après l'avoir examinée, il affecta un air riant en s'écriant:

– Il ne faut à cette jolie dame-là que de la dissipation et la campagne.

– Oui, monsieur, dit-elle, la campagne... du ciel, ajouta-t-elle tout bas.

– Joseph, reprit-elle, et toi, mère, allez-vous-en...

Ils sortirent les larmes aux yeux.

– Monsieur, dit Mélanie, je n'ai pas trois jours à vivre; vous avez dû deviner la cause de mon mal; un événement terrible m'a porté un coup mortel, rien ne peut me sauver, car j'en ai eu la conviction ce matin, je dois mourir; vous le savez, n'est-ce pas?...

Le médecin se tut.

– Tenez, monsieur, je réponds de moi jusqu'à mon dernier soupir, je vais être gaie, riante; promettez-moi, jurez-moi seulement d'abuser mon mari et de lui persuader que ce n'est rien, que je suis effrayée d'une bagatelle; dites-lui, pour mieux le tromper, de prendre soin, ainsi que madame Hamel, de m'ôter de la tête les idées qui s'y sont glissées, que ce que je m'imagine peut retarder ma guérison, que mon imagination trop vive m'abuse, et que si l'on ne me détrompe pas je tomberai en langueur. Alors mon mari ne m'offrira pas le cruel spectacle de sa douleur, et j'emporterai dans ma tombe l'espoir qu'il me survivra; je ne serai pas la plus malheureuse.

Le médecin, frappé de ce discours, la regarde avec admiration et surprise.

– Ah! madame, dit-il, si telle est votre mort, comment avez-vous donc vécu?

Elle se mit à sourire et lui dit:

– Me promettez-vous?

– Oui, madame.

– Ainsi, répliqua-t-elle, vous viendrez de temps en temps, et chaque fois vous leur direz que je vais mieux... Ils sont à la porte, reprit-elle. Allons, mes amis, entrez!... s'écria-t-elle doucement.

Le vicaire revint et regarda tour à tour Mélanie et le médecin.

Ce dernier se leva après avoir écrit quelque ordonnance insignifiante, madame Hamel et le vicaire s'empressèrent de le suivre. Il fut fidèle à ce qu'il venait de promettre à Mélanie; aussi le prêtre et la vieille femme rentrèrent-ils avec un visage riant et satisfait.

– Mélanie, dit le vicaire, dans un mois tu danseras au bal. Si alors M. de Rocourt a obtenu mon ordonnance pour la pairie, nous aurons ici une superbe assemblée pour célébrer ta convalescence; ce n'est rien, ma bien-aimée...

Là-dessus il s'entretint longtemps avec la courageuse Mélanie, qui feignit de se laisser convaincre par le vicaire.

Jamais elle ne fut plus touchante, plus gracieuse, plus caressante que dans cette dernière période de sa vie; pas une plainte ne sortait de sa bouche, et, pour donner le change, elle déguisait les souffrances cruelles de sa maladie sous une toilette recherchée, en sorte qu'elle conservait une espèce de fraîcheur. La fièvre animait son teint par une couleur qui la rendait brillante de beauté; elle ressemblait parfaitement à ces lampes nocturnes, qui, près de s'éteindre, jettent, avant d'expirer, une dernière lueur. Sa conversation même avait une douceur, une grâce, qui ne venait pas de la terre. Lorsque la fièvre cessait et que son visage prenait cette teinte livide avant-courrière de la mort, qu'elle devenait pâle, défaite, que ses beaux yeux se ternissaient et que son malaise était trop évident, elle feignait de vouloir quelque chose de rare, et elle exigeait que ce fût son mari qui courût l'acheter. Le vicaire, trompé, sortait et parcourait Paris; lorsqu'il revenait avec la fleur, le bijou, le livre, la parure qu'avait souhaités Mélanie, il la trouvait animée et

brillante. Dans ces derniers moments, elle accabla son mari des preuves de la vive tendresse qui l'avait embrasée depuis son jeune âge, et Joseph était étonné de ce redoublement d'amour.

Madame de Rocourt fut trompée par son fils sur la gravité de la maladie de sa fille, et, bien qu'elle fût la voir souvent, elle ne comprit jamais que Mélanie était en danger, elle riait et pleurait avec elle, et la jeune malade était en proie à une joie céleste en s'apercevant que tout le monde, excepté madame Hamel, donnait dans le piège qu'elle avait tendu. Quant à la pauvre mère Hamel, assise au chevet de Mélanie, elle pressentait sa mort et contenait son chagrin avec un courage héroïque. Cette femme simple et admirable cachait une âme sensible, et joignait à une fermeté stoïque la chaleur de sentiment de son sexe. Elle semblait, dans la chambre de sa fille chérie, être tranquille, calme, et elle lui rendait mille petits services avec l'amour et l'activité d'une mère. Cependant son œil fixait Mélanie et devinait à chaque geste sa pensée secrète. Madame Hamel savait que sa fille allait mourir, et elle se disait à elle-même avec sang-froid:

– Je la suivrai.

Un matin, on était au mois de mars, madame de Rocourt entre précipitamment à l'hôtel, et son fils, en voyant les chevaux de sa mère couverts de sueur et leurs harnais blanchis par l'écume, jugea qu'elle venait d'apprendre quelque chose de bien important; cette bonne mère s'élance dans les escaliers, elle se précipite dans les appartements, tombe dans les bras de son fils, et jette sur la table le bref du pape qui sécularisait Joseph, et l'ordonnance du roi qui lui donnait le nom de Saint-André de Rocourt, le titre de comte et le droit de succéder à M. de Rocourt dans la pairie. Joseph s'évanouit de bonheur... il se réveille et s'écrie:

– O ma mère!... tu me rends l'honneur... et je te dois deux fois la vie!...

– Mon fils, ton mariage est maintenant légitime.

Le prêtre, rayonnant d'espoir, joyeux d'une joie indescriptible, entre dans la chambre de Mélanie, en proie à un

violent accès de fièvre. Elle sourit en voyant la mère et le fils joyeux. Joseph, arrivé près du lit de sa femme, lui prend la main, la baise avec ardeur; il veut parler, les bouillonnements de son sang l'en empêchent.

– Joseph... qu'as-tu?

– Mélanie, en t'épousant j'étais prêtre!...

– Je le savais!... répondit-elle en pâlissant (Joseph et madame de Rocourt restèrent stupéfaits), et, dit-elle, c'est là ce qui me tue, Joseph... Je t'ai plus aimé peut-être...

– Qui te l'a dit?... interrompit le vicaire, quel est le monstre?...

– Argow... il y a trois semaines, est venu me révéler ce fatal secret... Va, il s'est bien vengé!...

– Mélanie! Mélanie! s'écria le vicaire, je ne suis plus prêtre!... voici le bref du pape... qui...

A ces mots, dits sans ménagement, Mélanie... La plume m'échappe...

Voyez-vous, dans la rue des Amandiers, deux corbillards bien simples s'avancer lentement vers le champ du repos?..

Un seul homme suit le premier... Cet homme est pâle, il est défait, il ne regarde que la terre, il ne pleure pas...

Une femme suit le second... C'est Finette qui pleure madame Hamel...

Le temps est gris et la terre souillée par une boue liquide. Joseph et Finette ne voient rien. Malgré le peu d'éclat de cette pompe funèbre, beaucoup de gens s'arrêtent et contemplent un des plus touchants tableaux que la douleur ait offerts.

Madame de Rocourt n'a plus revu son fils, bien qu'il lui ait promis de revenir...

Les anges des cieux ont repris le présent qu'ils avaient fait à la terre.

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE DES 37 VOLUMES DE LA « COMÉDIE HUMAINE » ET AUTRES ŒUVRES DE BALZAC

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
d'Eric Tschumi
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève

Imprimé en Suisse